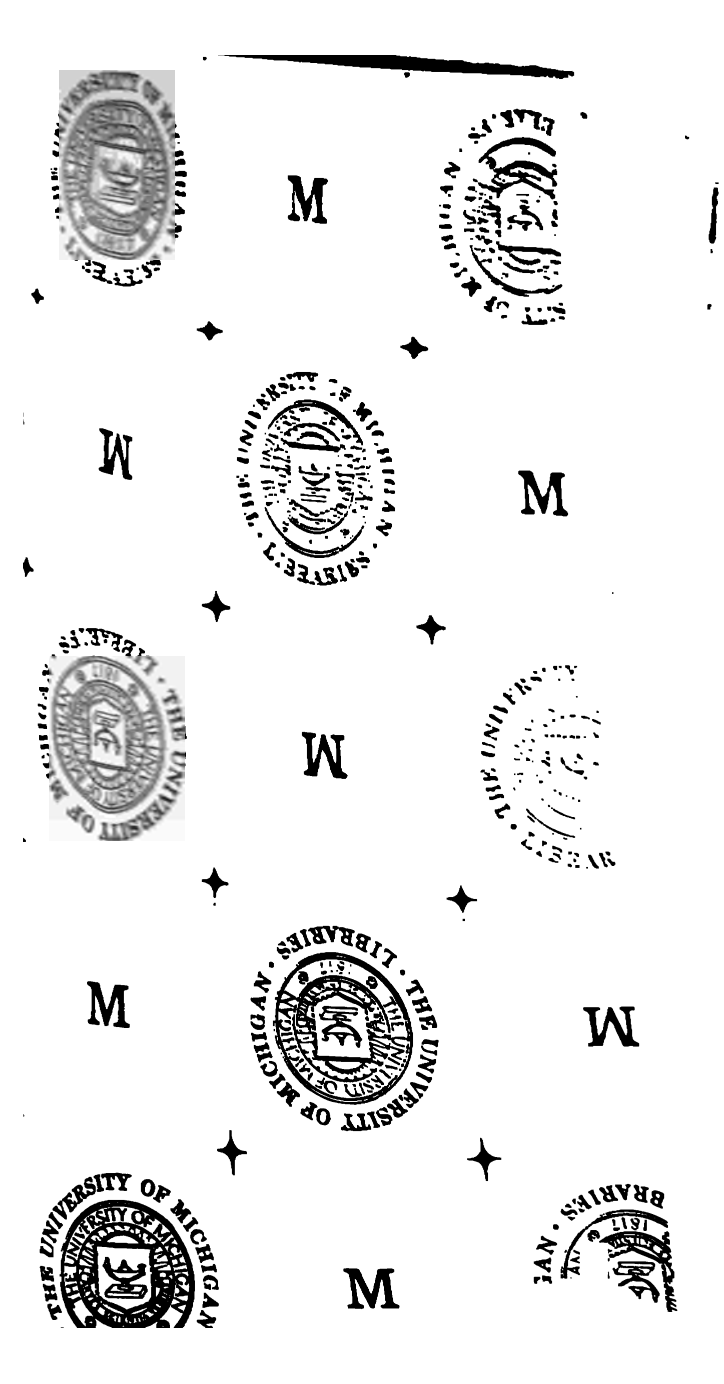

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN · LIBRARIES ·
1817
M



LA

VIE MILITAIRE

EN PRUSSE

LES QUATRE SÉRIES

DE LA VIE MILITAIRE

EN PRUSSE

Sont en vente à la même librairie.

Chaque série forme un volume in-18 jésus, et se ven 1 franc.

PREMIÈRE SÉRIE. — Le Canonnier H... et le sous-officier

DEUXIÈME SÉRIE. — Les bombardiers Tipfel et Robert.

TROISIÈME SÉRIE. — Le sous-officier Dose et la Bürgerwl

QUATRIÈME SÉRIE. — La belle Sophie et l'officier de Dra

COULOMMIERS. — Typog. A. MOUSSIN

F. W. HACKLÄNDER

LA

VIE MILITAIRE

EN PRUSSE

TRADUITE AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR

LE CAPITAINE LÉON LE MAÎTRE

Deuxième Série

LES BOMBARDIERS TIPFEL ET ROBERT

(Aventures de corps de garde.

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE & Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1868

LA

VIE MILITAIRE EN PRUSSE

LES BOMBARDIERS TIPFEL ET ROBERT

CHAPITRE PREMIER

Le lecteur est initié aux mystères d'un intérieur de corps de garde et fait la connaissance du bombardier-commandant.

Ami lecteur, ne cédez jamais à la tentation de pénétrer dans l'intérieur d'un corps de garde, même pendant la riante saison qui permet de laisser ouvertes portes et fenêtres. Les fraîches senteurs des bouleaux et des herbes, qui parfument l'air et se glissent indiscrètement en tous lieux, ne peuvent pénétrer dans ces logis sans être aussitôt étouffées par l'épaisse atmosphère qui y règne. Mais surtout n'allez pas y porter un regard curieux au moment où la garde descendante prépare le local que la garde montante viendra occuper à midi. En cet instant un ha-

bitué lui-même y perd la respiration au tourbillons de poussière qu'un infatigable lève du plancher et que les martinets des chassent des uniformes. Même lorsqu'on a sur les débris de tabac laissés sur les bancs les tables ; lorsque le poêle, comme Vulcain lieu de ses travaux, n'est plus entouré de mo de cendres semblables à des cratères éteints qu'enfin, au point de vue militaire, tout est et nettoyé à fond ; même alors le corps de gar pas en état de recevoir un visiteur.

La garde montante entre et s'installe. L mandant écrit son rapport et prépare son caf ressantes occupations à chaque instant interr par des visites d'officiers ou par le passage de soldats. Il doit aussi inspecter ses sent prendre connaissance des différentes localités à sa garde, et c'est au milieu de semblables tions que s'écoule, pour lui, l'après-midi d'ur née d'hiver.

Le local dont nous avons l'honneur de vous tenir appartient à un fort détaché situé à quart de lieue de la ville. Le corps de gard caveau voûté à l'épreuve de la bombe; il ne r jour que par une seule ouverture, étroite me décorée du nom de fenêtre, parce qu'elle est b par une vitre trouble et verdâtre. Le froid mettant pas de laisser la porte ouverte ainsi q un beau soir d'été, les ténèbres assombrissent

longtemps cet intérieur et cependant le soleil réjouit encore la plaine de ses derniers rayons qu'il lance par-dessus les monts lointains. Tout autour, la contrée est couverte de neige. Devant le fort, la sentinelle, solidement enveloppée dans son manteau, court de long en large pour se réchauffer. On ne juge point nécessaire en ce lieu de veiller avec une attention scrupuleuse aux tournées des patrouilles et des rondes. En effet, que viendraient faire des patrouilles dans cette solitude ? Quant à la ronde, l'officier chargé de la faire avait abordé le matin, à la parade, le commandant du poste et lui avait dit d'un air affable. « Sous-officier, tenez votre poste en bon ordre, il « fait terriblement froid.... Je viendrai vous visiter, « mais sans entrer dans le corps de garde. Ainsi, c'est « bien compris ?.... Entre une et deux heures je m'y « serai présenté ! »

L'officier qui parle de cette manière à son inférieur a certainement reçu depuis peu l'épaulette, et comme, à l'Ecole militaire, ses camarades étaient, ainsi que lui, sous-officiers, il n'apprécie pas assez la distance qui le sépare aujourd'hui d'un sous-officier, et se ressouvient trop du temps où l'officier de ronde lui disait aussi : « Vous m'avez bien compris, sous-« officier, entre une et deux heures ! — A vos ordres, « mon lieutenant. »

Dans ce corps de garde du fort détaché règnent en ce moment la sécurité et l'insouciance les plus complètes, parce que l'on est sûr de n'être surpris

par aucune visite. Sous ces épaisses murailles, d
le commencement de la saison froide, on fi
les jours un feu terrible. Chaque garde : ;
grande quantité du bois et du charbon,
commandant de poste consciencieux regar
comme un péché de faire l'économie du mo
petit morceau. Il n'est pas rare, au contraire
l'on fasse une ridicule consommation du con
tible. La chaleur est même quelquefois telle
les mouches tombent des murs et que l'on est c
d'ouvrir la porte pour communiquer un peu de
chaleur au monde froid du dehors. Mais, par d
procédés, la provision de charbon et de bois
généralement épuisée plus tôt qu'il ne serai
cessaire, on a recours, pour s'en procurer,
de ces moyens illicites dont nous parlerons
loin.

Il est six heures du soir. On vient de faire
les nouvelles sentinelles; les anciennes, à moi
gourdies par le froid, entrent dans le caveau
laissent tomber sur un des bancs de bois. Puis
essuient avec leurs manteaux, pour empêcher qu
ne se rouillent, les parties en fer de leurs fusils
leurs sabres.

Le poêle siffle et ronfle, et répand une respec
chaleur autour de lui. Devant ce poêle, le com
dant du poste est couché sur un banc. Son s
lui sert d'oreiller. La giberne et le sabre, que
donnance place au-dessous des reins et qui le

raient dans sa confortable position, pendent de chaque côté du banc.

Le commandant de garde était un jeune homme d'environ vingt-cinq ans qui avait le rang de bombardier dans l'artillerie à pied. Il s'était engagé avec l'intention de parvenir à l'épaulette. Cependant, comme tant d'autres de ses camarades, il avait sacrifié trop souvent ses heures d'étude au plaisir de montrer son bel uniforme dans les rues et dans les cafés.

Deux années s'écoulèrent ainsi, pendant lesquelles il oublia complétement les quelques connaissances qu'il possédait en entrant dans la carrière des armes. Aussi fut-il pris au dépourvu quand arriva le moment de passer l'examen d'admission à l'Ecole militaire.

Ceux de ses camarades qui n'avaient pas plus songé que lui à se préparer à l'examen voyaient bien alors qu'ils avaient manqué leur carrière et, comprenant que le lourd service journalier ne leur permettrait plus de courir après cette épaulette qu'ils avaient laissé échapper, ils abandonnaient l'état militaire ou se résignaient à leur modeste position de sous-officier.

Le bombardier Tipfel, que nous voyons remplir ses devoirs de chef de poste en restant tranquillement allongé sur le banc devant le poêle, n'était pas homme à renoncer si facilement à ses projets. La nature l'avait doué d'un si respectable embonpoint et d'un tel

flegme, qu'il était très-difficile de lui faire qu
la direction qu'il avait une fois prise.

Lorsque l'idée lui vint d'orner son front de feu
de laurier, il était adjoint au secrétaire chez
avocat. C'était pendant les longues heures de
flexion que lui laissait la copie des pièces de
cès qu'il avait lentement mûri le projet d'écha
la plume du copiste contre la mèche de l'artill
Le lourd et flegmatique Tipfel, incapable de rev
sur sa décision, fut canonnier malgré les sages c
seils de son patron, qui lui faisait entrevoir, au
lieu des plus tristes tableaux, la perspective de
géter dans le grade de sous-officier.

De canonnier il fut nommé Bombardier. E
arriva le temps où le commandant de division lu
demander s'il croyait posséder les connaissances
cessaires pour subir l'examen devant le généra
brigade. Tipfel dut réfléchir pendant trois jo
pour arriver à cette triste découverte qu'il ne lui
tait plus rien de ses premières études.

Mais, au lieu de retourner à ses anciennes oc
pations, Tipfel se rengagea pour trois ans et prit
résolution vraiment héroïque, vu son extrême
resse, de travailler pour conquérir l'épaulette.

C'était dans ce but que notre Bombardier s'é
étendu sur un banc ; sa grosse figure rouge éta
demi tournée vers le feu ; ses mains soutenaient
livre — les tables d'histoire de Kohlrausch — qu'i
sayait en vain de faire entrer dans sa lourde cerve

Les soldats, assis autour de lui, fumaient de mauvais tabac dans leurs courtes pipes de terre. Ils aimaient leur bombardier Tipfel, dont le naturel pacifique ne lui permettait que très-rarement de s'emporter contre ses subordonnés. D'ailleurs le besoin qu'il avait de leurs petits services était, pour le moins autant que son flegme, la raison de son indulgence et de sa bonté pour eux. Sans doute par suite du violent assaut que Kohlrausch livrait à la cervelle du Bombardier, le shako avait fait un mouvement et menaçait de tomber à terre. Au lieu de relever sa lourde tête et de replacer son oreiller, Tipfel faisait, avec l'occiput, des efforts désespérés pour le retenir et les traits de son visage disaient assez, par leur contraction, que ce n'était pas pour lui une petite besogne. Mais le shako glissait de plus en plus sur le côté et notre Bombardier, incapable de se fatiguer longtemps, le laissa flegmatiquement rouler sur le sol. Un des canonniers le ramassa aussitôt et le replaça sous le chef de son supérieur.

« Merci, » murmura Tipfel sans tourner la tête, puis il ajouta :

« Dis donc, l'ancien, éloigne un peu mon banc de
« cette fournaise. Je suis à moitié cuit. C'est un feu
« à rôtir un bœuf.

— Vous trouvez-vous bien comme cela, Bombar-
« dier?

— Encore un peu plus loin. Maintenant, c'est
« bien. Merci, petit homme! »

Tipfel avait vécu un certain temps dans la
de l'Allemagne et il avait adopté l'expression
noise, *petit homme*, tant il était flatté d'être
pour un enfant de la Capitale.

Par la petite manœuvre qu'il avait fait ex
son banc, il laissait le poêle au pouvoir
qui l'entourèrent aussitôt et le remplirent l
de bois et de charbon. Le Bombardier suivit
tateur patient cette opération qui rendit c
vraiment intolérable. Il fut encore obligé de
éloigner de ce feu d'enfer et se vit bientôt ar
la muraille du petit corps de garde; réduit à la
nière extrémité, le bon Bombardier fit une
tentative pour décider ses subordonnés à entr'ou
la porte; mais ils protestèrent à l'unanimité. T
coup ses petits yeux se fermèrent et un sour
satisfaction s'épanouit sur sa large face. Ti
nait d'avoir une idée. Il se tourna vers le poêle
pela un des canonniers par son nom, et lui
ton le plus affable :

« Cher Schoult, tu pourrais me rendre un g
« service; le veux-tu?

— Oui, répondit le canonnier dans son dialec
« bas Rhin. Que faut-il faire? Je ne vous ai en
« rien refusé, Bombardier.

— C'est vrai, cher petit homme, repartit celu
« Eh bien, aie donc la bonté de t'asseoir par t
« ici, à mon côté. — Bien. — Maintenant pr
« ce livre. »

Il fait ici beaucoup trop chaud pour moi, pensait Tipfel en expliquant au canonnier comment il devait tenir le livre pour l'éventer et chasser les importunes mouches qui séjournent en toute saison dans ces sortes de caveaux.

Schoult avait saisi à deux mains les tables d'histoire de Kohlrausch, et il éventait de toutes ses forces le puissant Bombardier en mêlant son gros rire à celui des autres soldats placés autour du poêle.

Tipfel paraissait plongé dans une béatitude complète et répétait tout bas les quelques mots qu'il venait d'apprendre par cœur. Cependant, le bien-être qu'il éprouvait ne lui permit pas de poursuivre longtemps son accablant travail de mémoire. Notre Bombardier ressemblait alors à un orgue de Barbarie dont le cylindre, privé de la plus grande partie de ses pointes, ne fait plus entendre une note qu'à de rares intervalles. Il balbutia encore quelques mots d'une langue appesantie, puis s'endormit profondément.

Schoult s'en aperçut, arrêta aussitôt Kohlrausch et, peu désireux de recommencer ses fonctions de ventilateur, dit à ses camarades qui se racontaient des histoires de revenants : « Pst! pst! Bombardier « dort. »

Oui, il dormait bien le bombardier Tipfel. Comme elle était loin de sa pensée la tâche qu'il s'était imposée de faire entrer dans son cerveau vide toutes les matières exigées pour l'examen militaire! Comme

elles étaient loin de sa pensée les tables d'histc
Un sujet tout différent l'occupait dans son r
Tantôt il faisait claquer sa langue comme le bu\
qui vient de savourer une choppe d'excellente bi
tantôt il entr'ouvrait les lèvres comme pour lai
sortir des bouffées de tabac.

Les canonniers se taisaient pour ne pas troub
le sommeil de leur supérieur, et Schoult approuv
fort cette prudente détermination : car il ne cr
gnait rien tant que de reprendre son service aupr
du Bombardier. Maintenant qu'il restait seul maît
de Kohlrausch, il le traitait de la manière la plus pr
fane, se servant des quatre coins de ce respectabl
livre pour se gratter la tête et les autres parties d
corps, partout enfin où le besoin s'en faisait sentir

Le silence solennel qui, depuis le sommeil du
Bombardier régnait dans le fort, ne devait pas être
de longue durée. Le temps s'était légèrement couvert dans l'après-midi et le canonnier qui avait été de faction de quatre à six heures, racontait qu'il avait vu le soleil devenir rouge de sang à son coucher et le ciel se charger de masses floconneuses de nuages, indices infaillibles, ajoutait-il, d'une tourmente de neige. La sentinelle ne s'était pas trompée. Bientôt le vent s'éleva et mugit autour du fort qui, situé assez loin de la ville et dans une plaine, donnait de tous côtés prise à la tempête. La tourmente se rapprocha de plus en plus. Elle n'assaillit d'abord que les bouleaux plantés sur les glacis ; puis, ainsi

qu'une armée sagement conduite, elle enveloppa la petite forteresse et fondit sur elle de tous côtés, hurlant aux angles des murailles et sifflant à travers les meurtrières. Les mugissements du vent s'engouffrant sous les voûtes des portes mêlaient leurs tons sombres et graves aux notes aiguës du grincement des girouettes sur les tours.

Dans le poste, les soldats, tranquillement assis autour du poêle, prêtaient une oreille attentive au grondement de la tempête. Il faut que le diable soit déchaîné, se disait Schoult, et chacun voyait arriver en frissonnant le moment où il serait exposé, hors du poste, à toute la violence de l'ouragan.

Tout à coup la barrière extérieure du fort s'ouvrit avec précipitation et un bruit de pas retentit dans la cour. Les soldats, croyant à l'arrivée inopinée de quelque ronde, rajustaient à la hâte leur fourniment, et Schoult secouait vigoureusement le Bombardier quand la porte s'ouvrit. La sentinelle, toute couverte de neige, jeta précipitamment ces mots : « Quelqu'un vient au fort et cela m'a tout « l'air d'un officier. »

Le poignet de fer de Schoult l'emportait en ce moment sur le sommeil de plomb du Bombardier. Ce dernier, après avoir fait un mouvement de lèvres comme pour vider jusqu'au fond un pot de bière que sans doute il voyait en rêve, entr'ouvrit ses paupières alourdies et demanda d'aussi bonne humeur que possible :

« Eh bien, petit homme, qu'y a-t-il donc? »

Schoult avait à peine prononcé le mot, « Ron que Tipfel, entièrement réveillé, tentait par un fort puissant de se remettre sur ses pieds. Mais i réussit qu'à s'asseoir sur le banc et, sans change position, essaya de rajuster son fourniment. Il é encore occupé à ce travail quand la barrière ex rieure grinça de nouveau et un bruit de pas a nonça que la ronde si redoutée se trouvait dans cour intérieure. Au moment où les gros doigts Tipfel se hâtaient de relier par le nœud d'ordon nance le sabre et la giberne, la voix du visiteur in portun se fit entendre. Ce n'est pas la ronde, se dit . Bombardier en laissant inachevée son opération.

« Sacrement du ciel! blasphémait-on de l'exté « rieur. Faut-il se rompre bras et jambes dans c « maudit nid à rats? Hé, Tipfel, fais donc un peu « éclairer! »

Avant que le lourd Bombardier eût même songé à répondre à cette injonction, le visiteur pénétrait dans le poste et se débarrassait de son manteau avec une telle vivacité, que les flocons de neige qui le couvraient furent lancés dans toutes les directions. Les soldats firent demi-tour devant cette avalanche, et reprirent en frissonnant leurs places autour du poêle qui, ranimé par l'air froid du dehors, se mit à ronfler de plus belle.

CHAPITRE II

Dans lequel apparaît un jeune ami du commandant du poste. Il y est question de quelques petites fautes militaires et de la touchante fraternité que le hasard peut faire naître entre officiers et sous-officiers.

Tipfel s'était laissé retomber lourdement sur le banc. Il regardait avec un sourire de satisfaction le visiteur, en laissant fondre paisiblement sur ses grosses joues deux flocons de neige qui étaient venus s'y poser. Il ne se préoccupait pas plus de son sabre et de sa giberne, pensant sans doute que ces objets guerriers, qu'il avait tant de peine à réunir, se sépareraient sans son concours.

Le nouvel arrivant, beaucoup plus jeune que Tipfel, était, on l'a vu au premier coup d'œil, d'un tempérament tout différent de celui du Bombardier. Il servait dans l'artillerie à cheval et portait la petite tenue d'officier, la tunique aux jupes courtes boutonnant droit sur la poitrine et nommée *jacques* par les soldats. Ce jacques et le pantalon étaient de drap fin et parfaitement ajustés à la taille élégante du jeune homme. Les deux amis formaient donc, jusque dans leur tenue, le contraste le plus frappant : car Tipfel, qui aimait avant tout ses aises, s'était fait donner le plus vaste uniforme qu'on eût pu trou-

ver dans tout le magasin. Le beau sabre du je visiteur et son ceinturon brillant n'étaient pas d donnance. Les galons blancs, qu'il portait sur épaules, comme signe de son grade de Bombard: n'étaient pas de fil, mais d'argent, comme ceux officiers, ce qui pouvait lui attirer une puniti sévère.

« Bonsoir, cher Tipfel, dit le jeune homme « s'asseyant sur le banc à côté de lui. Je suis fâcl « de t'avoir dérangé; tu étais sans doute endorm « cher cœur?

— Ah! bien au contraire, » répliqua Tipfel e cherchant à ramasser les tables d'histoire que Schoul au milieu du désordre général, avait laissé tombe dans les cendres auprès du poêle. Mais, ne pouvan atteindre le livre sans faire un effort trop grand pou lui, il se contenta de le montrer du doigt en ajoutant : « Ne vois-tu donc pas, ami Robert, que j'étais « occupé à travailler?

— Pardon, très-cher! dit celui-ci en éclatant de « rire. J'aurais dû m'en douter en voyant le livre à « cette place. Mais rassure-toi, je ne viens pas te « faire subir un examen. J'ai à t'entretenir d'un « sujet bien autrement sérieux. Il m'est arrivé hier « une aventure, une aventure, Tipfel, entends-tu, « et je vais, en te la racontant dans tous ses détails, « te donner une preuve de ma grande amitié pour « toi. »

Tipfel ne trouva pas que le but de la visite fût un

motif suffisant pour venir troubler son repos, et il lui répondit : « Comment ! ce n'est que pour une « aventure que tu viens me déranger ? Tu as vrai- « semblablement encore d'autres motifs.

— Vraiment oui, frère Tipfel, je viens en ce lieu « réclamer de toi un immense service.

— Compte, répondit Tipfel en jetant sur lui un « regard inquiet, que je ferai de grand cœur tout ce « qui dépendra de moi pour t'être agréable : mais, « ajouta-t-il plus bas, si c'est d'argent qu'il s'agit, « que le diable m'emporte, si je puis te venir en « aide. »

Robert riposta en riant : « Tranquillise-toi. Je « sais fort bien que toi aussi tu es toujours à sec, et « tu peux aisément croire que je ne porte pas ma « montre chez le cordonnier, quand elle a besoin de « réparations. »

Tipfel lui jeta un coup d'œil qui semblait demander le sens de cette comparaison ; enfin, un rayon de lumière parut le frapper, et il dit en souriant du bout des lèvres : « Pas trop mauvais !

— Maintenant, écoute mon aventure, » dit Robert en plaçant son sabre entre ses jambes ; puis il appuya ses mains sur la poignée, son menton sur ses mains, et se mit en devoir de commencer.

« Attends encore un instant, petit homme, » lui dit Tipfel, et s'adressant aux canonniers : « Ayez « donc la bonté de me laisser le banc sur lequel vous « êtes assis ; je vous permets en échange de vous

« servir de la table. Et toi, Schoult, ajo
« place ce banc à côté du mien. Maintenant
« ma pipe et bourre-la ; mon tabac est dans le
Puis, Tipfel fit rouler le manteau de son a
plaça en guise d'oreiller à l'extrémité des deu
sur lesquels il s'étendit tout de son long. Sa
nomie prit une indicible expression de bé
lorsque Schoult, après lui avoir mis la p
bouche, posa sur le fourneau un papier allu

Robert avait assisté en riant à tous ces pré
Quand ils furent terminés, il s'approcha de
confortablement installé, et lui demanda la
d'une audience. Tipfel aspira d'abord q
énormes bouffées de tabac, et dit ensuite
protecteur : « Oui, petit homme, maintena
« voulons bien t'écouter.

— Tu sais, commença Robert avec la plus
« animation, que je fus avant-hier mis ving
« heures à la salle de police pour avoir
« mon cousin Edouard, la très-innocente
« terie de peindre en rouge les jambes de mor
« Voici le fait. C'était dimanche dans l'apr
« Nous ne trouvions personne qui voulût j
« whist avec nous, et tu sais qu'Edouard es
« affreux mauvais joueur de piquet qu'il y
« la voûte des cieux. Il ne connaît pas mi
« carté et, lors même, avec quoi faire nos e
« quel argent nous gagner, puisque le va
« aurait dû se contenter d'un gain sur par

« la certitude de ne jamais recevoir autre chose? Je « m'étais déjà accompagné toutes mes chansons sur « la guitare, et les deux modistes, nos voisines, « étant allées le diable peut dire où, il ne nous res- « tait même pas la ressource de coqueter. Le cousin « Edouard, dont tu connais l'humeur mélancolique, « avait déjà mis sa tête dans sa main et nous nous « creusions la cervelle pour trouver quelque sujet de « distraction, quand l'idée lui vint de peindre en « rouge les quatre jambes blanches de mon véné- « rable cheval noir, pour juger de l'effet qu'il pro- « duirait. Je trouvai son idée fameuse. Mon brosseur « alla chercher du vermillon; nous descendîmes à « l'écurie et nous peignîmes d'un rouge éclatant les « jambes de mon noir coursier.

« Il n'avait pas trop mauvaise mine, je t'assure, et « nous nous tenions à une distance convenable pour « en mieux embrasser l'effet général, lorsque, la « porte de l'écurie s'ouvrant, j'entendis avec effroi « le sous-officier de garde, qui ne nous avait pas « vus entrer, annoncer à haute voix :

« Herr capitaine! Un sous-officier et trois hom- « mes de garde, dans l'écurie qui contient cent « trente-six chevaux dont deux malades. »

« Quelle terrible nouvelle, Tipfel! Je m'élançai « rapidement vers mon cheval et lui frottai les jam- « bes de toutes mes forces avec mon mouchoir pour « enlever la couleur rouge. Mon cousin Edouard, « ce grand maladroit qui, d'ailleurs, n'est qu'un

« fantassin, ne pouvait m'aider en rien, et
« capitaine Dampfschiff (*bateau à vapeur*)
« toujours. Tu sais sans doute que toute la
« le nomme ainsi, parce qu'il respire et
« comme une machine à vapeur. Pour cor
« malheur, le Herr capitaine Dampfschiff e
« son jour de mauvaise humeur et trouve à
« tout.

« Pff! Pff! fit-il, sous-officier! cette pail
« me paraît pas très-propre. Pff! Pff! Or
« doute négligé de la faire étendre conv
« ment! »

« Pardon, Herr capitaine », répondit le sc
« cier de garde.

« Pff! Pff! Silence! » interrompit le capit
« le voici arrivé devant la stalle de mon ch

« Il est au-dessus de mes moyens, cher
« de te dépeindre sa tête en cet instant. Il
« pourpre de colère et de rage, et ses joues s
« soufflèrent à tel point que ses petits yeux
« rurent complétement!

« Pff! Pff! Bombardier! s'écria-t-il en dé
« du doigt les jambes de mon cheval. Co
« donc se nomment ces choses-là? Avez-
« diable au corps? Pff! Pff! le diable au
« Avez-vous perdu la tête? Comment donc s
« ment ces choses-là?..... Et que vient faire
« terie dans mon écurie? » ....

« Dans l'impossibilité de répondre à la

« toutes ces questions, je ne répondis à aucune et « me contentai de balbutier quelques mots, tels « que : « Pardon, Herr capitaine... de la petite... « plaisanterie... je vous prie... en grâces, » puis j'at- « tendis avec résignation mon sort.

« La colère du Herr capitaine Dampfschiff avait « rempli son gosier d'une si grande masse d'air qu'il « ne put, selon son habitude, faire un long discours. « Il m'annonça, en quelques mots, ma punition qui « me parut cependant assez douce. Il me fallut d'a- « bord laver les jambes de mon cheval; puis le ma- « réchal des logis chef me remit un obligeant billet « qui m'accordait, pendant vingt-quatre heures, la « jouissance de la salle de police, pour y chercher à « loisir de nouveaux sujets de distraction. »

Robert s'arrêta alors un instant. Tipfel lui jeta un regard de côté sans remuer la tête et dit d'une voix si lourde et si traînante que chaque mot semblait un bloc mal équarri sortant de sa bouche :

« C'est... là... ton... aven...ture?

— Non, cher Tipfel, répondit l'interpellé en « poussant un soupir, je ne t'ai raconté que comme « introduction cette petite plaisanterie qui me va- « lut mes vingt-quatre heures de salle de police.

— Et ce n'était que justice, riposta l'épais Bom- « bardier; car ta plaisanterie n'était pas du meil- « leur goût.

— Tu conviendras cependant avec moi, — conti- « nua Robert après un instant de silence, que c'était

« jouer de malheur : car la punition m'arriva
« un temps horriblement froid, une après-mi
« dimanche, et me privait d'aller, le soir, ente
« *Zampa*, un de mes opéras favoris. Je mis
« plus fortes bottes de cavalier, un large pant
« par-dessus et glissai un petit flacon de rh
« contenant une demi-choppe environ, entre
« chaussettes et les bottes, pour le dérober à la s
« veillance du souverain de la maison milit
« d'arrêt, le Roi des rats. — Cela me réussit co
« plétement.

« Sa Majesté le Roi des rats commença sa visite
« passant ses deux mains sur mes habits du haut
« bas de ma personne, et lorsqu'il arriva à la part
« suspecte où les bottes commencent, il fut pris, e
« se baissant, d'une toux si violente qu'il dut cesse
« toute visite. A titre de vieille connaissance, il m
« plaça au premier étage où, disait-il, on avait fai
« du feu toute la journée.

« Comme je lui exprimais discrètement mon doute
« à cet égard, attendu qu'il y faisait un froid de
« loup, il entra dans une violente colère et me
« ferma brutalement la porte au nez. Il était déjà
« loin que je l'entendais encore tousser et gromme-
« ler : « Hé! hé! hé! blanc bec! blanc bec! Ils veu-
« lent savoir tout mieux que les anciens qui ont
« l'expérience! Hé! hé! hé!... » Puis quelques portes
« se refermèrent avec fracas et tout retomba dans le
« silence. Mesure l'étendue de mon malheur! Les

« portes de la salle de police s'étaient ouvertes pour « moi à l'heure où celles du théâtre allaient s'ou« vrir pour une foule joyeuse. Quel triste contraste! « Ici des ténèbres si épaisses qu'on peut les prendre « avec les mains; un froid à faire claquer des dents « et la solitude dans toute son horreur. Là, l'éclat « des lumières, une salle brillante, confortablement « chauffée et remplie de gens heureux qui causent, « rient et applaudissent. Et ce turbulant parterre « d'où s'échappe de temps à autre une grosse plai« santerie, à laquelle le paradis répond aussitôt par « le cri de quelque animal. Hélas! Fallait-il que je « fusse dans les fers quand on allait commencer « cette brillante ouverture de *Zampa* qui se ter« mine toujours au milieu d'applaudissements fré« nétiques. Je voyais entrer le chef d'orchestre; il « se plaçait devant son tabouret qu'il s'amusait à « rehausser en tournant lentement la vis pour ga« gner du temps. Et alors, Tipfel, et alors *Elle* « aussi, *Elle* entrait dans sa loge. »

Robert avait prononcé ces derniers mots d'un ton plus animé. Il se pencha vers son flegmatique ami pour lire sur son visage l'effet qu'il venait de produire. Mais l'effet qu'il produisit ne fut pas précisément celui auquel il s'attendait. Tipfel allongea les lèvres en bouche de carpe, rejeta une bouffée de tabac en faisant artistement avec la fumée des couronnes dans l'air et demanda le plus prosaïquement et le plus indifféremment du monde :

« *Elle?* qui est-ce? *Elle?*

— Grand Dieu! poursuivit avec plus de c

« le jeune homme. Tipfel! que tu es bouché

« trouves-tu pas le nom de celle dont je parl

« te l'ai-je pas suffisamment désignée rien qu

« cette vague dénomination : *Elle*, qui n'a]

« soin d'autre titre pour régner toujours en s

« raine sur mon cœur?

—Peut-être une des deux modistes avec lesq

« vous coquetez, ton cousin Edouard et toi?

—Ah, Tipfel, de grâce! *Elle* ne va jamais q

« premières galeries.

— Eh bien, répondit celui-ci, je t'assure q

« narration m'ennuie déjà passablement. Ne r

« tigue donc pas à deviner tes énigmes. »

Le jeune homme poussa un profond soup ajouta :

« Celle dont je veux parler, celle que j'ai

« que j'adore est la fille du Général von P.....

Au nom de cet officier général, Tipfel reti pipe de sa bouche et regarda le conteur d'u stupéfait qui voulait dire : Il a vraiment per tête.

« Depuis longtemps, poursuivit Robert,

« éperdument amoureux de la jeune fille. Que

« je fait pour attirer son attention? L'été

« n'ai-je pas fréquenté tous les bals champ

« toutes les foires où mon ardente imagir

« me faisait admettre la possibilité d'une ren

« avec la fille du Général ? J'ai recherché dans mon
« portefeuille toutes les excellentes lettres de re-
« commandation de ma mère, lettres que j'appor-
« tais il y a deux ans. Le temps les avait entière-
« ment jaunies. Mais, comme heureusement elles
« avaient été écrites deux ans auparavant, mois
« pour mois, je me hasardai à les remettre aux des-
« tinataires, espérant qu'ils ne verraient dans le
« chiffre indiquant l'année qu'une erreur de plume.
« Ces lettres me firent inviter à d'ennuyeux thés et il
« me fallut avaler une douzaine de ces insipides
« soirées avant de rencontrer une seule fois ma belle
« souveraine et de lui parler. Oui, Tipfel, je lui ai
« parlé ! Trop peu, il est vrai. Je lui fus présenté et
« elle me demanda si j'étais ici depuis longtemps.
« J'allais lui répondre quand arriva le papa qui
« l'emmena au piano où elle chanta un air de Bel-
« lini... Ce chant, vois-tu, Tipfel, m'a rendu amou-
« reux fou. Cependant en quel lieu me retenait
« alors le sort jaloux ! J'étais prisonnier dans mon
« affreux trou de cachot que, pour mon martyre,
« mon imagination avait rempli des plus beaux ta-
« bleaux ! Je me trouvai bientôt si malheureux que,
« retirant de mes bottes le flacon de rhum, je le
« vidai jusqu'à la dernière goutte et tombai dans un
« profond sommeil. Quand je me réveillai, il faisait
« déjà grand jour. J'entendis sonner midi, puis une,
« deux, trois, quatre heures. Mon cachot commen-
« çait à retomber dans les ténèbres lorsque la porte,

« en s'ouvrant, me fit de nouveau homme libre.
« Après avoir salué de mon mieux le Roi des rats,
« je regagnai ma chambrée et changeai complétement de vêtements.

« Je n'ai jamais plus soigné ma toilette, par
« des contrastes, qu'après une nuit passée en pr
« Quelle sensation divine, Tipfel, que celle que
« éprouve après avoir fait une toilette complète!
« Quelle agréable chaleur nous pénètre et nous fait
« croire à l'impossibilité de sentir les atteintes du
« froid ! Mon opération terminée, je sortis pour
« flâner dans la ville. Il faisait excessivement froid ;
« mais le temps me parut charmant, vu l'état de
« bien-être dans lequel je me trouvais. Un brouillard glacé couvrait les rues et enveloppait les
« étages inférieurs des maisons. Ce temps de brouillard me plaît beaucoup. De loin les gens paraissent plus grands; les voitures roulent avec un
« bruit plus sonore; tout semble avoir un écho. Les
« lanternes font, à quelque distance, l'effet de grands
« disques d'un rouge sombre dont la lumière diminue de volume et augmente d'intensité à mesure
« que l'on s'en approche. Je parcourus les rues en
« tous sens sans but déterminé. A vrai dire, cependant, je passai plusieurs fois devant ses fenêtres ;
« il y avait réunion chez *Elle*. Vers huit heures, le
« ciel se couvrit, le froid fut moins piquant et quelques flocons de neige commencèrent à tomber.
« Comme j'étais sorti sans manteau, je rentrais à

« ma caserne, lorsqu'au détour d'une rue je vis un « homme qui venait de mon côté. A son manteau « et à son plumet blanc je reconnus que c'était un « officier. La singulière démarche de ce noble « homme de guerre attira mon attention. Il mar- « chait comme l'ingénieur qui trace les tranchées « dans un siége, c'est-à-dire qu'il marchait en zig- « zag. Je crus d'abord qu'il cherchait le numéro « d'une maison et qu'il n'était pas bien certain du « côté de la rue où il le trouverait. Je m'avançais « pour l'informer que les numéros impairs étaient à « gauche et les numéros pairs à droite, lorsqu'il « s'appuya contre le poteau d'un réverbère et exé- « cuta de si singuliers mouvements que je ne pus « douter qu'il venait de faire de copieuses libations. « Tu connais cela, cher Tipfel. Ses jambes firent le « grand écart; sa tête tomba sur sa poitrine et il « poussa quelques sons bizarres. Au moment où je « passais devant lui, il souleva la tête et fixa mon « uniforme. Le pauvre diable se figura alors qu'il « était sur le terrain d'exercice et sembla vouloir « m'appeler à son aide. Il oscillait dans tous les sens « sans retrouver son équilibre. Il pliait les genoux « comme s'il eût hésité à se jeter à mes pieds et, « pendant qu'il exécutait cette pantomime divertis- « sante, son long plumet blanc se balançait fantasti- « quement autour du poteau. Si je n'avais vu, à son « uniforme, qu'il appartenait aussi au noble corps « de l'artillerie, je l'eusse reconnu à ce noble langage :

« Batterie, batterie !... halte ! »

« Il prononça d'une voix rauque les deux pre-
« miers mots et lança ensuite, d'une voix de fausset,
« le commandement d'exécution.

« N'ayant nul désir d'entretenir des relations a
« lui, j'allais poursuivre tranquillement mon
« min, mais il reprit avec plus de véhémence :

« Que le ciel vous... sacrée.... batterie.... halte!...
« C'est une troupe insensée, tout à fait insensée....
« in... sen... sée ! »

« Ces derniers mots me firent reconnaître notre
« cher lieutenant Schüler et je m'approchai de lui.

« Il me regarda quelque temps en silence avec des
« yeux si hagards qu'ils ne trahissaient que trop la
« grande, la trop grande intempérance de leur pro-
« priétaire. Enfin il parut me reconnaître et essaya
« un sourire qui ne fut qu'une horrible grimace. Il
« chercha alors à reprendre un air digne et fronça
« ses noirs sourcils :

« Vous, me dit-il, homme insensé ! Pourquoi n'é-
« coutez-vous.... pas.... l'ordre de votre supérieur..
« et... ne faites..... halte avec votre pièce.... quand
« je.... commande ? »

« A cette vue, à ces paroles, je ne pus m'empêcher
« de rire. Après quelques efforts inutiles pour con-
« server un air sévère, il fit comme moi !

« Herr Lieutenant, en quoi puis-je vous servir ? »

« Il releva de nouveau la tête, l'appuya contre le
« poteau et me confia, à mots sourds et entrecoupés,

Tel un rocher détaché du sommet de la montagne roule et bondit irrésistiblement entraîné dans la profondeur d'un gouffre, tel le rire de Tipfel, commencé sur les notes les plus élevées, descendit dans les tons les plus graves en parcourant les octaves intermédiaires pour venir se perdre dans un sourd grognement. Puis il s'écria en recommençant à rire de plus belle :

« C'est une fameuse aventure! ha! ha! ha! Extra-« ordinairement fameuse! Sur l'honneur tout à fait « fameuse! ha! ha! ha! ha!... »

CHAPITRE III

De l'embarras dans lequel on peut tomber en voulant se servir d'une porte de derrière. — Délicate situation pour un Bombardier de l'artillerie à cheval.

Robert ne partagea pas longtemps l'hilarité de son ami. Il reprit sa place sur le banc à côté de son puissant collègue, encore tout essoufflé des efforts qu'il venait de faire et lui dit :

« Allons, cher Tipfel, arme-toi de patience pour « m'écouter jusqu'à la fin. C'est maintenant que va « commencer mon aventure vraiment merveilleuse.

« Quand la porte du salon se fut refermée derrière « mon digne Lieutenant, j'entendis un léger rire qui

« m'indiqua que son entrée, loin de produire un « mauvais effet, n'avait fait que rompre la glace et « provoquer une gaieté générale. Je redescendis l'es- « calier resplendissant de lumières et m'aperçus, en « arrivant dans le vestibule, que j'avais encore sur « le bras le manteau de mon supérieur. Pour éviter « de revenir sur mes pas, autant que pour me ga- « rantir du froid, je m'enveloppai dans ce manteau « et j'avais ainsi, je te l'affirme, tout l'air d'un offi- « cier. La sentinelle placée à la porte, une recrue « probablement, me porta les armes quoique la re- « traite fût battue. Au même instant je vis venir de « mon côté un plumet blanc qui se balançait au-des- « sus d'un manteau d'officier. J'avais, cette fois, « mille bonnes raisons pour ne pas faire de nouvelle « connaissance et je battis en retraite par la première « porte qui se présenta derrière moi, pour laisser le « plumet blanc — celui sans doute de quelque invité « attardé — monter librement l'escalier. En péné- « trant dans le jardin, sur lequel donnait cette porte, « j'eus le pressentiment qu'il allait m'arriver quelque « aventure.

— Tu pensais sans doute à *Elle*, dit Tipfel avec un sourire qu'il voulait rendre fin.

— Oui, je pensais à *Elle*, répondit Robert : car « mon ardente imagination se plaît à embellir tous « les instants de ma vie et je me figure aisément que « je savoure une délicieuse orange quand je n'ai sous « la dent qu'une détestable pomme : je descendis

« par un large perron dans un grand jardin qui pa-
« raissait bien dessiné, mais qui avait un aspect des
« plus tristes dans son costume d'hiver. Les parterres
« étaient couverts d'une couche épaisse de feuilles
« mortes et j'étais attristé de voir les rameaux dé-
« pouillés des arbres exotiques sortir en frissonnant
« de leurs manteaux de paille. Je suivais au hasard
« les allées d'arbres qui se présentaient devant moi,
« m'arrêtant çà et là auprès de quelque bosquet dé-
« vasté par le froid et plaignant les blanches statues
« d'être exposées toutes nues à l'âpre vent du nord.

« Je me trouvai bientôt devant une large grille
« de fer que j'ouvris, non sans effort, et par laquelle
« je sortis du jardin. Cette grille donnait sur le che-
« min de ronde des fortifications. Un silence solen-
« nel régnait dans ce lieu écarté. Devant moi se
« dressait la sombre silhouette des remparts flan-
« qués de hautes tours; à ma droite et à ma gauche
« s'étendait le chemin de ronde d'un aspect sinis-
« tre; derrière moi s'ouvrait le jardin désert. Pas
« un seul réverbère; pas une seule fenêtre éclairée;
« pas le plus petit rayon de lumière. Ce lieu m'é-
« tant complétement inconnu, j'avais déjà saisi la
« grille pour revenir sur mes pas quand le bruit
« lointain d'une voiture vint frapper mon oreille.
« Je me décidai à attendre autant par curiosité que
« par le désir de m'épargner la peine de revenir à
« pied, en grimpant derrière la voiture qui, sans
« doute, se dirigeait vers une partie plus habitée de la

« ville. J'aperçus bientôt la voiture au tournant «
« chemin de ronde. Je vis quelqu'un se pencher a
« portière, puis j'entendis le son argentin d'un de
« ces timbres placés dans les carrosses des seigneurs
« pour avertir les cochers, et les chevaux s'arrêtè-
« rent devant la grille.

« Je crus que c'étaient les propriétaires du jar-
« din qui rentraient chez eux et je relevai le collet
« de mon manteau pour cacher mon visage. J'allais
« m'esquiver pour éviter de donner la raison de ma
« présence en ce lieu quand une tête parut de nou-
« veau à la portière. C'était une femme, et, le croi-
« ras-tu, Tipfel, elle m'appela par mon nom. »

A cet incident inattendu, le Bombardier souleva la tête et dit d'un ton de profonde stupéfaction :

« Toi, par ton nom !

— Assurément, continua Robert. Elle m'appela
« ou, tout au moins, fit entendre mon nom. — « Ro-
« bert! Robert! dit-elle. Est-ce vous? » et je répondis
« naïvement, sur le même ton mystérieux : « Oui ! »

« Elle retira alors sa tête et j'entendis dire distinctement : « Il est là ! »

« Ces mots étaient adressés à une autre personne
« que je reconnus pour une femme au son de sa
« voix : « Eh bien, ouvre la portière! » répondit-
« elle en riant.

« En ce moment je vis sortir de la voiture le bras
« de mon interlocutrice; sa main essayait vaine-
« ment de saisir la poignée. Je m'avançai avec em-

« pressement; j'ouvris la portière et, comme on me « priait — c'est-à-dire, comme on priait Robert — « de monter en voiture, je m'élançai sans hésiter, « je fermai la portière derrière moi, et je sentis tout « à coup tomber sur ma joue le plus tendre baiser « qui s'y fût jamais posé.

— Et ce n'était pas une voiture de louage? interrompit Tipfel.

— Le baiser était aussi doux que la soie qui « garnissait l'intérieur de cette voiture aristocra- « tique. Mais ne m'interromps plus : car les évé- « nements se sont succédé alors avec une rapidité « telle, que je ne puis m'arrêter pour répondre à tes « questions.

« A peine étais-je assis sur les moelleux coussins, « encore tout étourdi de ma bonne fortune, que la « grille roula de nouveau sur ses gonds et un homme « en sortit précipitamment. Fort heureusement, les « chevaux partaient au même instant, mais cet « homme se mit à notre poursuite en criant : Arrê- « tez! Arrêtez!...

« Ce nouvel incident me fit craindre quelque fâ- « cheuse complication.

« Je me penchai à la portière et j'aperçus un do- « mestique en riche livrée qui cherchait à nous « rejoindre en agitant un papier. C'était un billet « que je saisis lestement, comprenant qu'il était « destiné à une des deux dames. Puis je m'en- « fonçai dans mon coin et j'attendis en silence, mais

« non sans impatience, que l'on me mît au courant « de cette curieuse aventure.

« La dame, qui était assise tout près de moi, oui, « Tipfel, et si près que je sentais son haleine sur « ma figure, soupira et me dit tendrement :

« Ah, cher Robert! combien je suis heureuse « que tu sois venu ! Pauline croyait déjà qu'il te se- « rait impossible de te dérober à la société. »

« Oui, répondit Pauline, qui était assise sur la « banquette de devant en face de moi ; oui, je l'ai « cru : car je connais le vieux seigneur, et je sais « que, s'il lui avait pris l'idée ce soir de faire une « partie de piquet, personne n'aurait pu sortir de « chez lui. »

« Tu t'imagines sans peine que je ne comprenais « rien à tout cela et que je ne connaissais ni les « deux jeunes filles, ni l'autre Robert, ni le vieux « Seigneur. J'aurais dû alors détromper ces dames « et leur dire que je n'étais pas le Robert qu'elles « connaissaient. Mais pour le moment je n'en avais « pas le courage. La jeune fille, placée à côté de « moi, m'évita aussi, pendant dix minutes, l'em- « barras de lui répondre : car elle faisait elle-même « les demandes et les réponses.

« Ah! et nos mains s'étaient rencontrées et cha- « que fois que ses mains attiraient les miennes sur « son cœur, j'éprouvais des éblouissements. Mais je « ne puis te raconter tous les détails de cette scène. « J'étais sur des charbons ardents. Pour faire diver-

« sion je me décidai à dire à la dame que je n'étais
« pas Robert, mais que je lui apportais de sa part
« un billet, et je lui remis celui que j'avais pris au
« domestique. En même temps j'avais mis la main
« à la portière prêt à sauter à terre et à m'enfuir
« dans le cas où l'affaire tournerait mal, attendu que
« sur le siége était assis un vigoureux cocher.

« Lorsque j'eus annoncé que je n'étais que le
« messager de Robert, je fermai les yeux pour ne
« pas être témoin de l'épouvante des deux dames et
« je comptai de un à cent en attendant les événe-
« ments. Les conséquences de mon aveu ne furent
« cependant pas aussi terribles que je m'y attendais.
« Ma voisine poussa un cri d'effroi et se fût enfuie
« au bout du monde si elle n'eût été arrêtée par les
« panneaux de la voiture. Puis ses soupirs entre-
« coupés m'annoncèrent qu'elle versait quelques
« larmes. Cependant je n'avais pas encore compté
« jusqu'à cinquante que mon vis-à-vis dit d'une
« voix tranquille :

« Eh bien, chère Sophie, calme-toi à présent.
« Puisque monsieur est un ami de Robert, il ne te
« trahira pas. »

« Ensuite elle me demanda si je connaissais le
« motif qui retenait mon ami.

« Le vieux seigneur et la partie de piquet me
« revinrent fort à propos à la mémoire et je répon-
« dis en mentant le plus effrontément du monde :

« C'est le vieux seigneur seul qui est la cause de

« son absence; cette lettre, dont j'ignore le contenu
« vous en apprendra davantage. »

« Mademoiselle Sophie se calma à ces paroles et « pria mon vis-à-vis de prendre dans la poche de la « voiture le porte-allumettes et la bougie, pour « qu'elle pût lire la lettre.

« Je présumai aussitôt que ces deux dames, avant « de prendre connaissance du billet, n'auraient rien « de plus pressé que de regarder ce miroir de mon « âme qu'elles ne connaissaient pas encore. N'ayant, « Dieu merci, aucune raison de rougir de ma figure, « je rejetai en arrière le collet de mon manteau; « mais je le serrai étroitement autour de mon cou « parce que je ne jugeai pas qu'il fût bien utile de « montrer à ces dames mon collet de Bombardier.

« Au premier éclair qui jaillit de l'allumette, je « surpris le coup d'œil d'avide curiosité que me lan- « cèrent mes deux inconnues. Mais, juste ciel! quel « tour plaisant m'avait joué le sort!

« Mon récit t'a fait supposer, n'est-ce pas, que « ma voisine était une belle jeune fille. Eh bien, « juge de mon désappointement! J'avais à mes côtés « une vieille fille de quarante ans.

« Le rapide coup d'œil que je jetai sur mon vis-à- « vis me dédommagea amplement de cette mystifi- « cation. Imagine-toi une ravissante tête de jeune « fille encadrée dans une magnifique chevelure « blonde, de beaux yeux bleus et un charmant petit « nez à la Roxelane qui donnait à toute sa physio-

« nomie un certain air de vivacité et même de mu-
« tinerie. Toutes les deux, du reste, avaient une
« toilette des plus élégantes.

« Cet examen réciproque terminé, je remis la
« lettre dont je n'avais pu déchiffrer l'adresse.

« Ma voisine l'ouvrit précipitamment et lut ce
« qui suit :

« Douce Sophie! Perle de ton sexe! Quand, pour
« n'avoir pu tenir ma promesse, en venant ce soir
« en personne, j'implore dix mille fois mon pardon,
« me le pourrais-tu refuser! Papa est dans son jour
« de mauvaise humeur et m'empêche de sortir. Mon
« Dieu! je suis ici, moi, à jouer au piquet pendant
« que toi.......... oh! sur l'honneur cette pensée me
« rend fou! Charmante Sophie! Tu connais mon
« incommensurable amour et tu t'imagines aisément
« ma douleur de ne pouvoir être auprès de toi en
« ce moment. Voudrais-tu bien écouter favorable-
« ment cette prière que je t'adresse? Fais-toi con-
« duire en voiture sur la place du vieux château et
« entre dans la grande baraque de figures de cire
« où, vers dix heures et demie, ton Robert ira t'at-
« tendre.

« P. S. Je suis persuadé qu'à cette heure per-
« sonne ne nous y dérangera. Le porteur de ce
« billet vous y accompagnera.

« Ton Robert. »

CHAPITRE IV

Qui contribue à prolonger l'intrigue sans satisfaire l'avide curiosité du lecteur; il contient aussi quelques détails intéressants sur le service de garde.

« Telle était la teneur de la lettre, et je t'assure « que, pour ne pas éclater de rire, il me fallut mettre « entre les dents le bout du collet de mon manteau. La « blonde Pauline s'en aperçut et sa figure prit une « expression de gaieté malicieuse. Puis elle souffla « la bougie et nous retombâmes dans l'obscurité. « La jeune fille se pencha alors en dehors de la por- « tière pour appeler le cocher et lui donner l'ordre « de nous conduire sur la place du château de- « vant la baraque de figures de cire. Dans le mou- « vement qu'elle fit son pied rencontra le mien. « Comme ce contact fugitif m'électrisa, ô Tipfel !

« La dame, ma voisine, qui possédait une main « sèche, à laquelle faisait suite un bras et un corps « tout pareils, me dit :

« Ainsi vous êtes un ami de Robert? Je ne me « souviens pas de vous avoir vu dans sa société. »

« En répondant que Robert était un de mes plus « intimes amis, je ne mentais pas : car j'entendais « parler de moi-même. Mais ce sujet de conversation « plaisait tant à la dame qu'elle m'aurait sûrement

« accablé de questions sur le Robert de ses pensées,
« si notre entretien n'eût été fort à propos inter-
« rompu par le bruit assourdissant des roues de la
« voiture arrivant sur le pavé.

« Il était écrit que, dans cette surprenante soirée,
« je marcherais d'écueil en écueil. Je venais bien
« d'échapper à l'interrogatoire ; mais ma qualité de
« porteur du billet ne m'obligeait-elle pas à escorter
« deux dames de la haute société jusqu'aux bara-
« ques de figures de cire et à leur offrir des billets
« d'entrée ?

« Dieu du ciel ! Comment faire ? Mes poches de
« Bombardier ne contenaient que quelques rares
« pfennigs (1) !

« Je vais donc être réduit, pensée horrible, à dire
« à la porte de la baraque :

« Mesdames ! je ne suis qu'un malheureux sans
« argent. » C'était, Tipfel, le coup le plus rude qui
« pût m'atteindre.

« D'un autre côté, si nous trouvions à la porte de
« la baraque, ce Robert, objet de tant d'amour, ce
« Robert que j'envoyais à tous les diables, j'étais in-
« failliblement démasqué.

« Et, malgré cette cruelle alternative, je restais
« dans l'infernale voiture, parce que la certitude
« d'avoir été regardé avec un intérêt croissant par la
« petite blondine me faisait trouver à cette aventure
« un attrait poétique irrésistible.

(1) Pfennig, petite monnaie de cuivre.

« Cependant tout tourna mieux que je ne l'avais
« espéré.

« La voiture arriva sur la place du vieux château.
« Je jetai un coup d'œil anxieux du côté de la bara-
« que. Quelle joie, Tipfel ! Elle était fermée et plon-
« gée dans les ténèbres !

« Quand ma voisine, la perle du sexe féminin, fit
« la même découverte, elle n'éprouva pas la même
« joie et poussa un tendre soupir au moment où la
« voiture s'arrêta.

« Qu'allons-nous faire maintenant? » dit la petite
« Pauline.

« Avant que Sophie eût pu répondre, une forme
« humaine sortit des ombres que répandaient les ar-
« bres plantés autour de la baraque, et se présenta
« à la portière, du côté de ma voisine, heureuse-
« ment pour moi.

« Celle-ci poussa un léger cri, et je crois qu'elle se
« serait envolée par la glace ouverte, sans la quan-
« tité de manteaux et de châles dont sa personne
« était surchargée. Elle resta les deux bras étendus
« en disant :

« O mon doux Robert! »

« Ce parfait amant répondit sur un ton de voix
« aussi fade que le style du billet :

« Me voici, ma charmante adorée ! »

« Je restai immobile comme un roc pour ne pas
« attirer l'attention : car, avant de gagner le large,
« je voulais faire mes excuses à la petite blondine.

« un inconnu qu'elle avait considéré jusqu'alors
« comme un ami de Robert.

« Mon Dieu! dit-elle, comme tout cela est étrange
« et désagréable ! Que va dire Sophie? »

« Je répondis que je n'avais pas une envie déme-
« surée d'attendre le retour de cette digne dame et
« que son dire m'importait fort peu.

« Mais, quant à vous, Mademoiselle, ajoutai-je
« en ouvrant la portière, la crainte de vous avoir
« déplu me rendrait le plus malheureux des hom-
« mes. Quelque douleur que j'éprouve de vous avoir
« trompée par mon indiscrète curiosité, je n'en bé-
« nis pas moins le sort heureux qui m'a fait passer
« avec vous une heure que je n'oublierai de ma
« vie..... » J'étais déjà à terre en prononçant ces der-
« niers mots; mais je tenais toujours serrée la petite
« main..... Alors je la portai passionnément à mes
« lèvres et m'éloignai en fredonnant ces paroles de
« Lionel dans la Pucelle d'Orléans :

« Ce baiser pour gage que je te reverrai. »

« J'arrivai fort à point dans l'ombre épaisse projetée
« par les arbres. Le tendre couple se rapprochait de
« la voiture et quelques mots du jeune seigneur me
« firent comprendre qu'il voulait faire cesser mon
« incognito.

« Ne prends pas plus longtemps sa défense, chère
« bien-aimée! C'est par trop fort! Une pareille...
« audace !... »

« Puis il appela tout haut à deux reprises :

« Georges! Georges! » c'était sans doute le nom de « celui de ses amis qu'il croyait capable de s'être in- « troduit dans la voiture. Mais, loin de répondre à « son invitation, je restais sur la défensive, solidement « adossé à un tronc d'arbre, et ma main droite était « prête à appliquer un vigoureux soufflet à qui vou- « drait constater mon identité.

« Son Excellence n'eut garde de me poursuivre ; « elle enfila la perle dans la voiture, lui exprima, « dans les termes les plus fades, le souhait d'une « bonne et douce nuit, l'espérance de la revoir le len- « demain, puis ferma la portière et s'éloigna préci- « pitamment.

« La voiture partit et je m'élançai à sa poursuite « pour savoir où demeurait la petite blondine. Mais « les chevaux allaient si vite que je n'aurais pu les « suivre longtemps. Je me souvins, fort à propos, « d'un de mes talents d'enfant et sautai légèrement « derrière la voiture. Il est bon d'apprendre quelque « chose dans sa jeunesse, et — poursuivit le conteur « en jetant un coup d'œil à son collègue — d'être « moins gros que certaines gens.

« Je me trouvais de nouveau emporté par l'élégant « équipage, mais cette fois j'occupais la place d'un « laquais.

« Nous entrâmes dans une grande rue où la clarté « étincelante des becs de gaz m'obligea à cacher, « autant que faire se put, le collet du manteau et les

« boutons brillants. Pour comble de malheur quel-
« ques gamins m'adressèrent çà et là une méchante
« plaisanterie et crièrent au cocher :

« Derrière ! Derrière !... »

« Et le cocher donna quelques coups de fouet dans
« la partie désignée de la voiture, mais, fort heureu-
« sement, sans m'atteindre.

« Nous rentrâmes bientôt dans des rues plus som-
« bres et la voiture s'arrêta sur la grande place, au-
« près de l'église Saint-Pierre, au numéro 10, devant
« une maison de belle apparence, que j'avais souvent
« remarquée dans mes pérégrinations à travers la
« ville. Je sautai à terre et, après avoir vu les
« chevaux franchir la porte cochère, je m'éloignai,
« tout plein de mes pensées pour la petite blondine
« dont l'image, depuis ce soir-là, est toujours pré-
« sente à mon cœur! »

Ici le narrateur s'arrêta et prit la grande cruche à eau en grès pour humecter son gosier desséché par ce long récit.

Tipfel n'avait pas écouté la fin de l'aventure avec le même plaisir que le commencement. Il avoua même à son trop léger collègue qu'il avait espéré mieux de lui. Qu'il s'attendait, comme dénouement, soit à une formidable rixe avec ce stupide gaillard, soit à un non moins formidable souper avec les deux jeunes dames.

Les trois canonniers, dans le corps de garde, n'avaient compris que peu de chose à cette histoire, quoiqu'ils y eussent prêté une oreille attentive. Ils

s'étaient accroupis devant la poêle et Schoult leur apprenait la manière de rendre plus mangeable, en la faisant rôtir, la mie de leur pain de munition. Puis ils dévorèrent le repas du soir, repas préparé en commun, après quoi Schoult se leva, releva, en les décroisant, les buffleteries de dessus sa poitrine, déboutonna les quatre derniers boutons de son uniforme et commença à tirer de la poche de son pantalon, comme des profondeurs d'un puits, une longue corde à laquelle était suspendu un sac de cuir d'assez belle dimension.

Il ouvrit ce sac, en retira une boîte de corne qui contenait une deuxième boîte de cuivre, laquelle à son tour protégeait une épaisse montre d'argent. Il ne fallait rien moins que cette série d'opérations pour que Schoult pût consulter son ognon, nom qu'il donnait à sa montre; puis il vint se placer devant son chef de poste et lui dit :

« Bombardier, six heures! Il faut aller relever! »

A cet avertissement le Bombardier jeta un coup d'œil sur sa propre montre et, comme elle marquait six heures moins deux minutes, il se mit à détirer paresseusement ses membres dans tous les sens.

Cependant six heures sonnèrent et Tipfel se décida enfin à donner l'ordre de relever la sentinelle.

Schoult, que son tour appelait à être en faction devant le fort de six heures à huit heures, tira d'une poche de son uniforme une confortable bouteille d'eau-de-vie; il engloutit huit grandes gorgées pour

que chaque quart d'heure, disait-il, en ait une. Ensuite il enveloppa le bas de son visage d'une bande de coton bariolé; infraction aux règlements que toléra le flegmatique bombardier Tipfel.

Une autre irrégularité fut aussi commise, tant de la part de la nouvelle sentinelle que de la part de l'ancienne. Cette dernière, dès qu'elle avait entendu sonner six heures à toutes les églises, était entrée dans le corps de garde pour se faire relever de sa faction auprès d'un bon feu de poêle. Là ces vigilants et vaillants guerriers se transmirent la consigne avec cet important avis : qu'il n'y avait rien de nouveau et que la forteresse et la guérite occupaient encore leur ancien emplacement.

Schoult s'enveloppa dans la vieille capote de sentinelle ou plutôt dans les deux capotes qui avaient été cousues l'une sur l'autre. Le temps, dans sa marche, les avait percées de tant de trous qu'il ne paraissait pas superflu de leur en adjoindre une troisième. Il tira ensuite son glaive, trempa, dans l'huile de la lampe un coin de manteau qui semblait préposé à cet usage et, avec cette infecte composition, graissa la lame pour la protéger contre l'humidité du dehors.

Après avoir pris toutes ces mesures de précaution, Schoult sortit pour faire sa faction.

Repose en paix, ô Patrie! Ils veillent sur toi ces héros, tes enfants!

CHAPITRE V

Un souper au corps de garde. — Quelques traits du caractère de Tipfel. — Touchante preuve d'amitié.

Le bombardier Tipfel, après avoir rempli de cette manière, ses devoirs de chef de poste, se leva de son banc et invita à souper son camarade qui accepta de grand cœur. Il se fit apporter un panier déposé dans l'angle du poste et se mit à déballer vaisselle et provisions. D'abord parut un ustensile à café. C'était un vase de fer battu tout rouillé et entouré d'une petite rigole destinée à recevoir l'esprit-de-vin que le Bombardier remplaça par de l'eau-de-vie de grain contenue dans une bouteille plate et de forme ronde. Puis il retira successivement des œufs, du beurre, des saucisses, un couteau passablement malpropre et une fourchette aux dents tordues; enfin du pain et, dans un petit cornet du sucre et du café en poudre. Il étala tous ces objets devant lui et commença à préparer le souper.

Bientôt l'eau contenue dans le pot de fer battu commença à bouillir et Tipfel y plongea les œufs. Lorsqu'ils furent cuits, il les retira pour verser, dans cette même eau, le café en poudre qu'il remua soigneusement avec la fourchette.

Les occupations favorites de Tipfel étaient, avant

tout, celles qui exigeaient le moins de mouveme de corps. Il aimait passionnément à faire de la cı sine et éprouvait une grande satisfaction à prépar son repas à l'endroit même où il devait le prendr

Il racontait souvent à ses camarades que, dans l maison paternelle, une sœur plus jeune que lui possédait un petit fourneau avec lequel il s'était amusé des heures et des journées entières et sur lequel il faisait des fricots que personne dans la famille ne pouvait imiter. Ces souvenirs le remplissaient d'enthousiasme et, lorsqu'il les évoquait, comme ce soir-là, en préparant un repas, il parlait contre son habitude vite et longtemps.

« Oui, oui, petit homme, disait-il à Robert, qui se « promenait tranquillement en long et en large dans « le corps de garde, je t'assure que ce m'est une pro- « digieuse joie de pouvoir moi-même préparer mon « petit fricot. Oui, oui. Et puis, vois-tu, nos canti- « nières sont d'une malpropreté si repoussante que « cela me dégoûte ! »

En prononçant ces dernières paroles, le Bombardier essuyait son couteau plein de beurre à un pan de son uniforme pour repêcher, avec cet instrument, la fourchette qu'il avait maladroitement laissé tomber dans le café.

Pendant qu'il préparait son souper avec cette absence de propreté, ses subordonnés s'occupaient aussi du leur. Un des canonniers était sorti en tapinois du corps de garde et il y rentrait en portant

sous le bras son shako rempli de pommes de terre. Il les montra en riant à ses deux camarades et leur fit clairement comprendre qu'elles ne lui avaient coûté que la peine de les déterrer dans un des champs qui entourent le fort.

Ces pommes de terre furent alors débarrassées de la boue qui les recouvrait, et les canonniers se servirent, pour cette opération, du manteau de leur Bombardier que celui-ci avait fait accrocher dans un coin.

Ils mirent ensuite les pommes de terre dans les cendres chaudes sous le poêle et chacun d'eux, tour à tour, s'agenouilla pour surveiller la cuisson avec un soin beaucoup plus scrupuleux que celui qu'ils avaient apporté tout à l'heure dans leur service de garde.

Tipfel invita en ce moment son ami à prendre place et tous deux firent à l'envi honneur au café, aux œufs et au pain beurré. Lorsque la faim de Tipfel fut un peu apaisée, il eut la complaisance de rire encore une fois de l'aventure racontée par son ami et affirma qu'il la trouvait tout à fait divertissante.

« Mais petit homme, dit-il, tu m'as tout à « l'heure parlé d'un service à te rendre. De quoi « s'agit-il? Je me ferai, tu le sais, un vrai plaisir de « t'obliger si cela est en mon pouvoir. »

Pendant le repas, rien n'avait décelé le moindre sentiment de mélancolie chez le jeune homme; mais

aux paroles de son ami, il déposa son couteau et poussa un profond soupir; puis il s'essuya la bouche avec le mouchoir à carreaux rouges et blancs que le Bombardier avait étalé devant lui en guise de nappe, et lui répondit :

« Oui, cher ami, je le sais et ne l'oublie pas.

« Croirais-tu que, depuis la soirée d'avant-hier, « où m'est arrivée cette merveilleuse aventure, j'ai « rôdé autour de la maison de la belle jeune fille « blonde sans réussir à l'entrevoir. J'avais sur moi « une lettre que je lui avais écrite, et de main de maî- « tre, je te l'assure, Tipfel.

« Il me fut impossible de trouver en dehors de la « maison une personne qui me parût digne de ma « confiance. Je vis bien entrer et sortir quelquefois « le cocher qui nous avait conduits; mais le drôle « portait sur sa face un tel mélange de bassesse et « d'arrogance, que je ne crus pas prudent de m'a- « dresser à lui, et chaque fois je quittai la place sans « avoir réalisé mon projet.

« Il ne me fallait pas songer à confier la lettre à « mon brosseur, cette bête à cornes que tu connais.

« Je ne pouvais donc m'adresser qu'à toi.

— Allons donc! petit homme! dit Tipfel. Com- « ment n'as-tu pas déjà pénétré cent fois dans cette « maison? As-tu oublié notre moyen ordinaire de « nous introduire partout, sous prétexte de chercher « un monsieur Müller?

— Tu en parles à ton aise, répliqua Robert; mais

« ne courais-je pas le risque d'être aperçu et reconnu
« par la plus âgée? Tu penses bien que je n'aurais
« pas eu grand succès auprès d'elle et que, dans tous
« les cas, elle eût certainement intercepté ma lettre
« à la petite blondine.

— Eh bien, renonce! dit Tipfel.

— Que dis-tu, cher ami, répondit Robert, ne plus
« la revoir, Elle! j'aimerais mieux mourir!

— Elle! dit en souriant Tipfel, qui est-ce, Elle?
« Peut-être la fille du général von P...?

— Ah! reprit le jeune homme, comment peux-tu
« faire une si mauvaise plaisanterie! Qui veux-tu
« donc qu'Elle soit, sinon la chère blonde jeune
« fille, la petite Pauline?

— Fort bien, petit homme! dit en raillant le
« Bombardier, j'avais besoin d'être fixé.

— Allons, poursuivit Robert, écoute-moi. Il faut
« qu'elle reçoive cette lettre aujourd'hui même. Le
« service que je te demande consiste à employer tel
« moyen qu'il te plaira, pourvu que tu réussisses. Tu
« es trop mon ami, Tipfel, pour hésiter un seul ins-
« tant. Il est sept heures, il ne vient à ce fort ni pa-
« trouilles ni rondes; tu peux donc sans crainte
« quitter ton poste. Je reste ici pour parer aux éven-
« tualités, et je saurai bien remplir tes importantes
« fonctions. »

A ces paroles, le Bombardier laissa tomber son couteau et sa fourchette, et regarda son ami avec stupéfaction. Le bon Tipfel ne s'était pas attendu à

une pareille conclusion. Quitter son poste et aller en ville lui parut une telle excentricité, qu'il secoua la tête lentement d'abord, puis avec plus de force, et dit enfin avec toute l'énergie dont il était capable :

« Ce n'est certainement pas possible. »

Tipfel refusait parce qu'il craignait de manquer d'une manière aussi grave à ses devoirs de chef de poste; et puis, notre lourd Bombardier avait une telle aversion pour la marche, qu'il craignait, peut-être plus encore, de franchir, sous les raffales de vent et de neige, l'interminable quart de lieue qui le séparait de la ville.

Tout ce qui l'obligeait à changer de place lui était odieux, et la seule chose qui lui déplût dans le service de garde, c'était de se rendre à son poste.

Mais lorsque, solidement installé dans son corps de garde, auprès d'un bon feu, Tipfel, inspection faite de son panier, s'était assuré que rien ne manquait, ni le café de l'après-midi, ni le repas du soir, ni le déjeuner du lendemain, ni la pipe, ni le tabac, lorsqu'il tenait en main un livre comme, par exemple, les tables d'histoire de Kohlrausch ou bien un roman de Spiess ou de Cramer, peu lui importait que la garde fût de vingt-quatre heures, de quarante-huit heures, et même plus.

Plusieurs fois, le camarade qui devait relever Tipfel de sa garde, s'était fait accompagner d'un panier rempli de provisions, et, avec cet argument,

avait facilement persuadé le Bombardier de rester au poste encore vingt-quatre heures.

Le capitaine, qui avait eu connaissance du goût singulier de Tipfel pour le corps de garde, l'avait autorisé à y rester aussi longtemps que, d'accord avec ses camarades, cela lui conviendrait.

Le gros Bombardier, profitant de cette autorisation, avait passé avec satisfaction cinq jours de suite au poste. Il y serait vraisemblablement resté un mois entier, si le cinquième jour, n'avait paru un ordre du commandant de place, ordre des plus sévères, qui prescrivait à tout chef de poste de visiter quatre fois au moins, pendant la nuit, tous les ouvrages du fort. Le bombardier Tipfel, trouvant cette prétention par trop exorbitante, avait abandonné tristement le sixième jour, le lieu où il s'était trouvé si heureux.

La connaissance de ce fait explique aisément au lecteur l'étonnement de Tipfel quand il entendit la proposition de Robert, et l'énergie avec laquelle il la repoussa.

Robert ne se laissa pourtant pas décourager, et employa tous les moyens de séduction pour persuader son ami. Pendant longtemps, tout fut inutile; mais, lorsqu'enfin le jeune homme eut parlé d'envoyer un des canonniers de garde avec un mot d'écrit pour rapporter du vin de Rüdesheimer et du jambon de Westphalie (ce que le Bombardier aimait par-dessus tout pour déjeuner), Tipfel se laissa

attendrir et promit de se charger du message. Il quitta alors son fourniment que Robert endossa, s'enveloppa dans son manteau de garde, exhorta, au nom du Ciel, chacun des soldats, en particulier, à ne commettre aucun désordre, et, après avoir poussé quelques soupirs, se déclara disposé à partir.

Pendant ce temps, Robert, assis à la table, écrivait sur une feuille de papier :

« Comme j'ai malheureusement égaré votre compte
« du premier du mois, je vous prie de m'en refaire
« un autre, afin que je puisse vous payer la petite
« somme. Je vous prie de remettre au porteur de
« cet écrit deux bouteilles de Rüdesheimer et trois
« livres de jambon de Westphalie. Il vous règlera
« cette commande.

Bombardier R...

N. B. « Je réfléchis que les canonniers perdent
« quelquefois l'argent que je leur confie; je préfère
« donc solder moi-même votre facture que vous vou-
« drez bien m'envoyer demain matin. »

Il remit à Tipfel cet écrit et une lettre élégamment pliée que le Bombardier enveloppa, pour ne pas la salir, dans un vieux billet de patrouille; puis il enfonça le tout dans sa poche, et, suivi d'un canonnier, se mit en route d'un pas pesant.

CHAPITRE VI

Dans lequel de jeunes militaires apprendront ce qu'ils doivent ne pas faire : car ils verront s'y commettre les fautes les plus impardonnables dans un service de garde. — Mystères d'une mansarde et instruction sur la manière de copier les actes les plus embrouillés.

Les flocons de neige tourbillonnaient sous les rafales du vent. On y voyait à peine à trois pas devant soi. En dehors de la ville, à peine apercevait-on quelque rare lumière vacillante, comme un point d'une couleur rouge de sang. Les rues, qui d'ordinaire envoient au loin leur bruyant murmure, couvertes ce soir d'une épaisse couche de neige, ne laissaient plus échapper qu'un bruit sourd, presque imperceptible. Avant de franchir la barrière du fort, Tipfel répéta une dernière fois à son ami, que son amitié pour lui pouvait seule le déterminer à manquer aussi gravement à ses devoirs. Puis il s'enveloppa solidement dans son manteau et se dirigea vers la ville.

Schoult avait été désigné, pour faire cette sortie, comme le plus prudent et le plus habile des hommes de garde, et on l'avait relevé de sa faction afin qu'il accompagnât son chef.

Ils marchèrent en silence, et, après avoir laissé

derrière eux le fort, les ouvrages extérieurs et les glacis, ils prirent un petit chemin de traverse qui les conduisit en peu d'instants sur la route à quelques pas de la ville.

Avant d'en franchir les portes, le Bombardier s'arrêta :

« Schoult, dit-il d'un air solennel, je puis te « confier, à toi serviteur éprouvé, les tristes pen- « sées qui m'accablent. L'abandon de mon poste « ne me paraît vraisemblablement pas une petite « affaire et ne me conduira à rien de bon, j'en ai « peur. »

Mais Schoult se voyait déjà dans la petite boutique bien chauffée où il devait prendre le Rüdesheimer et le jambon et savourer le bon verre de bitter qui lui serait gratuitement offert par le fournisseur de Robert, et il répondit :

« Ne craignez rien, Bombardier, tout ira pour le « mieux. N'avez-vous pas plus d'une fois déjà quitté « ainsi votre poste. »

Après ce court dialogue ils entrèrent tous deux dans la ville.

Les scrupules du Bombardier lui étaient revenus au milieu de la profonde obscurité de la campagne déserte ; ils s'évanouirent lorsqu'il chemina dans les rues entre deux rangées de boutiques éclairées et qu'il vit des hommes qui allaient et venaient gaiement. Mais lorsque le réjouissant tapage des brasseries et des tavernes frappa son oreille, il commen-

ça à se sentir revivre et se mit à réfléchir sur le moyen le meilleur et le plus sûr de remettre la lettre à sa destinataire.

L'idée lui vint tout à coup que son grossier uniforme de service le ferait difficilement considérer comme un messager d'amour, et il résolut d'aller tout droit chez un ami emprunter, ce qui lui était arrivé souvent, un habillement bourgeois.

Au premier coin de rue, à la lumière d'un réverbère, Tipfel sortit les deux billets qu'il avait enveloppés séparément, donna au canonnier celui qui concernait le Rüdesheimer et le jambon et remit l'autre dans sa poche.

L'ami que Tipfel allait trouver était clerc chez un avocat et habitait le cinquème étage d'une maison située dans une ruelle étroite et isolée.

Avant d'entreprendre le pénible labeur de grimper jusqu'au sommet des cinq étages d'un mauvais escalier, le Bombardier s'assura, de la rue, que les petites croisées de la mansarde de son ami étaient éclairées ; puis il commença son ascension et arriva, non sans peine, jusqu'à la dernière marche.

C'était certainement pour mener à bonne fin son entreprise que Tipfel venait faire cette visite au clerc ; cependant la certitude de trouver une provision de bon tabac n'était pas étrangère à sa démarche. En grimpant les cinq étages, il ne songeait qu'à s'étendre, pendant une bonne demi-heure, sur le lit en fumant une grosse pipe de tabac, afin de se reposer

des fatigues passées et de prendre des forces pour celles à venir.

Le coup qu'il frappa discrètement à la porte avec l'index ne provoquant aucune réponse de l'intérieur, il prit le parti de frapper avec le poing. Même silence au grand désappointement du Bombardier, qui se mit alors à frapper avec les deux poings et sans plus de succès.

Tipfel se rappelant alors que la porte avait plusieurs fentes, par lesquelles on voyait ce qui se passait dans l'intérieur de la chambre, promena son œil dans toutes les directions, mais il ne découvrit pas le moindre rayon de lumière.

Il s'était donc trompé lorsque, de la rue il avait cru voir les fenêtres éclairées, ou bien le clerc avait mis devant sa porte un rideau pour empêcher des regards curieux de pénétrer dans son sanctuaire.

Cette dernière suppositon parut la plus vraisemblable au Bombardier, car son ami avait, plus d'une fois déjà, pris de semblables précautions. Il se courba donc péniblement jusqu'au trou de la serrure et interpella ainsi son ami :

« Hé toi ! C'est moi, Tipfel ! Ouvre donc, au nom
« du Diable ! J'ai à te parler d'affaires pressantes.
« Tu n'as pas besoin de te gêner avec moi ! »

Le plus profond silence continua à régner dans la chambre. Cependant Tipfel entendit bientôt le son léger d'une voix, le bruit d'une chaise que l'on

changeait de place, le frôlement du rideau que l'on entr'ouvrait derrière la porte, puis ces mots :

« Mais que diable t'arrive-t-il d'extraordinaire « pour que tu viennes me déranger au milieu de « mon important travail ! Laisse-moi tranquille. « J'ai à faire la copie d'un acte extrêmement em- « brouillé. Si ce n'est pas pour un cas de vie ou de « mort, fiche-moi la paix ! »

Ces derniers mots rendirent quelque espoir au Bombardier et il répliqua :

« Fort bien, cher petit homme, mais le cas est « très-pressant, je te l'affirme. J'accours tout exprès « du Fort dont j'ai abandonné la garde. Il faut ab- « solument que je te parle, et pour cela il est indis- « pensable que tu m'ouvres. »

Le possesseur du logis s'éloigna sans répondre. Il toussa très-fort et à plusieurs reprises. Entre ces accès de toux le Bombardier crut distinguer un bruit de meubles que l'on remettait en place ; enfin la porte lui fut ouverte et il put entrer.

La mansarde du clerc était peu confortable. Le toit servait de plafond et formait avec le plancher un angle aigu où ne pénétraient jamais ni la lumière du jour ni celle de la pauvre petite chandelle qui le soir éclairait le réduit. L'ameublement ne brillait pas précisément par le luxe et par l'élégance. Il y avait pourtant dans cette chambre quelque chose que le Bombardier considérait avec une vive admi- ration. C'était une table sur laquelle se trouvaient

comme un lion en courroux et d'un seul bond se trouva devant le rideau en criant :

« Non ! non ! Encore plus impossible ! » d'un ton si bref et si décidé, que l'attention du flegmatique Tipfel fut cette fois éveillée, et que toutes sortes de pensées s'élevèrent dans son esprit ; mais il les écarta bientôt comme une fatigue inutile et, reprenant la cruche, il but de nouveau un large coup.

En ce momeut sept heures trois quarts sonnèrent à la tour de l'église voisine et rappelèrent au Bombardier que la soirée s'avançait.

Il affirma à son ami qu'il n'avait pas le moindre désir d'aller s'amuser derrière le rideau et que, pour lui être agréable, il se placerait au milieu de la chambre, et même sur la table, pour quitter son uniforme et endosser les effets bourgeois.

L'amitié triompha enfin des hésitations du clerc et il promit des habits, avec cette condition, toutefois, que la lumière serait éteinte et que Tipfel se déshabillerait et s'habillerait dans l'obscurité ; celui-ci y consentit, non sans faire bon nombre d'objections.

Pendant cette négociation une oreille attentive aurait distingué le rire argentin qui s'échappait de derrière le rideau ; mais chacune des parties traitantes était trop occupée à défendre sa propre cause pour y prêter la moindre attention.

Le clerc alla prendre dans sa précieuse garde-robe les effets nécessaires au Bombardier et les jeta

« emmanchure, il ne me semble pas précisément
« trop large.

— Fais-moi donc le plaisir d'aller plus vite et
« d'enfiler ce gilet qui est bien assez large pour
« toi. »

Le Bombardier se rendit à cette invitation et fit un vigoureux effort pour adapter à son corps le vêtement en question. Un bruyant craquement se fit entendre. Le gilet était déchiré du haut en bas.

« Quel maladroit! dit le clerc avec humeur.
« Qu'allons-nous faire maintenant?

— Il faut, reprit piteusement Tipfel, que tu
« donnes un peu de lumière afin que nous puissions
« constater les dégâts : car, ajouta-t-il en hésitant,
« tu m'affirmes que ce gilet a été porté par ton
« père, il y a quelques dizaines d'années; mais sa
« coupe,... tiens,... touche-le donc, est vraiment
« bizarre.

— Que peut-il donc y avoir de si bizarre? répli-
« qua l'autre, tout contrarié, en touchant le vête-
« ment.

— Ah, petit homme! répartit le gros Bombar-
« dier, jamais un pareil gilet n'a été fait pour
« quelqu'un de mon sexe. Par ma foi! ce sont bien
« des œillets et un lacet! Ah! je t'y prends, copiste
« d'actes embrouillés!... et il se mit à rire à gorge
« déployée.

— Paix donc ! dit l'autre à voix basse. Quel

le frac sur son abdomen, voulut protéger au moins ses mains et les enfonça dans les poches du pantalon. Il prit alors une allure aussi rapide que le lui permettait son embonpoint pour gagner la place Saint-Pierre où Shoult l'attendait.

Le canonnier était assis sur une borne les bras cachés sous son manteau. Deux bouteilles de Rüdesheimer et un paquet contenant le produit de Westphalie étaient déposés à ses pieds sur la neige.

Ce fut avec le plus grand plaisir que Shoult revit son supérieur. Celui-ci, afin de prendre des forces pour l'entreprise hasardeuse qu'il allait tenter, fit quelques bonnes saignées à l'une des bouteilles et engloutit un énorme morceau de jambon; puis, pour se réchauffer, il se mit à sauter alternativement sur l'un et l'autre pied. Dans cet exercice, Herr Bombardier rappelait assez ces noirs corbeaux qui sautillent dans les champs couverts de neige, et Shoult en fit la judicieuse remarque. Il raconta ensuite que le marchand, dont il était connu depuis longtemps, lui avait tout donné sur sa bonne mine et avait même refusé le billet quand il avait appris qu'il venait de Robert.

Tout en avalant les dernières bouchées, Tipfel fit le tour de la place afin d'examiner de près la maison n° 10 et de dresser son plan d'opérations, tel qu'un prudent général devant la forteresse qu'il doit attaquer.

La maison était élevée et possédait deux entrées :

lait une lumière dont la clarté vacillante se projetait jusque sous la voûte de la porte cochère.

Tipfel se dirigea vers cette pièce où il espérait trouver quelqu'un qui l'aiderait à faire parvenir la lettre à sa véritable adresse.

Cette clarté vacillante provenait en effet d'un grand feu de cuisine. Tipfel plongea avidement ses regards dans l'intérieur de cette pièce et fut réjoui par la vue d'un feu qui pétillait dans l'âtre et autour duquel plusieurs casseroles et marmites laissaient échapper, avec un doux et agréable murmure, toutes sortes de vapeurs odoriférantes.

Le Bombardier était ravi d'admiration et s'épuisait en conjectures sur le contenu de chacun de ces vases. Il lui semblait, à travers les vitres, savourer l'enivrant parfum qui s'en échappait.

Cette grande marmite devait être remplie de ces pommes de terre farineuses dont la cuisson fait éclater la peau; et la petite casserole, sa voisine, pouvait bien contenir quelque volaille ou, plutôt, le mets favori de Tipfel, ces petites saucisses qui grésillent sur le feu.

Sur la table étaient placés un saladier et un huilier, des tartines de pain, de petits morceaux de beurre découpés en formes élégantes et un appétissant morceau de fromage suisse.

La souveraine de ce lieu enchanté était absente.

Tipfel chercha inutilement à découvrir la fée au tablier blanc. La cuisine était déserte.

— Pourquoi pas? Je ne demande pas mieux, dit
« Tipfel.

— Sachez donc, cher ami, reprit l'homme au
« manteau, qu'il est pour moi de la dernière impor-
« tance que je parle à quelqu'un qui habite ici. C'est
« à une dame, je vous l'avoue; et sa position m'o-
« blige à ne pénétrer dans cette maison qu'en prenant
« les plus grandes précautions.

— Très-bien, répondit Tipfel (une idée venait de
« lui traverser la cervelle). Puis-je m'adresser à quel-
« qu'un dans la cuisine?

— Oui, oui, très-cher, dit l'homme au manteau.
« Entrez hardiment, faites du bruit et, quand la
« cuisinière arrivera, mon cher, dites-lui seulement :
« le Herr S.... comprenez-vous bien? le Herr S....
« attend dehors. »

Tipfel se frottait les mains de plaisir d'avoir enfin trouvé le moyen de pénétrer dans la place et il se promettait même de se faire passer au besoin pour le domestique du Herr S...... Il engagea à voix basse ce dernier à pénétrer sous la voûte de la porte cochère et s'avança vers un petit escalier qui le conduisit dans la cuisine. Elle était toujours déserte.

Tipfel ne manqua pas de faire du bruit, d'abord en fermant la porte avec violence, puis en frappant des pieds et en toussant plusieurs fois avec force.

Cette manœuvre obtint sur-le-champ l'effet désiré. En moins d'une minute une porte s'ouvrit, un bruit

Resté seul dans la cuisine, Tipfel se demanda par quel moyen il pourrait remettre la lettre à sa destinataire.

Il songeait à recommencer sa bruyante manœuvre quand la servante revint seule. Quoique très-affairée autour de ses casseroles et de ses marmites, elle daigna adresser la parole au Bombardier.

« Sa Seigneurie est-elle depuis longtemps au ser-
« vice du Herr S...... ? » demanda-t-elle en badinant. Elle enlevait en même temps le couvercle d'une marmite auprès de laquelle était placé Tipfel, qui, enveloppé tout-à-coup dans un nuage de vapeurs parfumées et enivrantes, put à peine articuler les mots suivants :

« Comme cela ; il n'y a pas encore fort longtemps. »

Puis avec ses assiettes, ses couteaux et ses fourchettes, elle fit un vacarme épouvantable qui servit d'accompagnement au dernier air de la *Somnambule* dont elle répéta dix fois plus qu'il n'était nécessaire la phrase :

Ah ! Viens donc, etc...

Au milieu de tout ce tapage, le Bombardier n'entrevoyait pas la possibilité de s'acquitter avec succès de sa mission confidentielle. Il prit la lettre, dans sa poche, la retira avec précaution du billet de patrouille qui l'enveloppait et il allait lire l'adresse lorsque, la porte s'ouvrant tout à coup, il vit bondir dans la

« à vous écrire quelques lignes que, par bonté, vous « voudrez bien accepter. Votre refus lui briserait le « cœur. »

Tipfel, qui, de sa vie, n'avait prononcé un aussi long discours, s'arrêta essoufflé, et le bruit qu'il fit en reprenant haleine pouvait passer pour un soupir de profonde affliction.

La jeune dame parut l'apprécier ainsi : car elle laissa tomber sur ce fidèle serviteur un regard favorable, et lorsqu'il eut ajouté que son infortuné jeune maître était tourmenté sans cesse de la crainte d'avoir déplu à mademoiselle Pauline par son audace de l'autre soir, le visage de la jeune fille prit une expression plus souriante et elle accepta la lettre qui lui était présentée.

Mais nous avons la ferme conviction qu'elle n'agit ainsi que dans le seul but d'épargner un grand chagrin à ce trop dévoué serviteur, et que vraisemblablement, en quittant la cuisine, elle jeta la lettre au feu sans la lire.

Malgré le ton rude de la demande, aucun signe de mauvaise humeur ne se montrait sur son visage. Comme il ne recevait pas de réponse, il regarda la cuisinière avec un sourire railleur et, tandis qu'il se faisait ôter les galoches fourrées, il renouvela la même demande en ajoutant :

« Probablement ton trésor, Marie, hein? »

Si Tipfel avait eu une tournure moins ridicule, la jeune servante n'eût fait que sourire de cette supposition. Mais vraiment toute la toilette du Bombardier, depuis les bottes crottées jusqu'au chapeau, était tellement burlesque, que la cuisinière sentit sa vanité froissée et répondit en jetant un regard dédaigneux sur Tipfel :

« Ah, croyez-moi, Herr Conseiller, un pareil tré-
« sor, je regarderais à deux fois avant de le ra-
« masser ! »

Cette impertinence fit sortir le Bombardier de son calme habituel. Il oublia que son maître de rencontre voulait garder l'incognito et il dit en tortillant la corde noire qui lui servait de cravate :

« Herr ! vous vous trompez étrangement ! Ce n'est
« pas comme trésor de cette péronnelle que je suis
« ici ; mais.... »

Marie, voyant alors que le domestique du Herr S.... était sur le point de trahir sa maîtresse et elle-même par conséquent, lui lança un rapide coup d'œil et dit à son maître :

attitude, puis il quitta la salle et on l'entendit monter l'escalier. Tipfel n'avait pas été spectateur de cette petite scène sans éprouver quelques remords et il commença à se reprocher d'avoir agi si peu généreusement et de n'avoir pas su étouffer sa colère et garder le silence. Ces bonnes résolutions arrivaient trop tard. Il pensa que le meilleur pour lui était de battre au plus tôt en retraite vers l'issue qui conduisait à la porte cochère. Mais, dès que sa manœuvre fut comprise par la cuisinière, elle s'élança pour lui barrer le passage et lui dit avec accompagnement d'autres paroles :

« Vous ne sortirez à présent qu'en passant sur mon « cadavre.... Un pareil gueux de domestique trahir « son maître !... O mon Dieu !... O mon Dieu !... Que « vont penser de moi ces dames !... Que dira le « vieux Herr !... Et le Herr S... ! »

Elle fut à l'instant même tirée de son incertitude. On entendit des pas descendre l'escalier et le vieux Herr ouvrit la porte. La partie supérieure de son visage était cachée sous son chapeau et la partie inférieure était enfouie dans sa cravate. Il ressemblait ainsi à un de ces membres déguisés de la Sainte-Vehme conduisant une pauvre victime au lieu du supplice. Cette pauvre victime était le Herr S.... qui suivait le Conseiller dans l'attitude d'un misérable pécheur. Il tenait son chapeau à la main et ses gros yeux d'un bleu pâle restaient fixés sur le sol comme s'ils en fussent devenus éperdûment épris.

Le Conseiller fit comprendre par un geste à la cuisinière que sa présence n'était pas nécessaire. Lorsqu'elle eut quitté la salle, il se tourna vers le Herr S.... et lui dit du ton le plus sérieux :

« Herr Auditeur! Je suis peiné d'être obligé de « vous répéter devant votre domestique ce que déjà « je vous ai dit en particulier. Je ne puis souffrir et « encore bien moins tolérer que vous ayez des rela- « tions avec ma sœur qui pourrait presque être votre « mère; et cela dans votre propre intérêt, Herr Au- « diteur. Je veux bien pour cette fois encore vous « inviter à cesser des visites de ce genre à ma « maison. »

Après avoir prononcé son arrêt, le Conseiller ôta son chapeau, sa large cravate et poussa un soupir de soulagement. Il avait sans doute caché ses traits dans la crainte que leur expression ne fût pas en harmonie avec la sévérité de ses paroles : car il ajouta aussitôt d'un air affable :

« Comme je vous l'ai dit, Herr Schmidt, je me « trouve très-peiné. — Je ne suis pas un méchant « homme; mais...., d'ailleurs, vous le savez déjà. « Pour tout autre service vous me trouverez entiè- « rement dévoué. »

Herr Schmidt n'avait pas encore cessé de faire les yeux doux aux dalles de la cuisine. Une fois seulement, lorsqu'il avait été question de son domestique, il avait relevé la tête pour jeter sur le Bombardier un regard étonné. Aux dernières paroles du con-

seiller, il plaça les mains sur son cœur, laissa tomber la tête sur sa poitrine et fit une profonde révérence. Cette pantomime voulait dire : « Mon cœur est brisé, ma tête s'affaisse sous le poids de la douleur. »

Puis il écarta, de ses petites mains blanches, les cheveux qui retombaient sur son visage et dit d'une voix mielleuse :

« Très-bon et très-honoré Herr Conseiller, vous « avez tout à l'heure parlé de mon domestique et j'en « ai été surpris. Est-ce cet individu-là que vous « prenez comme tel ?

— Eh bien, sans doute, reprit le vieux Herr, « n'est-il pas votre domestique? — Écoute, toi, dit-il « en se tournant vers Tipfel, n'es-tu pas le serviteur « du Herr Auditeur ici présent? »

Le serviteur fit, en haussant les épaules, un mouvement de tête que le Conseiller prit pour une réponse affirmative.

Cependant Herr Schmidt, trouvant enfin sur qui faire retomber sa colère, releva la tête et, du ton qu'il eût pris dans son tribunal militaire, pour interroger un pauvre soldat sur une faute d'insubordination, il s'écria :

« Que veut dire cet imbécile? »

Heureusement pour le Herr Auditeur, Tipfel n'entendit pas ces insolentes paroles. Le bruit sourd et lointain d'un coup de canon était venu frapper l'oreille exercée du Bombardier et captiver toute son

qu'un seul objet brillant : c'était une des deux bouteilles de vin. Hélas! elle était vide; l'autre avait disparu. Des morceaux de papier gris étaient dispersés çà et là sur la neige ; témoins irrécusables du coup de grâce qu'avait donné Schoult à son compatriote le Westphalien.

Les trois coups de canon avaient mis en fuite le canonnier qui, dans la précipitation de sa retraite, avait abandonné sur la borne un petit billet, le billet sans doute du Rüdesheimer et du jambon.

Tipfel prit ce billet, l'ouvrit machinalement et lut au clair de lune :

« MADEMOISELLE,

« Pardonnerez-vous à un pauvre étourdi qui, servi « par le plus fortuné des hasards, a pu passer auprès « de vous une des heures les plus heureuses de « sa vie..... »

Tipfel s'arrêta et, pour s'assurer qu'il ne faisait pas un mauvais rêve, porta les mains à son front brûlant de fièvre, sur son corps glacé par le froid et à son estomac affamé et vide qui ne le rappelait que trop au sentiment de la réalité. Il jeta un dernier regard sur les morceaux de papier gris et sur la lettre de son ami. C'était donc bien le billet destiné à un marchand de vin et de jambon qu'il avait remis à la belle jeune fille blonde !

Il se frappa de nouveau le front avec désespoir et

cienne robuste gaillarde tenant commerce d'épicerie au rez-de-chaussée, qui venait mettre le holà.

Tipfel avait déjà ôté le frac pour être plus tôt prêt à endosser son uniforme; mais la fatalité s'acharnait après lui. Il était devant la porte immobile et sans trop savoir à quel parti s'arrêter. Il se demanda un moment s'il ne ferait pas bien d'enfoncer la porte en s'appuyant contre les planches pourries et de prendre la chambre d'assaut.

Mais les savates montaient toujours et la voix de basse-taille criait :

« A la garde! à la garde!... » Le pauvre Bombardier était sur des charbons ardents. Il se crut perdu et se décida à chercher son salut dans la fuite.

Ainsi qu'une avalanche, il roula jusqu'au quatrième étage, où la vieille, apercevant un homme à demi vêtu, poussa, en se sauvant, ces cris aigus :

« Au voleur! arrêtez le voleur! » La voix de basse répondit par les mêmes cris et, au moment où Tipfel passait, saisit d'une main une manche du malheureux frac noir et de l'autre s'accrocha à la rampe de l'escalier.

Arrêté un instant dans sa course, l'infortuné Tipfel se trouva comme suspendu au-dessus d'un abîme au fond duquel l'attendait la puissante hôtesse avec un flambeau et une paire de pincettes.

Cependant le Bombardier n'avait pas lâché prise et, par le seul poids de son corps, il allait infailliblement entraîner à sa suite et le frac et la voix de

basse-taille, quand le frac se déchira en deux avec un formidable craquement. La descente de Tipfel s'opéra alors avec une rapidité vertigineuse.

Mais, ô miracle! cette avalanche ne balaya sur son passage aucun des obstacles qui avaient été disposés pour l'arrêter. Un saut de côté exécuté habilement par la puissante hôtesse la sauva, elle et ses armes, d'un écrasement certain, et le pauvre Tipfel put sortir enfin sain et sauf de cette maudite maison.

CHAPITRE IX

Des terribles conséquences que peut amener l'évasion d'un prisonnier. — Dans un moment de désespoir, le bombardier Tipfel a des pensées de suicide. — Sous l'empire de la terreur, il accomplit le premier acte intelligent de sa vie. — A la suite de cet acte il est arrêté.

Tipfel se précipita dans la rue avec une telle impétuosité qu'il faillit renverser sur son passage un homme qui rentrait chez lui. Cet homme chercha en vain à l'arrêter et se mit à courir après lui en criant :

« Halte donc, halte donc! De par tous les Dia-
« bles, c'est bien moi! halte donc, Tipfel! »

Cris inutiles. Le Démon qui, ce soir-là, s'était attaché à tous les pas du pauvre Bombardier, lui faisait méconnaître la voix du clerc son ami, et plus

celui-ci criait, plus Tipfel précipitait sa course, en tournant à chaque coin de rue pour se dérober à cette poursuite obstinée. Cette manœuvre lui réussit complétement. Bientôt il n'entendit plus personne derrière lui. Il s'arrêta un instant pour reprendre haleine et pour remettre son frac qu'il avait porté jusqu'alors sur les épaules comme une pelisse de Hussard. Hélas! Ce n'était plus qu'une partie de frac. Une manche entière, une moitié de collet et le revers gauche avaient été complétement déchirés.

Cependant Tipfel dut se résoudre à l'endosser; car le froid était devenu plus vif et le malheureux était tout à fait gelé.

Neuf heures sonnèrent à l'église. La crainte d'être arrêté comme voleur lui avait fait complétement oublier qu'il était de garde et il avait tourné le dos à son fort dont il était éloigné de plus d'une demi-lieue.

La position critique dans laquelle il se trouvait donna un peu d'énergie à son esprit indolent et il conçut même tout un plan d'opérations. L'exécution de ce plan devait le ramener sain et sauf à son poste d'où Robert serait aussitôt envoyé à la ville pour lui rapporter son uniforme.

Mais les portes de la ville étant fermées, Tipfel fit en pensée le tour des remparts afin de reconnaître le point le moins périlleux pour franchir fossés et retranchements.

Il se trouva heureusement pour lui que le bastion

situé dans la direction de son fort avait servi aux travaux d'exercice du corps du génie de la garnison et qu'une brèche, rendue praticable pour un assaut au corps de place, lui permettait de descendre dans le fossé sans avoir à exécuter le saut d'un mur de plus de vingt pieds de hauteur.

Il se dirigea rapidement vers ce bastion en rasant de près les maisons, parce qu'il craignait de tomber entre les mains de la police et des patrouilles qui cette nuit rôdaient de tous côtés par suite de l'évasion du prisonnier.

Il échappa heureusement à ce danger, laissa derrière lui les rues animées de la ville et s'engagea dans ces pauvres ruelles solitaires qui débouchent sur le chemin de ronde des fortifications. Des laitiers, des marchands de légumes et d'autres gens de conditions analogues habitent dans ces ruelles de petites maisons entourées de jardins.

Tipfel avait très-souvent rempli les fonctions de surveillant des fortifications en cet endroit des remparts; il en connaissait donc à fond tous les passages, les masses couvrantes et les fossés. Il arriva bientôt devant une haute grille de fer par-dessus laquelle il ne parvint à passer qu'avec les plus grands efforts. Alors, gravissant un étroit escalier de pierre, il se trouva sur le premier ouvrage. Il savait très-bien que les sentinelles des poudrières surveillaient toutes les parties de ces ouvrages et qu'il ne pouvait manquer d'être aperçu, surtout cette nuit où tous

les objets sombres tranchaient vigoureusement sur un fond blanc de neige; aussi se glissa-t-il d'une embrasure à l'autre en rasant le plus près possible le talus intérieur.

Il réussit ainsi à atteindre le bastion nommé bastion d'exercice où sont réunies les pièces de gros et de petit calibre composant l'armement des ouvrages. C'est là que, pendant les belles heures de la matinée, l'artillerie, pour son profit et son plaisir, doit faire la théorie pratique du chargement, du pointage et du tir de ces pièces.

Tipfel était épuisé de fatigue. Il s'appuya contre une colossale pièce de 24 livres qui paraissait placée là tout exprès pour le railler. Elle était pointée dans la direction du Fort IV et, comme un grand doigt de bronze, semblait indiquer ce corps de garde familier et tranquille que le Bombardier avait quitté par dévouement pour son ami, dévouement qui l'avait précipité dans des dangers de mille espèces dont il n'avait pas encore vu la fin.

Quelque désagréables que fussent les heures d'exercice qu'il avait passées en ce lieu, surtout lorsque soufflait une bise glacée qui lui faisait claquer les dents au point de l'empêcher de commander, Tipfel les regrettait encore amèrement. Il regrettait même ces heures où, pour une faute légère, il avait été puni de 24 heures de salle de police. Alors, au moins, il savait ce qui l'attendait; alors, au moins, il quittait le bastion par un chemin tout tracé et commode.

Tandis qu'en ce moment, s'il parvenait sans accident à descendre par la brèche dans le fossé du corps de place, n'avait-il pas encore à escalader une lunette, puis à franchir une double rangée de palissades en redoutant à chaque pas de tomber dans les mains de quelque patrouille! Cependant l'ignorance où il se trouvait de ce qui se passait à son poste était encore son plus cruel tourment. L'avait-on visité? avait-on remarqué son absence et envoyé au Commandant de place l'avis que le Commandant de garde au Fort IV avait secrètement abandonné son poste et que tout faisait supposer qu'il avait déserté?...

Les plus sombres images se présentèrent à lui : la dégradation militaire, six semaines de prison, la perte de la cocarde nationale, etc....

Ces désolantes pensées lui donnèrent des idées de suicide. Il s'avança vers la pièce de 24 livres pour mettre fin à ses tourments en se faisant sauter la cervelle.

Mais, que le lecteur se rassure, la pièce n'était pas chargée et Tipfel ne l'ignorait pas.

Sa nature pacifique reprit bien vite le dessus. Il se mit à chercher la brèche et ne tarda pas à la trouver. C'est sur la pente escarpée formée par l'écroulement du mur d'escarpe que le Bombardier se laissa glisser au milieu des ténèbres et arriva, plus rapidement qu'il ne l'eût désiré, au fond du fossé. Quand il put se reconnaître, il tourna à gauche et marcha avec précaution le long du mur dans l'intention

de monter sur la lunette au point où elle forme un léger saillant vers le milieu du corps de place.

Dans le mur d'escarpe du rempart sont pratiqués plusieurs passages conduisant à des casemates et à des galeries de mines. En temps de paix, les matériaux de toutes sortes, nécessaires à l'artillerie, sont conservés dans ces passages dont les issues dans les fossés sont fermées par des grilles aux épais et solides barreaux de fer encore consolidés par des traverses du même métal.

Lorsqu'il se trouva, à une heure si avancée de la nuit, seul, environné de tous côtés par les hautes murailles des fortifications, dans ce profond fossé où régnait un silence de mort, le Bombardier crut voir se dresser, comme un spectre, l'image du prisonnier évadé, il crut voir le coupable, dans l'impossibilité de franchir les ouvrages pour gagner la campagne, errer comme lui dans cette immense fosse, se trouver par fatalité sur son passage, se jeter sur lui et le frapper à mort!

A quoi ne fallait-il pas s'attendre en effet de la part d'un pareil gaillard poussé à bout par le désespoir!

Le signal des trois coups de canon n'avait que trop bien appris à Tipfel que c'était quelque grand coupable, un assassin sans doute; car on ne tirait qu'un seul coup de canon pour un prisonnier militaire évadé et deux coups pour les coupables ordinaires. Son imagination était aussi frappée d'épou-

vante par cette pensée que, s'il était rencontré par une patrouille, on pourrait le prendre, lui l'innocent Bombardier, pour l'assassin évadé.

Aussi se glissait-il tout contre les murs des remparts en jetant autour de lui des regards défiants. Tout à coup il s'arrêta comme pétrifié. S'il n'était pas, dans l'obscurité de la nuit, le jouet d'une illusion, il venait de voir une forme humaine ramper le long de l'autre muraille et pénétrer dans un passage qui était là, à quelque pas devant lui. « C'est l'assassin évadé! » se dit Tipfel, et un frisson parcourut ses membres.

Que faire sans une arme et sans même un bâton? N'était-il pas plus prudent de revenir sur ses pas que de continuer à marcher en avant; car, en passant devant cette entrée, il serait infailliblement vu par le criminel qui, ainsi qu'une bête féroce, bondirait hors de sa tanière, et.... la fleur des Bombardiers allemands ne serait plus.

Quelques-uns de nos lecteurs se sont peut-être trouvés dans une situation à peu près analogue et ont alors senti leur courage s'élever jusqu'à une rage convulsive.

On comprend qu'une personne, qui a peur des spectres, s'enfuie à plus de cent lieues à la seule pensée d'en rencontrer un. Mais que, par une belle nuit, cette même personne voie se dresser sur son chemin une forme qu'elle ne peut pas définir, elle croira aussitôt à l'apparition d'un de ces fantômes

qui effleurent le sol. Tous les trésors des Indes ne l'auraient certes jamais décidée à affronter une pareille rencontre. Cependant le premier instant de terreur passé, elle se sent animée d'un courage surnaturel et, pour se venger de l'effroi qu'elle vient d'éprouver, se précipite sur le fantôme. Or, comme n'y a pas de fantômes, c'est sur quelque objet blanc ou sur quelque homme inoffensif qu'elle s'est élancée. Sa colère tombe aussitôt et, après un moment de confusion, elle rentre en toute hâte chez elle, mais non sans regarder plus d'une fois en arrière avec un sentiment d'effroi.

C'est précisément ce qui arriva au bombardier Tipfel.

A cette terreur, qui avait, avec la rapidité de la foudre, paralysé tout son courage, succéda une énergie convulsive, et il prit, dans son âme, la ferme résolution non-seulement de ne pas se laisser briser le crâne par l'assassin, mais encore de l'étrangler si faire se pouvait.

Il se mit alors à marcher à pas de loup, s'arrêtant à chaque pas pour écouter. Arrivé à la poterne, il appuya son oreille contre la muraille et put entendre, grâce à la forme voûtée du passage, un bruit léger de pas qui semblait se perdre dans la profondeur du souterrain.

Tipfel s'élança aussitôt devant l'ouverture comme un animal irrité, poussa le battant de la poterne et assujettit la traverse. Mais après un pareil exploit son

courage et sa vigueur s'évanouirent et, pour ne pas tomber à la renverse, il s'appuya un instant contre cette grille qu'il venait de fermer si résolument. Cet instant fut de courte durée. Tipfel, entendant le bruit de pas se rapprocher, regarda dans l'intérieur, crut distinguer une forme humaine et fit un saut de côté fort à propos pour lui : car le meurtrier évadé — c'était bien lui en effet — lança contre la poterne une barre de fer avec une telle force qu'elle eût infailliblement brisé la tête du Bombardier. Cette barre traversa la grille dont elle fit frémir les barreaux et vint tomber au milieu du fossé.

Le Bombardier n'avait plus rien à craindre de l'assassin qu'il venait d'emprisonner de manière à défier tous ses efforts, et pourtant un vague effroi paralysait ses forces. Ce ne fut qu'avec les plus grandes difficultés qu'il parvint jusqu'au terre-plein de la lunette. En y arrivant il jeta en frissonnant un dernier regard dans les sombres fossés et put encore distinguer l'entrée de la poterne comme une tache noire dans la muraille.

Il frémissait à la pensée d'avoir enfermé là-bas, comme une bête féroce, cet homme qui secouait sans doute, dans un sombre désespoir, les barreaux de fer en lançant contre lui mille malédictions. Il crut même entendre monter jusqu'à lui la voix lugubre de l'assassin et il se glissa rapidement vers une des embrasures de la lunette.

Il allait enfin arriver aux fossés extérieurs, quand

il fut tout à coup arrêté par un énergique : « Halte ! «qui vive ? » lancé par une sentinelle placée sur la lunette auprès des piles de boulets.

« Halte! qui vive? » répéta le soldat en couchant en joue Tipfel qui n'avait pas répondu.

« Bon ami, » répondit Tipfel en continuant à avancer. Il se réjouissait déjà d'avoir trouvé un camarade auquel il pourrait raconter ce qu'il venait de faire; mais la sentinelle, un simple fantassin, ne comprit pas la chose ainsi.

« Halte! cria-t-elle, ou, Dieu me damne, tu es « mort! »

C'est alors que le pauvre Tipfel s'aperçut qu'il avait changé son respectable uniforme de Bombardier pour un misérable frac noir que les murailles et les palissades avaient achevé de mettre en lambeaux. Il avait même perdu, dans sa course rapide, le petit chapeau aux bords étroits.

Cet examen rapide et silencieux de sa tenue fit comprendre au Bombardier la fâcheuse impression qu'il avait dû produire à la sentinelle de la lunette et il reconnut avec terreur que le cri de Halte! voulait sérieusement dire : Pas un pas de plus.

Le fantassin ne l'eût certainement pas laissé passer lors même qu'il lui eût fait le récit le plus clair et le plus détaillé de sa malheureuse aventure. Il n'avait donc rien de mieux à faire que de s'asseoir sur une pile de boulets et d'attendre patiemment

que, selon le cours probable des événements, la prochaine pose le conduisît au corps de garde.

Devant lui, dans la campagne couverte de neige, se détachait la sombre silhouette du Fort IV avec ses ouvrages extérieurs et les arbres qui l'environnent.

Fallait-il donc faire ainsi naufrage à la vue du port!

Dix heures sonnèrent aux différentes horloges de la ville et peu après il entendit résonner sur le chemin de ronde les pas cadencés de la pose. Puis le caporal ouvrit la petite barrière par laquelle on débouchait sur le terre-plein de la lunette et s'avança vers la sentinelle.

« Halte! qui vive?

— Pose!

— Pose en avant!... Rien de nouveau, sinon que « je viens d'arrêter à l'instant cet homme à la mine « suspecte. Il m'a tout l'air, ajouta la sentinelle à « voix basse, du prisonnier évadé. »

A ces mots le caporal prit un air d'importance. Il voyait déjà briller sur sa poitrine une décoration que, d'après lui, cette arrestation ne pouvait manquer de lui faire obtenir.

Tipfel regarda plus attentivement le caporal. C'était une de ces vieilles moustaches qui ne connaissent que la consigne, une énergique et respectable figure de sous-officier. Aussi le Bombardier sentit bien que ce serait peine perdue que de lui raconter

son aventure, et se laissa conduire calme et résigné au corps de garde où on le fit aussitôt comparaître devant l'officier commandant.

CHAPITRE X

Dans lequel le lecteur apprécie la différence qui existe entre un corps de garde d'officier et le corps de garde dont il a été parlé au chapitre premier.

La chambre de l'officier de garde n'avait qu'une seule fenêtre garnie d'énormes barreaux de fer et pourtant, le soir, à la lumière, elle avait un aspect confortable et même très-agréable.

Sur les quatre murs blanchis à la chaux, les yeux ne rencontraient qu'une petite place de couleur sombre qu'au premier abord on pouvait prendre pour une tache d'huile. En regardant plus attentivement on reconnaissait que c'était une lithographie représentant un fantassin en grande tenue portant les armes à un lieutenant. Cette image était un ex-voto.

Un porte-fanion avait fait le serment de faire don au corps de garde d'un objet utile aussitôt qu'il aurait le suprême bonheur de parvenir à l'épaulette. Il avait songé d'abord à faire choix d'un bon fauteuil; mais, différentes circonstances ayant peu à

peu obéré ses finances, il s'était vu réduit à n'offrir au corps de garde que la précieuse image d'un lieutenant.

Dans d'autres parties des murs de la chambre on avait planté des clous et des crochets auxquels étaient suspendus différents objets de luxe et d'utilité, tels que :

Un vieux manteau de garde,

Un panier de forme ovale pour les provisions de bouche,

Une guitare avec un ruban fané qui jadis avait dû être bleu de ciel,

Une cravache,

Une consigne devenue noire sous l'épaisse couche de crasse qui la recouvrait,

Une serviette dont la couleur attestait qu'elle avait fait plus que son temps et auprès de laquelle brillait un grossier miroir étoilé.

Sur une petite table de coin était un gros encrier de fer-blanc qui, semblable à une vieille ville en ruines, était enseveli sous une si épaisse couche de cendres de tabac que l'on ne pouvait plus distinguer qu'un petit bord du métal.

Auprès de cet encrier gisait, dernier reste, hélas! d'une nombreuse génération, la solitaire moitié d'un pain à cacheter à laquelle, depuis bien des années, on ne touchait pas plus qu'à une sainte relique.

Là, sur un jeu de cartes éparpillées en désordre, trônait une Bible couverte de poussière. — C'était un

don de la Société de propagation de la Bible d'Elberfeld.

Vis-à-vis cette petite table de coin, à gauche de la porte d'entrée s'étalait un sopha dont le cuir devenu noir et luisant témoignait de l'ancienneté de ses services.

Autour d'une table carrée cinq ou six jeunes héros étaient assis, partie sur de vieilles mauvaises chaises, partie sur le sopha et, avec le secours de la bière et du tabac, tuaient le temps par de spirituelles conversations.

Le lieutenant de garde avait une petite figure ronde qui respirait la santé, une chevelure blonde peu abondante et des moustaches d'un blond si clair qu'on les voyait à peine. Il occupait une des chaises et, en qualité d'amphytrion, faisait les honneurs; c'est-à-dire qu'il remplissait les verres de bière et offrait les bouts de papier pour allumer les pipes.

A côté de lui sur le sopha était assis un homme sec d'une interminable longueur. C'était un porte-drapeau orné d'une paire de si longues jambes qu'on les voyait sortir de l'autre côté de la table. Il tenait sa tête mélancoliquement appuyée dans la main et ses regards rêveurs erraient au plafond.

A l'autre bout du sofa était assis un officier de cavalerie à la barbe et aux cheveux noirs. Il était en ce moment absorbé par la recherche d'un motif des *Huguenots,* qu'il affirmait être divin.

Deux autres lieutenants étaient engagés dans une

très-intéressante discussion au sujet de la prononciation du mot « Selters » incrusté sur un cruchon de grès.

On devait, disait l'un, prononcer *Selter* en faisant résonner le *t* comme un *t* et sans faire sentir l'*s* final.... C'était « Selzers » qu'il fallait prononcer, soutenait l'autre, en donnant au *t* le son d'un *z* et en faisant sentir l'*s* final.

Dans l'impossibilité de tomber d'accord, ils s'adressèrent au jeune et long porte-drapeau pour lui soumettre le différend que, d'un air plein de dignité, il trancha sur-le-champ par cette réponse :

« Chacun peut prononcer comme bon lui semble. »

Cette décision fut accueillie par un grand éclat de rire.

« Admirable! dit l'amphytrion.

— On ne peut plus spirituel! opina l'officier à la barbe noire.

— Incomparable gaillard que cet Edouard! » dit en riant à gorge déployée un des deux officiers qui discutaient sur la prononciation du nom de l'eau minérale.

Au milieu de cette gaieté générale, un bruit d'armes se fit entendre au dehors et le caporal de pose se présenta devant l'officier de garde.

Il annonça qu'il venait de saisir sur la lunette N° XXIV un homme à la mine suspecte, et que, s'il osait exprimer une opinion devant son supérieur, il

ne craindrait pas d'avancer que cet homme n'était autre que le prisonnier évadé.

Cette nouvelle tomba comme une bombe au milieu de la réunion d'officiers.

Dans le premier moment, ils se regardèrent tout stupéfaits; puis ils demandèrent à l'officier de garde de faire entrer l'accusé.

« Il faut que nous lui fassions subir un interro-
« gatoire en règle, dit le grand Edouard, et nous en
« sommes au moins aussi capables que le Herr
« Auditeur. »

Le caporal reçut alors l'ordre de faire comparaître l'homme qu'il venait d'arrêter.

Tous les regards étaient tournés vers la porte. On s'attendait à voir un misérable au visage hâve et décharné, au regard féroce, au teint blême, aux cheveux hérissés et traînant aux pieds des chaînes brisées.

Quel ne fut pas l'étonnement général, lorsque le gros Bombardier, à la mine aussi florissante que débonnaire, fit son entrée en saluant les officiers avec autant de grâce que le lui permettait son embarras!

Toute la personne du pauvre Tipfel offrait un coup d'œil vraiment risible. L'habillement, qui lui était trop étroit, était partout mis en lambeaux; le frac déchiré laissait voir, à la place de la manche absente, une chemise passablement malpropre. — Il ne faut pas cependant en conclure que le linge du Bombardier était toujours en si mauvais état; mais Tipfel n'avait pas sur lui un seul endroit qui ne

portât les traces du singulier chemin qu'il avait parcouru ce soir-là.

Bref, toute sa tenue était plus que suspecte, et, pour détruire le mauvais effet qu'elle produisait, il ne fallait rien moins que l'expression de bonhomie de sa figure.

L'officier de garde prit son shako et le posa d'un air solennel sur sa tête; puis il groupa ses amis autour de lui, et commença l'interrogatoire par cette question au Bombardier : « Qui êtes-vous? »

Tipfel raconta avec la plus grande exactitude ses aventures de la soirée depuis qu'il avait quitté le fort; mais, par un sentiment de discrétion que l'on comprend aisément, il ne désigna ni le nom des personnes, ni celui des rues.

Dès les premières phrases, les officiers furent convaincus de l'innocence du prévenu. Ils échangèrent des regards d'intelligence, et parurent très-peinés que le Bombardier eût commis une faute aussi grave que celle de l'abandon d'un poste. Mais, lorsque Tipfel arriva à l'épisode du fossé du corps de place et raconta comment il avait enfermé le prisonnier évadé, les guerriers manifestèrent un visible étonnement et ne purent retenir une énergique exclamation d'approbation.

L'officier de garde se mit alors à marcher à grands pas avec agitation et en haussant à plusieurs reprises les épaules. Tout dans son attitude trahissait la peine qu'il éprouvait de ne pouvoir fermer complétement

les yeux sur la faute commise dans le service par le Bombardier, et on devinait aisément que, dans son rapport au commandant de place, il exposerait les faits sous leur jour le plus favorable.

Le long Edouard, qui, pendant l'interrogatoire, avait conservé la même attitude rêveuse, prenant alors la parole, demanda à connaître le nom de l'ami pour lequel Tipfel avait supporté toutes ces tribulations.

Le Bombardier regarda plus attentivement son interlocuteur, et se rappela qu'il l'avait déjà vu plusieurs fois. Aussitôt lui revint à la mémoire le récit de Robert et le cheval noir aux jambes rouges, enfin toute cette aventure d'écurie, dans laquelle un certain cousin Edouard aux longues jambes avait joué un rôle.

Il nomma l'ami qui tenait en ce moment son poste et qui devait être plongé dans la plus grande inquiétude et pria le cousin Edouard de se rendre au Fort IV pour rassurer Robert par le récit des aventures de la soirée.

L'officier de garde prit toutes les mesures prescrites en pareil cas. Il retint dans sa propre chambre le Bombardier et fit placer, dans le fossé du corps de place, deux sentinelles avec ordre de surveiller l'entrée du passage dans lequel le prisonnier évadé avait été enfermé.

Puis il envoya un caporal au Fort IV, pour prier de sa part le Bombardier de l'artillerie à cheval de

venir lui faire une visite amicale. Il voulait par cette mesure épargner au long Edouard la peine d'aller jusqu'au fort par cette froide nuit.

Mais l'excellent Edouard ne craignit pas de mettre à contribution ses longues jambes pour aller à la ville chercher tout ce qui serait nécessaire à la confection d'un bon punch qui devait être brûlé sous sa propre direction, et avec le concours éclairé des trois autres officiers.

Pendant ce temps, le lieutenant de garde s'asseyait à la table, étalait une grande feuille de papier devant lui, et écrivait au commandant de place le rapport circonstancié de tout ce qui s'était passé.

La rédaction de ce rapport lui occasionnait sans doute un affreux cassement de tête, car il tourmentait avec furie les barbes de sa plume.

Il ne se serait peut-être pas tiré aussi promptement et aussi brillamment de ce laborieux travail si tous les assistants ne fussent venus à son secours. Le bombardier Tipfel lui-même aida à la rédaction de sa sentence de mort, qui, enfin achevée, resta étendue sur la table.

Que le lecteur veuille bien nous pardonner de ne pas lui donner connaissance de ce merveilleux écrit.

Le long Edouard revint bientôt, en compagnie d'un petit commissionnaire portant plusieurs flacons de rhum, du sucre et des citrons.

Le caporal envoyé au Fort nº IV revenait au même instant avec le Bombardier de l'artillerie à cheval,

ce Robert pour lequel Tipfel s'était offert en sacrifice.

Alors se déroula une scène pathétique et vraiment émouvante. Robert demandait instamment que son nom figurât dans le procès-verbal; Tipfel, de son côté, protestait avec énergie.

Aucun des deux ne voulant céder, l'officier de garde décida que le Bombardier Robert ne figurerait pas dans le rapport.

Mais le commandant de place, colonel von Lunte (1), allait bientôt éventer la mèche et faire connaissance avec ce bon ami Robert.

CHAPITRE XI

Dans lequel le lecteur assiste à d'agréables et spirituelles conversations telles qu'il s'en tient dans un corps de garde d'officier. — Il y est fait aussi de judicieuses remarques sur les punitions militaires.

Les mesures de service étant prises, tout le monde s'assit autour de la table sur laquelle flambait le punch. L'officier d'infanterie, chef de poste, eut la courtoisie de porter le premier toast à la bonne humeur du vieux colonel von Lunte.

Ce n'est pas chose facile que de commander le

(1) Lunte signifie mèche.

poste principal d'une grande ville de manière à satisfaire le commandant de place. Il n'arrive que trop souvent que l'officier qui vient occuper le poste avec la nouvelle garde, glisse ces mots à l'oreille du camarade qu'il relève :

« Cher frère, j'en suis bien peiné pour toi, le « vieux von Lunte a parlé de t'infliger une punition. »

Les affaires qui se présentent journellement : visites de jour, rondes supérieures, patrouilles, etc., fournissent de continuelles occasions d'être mis aux arrêts. Mais les attroupements nocturnes, les rixes d'auberge ou autres semblables désordres, pour lesquels le poste principal est appelé à marcher, donnent de bien autres sujets d'inquiétude au commandant de garde qui craint toujours d'être blâmé, soit pour avoir dépassé la limite de ses pouvoirs, soit pour n'avoir pas agi assez énergiquement. Enfin, certains officiers de ronde sont, pour un chef de poste, une véritable épée de Damoclès.

Tel était le sujet que traitait alors la société du punch.

Le long Edouard prétendait que, comme officier de ronde, personne n'était, plus que l'officier d'artillerie, désagréable lorsqu'il trouvait tout en bon ordre, et sévère lorsqu'il trouvait quelque petite faute à punir.

Robert repoussait ce reproche fait aux officiers de son arme et affirmait qu'il n'avait pas monté une seule garde avec son artillerie sans être gratifié de

trois jours de consigne par une visite d'infanterie. L'officier de garde soutenait au contraire que les officiers d'artillerie éprouvaient bien plus que ceux d'infanterie le besoin d'infliger des punitions. Comme pour approuver ces paroles, Tipfel jeta au ciel un regard éloquent.

« Je le tiens, s'écria tout à coup l'officier de ca-
« valerie à la barbe noire, le fameux, le divin motif
« des *Huguenots,* le voici, le voici !

Boum, boum, boum, boum.
Une dame noble et sage
Dont les rois seraient jaloux
M'a chargé de ce message
Chevaliers pour l'un de vou-ou-ou-ous...

« C'est vraiment fameux ! »

— Oui, opina le long Edouard, ce n'est pas très-
« mauvais. Cependant rien ne peut égaler le chœur
« du quatrième acte. Vous savez. — La bénédiction
« des poignards. — Dieu le veut, Dieu l'ordonne
« — A minuit ! — Quel grandiose !

— A propos, Edouard, dit un autre, as-tu encore
« ton grand chien ? — C'est une vigoureuse bête et
« fameusement dressée pour étrangler un homme.

— Eh bien, dit l'officier de garde, je vais vous racon-
« ter un fait d'un chien ratier qui appartient à un de
« mes amis, lequel n'a point de nom.

— Comment, l'ami ?

— Non, le ratier. Mon ami est employé au che-
« min de fer et nomme le ratier tout simplement

« Chien de chemin de fer ou Chien de tunnel. Je puis « vous assurer que ce chien a pour les chats toute la « tendresse qui caractérise sa race. Dernièrement, « nous allons nous promener, mon ami, moi et le « chien de chemin de fer. Ce ratier, qui sent les chats « à une lieue, se met tout à coup en quête et en dé- « piste un. Le chat fait d'abord tête, mais il est bien- « tôt forcé de battre en retraite. Le chien furieux « s'élance après lui, le serre de près et pénètre à sa « suite dans une maison. Tous deux se précipitent « dans une salle et viennent rouler pêle-mêle dans « les jambes d'une famille qui prenait tranquille- « ment le repas de midi. D'ici vous voyez la scène... « On ferme la porte et on assomme le chien. De pi- « toyables hurlements se font entendre. Nous accou- « rons devant la croisée et nous appelons le pauvre « chien. A notre appel répond un Prrr... r... r... « boum ! cric, crac !..... Devinez la cause de ce va- « carme..... Le ratier s'était élancé à travers les « vitres et se trouvait dans la rue auprès de nous. « Sur mon âme, c'est un beau tour de force !

— Oui, extraordinaire ! » ajouta un autre officier qui se faisait remarquer par un vilain nez camard sous lequel se dressaient, en guise de moustaches, deux petites touffes de poils qui ressemblaient de loin à deux morceaux de taffetas d'Angleterre. « Mais connaissez-vous l'histoire du chien du « thaler et des culottes du jeune ouvrier ?

— Ah ! de grace ! interrompit le long Edouard.

C'est raconté tout au long dans Meidinger (1). »

Pendant cette conversation, le Bombardier Robert s'était retiré dans un des coins de la chambre, Tipfel l'avait suivi et lui racontait assez fidèlement son expédition nocturne, en passant toutefois sous silence, comme détail insignifiant, l'erreur commise au sujet des deux billets : car il n'ignorait pas qu'aux yeux de son ami, tout le mérite du grand service qu'il lui avait rendu serait effacé par l'aveu d'une pareille maladresse.

— C'est un hasard malencontreux, on ne peut « plus malencontreux, ami infortuné, dit Robert, « que tu aies été ainsi découvert par cette sentinelle. « Si nous avions seulement une lueur d'espoir ! »

« De lueur d'espoir, je n'en entrevois pas, reprit « Tipfel, mais ce que je ne vois que trop bien, « c'est une descente au N° 7 1/2 pour environ six « semaines ! n'est-ce pas épouvantable ! »

Tous deux gardèrent alors le silence et leurs têtes s'inclinèrent tristement. Tout à coup le bombardier Robert parut frappé d'une grande pensée.

« Tipfel, dit-il, vieil ami, tu t'es sacrifié pour moi « et je veux à mon tour faire quelque chose pour « toi. Mon dévouement ne te paraîtra sans doute « pas sublime et cependant il doit briser les pre- « miers nœuds d'un amour dont j'espérais tant de « bonheur. »

(1) Meidinger, auteur d'une grammaire allemande.

« Je te prie, dit Tipfel, avec le premier mouvement « de colère qu'il eût montré de sa vie, de ne plus me « rompre les oreilles avec ta maudite intrigue.

— Demain, poursuivit Robert avec résolution, « je vais place Saint-Pierre, nº 10, et je me fais « annoncer au vieux Herr, que l'on salue, m'as-tu « dit, du titre de Conseiller d'Etat. Je lui raconte fran- « chement toute l'affaire, et ce sera bien le diable « s'il n'est pas ému et tout disposé à intercéder.

— A quoi peut me servir son émotion, et auprès « de qui peut-il intercéder? demanda Tipfel.

— De tels personnages, répondit Robert, ont « toutes sortes de connaissances. Le soir, il se ren- « contre peut-être au café ou dans la société avec le « Herr capitaine, ou avec le Herr major, ou bien « même avec Schippenbauer.

— C'est précisément ce Schippenbauer qui me fait « peur. Ah! si notre vieux Herr colonel était encore « là!

— Oui, certes, répondit Robert, le Vieux dirait : « Il faut de la discipline; mais je puis pardonner « une étourderie.

— Schippenbauer ne t'avalera cependant pas. D'ail- « leurs, qui sait? Le Herr Conseiller d'Etat est peut- « être de sa société, et alors tout peut s'arranger.

— Hé, Vos Seigneuries! cria l'officier de garde. « Pourquoi vous mettre ainsi à l'écart? Edouard, « versez encore une rasade à votre cousin. Vive l'ar- « tillerie! »

L'artilleur infortuné fut très-sensible à ce procédé délicat du lieutenant d'infanterie président et vint se mêler au cercle joyeux.

« Herrs de l'artillerie, reprit à son tour l'officier « de cavalerie, dites-nous donc au juste ce qui vient « d'arriver au fameux Herr colonel von T.... Le « bruit court qu'on lui a notifié sa retraite qu'il « n'avait pas demandée.

— A ce sujet, Herr lieutenant, répondit le bom- « bardier Robert, mon ami Tipfel pourra vous don- « ner les renseignements les plus exacts, car il se « trouvait alors employé comme secrétaire au bu- « reau de la brigade. »

Tipfel, soulevant un peu la tête, avoua que, bien qu'il n'eût pu pénétrer le secret de cette mystérieuse affaire, il n'était pas moins persuadé que le colonel von T.... n'avait pas été retraité de son plein gré. « Voyez-vous, Herrs, le Vieux — pardonnez- « moi l'expression — était, pour nous autres soldats, « un des meilleurs chefs que l'on pût trouver. Mais, « avec tout le respect que je vous dois, il ne pou- « vait s'accorder avec les Herrs officiers, et la plus « petite opposition de leur part le mettait hors de « lui. Si vous le permettez je vais vous donner une « idée de sa manière d'être avec les Herrs officiers « contre lesquels il avait une petite prévention : le « Herr lieutenant Verthen, par exemple.

— Cher Bombardier, dit le long Edouard en l'interrompant, surtout pas d'histoire de Meidinger.

— Tais-toi donc, lui répondit l'officier de garde ; le « Bombardier ne comprend pas ta plaisanterie sur « Meidinger.

— C'est une très-mauvaise plaisanterie en effet, « dit le bombardier Robert ; car il faut que vous « sachiez qu'Edouard divise toutes les anecdotes en « deux classes : celles qu'il connaît, et celles qu'il ne « connaît pas. Or, celles de la première classe, qui « sont très-nombreuses, il les nomme histoires de « Meidinger, ce qui est pour lui l'équivalent d'his- « toires vieilles et usées.

— D'accord, dit en bâillant le long Edouard, je te « ferai seulement remarquer que ton explication est « accablante pour ce pauvre Meidinger.

— *Silentium!* cria l'officier de garde. Laissez le « Bombardier poursuivre son récit. Ainsi donc, le « Herr lieutenant Verthen.....?

— Oui, reprit Tipfel, le Herr lieutenant Verthen « avait le terrible défaut de ne pouvoir se taire ni « devant son capitaine, ni devant le major, ni même « devant le Vieux... Un jour, nous exécutions un tir « à boulets au polygone. On tirait à ricochets à « seize cents pas et, comme à cette distance les bou- « lets en ricochant allaient bien au-delà de la butte, « on avait placé les distanciers...

— Que nommez-vous distanciers? demanda l'officier de cavalerie.

« Les distanciers, ajouta Tipfel, sont les sentinelles « placées de chaque côté en arrière de la butte pour

« empêcher d'approcher de la ligne de tir. Ce matin-« là le Vieux était de très-mauvaise humeur. Il par-« courait tout le polygone en grondant et en jurant et « les reproches pleuvaient de tous côtés sur chaque « batterie qu'il visitait. Il allait et venait avec une si « incroyable rapidité que nous apercevions, presque « dans le même moment, son plumet blanc voltiger « devant et derrière nous. Enfin, il eut l'idée d'aller « s'assurer par lui-même que les distanciers veillaient « bien à leurs postes. En le voyant partir, nous plai-« gnîmes de tout notre cœur les malheureux, et le « nombre n'en devait pas être petit, qui allaient avoir « affaire à lui.

« Il n'avait pas parcouru mille pas que déjà il « criait à tue-tête : « Ho! ho! millions de chiens! ne « sait-il donc pas, celui-là, qu'il ne doit pas ôter son « shako quand il est en faction? Qui lui a appris à « se coucher à terre quand il doit avoir l'œil au guet! » « Et, jusqu'à ce qu'il eût disparu à nos regards, « ses grondements allèrent s'affaiblissant par degrés « comme les derniers roulements du tonnerre. A « l'extrémité de la ligne des distanciers, oui, pres-« que au bout de la bruyère....

— Où se trouvent les dernières maisons, intercala Edouard.

— Derrière une butte, était couché tout de son « long, comme nous l'apprîmes plus tard, un ca-« nonnier qui, fatigué par une longue course et par « une chaleur étouffante, s'était endormi. Le mal-

« heureux n'entend ni le galop du cheval ni les vo-
« ciférations du Colonel, et il n'est réveillé que par
« un coup de plat d'épée qu'il reçoit quelque
« part. En un clin d'œil il est sur pied et en proie
« à la plus grande terreur.

« Allons donc! allons donc! dit le Vieux avec
« rage. De quelle batterie, mon fils? — Oh! le
« propre à rien! — Million de chiens! »

« Et en prononçant ces mots il lui applique de
« haut en bas un si formidable coup de poing qu'il
« lui enfonce le shako jusqu'au nez.

« De la batterie N° IV des pièces de douze, Herr
« colonel. »

« Et quel est le lieutenant commandant la troupe
« qui a l'honneur de te compter dans ses rangs? »

« Le Herr lieutenant Verthen, à vos ordres, Herr
colonel! »

« Ho! Ho! dit le Vieux avec un rire convulsif, si
« c'était à mes ordres, les choses se passeraient au-
« trement; mais viens avec moi, mon fils, je veux
« de mes propres mains te déposer à ta batterie. Je
« n'ai pas de temps à perdre et, ajoute-t-il en riant
« aux éclats, comme tu ne parais pas y voir trop
« clair avec ton shako, je vais me donner la peine
« de te transporter avec moi. Viens donc, mon fils! »

« Saisissant alors le pauvre diable au collet, il l'en-
« traîne au grand trot de son cheval. Le cavalier et
« la monture étant de grande taille, le canonnier ne
« faisait qu'effleurer de temps en temps le sol de la

« pointe du pied. Ils arrivent de la sorte rapide-
« ment auprès de la batterie dans laquelle nous
« étions, attendant avec anxiété la scène qui allait
« se dérouler. Le lieutenant Verthen a reconnu de
« loin le canonnier de sa section; il s'irrite à cette
« vue, croise les bras et frappe la terre du pied.
« Le Colonel était alors assez près de la batterie,
« pour reconnaître le lieutenant Verthen qui at-
« tendait silencieux le dénouement de l'événement.
« Ho! ho! s'écrie le Vieux, dont le visage habituel-
« lement rouge devient violet de colère, voilà donc la
« chère batterie qui dresse de pareils canonniers!...
« Herr lieutenant Verthen, taisez-vous, je ne puis
« souffrir les raisonneurs! »

— Voilà qui est violent, dirent les officiers, et le
« lieutenant Verthen n'avait rien dit?

— Pas un mot, répondit Tipfel, mais vous pensez
« bien qu'il ne laissa pas la chose se passer ainsi. Dès
« que le Colonel eut mis pied à terre dans la batterie,
« le lieutenant Verthen s'avança vers lui, demanda
« l'autorisation d'aller réclamer au Général contre ce
« qui venait d'avoir lieu et reçut la réponse suivante :
« Mon cher Herr lieutenant Verthen, c'est bien
« volontiers que je vous donne l'autorisation; mais
« je vous ferai observer que depuis longtemps déjà
« vous devez connaître le vieux von T.... et que vous
« auriez tort, pour une pareille bagatelle, d'entrer en
« lutte avec lui. »

— C'est en tous points une fameuse histoire, dit

« l'officier de cavalerie, mais, quant à moi, je ne
« serais pas resté au régiment.

— Et pourquoi pas? dit le lieutenant de garde.
« Le vieux von T.... n'était pas tracassier, et comme
« il agissait toujours avec justice et honneur, les
« Officiers n'avaient pas à craindre qu'il nuisît à
« leur avancement en les desservant auprès des su-
« périeurs.

— Il en était certainement incapable, reprit
« Tipfel, et ce même lieutenant von Verthen,
« dont je viens de parler, fut peu après nommé
« officier d'ordonnance du Colonel et reçut un bon
« supplément de solde dont il trouva sans peine
« l'emploi.

— Et toi, Edouard, dit en riant le lieutenant de
« garde, ne voudrais-tu pas aussi devenir officier
« d'ordonnance?

— Pour les appointements, ajouta Robert, en
achevant la pensée.

— Meidinger! » répondit le long Edouard d'un ton
dédaigneux.

Et Tipfel continua ainsi :

« Cependant la brusquerie avec laquelle il traitait
« le corps d'officiers a fini par le faire mettre à la
« retraite. Il avait cette idée, et, si j'ose le dire ici,
« elle n'était pas dépourvue de justesse, que la prin-
« cipale et la plus chère occupation des Herrs lieu-
« tenants consistait à maltraiter leurs subordonnés,
« sur lesquels ils faisaient retomber les ennuis qu'ils

« éprouvaient de la lenteur de l'avancement ou des « reproches de leurs supérieurs.

— Hé! Hé! Herr bombardier, dit l'officier de « garde, ce sont des appréciations un peu hasardées. « Il peut bien arriver quelquefois que, dans un « moment d'humeur, on parle avec plus de raideur « que d'habitude; mais, grâce à nos ordonnances, « l'usage de maltraiter le soldat est complétement « aboli.

— Dans les ordonnances, très-bien, dit le bom- « bardier Robert. Pourtant un observateur impartial « voit de temps en temps sur le terrain d'exercice « des scènes qui sentent assez le moyen âge. Ainsi « n'est-ce pas une pitoyable coutume que d'adminis- « trer dans le dos d'une pauvre recrue, avec la poi- « gnée d'un sabre, des coups, légers il est vrai, pen- « dant qu'on lui maintient de force les épaules en « arrière! n'est-il pas absurde aussi dans les brû- « lantes chaleurs de l'été de faire manœuvrer le « soldat entre deux et trois heures de l'après- « midi, de le faire arrêter le nez au soleil et de l'o- « bliger à rester immobile pendant cinq longues « minutes!... »

— A vrai dire, ajouta l'officier de cavalerie, il « subsiste encore certains petits procédés dans les « manéges. Comme par inadvertance, on frappe avec « la chambrière sur tout autre endroit que sur la « croupe du quadrupède. Pour faire monter à cheval « les recrues, on les laisse bel et bien à la troisième

« position (1) jusqu'à ce qu'ils soient presque as-« phyxiés.

— J'ai connu un sous-officier, dit le long Edouard, « un infernal gaillard qui défendait à ses caporaux, « sous les peines les plus sévères, l'usage du tabac à « chiquer, et quand, par hasard, il rencontrait un de « ses subordonnés se livrant à cet innocent plaisir, « de quelle façon pensez-vous qu'il le punissait?

— Eh! parbleu, répondit l'officier de cavalerie, il « lui faisait tout cracher.

— Bien loin de là, dit le long Edouard avec un « sourire de satisfaction, il l'obligeait à tout avaler « jusqu'au dernier brin de tabac.

— Brrrr..... fit le lieutenant de garde, et l'impassible bombardier Tipfel lui-même secoua la tête.

— La brusquerie, pour ne pas dire plus, de notre « vieux von T..., dit le bombardier Tipfel, était « largement compensée par cette qualité qu'il avait « de punir les coupables d'autant plus légèrement « qu'ils appartenaient à un rang moins élevé de la « hiérarchie militaire.

— Ce qui est tout le contraire ailleurs, ajouta le long Edouard.

— Le vieux von T... infligeait toujours, pour un « bouton qui manquait, six semaines de consigne,

(1) Troisième position. — Le cavalier a le pied gauche dans l'étrier, une poignée de crins dans la main gauche, la main droite sur le troussequin, la jambe droite étendue au-dessus de la croupe du cheval, la tête penchée en avant.

« continua Tipfel. Mais, à la parade, le Major an-
« nonçait que, par la bienveillance connue du Herr
« colonel, la punition serait réduite à huit jours.
« Puis le Capitaine ajoutait que, pour cette fois, si
« tout allait bien, le coupable, quoiqu'il se fût mis
« dans un cas pendable, pourrait en être quitte avec
« trois jours, et, en dernier lieu, le chef de section
« disait au soldat avant de faire rompre les rangs. Si
« le Herr colonel, ce qui est probable, lève la puni-
« tion, attends-toi à monter, par mon ordre, une
« garde d'écurie. — C'est ce qui arrivait le plus
« souvent.

— Eh bien, dit en riant l'officier au nez camard,
« à mon tour à vous raconter un événement vrai-
« ment extraordinaire. Le long Edouard va peut-
« être prétendre que c'est du Meidinger, mais peu
« importe.

— Je sais ce que tu veux raconter, et ce n'est pas
« ce qu'on nomme un événement, dit le porte-dra-
« peau, mais bien un de ces faits qui se présentent
« journellement. Il n'est pourtant pas mauvais, si tu
« sais bien le raconter. »

CHAPITRE XII

L'officier au nez camard raconte l'histoire d'un nez qui, à force de s'allonger, finit par arriver à des proportions gigantesques. Ce chapitre, à cause de son extrême importance, se présente illustré aux yeux du lecteur.

« Il faut que vous sachiez, dit l'officier au nez « camard, qu'il s'agit d'une grande revue passée par « l'Inspecteur général à quelques troupes d'infan- « terie, de cavalerie, d'artillerie et du génie. Le Gé- « néral vient de parcourir à cheval le front des « troupes. On le voit satisfait. Personne n'a remué « la tête; il n'y a eu que quelques cas d'évanouisse- « ment. On va défiler.

« Pour défiler!

« Pelotons à droite — marche!...

« Broum, broum, broum, broum, broum!...

« Tout va pour le mieux. Les peletons s'avancent « dans le plus bel ordre. Puis le défilé a lieu par « compagnies et on ne peut encore rien trouver à « redire. On fait ensuite marcher (détestable innova- « tion) les bataillons déployés. C'est alors qu'il faut « apporter, je vous assure, une attention de tous les « instants. Et encore cette marche en bataille est- « elle impossible, si le guide, placé à l'aile du batail- « lon, ne s'avance d'un pas si ferme qu'une force de « dix chevaux ne pourrait le faire dévier d'un

« centimètre de la direction qu'il doit suivre. Au « centre du bataillon il est utile aussi d'avoir un « sous-officier qui ne soit pas un mannequin. Il « faut quelqu'un dans le genre de cet avaleur de « tabac, dont parlait Edouard; un de ces sous-officiers « qui font trembler leurs subordonnés d'un coup « d'œil de travers. Maintenant on exécute la marche « en bataille directe. La direction est on ne peut « mieux choisie. — Mais voilà qu'à vingt pas du « Général, le pied d'un soldat s'enfonce dans un trou « de taupe; et le bataillon ne présente plus à l'œil « une ligne de bataille aussi correcte que si elle eût « été tirée au cordeau. Le défilé terminé, les régi-« ments rentrent dans leurs quartiers respectifs.

« Le Général inspecteur, enchanté de la belle « attitude des troupes, adresse aux Généraux de « division et de brigade et aux Colonels réunis « en cercle autour de lui, ces paroles flatteuses :

« Je suis on ne peut plus content de tout ce que j'ai « vu exécuter par les différentes armes. La tenue était « brillante, l'attitude imposante. Les mouvements « ont été exécutés avec rapidité et précision, enfin « les conversions et les marches en bataille n'ont « rien laissé à désirer. Seulement votre bataillon de « fusiliers, dit-il en se tournant vers le Colonel « du 16e régiment, a un peu perdu l'alignement « vers la fin d'une longue marche en bataille. Mais « tout le monde a apporté la plus grande attention « et c'est sur le terrain seul que doit en retomber la

« faute. Pour prouver toute ma satisfaction aux « troupes, je vous prie de leur accorder quelques « jours de repos et de vous soulager vous-même du



« lourd fardeau du commandement. Encore une « fois, mes Herrs ! je suis on ne peut plus satisfait « et je saurai bien, dans mon rapport à S. M. le « Roi, faire ressortir l'état brillant dans lequel se « trouve le corps d'armée. »

« Après qu'il s'est retiré, le Général de division « qui a sous ses ordres le 16e régiment renouvelle « les compliments flatteurs du Général inspecteur et « termine ainsi :

« Je suis peiné, Colonel, que ce soit justement « votre bataillon de fusiliers qui ait commis la petite « faute. Je vous affirme que votre régiment était « précisément celui qui se distinguait autrefois par « sa superbe attitude. Mais le terrain vous était très-« défavorable. Bon appétit, mes Herrs ! »

« Le Brigadier commandant les 16e et 17e régiments « se déclare satisfait aussi, en général, de la revue. « Seulement, ajoute-t-il, la faute n'aurait pas dû être « faite dans le bataillon de fusiliers et je suis très-fâ-« ché que cette faute ait été commise précisément dans « ma brigade. Sans vouloir vous faire un reproche, dit-« il en terminant, je dois vous bien recommander « d'exercer très-fréquemment le bataillon à la marche « en bataille. Quoique le Général inspecteur ait eu la « bonté de rejeter la faute sur le terrain, il n'en est « pas moins vrai qu'un flottement, que je remarquai « dans la ligne dès le départ, me fit pressentir que « nous ne défilerions pas en bon ordre. Encore une « fois, Herr colonel, je suis réellement très-fâché « que, seul, votre bataillon de fusiliers ait manqué « d'aplomb dans la marche. Adieu, Meinherrs ! »

« Le colonel du 16e régiment, en proie à de tristes « pensées, reprend avec son cheval le chemin de la ca-« serne. Les trois chefs de bataillon sont réunis dans

« la cour et s'entretiennent du résultat de la revue.
« En apercevant leur Colonel, ils accourent pour re-
« cevoir communication des observations de l'Ins-
« pecteur général; mais ils éprouvent à la vue de



« leur chef une impression qui n'est rien moins
« qu'agréable.

« Meinherrs, commence-t-il d'un ton irrité, je
« suis bien persuadé que vous ne vous attendez
« pas que la courtoisie du Général inspecteur l'ait

« empêché de remarquer nos fautes et nos grossières erreurs. Mais ce qui me fend l'âme, c'est que l'un de mes bataillons ait été particulièrement cité pour sa mauvaise tenue et pour sa marche en bataille plus mauvaise encore. Oui, Herr commandant N...., je dois vous apprendre avec un véritable chagrin que votre bataillon de fusiliers a fait manquer la belle revue de tout le corps d'armée. Au nom du Ciel! Comment n'avez-vous pas remarqué les signaux que je vous faisais continuellement! Je voyais parfaitement que votre bataillon perdait le pas, dès le départ, et que sa ligne de bataille était complétement brisée.

« Vous, Meinherrs, vous n'entendez pas toutes les gentillesses qu'il faut que je me laisse dire par le Général inspecteur, par les Généraux de division et de brigade.

« S. M. le Roi sera informé dans huit jours de la mauvaise tenue de mon régiment, et ce ne sera sans doute pas très-favorable à mon avancement.

« Demain, à huit heures, le bataillon de fusiliers prendra les armes pour défiler en bataille, après avoir été, au préalable, exercé au défilé par compagnies. »

« Le chef du bataillon des fusiliers prend ses capitaines à part. Il contient péniblement une violente colère et rejette son bras droit derrière le dos.

« Vous m'accorderez bien, Meinherrs, dit-il en frappant avec rage le sol de son talon gauche, que

« je me suis constamment donné les plus grandes « peines pour maintenir le bataillon dans le meilleur « ordre possible. Mais que peut, seul, un comman- « dant, s'il n'est soutenu par ses officiers ! Ce que je « vous ai dit tant de fois, je vous le répète :

« Vous êtes trop négligents, Meinherrs, et trop « inattentifs pendant le défilé ! Ces paroles ne sont « pas celles d'un critique quand même, grondant à « tort et à travers et trouvant à redire à tout. Mais « comment n'avez-vous pas compris les mouve- « ments de mon épée! Comment n'avez-vous pas vu « les signes que je ne cessais de faire à votre aile « droite et à votre aile gauche alors que vos compa- « gnies marchaient véritablement à la débandade!

« Mais c'est en pure perte que je m'escrime ainsi. « Les Herrs ne se donnent aucune peine, et le soldat, « qui le sait très-bien, marche en dépit du bon sens.

« Quelles remarques, pensez-vous, ont été faites « par l'Inspecteur général?...

« Par votre faute il a été mécontent de toute la « revue, et il se demande en ce moment s'il ne doit « pas instruire S. M. le Roi de la pitoyable tenue du « 16e régiment.

« C'est vous, Herr capitaine, dit-il en se tournant « vers un de ceux qu'il ne peut souffrir, qui avez com- « mis avec votre compagnie la plus grande faute. « J'ai continuellement à vous faire des reproches, « parce que votre compagnie se distingue toujours « par sa malpropreté et par sa négligence. Faites-en

« votre profit et conduisez vos hommes avec plus « d'ensemble.

« Demain, à six heures, le bataillon de fusiliers « prendra les armes après avoir été, au préalable, « exercé avec soin par pelotons et par compagnies. »

« En terminant ces mots il fait un demi-tour et « s'en va.

« Les trois capitaines se rendent immédiatement à « leurs compagnies. Ils sont tous furieux, mais bien « plus encore celui qui vient de recevoir ce nez (1). « Il croise les bras derrière le dos, mord sa mous- « tache et, sans mot dire, se promène à grands pas de « long en large devant les sous-officiers et les soldats « de sa compagnie. Enfin il se met un peu à l'écart « et appelle à lui ses officiers :

« Meinherrs, je me suis toujours fait une loi de ne « jamais redresser votre inattention et vos fautes de- « vant vos inférieurs afin de ne pas compromettre « votre autorité. Mais, Meinherrs, après ce qui vient de se passer — il se tordait les mains en désespéré « — ne serais-je pas blâmable si je ne réprimandais « vertement officiers et soldats : car c'est sur vous « seuls, Meinherrs, que retombe toute la faute. Assu- « rément il est beaucoup plus agréable de fréquenter « les cafés et de s'adonner aux plaisirs que de s'oc- « cuper du service de la compagnie !

« Connaissez-vous bien le résultat de notre revue « d'aujourd'hui?... Oui, Meinherrs, et par votre

(1) Recevoir un nez correspond à recevoir un savon.

« faute, car que peut faire le capitaine si ses offi-
« ciers ne l'aident pas?... ô Dieu du Ciel! c'est
« ma compagnie que l'on a signalée comme très-
« malpropre et ne sachant pas marcher; portant les
« armes d'une manière pitoyable; bref, gâtant par sa
« présence toute la revue! Vous pouvez vous ima-



« giner l'effroyable colère de l'Inspecteur général.
« Jamais il n'avait vu une marche si honteuse, quoi-
« que le terrain eût été dans les meilleures conditions
« possibles. Il va ordonner une enquête et c'est sur
« moi, Meinherrs, que tout doit retomber. Ah! que
« le tonnerre écrase la compagnie!... Approchez,
« Meinherrs!...

« Et vous, Meinherr lieutenant, dit-il en se tour-
« nant vers celui qu'il ne peut souffrir, je ne suis
« vraiment pas surpris que votre peloton ait pro-
« duit un si déplorable effet !...

« A droite et à gauche, formez le cercle !

« Sergent-major, lisez-moi les noms de ceux dont
« la tenue, ce matin avant le départ, donnait lieu à
« quelque reproche. Je veux les tancer que le diable
« en prendra les armes ! »

« Le sergent-major fait alors l'appel de tous les mal-
« heureux qui ont enfreint la grande loi du petit dé-
« tail. Celui-ci, c'est pour un bouton absent; celui-
« là, pour un col mal mis ; cet autre, pour une tache
« de rouille à la baïonnette, ou bien pour d'autres
« fautes du même genre, qui n'eussent été pour les
« coupables que l'objet d'un reproche si la revue s'é-
« tait bien passée.

« Le Capitaine distribue vingt-quatre heures de
« salle de police par ci, trois jours par là, et à un
« malheureux sous-officier qu'il a pris particulière-
« ment en grippe, il inflige huit jours de consigne,
« parce qu'il avait un couvre-sac d'une toile plus fine
« et plus blanche que celle d'ordonnance.

« Demain matin, à quatre heures, la compagnie
« descendra en grande tenue, paquetage complet, et
« les Herrs lieutenants auront la bonté, cet après-
« midi, d'exercer encore un peu leurs pelotons à dé-
« filer. »

« A ces mots, le capitaine tourne le dos à sa com-

« pagnie et chaque lieutenant invite gracieusement « son peloton à se former en cercle autour de lui.

« L'officier qui vient de recevoir un sanglant re- « proche du capitaine est un jeune tyran. Il se



« campe, les jambes écartées, devant ses quatre sous- « officiers qu'il regarde en secouant la tête.

« Ah! il faut avouer, dit-il avec colère, que j'ai « là une fameuse troupe!

« Sous-officier Adam, votre conduite débauchée

« est, Dieu merci, assez connue de tout le monde; « mais, Herr, je veux vous tancer à vous en faire perdre « la tête ! Et vous, sous-officier Bec, dont le museau « est toujours en mouvement, faites donc votre métier « au lieu d'aller fréquenter de mauvaises créatures. « Que le diable m'emporte si, à l'avenir, je ferme « encore les yeux sur la plus petite faute!

« Quant à vous, sergent Kühbach; dit le jeune of- « ficier au vieux troupier qui portait la boucle d'or, « insigne de vingt années de services, j'ai vraiment « lieu de m'étonner qu'un vieil âne comme vous ne « sache pas mieux tenir en bride ses caporaux !.,.

« Mais qu'à l'avenir, Herr sous-officier Kühbach, « je ne vous voie plus vous occuper de la cantine de « votre femme, que le diable emporte, soit dit en pas- « sant, avec toute sa boutique !... »

« Il est bon de faire remarquer ici que le jeune « lieutenant doit de l'argent à la femme du sous-of- « ficier Kühbach et que c'est le mari qui tient les « comptes et inscrit toutes les dettes.

« Savez-vous, poursuit le furieux, que S. Ex. « l'Inspecteur général était déjà enflammé de colère « pendant la revue. Tout alla de mal en pis, sur- « tout dans notre division, et, en s'éloignant à « cheval, le Général jura qu'il n'avait pas encore vu « un régiment qui lui fît autant de honte que le « nôtre et qu'il en ferait, s'il était possible, un régi- « ment de discipline.

« Il est maintenant deux heures. A quatre heures

« le peloton se réunira ici en grande tenue de ser-
« vice, sac chargé. C'est l'exercice aujourd'hui qui
« vous remplira l'estomac.... Rompez! »

« Le commandant des caporaux, sergent Kühbach,



« gravit tout pensif l'escalier qui conduit à la cham-
« brée occupée par ses subordonnés. Il se dit que de-
« puis vingt-trois ans qu'il est au service il n'a été
« puni qu'une seule fois. C'était le jour de ses noces,
« alors qu'il rossait d'importance la nouvelle mariée

« qui lui avouait, au milieu d'un déluge de larmes, « qu'elle avait déjà eu un poupon d'un premier « amour, et le sergent Kühbach était en proie à une « telle rage et faisait un tel vacarme que l'officier de « service lui fit passer la nuit à la salle de police. — « Mais personne n'avait encore eu l'idée de lui dire « qu'il était un vieil âne.

« Faut-il donc, grondait-il entre les dents, que « je sois responsable de la tenue d'une pareille cli- « que de sales caporaux et soldats! C'est par leur « faute que tout un respectable corps d'armée va être « signalé à S. M. le Roi comme une bande indisci- « plinée!... »

« Le sergent Kühbach songeait déjà au suicide, et « qui sait ce qu'il fût advenu si, fort heureusement, « il n'avait trouvé sur l'escalier celui de ses soldats « qui était le plus sale de la compagnie. Le pauvre « diable, qui n'avait pu manger la soupe le matin, « à cause de la revue, venait de vider conscencieu- « sement sa gamelle à la cuisine et il essuyait avec « soin la cuiller dont il s'était servi à la coiffe de son « bonnet de police qu'il avait judicieusement choisie « pour cette opération.

« Il faut renoncer à décrire l'explosion de colère « sergentesque qui éclata alors....

« Kühbach retrouve enfin un peu de sang-froid et « pénètre dans la chambrée de ses caporaux. Il ferme « la porte avec fracas derrière lui. A ce vacarme, ac- « compagné d'un certain coup d'œil de leur supé-

« rieur, les soldats étendus sur leurs lits se redressent
« comme poussés par un ressort.

« Allons, allons, tas de sacripants! crie le ser-
« gent. Vous voilà encore couchés sur vos panses pa-



« resseuses, tandis que, autour de nous, le diable est
« déchaîné! Est-ce donc en vain, ânes bâtés, que le
« Capitaine s'est époumoné pour vous faire com-
« prendre le fameux événement de ce matin! Non, je
« n'en puis croire mes yeux! Mais brossez donc, net-

« toyez donc, astiquez donc, chiens de l'enfer! Croyez-
« vous que tout soit fini après une revue si honteuse?
« Attendez, attendez! Dans une demi-heure je passe
« ma revue. — Grande tenue, sac chargé!... Et celui
« qui aura la plus petite tache à son habillement, à
« son équipement ou à son armement, sera signalé
« au Capitaine comme un vagabond et ira passer
« trois jours au moins au N° 7 1/2, ou je consens à être
« traité de vieille couenne de sergent. Ah! c'est par
« trop fort aussi! »

« Les soldats, qui, depuis quatre heures du ma-
« tin jusqu'à deux heures de l'après-midi, avaient
« été sur pied pour la revue, recommencèrent alors
« à nettoyer et à astiquer de plus belle. Ce mouve-
« ment extraordinaire régnait non-seulement dans
« les escouades du sergent Kühbach, non seule-
« ment dans la compagnie où il servait, non-seule-
« ment dans tout le 16e régiment, non-seulement
« dans la brigade dont le 16e faisait partie, mais
« encore dans tout le corps d'armée.

« Les commandants des divisions, infanterie, ca-
« valerie, artillerie, génie, ont fait connaître à leurs
« troupes que le défilé avait été très-mauvais.

« Si l'Inspecteur général a fait tomber le trop-
« plein de sa colère sur le Colonel de 16e régiment,
« c'est qu'il n'a pas la moindre sympathie pour cet
« officier supérieur. Mais tous les Généraux de divi-
« sion et de brigade, tous les Colonels, tous les Com-
« mandants, tous les Capitaines, tous les Lieutenants

« et tous les Kühbachs sont fermement persuadés
« que le soldat a complétement manqué à son devoir
« et que c'est par une grâce toute particulière de
« l'Inspecteur général que le 16e régiment seul a été
« mal noté.

— Oui, oui, Dieu me damne! dit en riant l'offi-
« cier de cavalerie, c'est bien cela, et tous les as-
« sistants se rangèrent de son avis.

— Les trois ou quatre jours de repos, que l'Ins-
« pecteur avait donnés au corps d'armée, furent
« donc employés à exercer continuellement les
« troupes à défiler; bref, l'émoi fut tel dans la garni-
« son que l'on eût cru l'ennemi aux portes de la ville.»

« A la fin de cette mémorable journée les soldats
« s'entretenaient au corps de garde de la désas-
« treuse revue.

« Vois-tu, disait l'un d'eux à ses camarades,
« notre compagnie s'avança en bon ordre, mais la
« quatrième devant nous et la sixième derrière nous
« ont dû défiler d'une manière épouvantable. Tout
« le bataillon de fusiliers n'avait pas d'allure. »

« Et quant aux dragons et aux uhlans, disait un
« autre, personne ne sait ce qui s'est passé, mais
« leur défilé a dû être horrible. »

« Vous devez penser, ajoutait un troisième, si le
« Général inspecteur a tempêté. Mille millions de
« tonnerres! répétait-il en s'élançant dans toutes les
« directions au galop de son cheval! »

« Savez-vous aussi, disait un quatrième, que le

« Général de brigade et le Colonel du 16e régiment « ont été mis aux arrêts. »

« Oui, ajoutait le premier interlocuteur, ainsi « que quatre Capitaines et six Lieutenants. »

« Comment, s'écriait un autre, il les a tous mis « aux arrêts? »

« Vraiment oui, fut-il répondu, et quelques-uns « même doivent passer en conseil de guerre. Quelle « journée maudite! »

C'est ainsi que dans le corps de garde fut racontée, par l'officier au nez camard, cette histoire qui obtint l'approbation générale. Le long Edouard luimême fit un signe de tête approbateur et dit que, quoiqu'il eût déjà entendu de meilleures histoires, celle qui venait d'être racontée n'était pas moins très-supportable.

On fit ensuite une cour assidue aux verres de punch, et la société se trouvait dans un état voisin de l'ivresse lorsqu'elle fut troublée tout à coup par un formidable cri :

« Aux armes! »

CHAPITRE XIII

Désagréable aventure de corps de garde.

Pendant que dans l'intérieur du poste se tenaient ces propos joyeux, une scène d'un tout autre genre se passait à l'extérieur.

Ce n'était ni pour une ronde, ni pour une patrouille, ni pour un incident de ce genre que le posteprenait les armes.

Au moment où onze heures sonnaient, une femme, les cheveux épars, se précipita comme une folle vers la porte du poste en poussant de grands cris. Elle voulait à l'instant même pénétrer auprès de l'officier de garde et cherchait à repousser la sentinelle qui lui barrait le passage. Mais, comme elle criait de plus en plus fort et persistait dans sa résolution, le factionnaire ne trouva d'autre moyen de se débarrasser de cette furie que de pousser le terrible cri : Aux armes!...

A ce cri, qui retentit dans le poste comme la trompette du jugement dernier, gibernes, jambes et shakos s'entre-choquèrent dans un incroyable pêle-mêle. Du sein de ce chaos il sortit bientôt un fantassin en armes, puis deux.... puis tous vinrent successivement se ranger en bataille devant le poste.

« Garde à vous!

« Peloton!

« Portez... armes!

« A droite... alignement!

« Fixe! »

commanda l'officier de garde, puis il demanda, à voix basse, au sous-officier placé derrière lui :

« Mais où diable est la ronde?... Pourquoi cet « âne nous a-t-il fait sortir?

— Herr lieutenant, dit alors la sentinelle devant

« les armes — c'était un conscrit — cette femme, et
« il la désignait d'un regard de travers, voulait ab-
« solument pénétrer auprès du Herr commandant
« du poste, et je n'ai rien trouvé de mieux à faire
« que d'appeler la garde à mon secours.

— Que le tonnerre t'écrase ! lui riposta l'officier,
« pour faire tant de bruit à cause d'une pareille
« bêtise. Où est la f..... personne?

— O Jésus, Herr lieutenant, répondit la femme,
« me voici et je ne réclame que le secours et la pro-
« tection qu'une honnête bourgeoise est en droit
« d'attendre de tout poste royal.

— Et que voulez-vous donc?

— Ah! voyez-vous, Herr lieutenant, c'est mon
« gaillard à la maison — mon mari, voulais-je dire
« — qui s'enivre chaque jour que Dieu fait et, au
« lieu de se coucher tranquillement en rentrant à la
« maison, que fait le monstre? Il me bat, ainsi que
« les pauvres enfants, qui, par-dessus le marché,
« vont se coucher sans manger.

— Oui, c'est vraiment très-malheureux, reprit le
« lieutenant, mais que puis-je faire à cela?

— O mon doux Jésus! ce que vous pouvez y faire,
« Herr lieutenant! dit en sanglotant la pauvre créa-
« ture. Faites-moi escorter par un homme de garde
« jusque chez moi. Cela fera réfléchir le prudent gail-
« lard et le tiendra en respect pour quelque temps. »

L'officier de garde ne pouvait accéder à cette de-
mande et cherchait à persuader à la femme que ce

n'était pas l'affaire de la garde de s'immiscer dans des querelles domestiques; mais la malheureuse continuait ses gémissements et jurait, par tous les saints, que son gaillard la ferait périr sous les coups si elle rentrait seule au logis.

L'officier persistant dans son refus d'accorder un homme de garde, elle demanda la permission de passer la nuit au poste. Cette demande, on le comprend très-bien, fut encore repoussée par le lieutenant, qui s'efforça de lui faire comprendre qu'elle ne pouvait entrer au poste qu'après avoir été arrêtée pour un délit quelconque.

« Comment! comment! s'écria la femme, si j'étais « une voleuse ou une vagabonde, le Herr lieutenant « me ferait la grâce de m'admettre au poste; parce « que je suis une honorable bourgeoise, une brave « et honnête femme qui craint de succomber sous « les coups de son gaillard, le Herr lieutenant me « répond qu'un poste royal n'a pas à s'en occuper!

« O mon Dieu, ô mon Dieu! mais je vous en « supplie, Herr lieutenant, laissez-moi rester seu- « lement une heure au corps de garde, jusqu'à ce « que mon gredin de mari soit complétement en- « dormi? »

L'âme tendre de l'officier d'infanterie ne put résister plus longtemps à tant de prières et à tant de supplications.

« Au nom du diable donc! dit-il, prenez-la dans « votre corps de garde, sous-officier Kümmerlich

« mais veillez à ce qu'il ne m'arrive rien de fâ-
« cheux; je connais ces sortes d'histoires.

« Reposez vos armes!

« Rompez vos rangs. — Marche! »

Ainsi fut rétablie la tranquillité, et officier et soldats rentrèrent dans leurs postes respectifs pour reprendre les différentes conversations interrompues.

Le long Edouard avait employé cet instant à faire brûler un nouveau punch et à bourrer quelques pipes, et l'officier de garde se préparait à raconter à la société ce qui venait de se passer, lorsqu'un nouveau bruit l'arrêta court.

C'était la voix d'un homme, et son ton animé faisait supposer qu'une contestation s'était élevée entre cet homme et la sentinelle devant les armes.

« Vous me permettrez bien, sans doute, Herr sol-
« dat, disait la voix, de parler au Herr chef de poste.
« J'ai quelque droit d'y prétendre comme tout sujet
« de Sa Majesté qui paie exactement ses impôts.

— On t'appelle encore! » dit le long Edouard, et tous d'un même mouvement se levèrent en disant : Allons voir ce qui va se passer!

Devant le poste se trouvait un petit homme grêle. Malgré la rigueur du froid, il n'avait pour tout vêtement qu'un pantalon de nankin, un long frac noir à moitié déboutonné sous lequel on n'apercevait pas de gilet, et un vieux chapeau de feutre posé en arrière sur l'extrémité de l'occiput. Il gesticulait avec la main droite et avec la gauche se cramponnait

à la guérite pour ne pas tomber : car il était ivre.

« Herr Lieutenant de garde, balbutia-t-il d'une « langue épaisse, mon épouse a quitté le toit conju- « gal.... et une vague rumeur.... m'a appris qu'elle « était ici dans le corps de garde royal.... Je suis un « honorable.... un remarquable maître tailleur, et « je viens savoir.... s'il est vrai que.... mon épouse « est ici au corps de garde. Dans le cas où la ru- « meur publique aurait dit vrai, je veux.... savoir « ce qu'elle a fait ma.... femme et pourquoi on l'a « fourrée au violon. »

Le lieutenant de garde lui répondit en riant :

« Si vous voulez parler d'une certaine femme qui « est accourue ici, il y a une demi-heure, fuyant « les coups d'un ivrogne de mari qui la bat constam- « ment, dans ce cas on vous a dit vrai et je vous « conseille fort de rentrer tranquillement chez vous.

— Eh quoi, Herr lieutenant de garde! dit le « maître tailleur au milieu de sanglots entrecoupés « de hoquets, ainsi donc ma femme, ma chaste « épouse.... a été entraînée dans un corps de garde « O mon Dieu! ô mon Dieu!.... Quel malheur « m'était réservé...! Femme, tu m'as trompé! »

En achevant ces mots, il sembla pris d'un transport de rage et saisit des deux mains la guérite qu'il essaya d'ébranler sur sa base. Il se calma pourtant bientôt et, inclinant son chapeau légèrement sur l'oreille, il se rapprocha d'un pas titubant de l'officier de garde.

« Herr lieutenant, dit-il, je réclame impérieuse-
« ment ma femme que vous retenez dans le poste...
« C'est une honnête femme et.... une honnête femme
« ne doit pas être au pouvoir de soldats dans un
« corps de garde!.... O mon Dieu! ô mon Dieu!
« mais il y a encore quelque justice dans le pays!

— Ecoute, toi, dit alors avec colère l'officier, fais
« en sorte maintenant de cesser ton bavardage et
« emmène ta femme. Malheur à qui s'occupe de
« pareilles canailles!

— Comment, comment! Herr lieutenant, dit le
« tailleur en ricanant, vous voulez que maintenant
« j'emmène chez moi une femme qui a passé une
« demi-heure avec la soldatesque! Oh que non!....
« Je demande le divorce! »

Puis il se mit à pleurer à chaudes larmes et à pousser des cris déchirants.

« Mais, ne croyez pas, Herr lieutenant, que je
« laisse la chose se passer ainsi. Oh non! Il y a encore
« de la justice dans le pays!... O mon Dieu!... Faire
« violence à une honnê e femme! O Louise, Louise!
« Pourquoi m'as-tu fait cela!..... Oui, il faut abso-
« lument le divorce! »

Pendant cette scène, l'officier de garde était comme sur des charbons ardents : car, aux cris du tailleur, plusieurs soldats étaient sortis du poste et regardaient avec curiosité le mari trompé.

« Voilà ce qu'on gagne, dit à voix basse l'offi-
« cier de garde, à se montrer compatissant; chassez-

« moi la femme du poste et puis fichez-moi tous la « paix! »

A cet ordre, Louise fut amenée et rendue à son époux, qui ne voulait pas l'écouter et persistait dans sa résolution de demander le divorce et de laisser la justice suivre son cours. La chose était pourtant sur le point de s'arranger, lorsque tout à coup apparut, à quelque distance du poste, une forme humaine qui approchait rapidement :

« *Halte!* qui vive? cria *la* sentinelle.

— Ronde!

— Quelle ronde! »

— Ronde-major! »

— Aux armes! »

Tout le monde se précipita dans le poste pour prendre les armes, pendant que le tailleur, de plus en plus furieux, faisait un tapage infernal.

« A droite... alignement!

« Fixe!

« Portez vos armes!

« Présentez vos armes!

« Un caporal et deux hommes de l'aile gauche en « avant pour reconnaître la ronde. — Marche!

— Halte, qui vive? cria le caporal qui s'était porté en avant avec deux hommes.

— Ronde-major!

— Qui est de ronde-major ?

— Major von Z....!

— Le mot?

— Stockolm !

— Herr lieutenant, la ronde est en règle, » cria le caporal, et l'officier de garde reprit alors :

« Avancez, ronde! »

Comme officier de ronde, le Major von Z.... n'était pas très-aimé. Il était minutieux au dernier point et trouvait toujours quelque chose à critiquer.

Cette fois cependant on ne pouvait blâmer le poste d'avoir mis trop de temps à prendre les armes. Grâce à la visite du tailleur, les soldats avaient été réunis en un clin d'œil hors du corps de garde. Le caporal qui avait reconnu la ronde s'était en tous points conformé au règlement sur le service des places. Aussi le Major von Z..... allait-il se retirer satisfait, lorsque, par malheur, le tailleur se mit à crier justice en vociférant plus fort que jamais.

« Mais, qu'est-ce donc que cela? demanda le Major von Z.....

— Oh, Herr commandant, répondit le lieutenant « de garde, une pitoyable, une risible affaire. Un « tailleur qui bat sa femme et la pauvre créature est « venue demander secours au poste. »

Le tailleur, qui avait prêté l'oreille à ces paroles, se rapprocha d'un pas chancelant et dit en gémissant qu'il ne réclamait que justice et qu'il ne savait pas ce qu'on voulait dire en parlant de coups et de secours. Que sa femme avait été attirée dans le corps de garde et qu'un divorce devait en être la conséquence.

« Ah! Herr lieutenant, dit tout bas le Major à l'of-
« ficier de garde, qu'est-ce que tout cela veut dire?
— Je vous affirme, Herr commandant, répon-
« dit celui-ci, qu'il n'y a pas un mot de vérité dans
« tout ce que dit cet homme. Une femme, se plai-
« gnant d'être battue par son mari, est venue me
« supplier de lui permettre de rester une heure au
« corps de garde.
— Ce que vous n'avez pas autorisé, j'espère?
« dit l'officier de ronde.
— Sans doute, répondit avec embarras l'officier
« de garde, je n'aurais pas dû me laisser attendrir;
« mais elle se désolait si fort qu'à la fin j'autor ....
— Ce que vous n'auriez jamais dû faire, Herr lieu-
« tenant! » dit le Major d'un ton sévère. »

Pendant ce colloque, le tailleur se lamentait de plus belle en criant :

« Justice! rien que justice! Il faut le divorce!
— Comment te nommes-tu? demanda le Major,
« et où demeures-tu?
— Pour vous servir, Herr commandant, je me
« nomme Gaspard Müller et je suis un maître tailleur
« bien établi dans cette ville, rue Sainte-Anne, n° 40,
« au 4e étage, sur le derrière, pour vous servir.
— Par ma foi! répondit l'officier de ronde, tu pa-
« rais bien plutôt fréquenter le cabaret que ton ate-
« lier, et je remarque que tu as démesurément bu.
— Malheur! malheur! Herr major! dit en soupi-
« rant le tailleur. O Louise! Mais il faut un divorce!

— Rentre en paix dans ton domicile et couche-toi, « reprit le Major, emmène ta femme et fais en sorte « à l'avenir de ne plus occasionner de scandale dans « le poste sous peine d'être coffré. C'est bien com- « pris, n'est-ce pas ? »

Le tailleur voulut faire quelques objections et laissa échapper les mots de justice et de divorce. Pourtant, le ton sévère du Major avait fait impression sur lui et il finit par se retirer avec sa femme.

« Je regrette beaucoup, dit alors le Major à l'of- « ficier de garde, d'avoir à rendre compte de ce fait « au Commandant de place, car de telles infractions « ne doivent pas être commises dans les postes. Je « mentionnerai toutefois que l'ordre le plus parfait « régnait dans le corps de garde; mais je dois faire « mon devoir. Bonne nuit, Herr lieutenant? »

Cette scène fâcheuse avait désagréablement impressionné l'officier de garde et ses hôtes. Il semblait à chacun que le punch avait perdu sa saveur.

Le long Edouard tira sa montre et dit :

« Une heure! Il est temps de rentrer chez soi.

— Oui, il faut divorcer, » ajouta l'officier de cavalerie, voulant faire une plaisanterie.

Ils se séparèrent alors et regagnèrent en toute hâte leurs logis au milieu du brouillard glacé d'une nuit de novembre.

Le long Edouard se disait, chemin faisant, que toute cette aventure du tailleur n'était qu'une mauvaise plaisanterie, et un autre officier, dont la voix

se perdit peu à peu dans l'éloignement, chantait l'air du page des *Huguenots* en parodiant ainsi les paroles :

Boum! boum! boum! boum! boum! boum! boum!
Vaillant et sage, un major,
Dont les rois sont peu jaloux,
Doit préparer un rapport,
Commandant de place, pour vous-ou-ou-ous!...

Le lieutenant chef de poste agit-il sous l'influence d'un mouvement d'humeur causé par ce désagréable événement, ou ne fit-il qu'obéir à la rigueur de la consigne? mais, après avoir invité le Bombardier Robert à retourner à son Fort, il dit au Bombardier Tipfel :

« Je me vois obligé, bien à contre-cœur, de vous « prier de chercher, à côté, dans le poste de la troupe, « une place pour la nuit. »

Le Bombardier se retira aussitôt en remerciant l'officier de la bonté qu'il avait eue pour lui.

Quelle différence, grand Dieu! entre son paisible et petit corps de garde du Fort N° 4 et ce grand poste où se trouvaient réunis vingt hommes de toutes armes : fantassins, dragons, hussards et pionniers! Quel pêle-mêle! quel mélange de vapeurs et d'odeurs produites par tous les mauvais tabacs qu'on y avait fumés! On n'entendait que ronflements et gémissements! Le sol était couvert d'une neige fondue apportée du dehors par les souliers et les bottes des soldats. Tous les lits de camp étaient occupés! Le malheureux Bombardier ne

voyait pas même une chaise libre pour se reposer le reste de la nuit!

Dans un coin, deux hussards jouaient aux cartes et frappaient à coups de poing sur la table. Le sous-officier d'infanterie commandant était assis devant le poêle dans une calme majesté; il lisait les aventures des quatre fils Aymon et ne semblait même pas apercevoir son infortuné collègue.

Le pauvre Tipfel, complétement délaissé, allait se trouver dans la nécessité de rester debout, lorsque le soldat qui l'avait arrêté sur la lunette N° 24 lui procura une petite place sur le lit de camp. Tipfel s'y étendit de son mieux et se trouva enclavé entre un fantassin et un dragon.... Une rose entourée d'épines!...

CHAPITRE XIV

Un chapitre très-court, mais dont la suite est très-longue et très-triste.

Ordre du Commandant de place.

Hier au soir, il est arrivé que le Bombardier Tipfel, de la batterie N° 21 des pièces de six, commandant le poste du fort N° 4, a abandonné le Fort et sa garde de la façon la plus impardonnable. Quelque temps après, il a été arrêté sur la lunette N° 24, lorsqu'il était sur le point de sortir furtivement de la ville en habits bourgeois.

Le susdit Bombardier se trouve, par ce fait, sous le coup d'une accusation de tentative de désertion.

Le Bombardier Robert, de la batterie à cheval N° 2, est fortement soupçonné d'avoir été complice dans la tentative de désertion du Bombardier Tipfel.

Tous les deux sont, pour ce fait, signalés à leur Brigade, qui prendra toutes les informations nécessaires, pour ce cas de conseil de guerre.

Sur le rapport du Major von Z..., le lieutenant de garde au grand poste gardera les arrêts huit jours, pour avoir introduit dans son poste des gens complétement étrangers au service.

Signé :

Colonel von Lunte.

Ordre de la Brigade.

Conformément à la notification du glorieux Commandant de place, on ira arrêter dans le grand poste, le Bombardier Tipfel de la batterie à pied N° 21 des pièces de six.

On arrêtera aussi le Bombardier Robert, de la batterie à cheval N° 2.

Ces deux Bombardiers seront mis en lieu de sûreté.

A l'adresse de la 2e division.

Signé :

Le Brigadier ***.

Ordre du Commandant de la 2e division.

Le Bombardier Tipfel, de la batterie à pied N° 21, et le Bombardier Robert, de la batterie à cheval N° 2, seront, sur le champ, d'après les ordres du Commandant de place et du Brigadier, mis en lieu de sûreté.

La feuille de punition et le folio matricule de ces Bombardiers seront aussitôt fournis, pour le Brigadier, par leurs Batteries respectives et, conformément à l'usage établi, ces deux Bombardiers seront détenus soit à la caserne soit dans tout autre lieu propre à la détention.

Donné à la batterie à pied N° 21 des pièces de six et à la batterie à cheval N° 2.

Signé :

DAMPFSCHIFF,
Major et commandant de division.

Ordre de la Batterie.

Le Bombardier Tipfel déposera ses effets neufs dans sa chambrée et, revêtu de ses vieux effets, sera aussitôt conduit à la prison ; sa feuille de punitions et son folio matricule seront immédiatement remis au Commandant de division.

Signé ***

Ordre particulier.

Que le diable emporte le Bombardier Tipfel ! C'est

un homme que je n'ai jamais pu souffrir. Il se permet d'avoir un bel uniforme comme celui de son capitaine et même de le faire voir dans les cafés les mieux fréquentés.

Que sa feuille de punitions soit aussi chargée que possible, et de cette façon nous nous en débarrasserons sans doute.

Non signé, mais verbal.

Le soir du jour où tous ces ordres furent donnés, les Bombardiers Tipfel et Robert se trouvaient réunis, amis inséparables, dans la prison, sous le commandement de S. M. le Roi des rats, qui, à leur entrée au N° 7 1/2, avait daigné les informer que le lendemain, à 8 heures du matin, ils auraient à subir un premier interrogatoire.

CHAPITRE XV

Complétement étranger aux corps de garde et qui, n'ayant rien de militaire, n'a aucun rapport avec les chapitres qui précèdent. Le lecteur y retrouve cependant de vieilles connaissances.

Le contraste était aussi frappant entre cette nuit remarquable et le jour qui la suivit qu'entre le corps

de garde et le lieu où nous avons l'intention de conduire le lecteur.

Après minuit, un brusque changement s'était opéré dans l'état de l'atmosphère. On aurait dit que la nature entière voulait pleurer et gémir sur l'infortune des deux Bombardiers.

La pluie tombait à torrents sur la neige; un vent violent et froid balayait les rues, grondait autour des maisons et soufflait par raffales dans les cheminées jusque sur l'âtre où il éteignait le feu et faisait tourbillonner les cendres.

C'était un vrai temps de chien, comme le disaient les soldats qui s'étaient trouvés en faction de minuit à une heure.

Peu à peu cependant la tempête se calma. Quelques éclaircies se montrèrent çà et là dans le ciel encore tout couvert de sombres nuages. On vit d'abord scintiller une étoile, puis plusieurs autres; enfin les vapeurs dont l'air était chargé se dissipèrent et le froid devint des plus vifs. Au petit point du jour, un givre blanc couvrait les arbres et les rues, et lorsque les servantes allèrent à la fontaine, la terre craquait et se fendillait sous leurs pas.

Bientôt le son des cloches s'élança du haut des tours.

C'était dimanche et, comme pour l'amour de ce jour, la terre, souillée cette nuit encore d'une neige détrempée par la pluie, s'était joyeusement parée d'un brillant manteau de glace.

La vue d'une pareille matinée, au froid vif et piquant, fait réellement éprouver une sensation agréable et même joyeuse, surtout lorsque c'est d'une chambre bien chauffée qu'on voit l'hiver sévir en maître rigoureux au milieu des villes, sur les champs et dans les bois.

Les gens marchent précipitamment dans les rues, en faisant résonner le sol sous leurs pieds, les mains sont enfoncées dans les poches ou cachées sous les vêtements; les joues et les nez sont rougis par le froid et les bouches laissent échapper, à intervalles réguliers, des nuages aux formes bizarres.

Dans les airs, les sons graves des grosses cloches des églises se mêlent aux sons vifs, légers et joyeux des petites cloches.

Imaginez-vous un petit salon intime: la tiède température qui y règne a jeté sur les vitres un voile de vapeurs qui se condensent et coulent en gouttelettes brillantes sur leurs surfaces polies. Un feu joyeux pétille dans une cheminée de marbre blanc. Le service à café est placé sur la table; dans les tasses fume la liqueur brune, chaude et sucrée. Tout fait un agréable contraste avec le froid âpre du dehors.

C'est dans ce charmant intérieur que le lecteur est introduit.

Le parquet est recouvert d'un tapis moëlleux; aux murailles sont suspendus des tableaux dans de lourds cadres dorés. La lumière du jour, rendue trop éclatante par son reflet sur la gelée blanche, est

adoucie par de riches rideaux de damas de soie, et encore tamisée par des stores de mousseline brodée.

Au coin du feu, dans l'endroit le plus confortable de ce salon, est placé un immense fauteuil de velours rouge, qui, tournant le dos à l'intérieur de la pièce, ne laisse pas deviner, au premier coup d'œil, qu'il est occupé. Cependant deux pieds mignons posés sur le garde-feu de cuivre poli et un rire argentin parfois contenu, parfois éclatant, trahissent la présence d'un être féminin dans ce fauteuil.

Auprès du guéridon est assise une dame vêtue d'un très-coquet peignoir blanc qui ne fait que mieux remarquer son visage fané; un éclatant turban de foulard des Indes est placé sur sa tête, et il a au moins cela d'heureux qu'il remplace chez cette dame la luxuriante chevelure de la jeunesse.

« De grâce, Pauline, calme-toi! Comment peux-tu « tant rire pour de pareils enfantillages! Ta gaieté « m'afflige beaucoup, je te l'assure. »

Un nouveau rire étouffé partit du fauteuil.

« Il est vraiment fort triste, dit la dame, que le « hasard ait conduit, dans notre voiture, au lieu — « et elle poussa un profond soupir — d'un homme « charmant...... un homme vulgaire!

— Oh! tante Sophie! dit alors la voix qui sortait « du fauteuil, on ne peut cependant pas affirmer « que ce soldat soit un homme vulgaire, qui sait! Il « est peut-être de très-bonne famille! Mes deux « frères ont aussi été au service, et le Herr Auditeur

« lui-même, chère tante, fut soldat pendant assez « longtemps.

— Quelle différence! reprit la tante. La manière « seule dont l'homme s'est élancé dans la voiture, m'a « produit aussitôt un effet désagréable.

— Ah! riposta Pauline d'un ton railleur. Je ne « m'en serais pas doutée : vous avez causé fort........ « tendrement et assez longtemps avec le cher Robert « avant que la bougie fût allumée.

— C'est bien, c'est bien, dit la tante, mais, je le « répète, ma première impression fut désagréable et, « Dieu du Ciel ! ce fut une véritable épouvante lors- « que je vis la figure commune de l'étranger. »

A ces mots Pauline fit exécuter un rapide demi-tour au fauteuil.

« Une figure commune, chère tante! Je vous « avoue que je n'ai pas fait la même remarque. Je fus « d'abord un peu effrayée d'avoir pour vis-à-vis un « étranger; mais dès que je sus que c'était un simple « malentendu, la figure de l'étranger, que vous « trouvez si commune, me parut tout aussi distinguée « que celle de beaucoup d'autres.

— Dieu me garde! répondit la tante, de partager « ta manière de voir! Oses-tu bien comparer le soldat « inconnu, et on ne peut plus ordinaire, à un ami « de ta tante, je dirai même à un ami de notre « maison?

— Quant à être l'ami de notre maison, dit en riant Pauline, le Herr Auditeur en est encore

« très-loin. Papa, vous le savez bien, ne peut le souf-
« frir, parce que.......... et elle s'arrêta court.

— Eh bien, parce que? parce que?......

— Eh bien, oui! parce que...... il vous fait la « cour, dit en riant la nièce; vous savez que papa l'a « dit lui-même plus de cent fois. Je ne veux pas vous « en faire un crime, chère tante; mais enfin c'est « parce qu'il vous fait la cour.

— Est-ce donc un crime que me faire la cour? « répondit la tante un peu piquée.

— Ce n'est certes pas ce que j'ai voulu dire, re- « prit la jeune fille, mais .... faites-moi grâce du « reste, tante.

— Non, répondit celle-ci avec véhémence, je ne « te fais grâce de rien. O mon Dieu! Il faut cependant « que je connaisse les pensées que nourrit contre moi « l'enfant de mon propre frère! »

Puis elle tira de son peignoir un mouchoir blanc et s'en couvrit les yeux.

Pauline avait ramené son fauteuil en face de la cheminée et, de son petit pied, battait le garde-feu à coups répétés.

« Je ne reçois pas de réponse, Pauline?

— Non, tante; car je n'aurais rien d'agréable à « vous dire.

— Mais je veux savoir en quoi c'est un crime de « me faire la cour. »

Ces derniers mots furent prononcés au milieu de sanglots.

« Hé bien donc, répondit la jeune fille impa-
« tientée, vous le saurez ; mais je ne veux pas de
« scène. Le Herr Auditeur Schmidt a environ deux
« ans de plus que moi et vous êtes la sœur aînée de
« mon père.

— Voici donc le grand mot lâché ! dit en sanglo-
« tant la tante. Toi aussi tu m'abandonnes et con-
« spires contre moi !

— Non, je ne vous abandonne pas et je ne conspire
« pas contre vous, tante Sophie ; mais pourquoi m'o-
« bliger à vous dire quelque chose de désagréable !...

— O mon Dieu, mon Dieu ! dit la tante en
« pleurs, je comprends maintenant, comment mon
« frère a pu découvrir le Herr Schmidt. Oui, ici,
« dans cette maison même, je suis espionnée et
« trahie. »

A cette accusation, le fauteuil pivota de nouveau, mais plus rapidement que la première fois, et Pauline s'écria d'un ton irrité :

« Que voulez-vous dire par ces paroles, tante ?

— Infâme, infâme ! disait celle-ci au milieu de
« ses larmes.

— Qu'est-ce qui est infâme ? Je vous prie instam-
« ment, tante, de vous expliquer à ce sujet. Je ne
« vous ai rien fait qui mérite le mot infâme. »

En achevant ces mots, la jeune fille fit un mouvement pour quitter le fauteuil.

La tante comprit qu'elle était allée trop loin et que son alliée pourrait bien l'abandonner ; elle changea

subitement de tactique et ne répondit que par un déluge de larmes.

Un sourire moqueur éclaircit alors le visage de la jeune fille. Une nouvelle conversion du fauteuil, mais lente cette fois, la remit en présence du feu qu'elle s'amusa à tisonner.

Après un long silence, que troubla seul le carillon des cloches, la tante sécha enfin ses pleurs et appela d'une voix douce : « Pauline! Pauline!

— Que voulez-vous, tante?

— Je vois bien, poursuivit celle-ci, que j'ai été in-« juste à ton égard. Tu es incapable de me trahir.

— C'était donc moi que vous accusiez, chère « tante; mais je n'ai jusqu'à ce jour commis aucune « action de ce genre.

— Et tu n'en commettras jamais?

— J'en ai quelque croyance, tante!

— Eh bien, mon enfant, il serait ridicule, vois-tu, « qu'un si vulgaire personnage pût devenir le sujet « de la moindre brouille entre nous.

— Chère tante, riposta la nièce en retournant « rapidement la tête, j'ai déjà eu l'honneur de vous « dire que je ne puis souffrir cette expression. Le « jeune soldat s'est conduit non pas en rustre, mais « en vrai gentilhomme.

— Eh, eh, Pauline! dit la tante en essayant de « prendre un air espiègle. Tu te passionnes déjà avec « tant de feu pour le soldat que je ne sais vraiment « ce que j'en dois penser.

— Pensez-en ce qu'il vous plaira, chère tante; « mais le jeune homme est loin de me déplaire. »

En prononçant ces mots, la jeune fille se pencha en souriant sur le bras du fauteuil pour jouir de l'étonnement qu'exprimait le visage de sa tante.

« Il pourrait m'arriver à moi aussi d'avoir une « intrigue, chère tante, et j'espère bien qu'alors vous « me prêteriez appui à votre tour?

— Qu'entends-je, mon Dieu! répondit celle-ci « épouvantée. Pauline, tu as réellement des idées « extravagantes. Avoir aussi une intrigue! Mais qui « donc ici a déjà eu une intrigue?

— Eh mais, vous, chère tante! Quant à moi je « trouve charmant le petit soldat et il a fait mon ca- « price. Je vous ai prêté si souvent mon appui que je « dois compter sur vous pour un service du même « genre. »

La jeune fille avait à peine prononcé ces derniers mots qu'elle mit son mouchoir entre les dents pour ne pas éclater de rire : car l'air troublé de la tante montrait assez qu'elle prenait la plaisanterie au sérieux.

« Mais dis-moi donc, au nom du ciel, ce qu'il en « est avec le soldat?... L'avais-tu déjà vu?... Le con- « nais-tu particulièrement!...

— Vous savez bien, chère tante, que son valet de « chambre est venu hier au soir.

— Un joli valet de chambre en vérité! dit celle-ci « avec quelque rancune; et après?

— Eh bien, il m'a apporté un billet doux de la part « de son maître.

— Un billet doux, Pauline ! Je ne te reconnais « vraiment plus.

— Le voici, chère tante. »

Elle se leva en même temps et déposa un petit papier sur la table.

« Il faut avouer que le message d'amour n'est pas « des plus propres, dit la tante, en prenant délica« tement le billet du bout des doigts.

— Ce n'est pas étonnant; il est envoyé par un « homme si vulgaire ! Mais lisez-le donc ? »

La tante prit les plus grandes précautions pour déplier ce billet sans se salir; car le canonnier Schoult avait fort maltraité la feuille de papier que Robert s'était procurée au poste. Voici ce qu'elle lut à son grand étonnement :

« *Comme j'ai malheureusement égaré votre* « *compte du 1er du mois, je vous prie de m'en re*« *faire un autre afin que je puisse vous payer la* « *petite somme.*

« Je n'y comprends absolument rien, interrompit la tante.

— Ni moi non plus, dit Pauline....... Mais conti« nuez la lecture.

— *Je vous prie de remettre, au porteur de cet* « *écrit, deux bouteilles de Rüdesheimer et trois* « *livres de jambon de Westphalie. Il vous règlera* « *cette commande.* *Bombardier R......* »

La tante interrogea sa nièce du regard en secouant la tête :

« Et c'est lui qui t'envoie cela ?

— Oui, chère tante, c'est lui qui m'envoie cela. Il « y a encore un *Nota Bene* comme vous le voyez. »

La tante continua à lire :

N.-B. « *Je réfléchis que les canonniers perdent* « *quelquefois l'argent que je leur confie; je préfère* « *vous solder moi-même votre facture que vous* « *voudrez bien m'envoyer demain matin.* »

« Il y a évidemment erreur d'adresse, dit en « riant la tante. Jamais pareil billet n'a pu être écrit « pour toi.

— Mais cependant, le Herr valet de chambre me « l'a bien remis, en me disant que ce billet m'était « envoyé par son maître, qui me demandait encore « pardon de l'heure désagréable qu'il avait dû me « faire passer.

— C'est, comme je le dis, une erreur d'adresse, « reprit la tante, mais la méprise est vraiment fort « drôle..... » Et elle fut prise d'un accès de fou rire que partagea aussitôt Pauline.

Ce rire inextinguible les empêcha de remarquer l'entrée d'un serviteur qui, debout devant elles, annonçait que le Herr Auditeur Schmidt désirait parler à ces dames pour une affaire secrète et de la plus haute importance.

CHAPITRE XVI

Le lecteur assiste à une espèce d'interrogatoire militaire, et constate le puissant effet que produit une lettre de recommandation, même lorsqu'elle arrive très-tardivement.

Pour s'imaginer le foudroyant effet que produisit, sur la tante et sur sa nièce, le nom du personnage annoncé, il suffit de se rappeler ce qui a été dit, dans un précédent chapitre, que le Herr Auditeur n'avait jamais poussé l'audace jusqu'à se présenter en plein jour dans la maison du Herr Conseiller.

La main leste de Pauline fit aussitôt disparaître le billet doux de Robert.

« Le Herr Auditeur vient chez mon père, pensa-t-elle, pour se faire pardonner sa malencontreuse visite d'hier au soir. »

La tante fut comme frappée d'une commotion électrique et se dit en étouffant un profond soupir :

« O mon Dieu ! l'impétueux jeune homme ! s'il ose venir, ce ne peut être que pour....... ô félicité !....... demander solennellement ma main à mon frère ! »

Nous verrons bientôt que les deux dames s'étaient trompées.

Le Herr Auditeur Schmidt s'avança d'un pas timide dans le salon. Il avait fait une toilette très-soignée pour rendre visite aux deux dames ..; le noir y dominait, pour mieux peindre, sans doute, la

tristesse de son cœur. Ses cheveux d'un blond fade étaient aplatis autour des tempes, et les paupières de ses gros yeux, d'un vert glauque, se fermaient par intervalles comme pour exprimer une vague langueur.

« Mesdames, dit-il en hésitant, je vous demande « d'abord pardon de venir troubler la tranquillité « de votre belle matinée ; ma seule excuse est dans « l'importance d'une pressante affaire qui m'oblige « à désobéir à l'ordre cruel......... Il poussa alors un « profond soupir... qui m'exile loin de cette maison. »

Les joues de la tante passèrent au rouge foncé ; elle fut troublée et baissa les yeux, tandis que la nièce demandait d'une voix calme et claire :

« Une affaire avec nous, Herr Auditeur? Les « affaires militaires étaient seules de votre compé- « tence autrefois.

— Le militaire s'y trouve aussi mêlé, Mademoi- « selle.

— Ah ! dit la tante cruellement désabusée. »

Ce fut au tour de la nièce à paraître embarrassée et, d'un ton quelque peu décontenancé, elle fit la remarque suivante :

« Il est vraiment singulier que nous soyons mêlées « à une affaire militaire! Mais veuillez donc, je vous « prie, prendre un siége. »

L'Auditeur s'assit, secoua la tête, s'inclina comme pour demander pardon et pendant quelques secondes plaça son chapeau devant sa figure.

« Permettez-moi, Mesdames, de faire remonter « mon récit jusqu'au point qui me paraît nécessaire « pour me bien faire comprendre. Vous avez peut-« être entendu dire qu'hier au soir un prisonnier — « ce n'était réellement qu'un prisonnier militaire — « avait réussi, mais ce ne fut que pour quelques « heures, à franchir les murs de sa prison. Aussitôt « que la nouvelle en fut donnée par le canon « d'alarme, les sentinelles sur les ouvrages extérieurs « redoublèrent de vigilance et l'une d'elles décou-« vrit et arrêta un homme à la mine suspecte au « moment où il allait se glisser à travers une embra-« sure pour gagner la campagne. Or, cet homme, « quoiqu'il portât des effets bourgeois, n'était autre « que le chef de poste d'un des petits forts qui entou-« rent la ville. Il est sous le coup d'une grave accu-« sation de tentative de désertion, et de plus désigné, « par son capitaine, comme un homme capable de « faire un mauvais coup.

— Mais, Herr Auditeur, interrompit Pauline, « que pouvons-nous avoir à démêler avec un déser-« teur?

— Oserai-je vous prier très-humblement, Made-« moiselle, reprit-il, de ne pas interrompre mon « récit ?

« Cet homme fut donc conduit au poste où on lui « demanda :

« 1° Le motif qui l'avait poussé à abandonner son « poste.

« 2° La raison qui lui avait fait quitter son uni-
« forme pour endosser des effets bourgeois qui le
« couvraient si peu et le compromettaient si fort.

« 3° Enfin, le but de sa promenade nocturne sur
« les fortifications où il s'était fait arrêter.

« Il répondit, de l'air le plus calme, qu'une af-
« faire très-importante l'avait appelé dans la ville.

« La connaissance de ce fait m'est parvenue ce
« matin et j'ai eu à interroger le prisonnier et un
« autre Bombardier fortement soupçonné d'avoir
« prêté la main à la tentative de désertion.

« J'ai insisté tout particulièrement pour connaître
« la nature de l'importante affaire qui avait dé-
« terminé le Bombardier à commettre un acte aussi
« indigne que celui de l'abandon de son poste.

« Mais, figurez-vous, Mesdames, que je reconnus,
« dans l'accusé, l'homme qui était venu ici, dans la
« maison, hier au soir.

« Quand je l'interrogeai sur ce fait, il jura, par
« tous les Diables, que c'était une erreur de mes
« yeux et qu'il ne connaissait pas votre maison.

« Ce que je voulus bien faire semblant de croire,
« ajouta l'Auditeur en observant la physionomie des
« deux dames. »

A ces mots la tante et la nièce se regardèrent interdites.

« La suite de l'interrogatoire, poursuivit-il, m'ap-
« prit que mes yeux n'avaient commis aucune er-
« reur.

« Pour être d'un utile secours aux accusés et
« prouver que leur faute est plutôt une étourderie
« qu'une tentative de désertion, il est nécessaire
« que nous allions jusqu'au fond des choses afin de
« compléter l'interrogatoire, et — ajouta-t-il avec
« un regard scrutateur — de venir en aide aux
« pauvres soldats. Mais la réponse de l'accusé a été,
« comme je l'ai dit, tellement inadmissible et in-
« croyable que le soupçon de tentative de désertion
« ne sera que plus fondé devant le conseil de guerre.
« Je lui ai conseillé plusieurs fois, mais en vain,
« d'avouer tout avec sincérité et de produire des
« témoins. »

La petite Pauline qui avait écouté tout ce récit avec une grande anxiété, respira plus librement et dit :

« Eh bien! et après?

— Mon interrogatoire terminé, poursuivit l'Audi-
« teur, je pris à part chacun des canonniers. J'affir-
« mai à l'un d'eux que ses dépositions sauveraient
« le Bombardier de la forteresse, et il me raconta
« alors une très-singulière histoire.

— Une singulière histoire? répéta la tante.

— Oui, ma gracieuse dame, singulière en effet.

« Ce canonnier avoua qu'il avait accompagné le
« Bombardier à la ville, où ce dernier avait quitté
« son uniforme pour prendre des habits bourgeois.
« Un billet doux lui avait été confié et il l'avait
« porté à son adresse, tandis que son ami, l'autre

« et les produire devant le Conseil de guerre.......
« fatale affaire !.......... Mais au fait, ajouta-t-il
« après un instant de réflexion, oui..... c'est
« cela...... tout peut s'arranger ainsi. En suppri-
« mant l'interrogatoire du canonnier, le Bombardier
« reste sous le coup d'une tentative de désertion et il
« est condamné....... grand dommage vraiment pour
« un pareil gaillard...... à aller passer deux ans
« peut-être dans une maison de détention. L'autre
« subira sans doute six semaines de prison et, ajouta-
« t-il en adressant un doux regard à la tante,
« apprendra ainsi à ne plus s'introduire à l'avenir
« dans la société de personnes respectables. »

La tante émue et troublée baissa les yeux sur sa tasse à café.

Cependant Pauline s'était levée subitement et regardait l'homme de loi d'un air dédaigneux :

« Mais le Bombardier peut dire où il est allé et le
« Conseil de guerre reconnaître que les jeunes gens
« n'ont commis qu'une étourderie....... Quelle serait
« en ce cas leur punition ?

— En ce cas, répondit l'Auditeur, ils ne subi-
« raient que de légères punitions. Celui qui était
« de garde ne serait puni, sans doute, que de trois
« ou quatre semaines de prison, et l'autre, auquel
« on ne peut réellement rien reprocher, en serait
« quitte avec quelques jours de salle de police que
« lui infligerait son capitaine.

— Je vous remercie beaucoup, Herr Auditeur,

répondit la jeune fille en se dirigeant vers la porte, après avoir fait une légère révérence.

— Que vas-tu faire Pauline? s'écria la tante.

— Qu'allez-vous faire, Mademoiselle Pauline? « demanda Herr Schmidt en se levant précipitam- « ment.

— Rien d'extraordinaire, répondit la jeune fille, « rien d'extraordinaire, chère tante. Je vais seule- « ment raconter à mon père toute l'histoire avec la « plus grande sincérité et le supplier d'intercéder en « faveur des jeunes gens.

— Oh! dit l'Auditeur.

— Dieu du ciel! s'écria la tante en se levant de sa « chaise. Tu veux donc me trahir auprès de ton « père?

— Certes non, répliqua Pauline, je vous mettrai « en dehors et je prendrai tout sur moi. Je puis bien « avoir été remarquée par le jeune Bombardier? « Ce n'est pas ma faute s'il a eu l'audace de m'écrire, « et lors même que j'aurais à supporter le poids du « courroux de mon père, j'aimerais encore mieux « cela que d'être la cause du malheur de deux « hommes.

— Mais, Herr Auditeur, dit la tante désolée, « cela n'est pas possible; nous ne pouvons y con- « sentir. Je connais mon frère. Il parlera lui-même « à ces hommes, et des individus si vulgaires ne se « feront pas le moindre scrupule de me trahir, moi, « malheureuse femme!

— Comment, chère tante, si mon père interrogeait « des individus si vulgaires, vous appelleriez trahison « le récit sincère qu'ils feraient, de tout ce qui s'est « passé, pour ne pas subir une terrible punition?.... « Je me tairai cependant, mais à cette condition, « toutefois, que le Herr Auditeur trouvera un autre « moyen : car je ne veux pas qu'ils soient sévère- « ment punis pour une pareille plaisanterie.

— Mademoiselle, reprit très-gravement Herr « Schmidt, je suis vraiment peiné que vous nommiez « plaisanterie, une faute de ce genre. Le soldat qui « abandonne son poste commet un véritable crime.

— En temps de guerre, fort bien, riposta la jeune « fille. Mais décidez-vous, Herr Schmidt, ou je vais « trouver mon père. »

La décision était très-difficile à prendre. Les hommes de loi, en effet, ne trouvent jamais assez de coupables et ne laissent échapper que difficilement un sujet à procédure. On comprend donc l'hésitation de l'Auditeur à renoncer à une affaire aussi importante que celle d'un abandon de poste avec légère teinte de désertion. De plus, il se croyait obligé de ne pas épargner l'autre accusé, ce simple Bombardier qui avait osé s'approcher de l'aimable adorée.

Cependant une nouvelle complication devait lui épargner la peine de prendre une résolution.

Une voix bien connue se fit entendre dans le corridor et les trois assistants s'écrièrent en même temps :

« Ciel, mon frère !

— Mon père !

— Le Herr Conseiller!

— Que faire? dit l'Auditeur.

— Oui, que faire? répéta la tante confuse, que dire à mon frère?

— Dites-lui, Herr Auditeur, reprit la jeune fille « avec gravité et énergie, dites-lui qu'ayant pris à cœur « son admonition et compris qu'elle avait été faite « dans votre intérêt, vous êtes venu ici pour faire « vos adieux à ma tante. »

Au même instant entrait le Conseiller : il s'arrêta surpris sur le seuil de la porte et son visage enjoué et aimable devint sérieux et sévère.

Pauline ne laissa pas à son père le temps de traduire sa mauvaise humeur par des paroles et le prit aussitôt à part.

Lorsque le Conseiller avait ouvert la porte, il était suivi d'une autre personne qui avait disparu comme l'éclair en apercevant le Herr Auditeur Schmidt.

« Ah, s'il en est ainsi, à la bonne heure ! dit tout « bas le Conseiller. J'en suis enchanté....... Herr « Auditeur, je vous souhaite le bonjour. Mais — il se « tournait en même temps du côté de la porte — où « donc est passé mon jeune criminel?

— Un criminel, mon père! dit en riant Pauline.

— Un criminel, et de la pire espèce encore ! ajouta « le Conseiller, car il vient de franchir les murs « de sa prison !

« On m'annonce, il y a une demi-heure à peine,
« qu'un jeune homme demande instamment à me
« parler. Je fais entrer ; c'est un militaire, un fort joli
« garçon, je vous assure, et je suis frappé de sa phy-
« sionomie qui ne m'est pas inconnue. Il me pré-
« sente une lettre dont le papier semble jauni par
« le temps. Quelle émotion j'éprouve après l'avoir
« ouverte ! Elle est signée du vieux capitaine Robert,
« dont la mort remonte déjà à deux ans ; il me
« recommande son neveu qui va embrasser la car-
« rière militaire. Je regarde la date, et parbleu ! la
« lettre était écrite depuis plus de deux ans. Je
« me fais expliquer le fait, et j'apprends ensuite une
« histoire on ne peut plus burlesque.... Mais, dit-il
« en s'interrompant, où diable est donc passé le
« jeune homme que je voulais vous présenter....
« C'est cela, c'est cela ! et il se mit à rire de bon
« cœur. Il aura vu par la porte entr'ouverte le Herr
« Auditeur Schmidt et aura pris la poudre d'escam-
« pette. Vous ferez semblant de ne pas le voir....
« Eh bien, arrivez donc enfin ! cria-t-il du seuil
« de la porte. Vous êtes sous ma sauvegarde et le
« Herr Auditeur Schmidt ne vous verra pas.»

Ce dernier avait regardé d'un air stupéfait les deux dames pendant le joyeux récit du Herr Conseiller, et la petite Pauline avait paru visiblement troublée.

Pour ne pas laisser plus longtemps le lecteur dans l'incertitude, apprenons-lui que c'était le

Bombardier Robert lui-même qui entrait et saluait toute la société, non sans éprouver quelque embarras. Nous ferons connaître, dans les chapitres suivants, le moyen qu'il avait employé pour s'évader de sa prison.

Le Bombardier avait très-bon air. Il portait le bel uniforme que nous avons déjà décrit; un ceinturon blanc verni, auquel était suspendu un sabre d'acier poli, serrait sa taille dont il faisait ressortir l'élégance.

L'Auditeur Schmidt essayait un sourire gracieux et il y réussissait d'autant moins qu'il remarquait, à son grand déplaisir, que le svelte jeune homme, à peine entré, avait trouvé grâce même aux yeux de la tante.

Pauline restait aussi muette que l'Auditeur, mais pour un autre motif, et le Conseiller continuait à rire de tout son cœur de la folle, folle jeunesse.

« Cher Herr Auditeur Schmidt, dit-il en se tour-
« nant vers celui-ci ; il nous faut aider ce pauvre
« garçon à sortir de sa prison. Vous pouvez beau-
« coup pour cela. J'ai tenu à vous présenter moi-
« même ce jeune homme, le neveu du vieux Capi-
« taine Robert, qui était un de mes meilleurs amis.
« Maintenant que la présentation est faite, dit-il
« en se tournant vers le Bombardier, je vais agir
« aussi en tyran militaire. Je vous ordonne de vous
« rendre immédiatement à la prison et d'y rester
« jusqu'à nouvel ordre. »

CHAPITRE XVII

Touchante rencontre de camarades et habiles tentatives de corruption qui semblent devoir réussir.

Nous sommes réduits à la triste nécessité de faire passer le bienveillant lecteur de ce confortable intérieur dans un lieu moins agréable, et de le ramener au jour précédent.

Nous quittons une chambre bien chauffée et dont le parquet disparaît sous les tapis moëlleux pour conduire le pauvre lecteur au petit point du jour, dans une rue froide et couverte de neige, à la suite de trois individus revêtus d'uniformes militaires.

L'un d'eux portait la tenue du jour, le shako sur la tête, le sabre au côté et les bruyants éperons aux bottes. Les deux autres étaient vêtus de vieilles vestes râpées, de pantalons usés et avaient pour coiffure le simple bonnet de police.

L'un de ces derniers marchait très-lentement, sans doute à cause de son embonpoint, l'autre semblait ralentir le pas à dessein. Ils ne paraissaient pas très-pressés d'arriver au but qui leur avait été désigné.

Ce but, en effet, n'avait rien de bien attrayant. C'était un ancien couvent de nonnes de sainte Agathe qui avait servi autrefois d'asile à de malheureuses religieuses. Converti aujourd'hui en une calme et

hospitalière prison militaire, il ne recevait plus que d'infortunés jeunes gens. Les bâtiments avaient un aspect triste et peu rassurant. Construits primitivement pour un couvent de femmes, ils n'avaient été percés que de rares et étroites fenêtres. Ces quelques ouvertures étaient masquées aujourd'hui par des espèces d'entonnoirs de planches que l'on pouvait prendre de loin pour de gigantesques nids d'hirondelles.

Les trois personnages arrivèrent enfin devant une porte qui s'ouvrit en grinçant et se renferma aussi gracieusement derrière eux. Ils pénétrèrent dans un sombre corridor. A leur gauche se présenta une porte entr'ouverte. Un bruit confus d'armes et de voix d'hommes s'échappait par cette ouverture. La vue du corridor n'avait rien de réjouissant; il était construit en pierres de taille, et les portes, formées d'épais et solides madriers de chêne, étaient encore garnies de traverses de fer. Un air méphitique régnait dans tout l'intérieur. L'eau suintait à travers les pierres et ruisselait le long des murs.

La porte entr'ouverte était celle du corps-de-garde de la prison. Le chef de ce poste — c'était un sous-officier d'infanterie — fit aussitôt allumer la chandelle pour prendre connaissance des billets d'écrou que lui présenta le compagnon de route des Bombardiers.

Le fantassin était un de ces hommes que le soldat, dans son langage familier, nomme : *pied-de-*

banc, et qui n'ont jamais porté sur le corps un seul fil de toile ou de coton qui ne soit sorti du magasin du régiment. Le grade de sous-officier est leur bâton de maréchal.

Il déplia le premier billet et lut : « Bombardier Schlipfel de la b.......

— C'est Tipfel, je vous prie,» interrompit ce dernier.

Le sous-officier d'infanterie lui lança un regard de travers et continua :

« Par l'ordre du Commmandant de place, mis en « prison préventive pour tentative de désertion de « sa batterie.......

« Ah, ah ! un déserteur !

— Ecoutez, répliqua Tipfel avec le plus grand « calme, si j'attachais la moindre importance à « l'opinion que peut avoir de moi un sergent d'in- « fanterie, je saurais bien vous demander raison de « ce mot déserteur ; mais vraiment......

— Le prisonnier est invité à retenir sa langue, « dit le chef de poste ; il n'a pas le moindre sujet de « faire ici le fanfaron. »

Puis il ouvrit le deuxième billet :

« Le Bombardier Robert, soupçonné d'avoir prête « la main à la tentative de désertion, est mis pareil- « lement en prison préventive...

— Müller ! dit-il en se tournant vers un des « fantassins, va appeler l'Inspecteur qui doit cof- « frer les coupables. »

Et sans daigner faire plus longtemps attention

aux deux Bombardiers, sans même les inviter à s'asseoir, ce qu'il aurait dû faire au moins par simple camaraderie, il se mit à sa table, et écrivit sur le cahier du poste les noms et grades des prisonniers. Tipfel se trouvait à côté de lui ; il jeta les yeux sur le cahier, et fit cette remarque de l'air le plus ironique qu'il put prendre :

« Je crois fort que c'est Bombardier qu'il faut « écrire, et non Pompartier. »

Robert partit d'un grand éclat de rire et courut à la table pour admirer l'orthographe du fantassin. Il aurait fallu voir le sous-officier se redresser de toute sa taille, et interpeller les Bombardiers qui ne répondaient rien.

Qui sait comment tout cela se serait terminé, si on n'avait entendu des pas pesants résonner sur les dalles du corridor, et une certaine petite toux sèche qui annonçait S. M. le Roi des rats.

« Hé ! hé ! fit-il avec un rire diabolique dès « qu'il fut entré :

« Une paire de blancs-becs de l'artillerie ! Je me « réjouis vraiment de faire leur excellente connais- « sance. Vous serez fort bien chez moi. Hé ! hé ! « surtout parce que, dès votre arrivée, vous cher- « chez querelle au sous-officier de garde. Aussi vous « logerai-je sous le toit ! hé ! hé ! où l'on entend sif- « fler les anges !

— Ils sont condamnés à la prison préventive, « dit en grondant le fantassin. — Désertion !

— Ah ! voyez-vous cela, voyez-vous cela ! Déser-
« tion ! répondit le vieux avec un rire qui fit faire à
« son visage une horrible grimace sous son bonnet
« de coton blanc. Prison préventive ! quelle joie !
« quelle joie de me trouver en si bonne compagnie !
« hé ! hé ! »

Fouillant alors dans un énorme trousseau de clés, il se dirigea vers un enfoncement du corps de garde où se trouvait une porte massive, et ne parvint qu'avec de grands efforts à faire jouer la clé dans la serrure.

Mais avant de tirer les deux verrous, qui la fermaient en haut et en bas, il se retourna vers les deux prisonniers :

« Ah diable ! dit-il en ricanant, moi qui
« allais oublier de m'assurer si ces Herrs ne portent
« pas sur eux des objets prohibés : comestibles, bois-
« sons, livres ! Procédons sur-le-champ à la visite.
« Hé ! hé ! »

Et il se mit à promener ses doigts osseux dans tous les sens sur le volumineux Bombardier.

« Herr sous-officier d'infanterie, dit-il alors,
« voulez-vous visiter l'autre prisonnier ? Hé ! hé ! »

Dans l'intention d'obéir à cette invitation, le sous-officier s'avança vers le Bombardier Robert. Mais celui-ci lui lança ces mots d'une voix contenue, et pleine de colère :

« Herr ! n'avancez pas à plus de trois pas de
« moi. S'il faut que je sois fouillé, c'est ce digne

« homme qui s'en chargera ; mais je défends à vos « doigts de s'approcher de mon corps.

— Qu'est-ce donc ? demanda le Roi des rats, « lorsque le sous-officier eut lâché un gracieux : « mille tonnerres ! »

— Certainement, répondit le rusé Bombardier, « je pense que l'on peut bien se laisser fouiller, — « chose certes toujours très-désagréable, — par un « digne et brave sergent, par un héros décoré de la « croix et de divers ordres ; mais les doigts d'un « pareil ..... ne doivent pas profaner ma personne.

— Assurément, hé ! hé ! dit en riant le Roi des « rats, un vieux et brave sergent, blanc-bec ! et qui « est allé au fond de la Russie !

— Nous avons tous pour vous le plus profond « respect, on peut le dire, répondit le Bombardier « Robert, et de votre part, rien ne nous froisse. »

Ce fut son tour à subir la visite que fit avec le plus grand soin l'Inspecteur, qui n'était pas assez sot pour prendre comme argent comptant les flatteries du Bombardier. Il visita la veste, fit glisser lentement ses mains tout le long des jambes et, lorsqu'il arriva aux bottes, il poussa un énergique et furieux grognement :

« Hé ! hé ! s'écria-t-il, je m'en doutais, je m'en doutais, je m'en doutais ! Ce blanc-bec a un « flacon d'eau-de-vie... Que dit le règlement ? Hé ! »

Le Bombardier Robert porta les mains à ses bottes d'un air étonné et dit :

— Que le diable m'emporte si je me doutais de « pareille chose! Il faut que ce flacon, placé hier « dans ma poche pour l'exercice, ait glissé jusque « dans ma botte!

— Oui, c'est cela, dit le Roi des rats en colère; « qu'il ait glissé jusque dans la botte! Veuillez me « le passer.

— Puissé-je en cela vous faire plaisir! répondit « Robert.

— Me faire plaisir! hé! hé! dit en riant l'Ins- « pecteur. Nous allons le mettre en dépôt! Et main- « tenant, en avant... marche... et en prison!

« Ces Herrs ont sans doute du pain? A moins « qu'ils ne veuillent se passer de manger jusqu'à « demain?

— Le Herr Inspecteur, répondit Robert, aura « sans doute la bonté de nous laisser parvenir quel- « ques provisions, ainsi que l'autorise le règlement.

— Très-naturellement, ajouta celui-ci, comme « l'autorise le règlement. Hé! hé! des comestibles, « mais pas de boissons spiritueuses. Maintenant, « suivez-moi! »

Tous les deux suivirent le Roi des rats et pénétrèrent, par la porte qu'il venait d'ouvrir, dans un corridor éclairé seulement par une lumière trouble, et à l'extrémité duquel se trouvait le local affecté aux détenus préventivement.

« Faut-il vous donner un homme de garde? « cria le sous-officier d'infanterie à l'Inspecteur.

— Hé ! hé ! Que peut donc craindre un vieux « brave sergent ? hé ! hé ! »

Aussitôt que les trois personnages se trouvèrent seuls dans le corridor, le Bombardier Robert se tourna vers le Roi des rats, et lui dit aussi respectueusement que possible, en lui glissant dans la main un petit papier plié :

« Vous me permettrez bien, Herr Inspecteur, « de vous faire les avances pour les dépenses du dé- « jeuner, du souper, etc..., et il ajouta :

« Nous ne voudrions pas, pour tout l'or du monde, « passer pour des déserteurs à vos yeux ; aux yeı « d'un brave sergent. Nous sommes des homm « très-paisibles qui n'avons commis qu'une pet « étourderie. D'ailleurs, l'interrogatoire de demain « vous le fera connaître. Vous êtes un homme d « prit, et comprenez très-bien qu'on fasse une plai- « santerie. »

Le Roi des rats se sentit infiniment flatté du papier glissé dans sa main et des paroles qui l'accompagnaient. Sa voix se radoucit beaucoup, et il dit aux deux Bombardiers, en les faisant entrer dans le local des détenus préventivement :

« Nous allons voir, nous allons voir ce que l'on peut faire. »

Après avoir fermé la porte sur eux, il déplia le petit papier, et fut agréablement surpris de voir briller une pièce d'or.

« Hé ! hé ! murmura-t-il. Cinq thalers et vingt

« groschens d'argent ! Le blanc-bec doit être de « bonne famille... d'une bonne famille ! »

Dans cette disposition d'esprit, il rentra dans le corps de garde, où le sous-officier d'infanterie, encore tout irrité, lui dit :

« Savez-vous, Herr Inspecteur, que voilà une « paire de fameux sacripants ? Ce sont deux gaillards « qu'on devrait pouvoir fendre en quatre !

— Mon cher Herr sous-officier, lui répondit « l'Inspecteur, il faut qu'à mon exemple vous appre- « niez à traiter les gens selon leur manière d'être ! « Il n'est pas toujours bon d'être grossier ! Hé ! hé ! « Faites en votre profit, Herr sous-officier. D'après « l'ordre du commandant de place, personne n'a le « droit de traiter les prisonniers avec grossièreté. « Hé ! hé ! Et pas même l'Inspecteur. »

En prononçant ces derniers mots, il sortit en fermant la porte avec tant de force qu'elle trembla sur ses gonds, laissant le sous-officier d'infanterie, qui le suivait du regard, immobile d'étonnement et de stupéfaction.

CHAPITRE XVIII

Dans lequel le lecteur fait connaissance avec l'intérieur d'une salle de détenus préventivement. Il y apprend en peu de mots l'histoire des prisonniers. — Plus tard il assiste à leur repas.

Bien que ce livre ait pour titre *Aventures de corps de garde*, nous n'en prions pas moins le bienveillant lecteur d'entrer avec nous dans une salle de détenus préventivement. Au reste, cette salle a beaucoup de rapport avec un corps de garde, et, pour parler plus exactement, elle tient tout à la fois du corps de garde et de la prison.

Ce lieu a de commun avec la prison, d'abord le nom et ensuite l'immense inconvénient de priver momentanément ses habitants de la liberté. Mais hélas! combien de malheureux ne sont que trop avertis, par les nombreux interrogatoires qu'ils subissent, qu'une prison beaucoup plus dure les attend et pour de longs mois!

Dans une salle de détenus préventivement, on ne trouve rien qui ressemble à ces tristes mesures de rigueur prises contre les condamnés à la prison ou au cachot. Les détenus ont un bon lit de camp semblable à celui d'un corps de garde et peuvent se procurer par la voie de l'Inspecteur, à beaux deniers

comptants bien entendu, toutes sortes de friandises militaires telles que : Pommes de terre avec sauce à l'ognon, rôtis marinés, saucisses fumées, etc........

On comprend d'ailleurs aisément que ces aliments sont apprêtés de la manière la plus grossière, sans excès de propreté, et que l'on ne doit pas chercher dans la salle le plus petit comfort.

Cette partie de la prison de Ste Agathe était un caveau de moyenne grandeur, et les antiquaires qu'on y avait quelquefois enfermés, car il s'en trouve aussi parmi les militaires, soutenaient qu'il avait été autrefois une petite chapelle attenant à l'église. Un pilier massif supportait la voûte, complétement noircie par la fumée des lampes et par des vapeurs de toutes sortes. Deux côtés des murs étaient garnis de longs lits de camp sur lesquels les habitants de ce local, étendus les uns à côté des autres, se livraient aux douceurs de la conversation.

A environ six pieds du sol, étaient suspendues deux lampes qui paraissaient toujours sur le point de s'éteindre.

Cette pièce avait deux issues; l'une, par laquelle nos Bombardiers étaient entrés, communiquait avec le corps de garde; l'autre, située du côté opposé, était fermée par une petite porte de fer et servait à l'Inspecteur comme nous le verrons plus tard.

La conversation qui était assez animée, lorsque les deux Bombardiers firent leur entrée dans le caveau, s'arrêta tout à coup et ne reprit que lorsque

nouveaux et anciens hôtes eurent été réciproquement présentés. Celui qui accomplit ce devoir de société était un vieux sous-officier d'artillerie enfermé depuis quatre semaines sous l'inculpation de voies de fait envers son supérieur.

On n'aura pas de peine à croire qu'une bonne place fut cédée aux Bombardiers Tipfel et Robert, car leur aventure, depuis l'évasion du prisonnier, jusqu'à l'arrestation de Tipfel sur la lunette, avait déjà pénétré sous ces sombres voûtes.

« Mille bombes! s'écria le sous-officier d'artil-
« lerie, que j'aurais donc voulu voir le gaillard lors-
« que la grille lui fut fermée au nez! Peste! Tipfel,
« vous avez une fameuse présence d'esprit!

— Et je m'en flatte, » répondit celui qui recevait ce compliment. Puis, à la lumière douteuse qui régnait dans le caveau, il chercha à étendre, aussi bien que possible, la masse de son corps sur le dur lit de camp; après quoi, à la demande générale, il raconta son aventure de la veille depuis A jusqu'à Z; mais, en homme discret, il ne cita aucun nom de personne ni de rue.

La société se composait de ce vieux sous-officier; d'un sergent-major d'infanterie accusé d'avoir fait trop intime connaissance avec l'argent déposé par les hommes entrant à l'hôpital; d'un tambour, fort mauvais drôle, qui, pour deux groschens d'argent par jour, avait loué sa caisse à un de ses amis qui était montreur de chameaux; puis encore de

fantassins, d'un hussard et d'un pionnier qui se trouvaient là pour de petites peccadilles.

« En réfléchissant sérieusement à ce qui vous « arrive, dit le sergent-major, je vois que tout dé- « pendra de la manière dont votre maréchal-des- « logis-chef fera établir votre feuille de renseigne- « ments. Je connais cela, moi. S'il veut vous mettre « des bâtons dans les jambes, avec cet Auditeur, qui « a le diable au corps, vous êtes sûrs de vos quatre « semaines de camisole rouge et grise.

— Ou bien, dit le tambour d'une voix enrouée, « vous serez condamnés à six semaines de cachot : ce « qui serait encore plus terrible.

— Que le diable t'emporte! tambour! cria le « sous-officier. Ne vaut-il pas mieux supporter six « semaines de lattes (1) que de porter la honteuse « camisole grise!

— Permettez, cher Herr sous-officier, avez-vous « déjà supporté les lattes? lui demanda le tambour « et, sur sa réponse négative, il ajouta : C'est que moi, « voyez-vous, j'en puis parler savamment. Je n'ai « été qu'une fois condamné aux lattes, et pendant « huit jours seulement, et, quoique tous les trois « jours, selon le règlement, je fusse autorisé à cou- « cher dans mon lit, je me trouvai cependant si

(1) Les lattes. — Cachot noir dont le parquet est formé de lattes triangulaires présentant une arête à la partie supérieure. Ces lattes se trouvent espacées de quelques centimètres et les hommes sont nus sur ce parquet à claire-voie.

« épuisé, si épuisé que le docteur a dit, en parlant « de moi à un camarade : Soignez-le bien ; le pauvre « diable n'en reviendra pas !

— Eh bien ! répondit le sous-officier, au nom du « diable alors, plutôt mourir que souffrir la hon- « teuse camisole !

— Si l'on arrive à prouver que le soufflet a été « donné, glissa méchamment le sergent-major, il « pourrait vous arriver aussi d'y perdre vos galons.

— Je n'ai connaissance d'aucun soufflet donné, « reprit le sous-officier. Toute cette histoire n'est « qu'une exécrable calomnie.

— Quelle est donc cette histoire, cher Herr « sous-officier? demanda Tipfel.

— Ce n'est qu'une véritable malédiction, répondit « celui-ci. Jugez-en vous-mêmes.

« J'avais attrapé huit jours de prison pour une « bagatelle. Ma punition terminée, je me rends chez « le Capitaine pour me présenter à lui. Son ordon- « nance et son domestique étant absents, j'entre « tout droit dans sa chambre, je ferme la porte der- « rière moi, et, par je ne sais quel tour diabolique, « un bouton de ma tunique s'accroche de telle façon « à la clef qu'elle tourne deux fois sur elle-même. « En ce moment, le Capitaine, comme en proie à une « conscience bourrelée, se lève en sursaut et me crie : « Herr ! pourquoi fermez-vous la porte à double « tour? Dans son brusque mouvement il fait tomber « un livre à mes pieds ; je me précipite pour le

« ramasser; le Capitaine pousse alors des cris d'en-
« ragé, et pour mon malheur, le diable, qui s'en mêle,
« fait entrer le domestique par une autre porte........
« Et me voici priant Dieu de me venir en aide. »

Ce récit les fit tous éclater de rire, et le petit tambour, qui avait toujours présent le souvenir des huit jours de lattes, se mit à dépeindre l'engourdissement progressif des membres, après seulement deux heures passées sur les angles aigus de ces planches, et les insupportables douleurs que ressentent toutes les parties du corps sans exception.

« Quelqu'un de vous, Herrs, sait-il, demanda
« le sergent-major, après quelques minutes de silence,
« de quelle manière le prisonnier a réussi à s'évader
« hier? Il faut que ce soit un gaillard bien adroit! »

— Il l'est beaucoup, en effet, dit un Dragon
« qu'on venait d'introduire dans la salle. Pendant
« le travail, il s'est laissé tomber du haut du rempart
« si légèrement et si adroitement que personne ne
« s'en est aperçu.

— J'étais encore sergent, dit le sergent-major,
« et nous occupions la petite forteresse de F...,
« quand nous vîmes arriver un nouveau commandant
« auquel on pouvait bien appliquer le nom de balai-
« neuf : car, comme le balai-neuf du proverbe, il
« faisait place nette derrière lui. Ce n'étaient que
« rondes et patrouilles dans le fort. Il était arrivé
« plusieurs fois sous l'ex-commandant, un vieux
« serviteur, que des prisonniers à la chaîne et des

« épuisé, si épuisé que le docteur a dit, en parlant « de moi à un camarade : Soignez-le bien ; le pauvre « diable n'en reviendra pas !

— Eh bien ! répondit le sous-officier, au nom du « diable alors, plutôt mourir que souffrir la hon- « teuse camisole !

— Si l'on arrive à prouver que le soufflet a été « donné, glissa méchamment le sergent-major, il « pourrait vous arriver aussi d'y perdre vos galons.

— Je n'ai connaissance d'aucun soufflet donné, « reprit le sous-officier. Toute cette histoire n'est « qu'une exécrable calomnie.

— Quelle est donc cette histoire, cher Herr « sous-officier? demanda Tipfel.

— Ce n'est qu'une véritable malédiction, répondit « celui-ci. Jugez-en vous-mêmes.

« J'avais attrapé huit jours de prison pour une « bagatelle. Ma punition terminée, je me rends chez « le Capitaine pour me présenter à lui. Son ordon- « nance et son domestique étant absents, j'entre « tout droit dans sa chambre, je ferme la porte der- « rière moi, et, par je ne sais quel tour diabolique, « un bouton de ma tunique s'accroche de telle façon « à la clef qu'elle tourne deux fois sur elle-même. « En ce moment, le Capitaine, comme en proie à une « conscience bourrelée, se lève en sursaut et me crie : « Herr ! pourquoi fermez-vous la porte à double « tour? Dans son brusque mouvement il fait tomber « un livre à mes pieds ; je me précipite pour le

« ramasser; le Capitaine pousse alors des cris d'en-
« ragé, et pour mon malheur, le diable, qui s'en mêle,
« fait entrer le domestique par une autre porte........
« Et me voici priant Dieu de me venir en aide. »

Ce récit les fit tous éclater de rire, et le petit tambour, qui avait toujours présent le souvenir des huit jours de lattes, se mit à dépeindre l'engourdissement progressif des membres, après seulement deux heures passées sur les angles aigus de ces planches, et les insupportables douleurs que ressentent toutes les parties du corps sans exception.

« Quelqu'un de vous, Herrs, sait-il, demanda
« le sergent-major, après quelques minutes de silence,
« de quelle manière le prisonnier a réussi à s'évader
« hier? Il faut que ce soit un gaillard bien adroit! »

— Il l'est beaucoup, en effet, dit un Dragon
« qu'on venait d'introduire dans la salle. Pendant
« le travail, il s'est laissé tomber du haut du rempart
« si légèrement et si adroitement que personne ne
« s'en est aperçu.

— J'étais encore sergent, dit le sergent-major,
« et nous occupions la petite forteresse de F...,
« quand nous vîmes arriver un nouveau commandant
« auquel on pouvait bien appliquer le nom de balai-
« neuf : car, comme le balai-neuf du proverbe, il
« faisait place nette derrière lui. Ce n'étaient que
« rondes et patrouilles dans le fort. Il était arrivé
« plusieurs fois sous l'ex-commandant, un vieux
« serviteur, que des prisonniers à la chaîne et des

« détenus s'étaient évadés, et le nouveau comman-
« dant avait juré, sur sa tête, que des faits de ce
« genre ne se représenteraient plus. Dès ce moment,
« les postes furent visités plusieurs fois chaque nuit,
« et il nous fallut fournir quarante hommes dans
« les mêmes postes où vingt hommes avaient paru
« suffire autrefois pour veiller sur les remparts. Il
« est vrai que nous avions aux fers de ces gaillards
« dont la vue seule donnait le frisson. Les trois
« quarts portaient sur la tête de grandes cornes de
« fer auxquelles pendaient des clochettes.

« Un jour nous devions passer une grande revue
« de notre Général-Inspecteur. Le Commandant ne
« voulant, ni laisser dans le fort la troupe nécessaire
« pour surveiller les travaux, ni accorder une heure
« de repos aux prisonniers, ordonna qu'ils iraient
« entasser une grande quantité de briques déposées
« sur le terre-plein d'une petite redoute, si bien
« entourée de murs élevés et de fossés pleins d'eau
« que l'on ne pouvait avoir à craindre la moindre
« tentative d'évasion. Le lendemain, jour de la revue,
« les prisonniers furent conduits, au point du jour,
« dans la redoute. Ils y furent enfermés et gardés à
« vue par une douzaine de soldats répartis sur le
« pourtour de l'ouvrage.

« Sous les yeux d'un sous-officier de pionniers, les
« briques furent prises une à une, essuyées et repla-
« cées de manière à élever un nouveau tas de forme
« régulière. Dans l'après-midi, lorsque la revue fut

« terminée, le Commandant envoya un renfort de « vingt hommes pour ramener les prisonniers dans « leurs cachots; mais, ô prodige! lorsqu'ils descen- « dirent un à un les pas de souris(1), on n'en trouva « que trente-neuf au lieu de quarante.... Celui qui « manquait à l'appel était le plus féroce de toute la « bande.

« Avant de rendre compte de l'évasion, on fouilla « toute la redoute, sans négliger même des trous où « une souris seule eût pu se cacher, et la fouille était « d'autant plus facile à faire que l'ouvrage ne se « composait que de quatre murs sans aspérités et « d'un terre-plein parfaitement uni sur lequel on ne « voyait que le nouveau tas encore enveloppé de la « poussière produite par l'opération. On ne trouva « rien. On en donna alors avis au Commandant qui « arriva écumant de rage. Il fit prendre les armes « à un bataillon pour aller visiter toute la campa- « gne, qui ne présente ni un arbre, ni même un « buisson, jusqu'à un mille des glacis du fort. On « ne trouva rien.

« La gendarmerie fit d'actives recherches dans « tout le pays environnant pendant une semaine; le « gaillard fut introuvable.

— C'est prodigieux! dit Tipfel, et n'a-t-on jamais trouvé trace de son passage?

(1) Pas de souris. — Etroits escaliers de pierre qui conduisent des fossés sur le terre-plein des ouvrages.

— Eh si, vraiment! dit en riant le sergent-major.
« Lorsque, quelques jours après, on revint dans la « redoute, on découvrit, dans le nouveau tas de bri- « ques, un trou par lequel un homme avait bien pu « sortir et alors tout s'expliqua.

— Ma foi, dit le vieux sous officier, ce n'est vrai- « ment pas mauvais.

— Mais je le pense bien, répondit le sergent-ma- « jor. Représentez-vous le gaillard se laissant en- « châsser, pendant le travail, dans ce mur de briques, « et y restant toute la nuit et peut-être tout le jour « suivant. On n'entendit plus jamais parler de lui. »

Un bruit à la petite porte de fer interrompit la conversation, et l'Inspecteur apparut, suivi d'une robuste servante qui portait des provisions pour satisfaire aux exigences gastronomiques des prisonniers.

Le sergent-major se fit servir une salade de pommes de terre au lard; aussi fut-il traité avec beaucoup d'égards.

Le vieux sous-officier demanda une saucisse fumée, que la grosse servante lui montra d'une main pendant qu'elle tendait l'autre pour recevoir l'argent en échange.

Le petit tambour exprima le désir d'obtenir pour trois deniers de beurre et ne reçut que cette réponse :

« Savourez votre pain sec! » Puis, d'un air goguenard, le Roi des rats ajouta :

« On dort très-mal sur du beurre, hé hé! mon « cher tambour! Il vous faut perdre un peu cette

« habitude de faire bonne chère. J'en suis vraiment « bien fâché pour votre belle voix enrouée. »

Nos deux Bombardiers s'en rapportèrent complétement, pour la composition de leur souper, à l'Inspecteur, qui les traita avec d'autant plus de considération.

Ils se mirent à l'écart dans un coin de la salle et un entretien animé s'engagea entre eux.

« Qu'as-tu donc fait de la fameuse lettre de re« commandation? demanda Tipfel à son collègue. « Nous allons, sans doute, pour la nuit gagner un « autre gîte : car c'en est fait de moi, si je reste ici, « dans ce maudit trou, jusqu'à demain. Songe donc, « cher petit homme, ajouta-t-il d'une voix presque « caressante, que je n'ai pas fermé l'œil de toute la « nuit passée. Allons, ami, prends-en quelque souci.

— Si le long Edouard ne s'est pas joué de moi, « répondit Robert en tirant de sa poche une petite « lettre, voici ce qui nous sauvera. Il lut sur l'a« dresse : « A Mademoiselle Nanette M.... » Mais il « faudrait que le maudit Roi des rats me laissât seul « quelques instants avec la servante.

— J'ai une idée, Robert, dit tout à coup l'épais « Bombardier. Je vais aller me placer auprès de la « porte, et je ferai apporter ici la part du souper par « la servante, que tu persuaderas avec ton infaillible « procédé habituel. »

Ce qui fut dit, fut fait.

Tipfel se porta à la rencontre du Roi des rats, prit

lentement son assiette et dit à la servante d'aller porter l'autre à son ami dans le coin où il était resté.

Elle revint presque aussitôt tenant sa main gauche sous son tablier.

Tipfel alla ensuite s'installer auprès de son ami qui lui glissa à l'oreille : « Tout va bien. »

Et nos deux affamés se précipitèrent avec furie sur une épouvantable salade de harengs, renforcée d'un gros morceau de jambon que le Roi des rats leur avait fait servir. Comme pour encourager les assaillants, on entendit au dehors résonner le tambour. Il était neuf heures, en effet, et on battait la retraite dans tous les coins de la ville.

CHAPITRE XIX

Dans lequel on voit arriver tout ce qui peut concourir à compléter cette première partie de l'histoire, ainsi qu'il convient à un chapitre qui termine le premier volume d'un ouvrage.

Le souper de la prison à peine achevé dans les dispositions que nous venons de décrire, chacun fit ses préparatifs de toilette pour passer le moins mal possible la longue nuit sur le dur lit de camp. Ceux qui retirèrent leurs vestes ou tuniques les placèrent sous la partie du corps qui devait le plus souffrir de la dureté des planches.

Le sergent-major, qui se nourrissait bien, se servit de sa tunique comme d'un oreiller. Le vieux sous-officier, dont les reins étaient raides, plaça la sienne sous cette partie de sa personne. Le pauvre tambour enroué, qui tremblait de froid, se pelotonna comme un hérisson sous son uniforme court et étriqué, après avoir préalablement ôté ses bottes et fait descendre les jambes du pantalon dans lesquelles il enveloppa ses pieds, qu'il espérait par ce moyen réchauffer plus facilement.

Nos deux Bombardiers dialoguèrent encore un peu sur le succès probable de la lettre de recommandation, Nanette à qui n'était assurément pas inabordable, quoique fille du Roi des rats, et avec laquelle le long Edouard paraissait être dans une assez grande intimité. Sa recommandation devait avoir pour effet de décider le papa, par la fille, à accorder un meilleur gîte pour cette nuit aux deux Bombardiers.

« Sais-tu ce qu'il faut faire Tipfel? » murmura Robert :

« Prends cet escabeau pour t'élever à hauteur de « la lampe et fais comme si tu voulais la ranimer un « peu ; mais tu l'éteindras par accident — ce ne sera « pas chose difficile — afin que la petite porte ne re« çoive pas le moindre rayon de lumière. Puis tu iras « t'étendre sur le lit de camp et tu feras l'endormi. »

L'épais Bombardier fit ce qu'on lui avait indiqué, et, arrachant du lit de camp un vieux clou, il le plongea dans la lampe qui s'éteignit sans protester.

Les prisonniers le remarquèrent à peine, excepté le petit tambour, qui avait tellement froid sous son uniforme que ses dents claquaient.

« O mon Dieu ! dit-il en gémissant, dans cette « demi obscurité, le sombre caveau me paraît encore « plus effrayant. »

Le vieux sous-officier à moitié endormi grommela :

« Maintenant nous pourrions raconter de bien « belles histoires de revenants ! »

Le sergent-major, réveillé par ce dialogue, ajouta, qu'il ne les aimait pas le moins du monde et qu'il voulait dormir.

Le gros Bombardier se hissa sur le lit de camp, s y blottit le mieux qu'il put et fit l'endormi ainsi qu'on le lui avait recommandé. Il fut même si obéissant que bientôt le sombre caveau lui parut s'envelopper de ténèbres de plus en plus épaisses. Les faibles gémissements du tambour ne semblèrent plus arriver à son oreille que de loin et comme d'un autre monde, et le bruit même de la petite porte qui s'ouvrait ne put faire soulever ses paupières alourdies.

Mais sur ce lit horriblement dur, il fit moitié endormi, moitié éveillé, les plus terribles songes. Il voyait le prisonnier évadé s'attacher à ses pas, saisir les pans de son habit et l'attirer lentement à travers les barreaux de cette grille derrière laquelle, lui Tipfel, l'avait enfermé. Par cette opération, le malheureux Bombardier était aplati et allongé comme une barre de fer passée au laminoir. Puis c'était sur la

lunette qu'il se retrouvait, et il lui semblait éprouver encore la même sensation de froid. De la plaine où était son fort lui arrivait une bise glacée. La sentinelle d'Infanterie criait : Halte! Qui vive! Le malheureux faisait de vains efforts pour parler; il ne pouvait ouvrir la bouche! Il voulait fuir; ses pieds prenaient racine dans le sol.... Halte! Qui vive! criait la sentinelle une deuxième fois.

Et il sentait se poser sur sa poitrine la pointe de la baïonnette, qui allait l'embrocher comme un papillon, s'il restait toujours muet au troisième cri : Halte! Qui vive!

Dans cet instant désespéré, il fit un effort surhumain et poussa un formidable cri d'angoisse qui le réveilla.

« Mais tais-toi, donc, animal! lui dit son ami à « l'oreille. Tout va pour le mieux ; la servante est là « qui nous attend à la porte, et c'est ce moment que « tu choisis pour crier à réveiller tout le monde, « comme si on t'empalait. »

En effet, les voisins de Tipfel, à moitié réveillés, s'agitaient sur le lit de camp et faisaient entendre des plaintes et des gémissements à serrer le cœur.

« Faut-il, pour une si misérable caisse, disait en « sanglotant le tambour, que je sois ici couché en « chien de fusil (1)! »

(1) Couché en chien de fusil. — Expression qui veut dire, dans le langage du soldat, qu'on est couché les genoux sous le menton.

« O mon Dieu ! disait le sergent-major, pourquoi « l'homme n'a-t-il pas le pouvoir de supprimer « quelquefois une semaine de sa vie ! »

Le dragon faisait entendre ces mots entrecoupés de soupirs : « Si ma pauvre mère savait comme on « me traite ici ! O mon Dieu ! Et ma Lischen ! »

A ses côtés le hussard se plaignait aussi et, sous la voûte de cette prison, on n'entendait que plaintes et gémissements, comme au jour du jugement dernier.

Sur ces entrefaites, l'autre lampe s'éteignit à son tour et tout le caveau fut plongé dans une profonde obscurité.

Peu à peu cependant le calme se rétablit. Tipfel avait réussi, non sans peine, à se lever et il voulait absolument persuader à son ami qu'il était épuisé de fatigue et qu'il avait tous les membres brisés. Robert lui imposa silence et le traîna lentement à sa remorque. La petite porte de fer était ouverte et, lorsque les deux Bombardiers l'eurent franchie, elle fut refermée avec les plus grandes précautions. Tipfel respira enfin l'air libre, mais sans cesser de marcher à tâtons derrière son ami, qui le tenait toujours solidement par la veste.

Bientôt ils gravirent quelques marches et pénétrèrent dans une petite chambre dont la vue fit battre de joie le cœur du gros Bombardier et le laissa plongé dans une muette contemplation. Ce n'était pourtant qu'une petite pièce aux murs blanchis à la chaux ; mais en son milieu était dressée une

able couverte de bouteilles et de plats et, contre les nurs, étaient adossés deux excellents lits militaires vec paillasses, matelas, draps de toile bien blancs t couvertures de laine. Enfin la plus agréable tem- érature régnait dans cette chambre. Ah ! que tout ela touchait et réjouissait le gros Bombardier !

Pour avoir une juste idée de son ravissement, il ût fallu le voir s'avancer vers la table les deux nains posées sur le ventre, les yeux ouverts et éblouis omme ceux d'un enfant devant son premier cadeau le Noël.

Il ne reprit ses esprits que pour faire une très- euse révérence à une personne d'une santé ante, à une ronde jeune fille, mademoiselle Na- te M....., que Robert lui présenta comme l'ange gardien qui les avait transportés de l'enfer dans le paradis.

A cette comparaison poétique, la jeune personne prit à rire et le Bombardier Robert toussa légè- nt. La jeune fille n'était certes pas mal, et Tipfel se d t, tout ému, qu'il n'aurait jamais cru que le long Edouard eût de si avenantes et de si puissantes connaissances. Puis Robert la remercia en termes gracieux et tendres de la part qu'elle prenait à leur sort commun.

« C'est pour moi un grand plaisir, lui répondit-
« elle, que de pouvoir être agréable à un homme
« aussi aimable que le Bombardier Robert. »

Après ces paroles la jeune fille se retira et Robert

l'accompagna jusque dans le corridor. A son retour, Tipfel lui fit observer que son absence avait duré plus longtemps qu'il n'était nécessaire, et c'est en riant que Robert lui répondit :

« Cher Tipfel ! si tu savais quel sacrifice je fais à
« mon cœur, à cause de toi, tu te prosternerais à
« mes pieds ! Ah ! Edouard et Pauline peuvent bien
« me pardonner !... » ajouta-t-il en soupirant.

Tipfel, après avoir sablé quelques verres de vin, savouré plusieurs tranches de viande froide, émit l'avis, partagé aussitôt par Robert, qu'il était temps de se mettre au lit.

Celui qui n'a jamais langui dans une salle de tenus préventivement, pendant une froide nuit novembre, sur un dur lit de camp qui l'oblige à retourner à tout moment pour reposer une partie engourdie et endolorie; celui qui n'a pas éprouvé ce frisson glacial qui parcourt tout le corps de la tête aux pieds; celui qui ne s'est pas trouvé l'estomac vide, étendu sur les planches, sans manteau et sans couverture, avec la perspective d'y passer toute une longue nuit d'hiver; celui-là ne pourra jamais comprendre la délicieuse sensation qu'éprouva le Bombardier Tipfel lorsqu'il s'introduisit entre un doux matelas et une épaisse couverture de laine........ Il s'y plongea jusqu'au bout du nez, et ne laissa plus apparaître que deux petits yeux brillants de plaisir et les rares cheveux qui ornaient son chef.

Le Bombardier Robert s'était aussi couché avec

plaisir, mais avec beaucoup moins de tranquillité d'esprit que Tipfel. Redoutait-il, pour la nuit, la visite intempestive du Roi des rats ou celle du sous-officier de garde ?

Bref, il dormit non pas sur les deux oreilles, mais comme quelqu'un qui se tient sur ses gardes, et tout prêt à sauter à bas du lit à la première alerte..

Elle ne se fit pas longtemps attendre!.....

Tipfel dormait profondément et faisait des rêves beaucoup plus charmants cette fois que ceux qu'il avait faits sur le lit de camp :

Ce ndant le lendemain matin, en s'éveillant, il son ami :

Je ne sais ce qui s'est passé, mais il m'a semblé endre la porte s'ouvrir, et, à plusieurs reprises, « ires et des chuchottements s'échanger à côté « de moi! ».....

Nous avons appris par l'un des chapitres précédents que les deux prévenus avaient à subir un interrogatoire devant le Herr Auditeur Schmidt. L'interrogatoire terminé, la fille de l'Inspecteur, qui semblait touchée d'une compassion croissante pour le Bombardier Robert, lui procura son bel uniforme qu'elle envoya prendre à la caserne par un serviteur dévoué.

Notre insouciant jeune homme, qui était resté plus de deux ans au service sans songer à ses lettres de recommandation, s'était rappelé fort à propos qu'il en avait une destinée au Herr Conseiller d'État

et il désirait porter lui-même cette lettre dans l'espoir de trouver dans le Conseiller un bon protecteur. Il y réussit, nous l'avons déjà vu, au delà de ses espérances.

La protection fut si puissante que, le jour même, l'Inspecteur de la prison reçut un Ordre de la Brigade qui lui enjoignait de placer les deux Bombardiers dans une de ces chambres destinées, le cas échéant, à un coupable portant épaulette. C'est une de ces chambres qu'ils occupaient déjà, grâce à la complaisance de la fille de l'Inspecteur.

Les exhortations de la tante, et aussi, avouons-le, les prières de Pauline, avaient décidé le Herr A teur Schmidt à user d'indulgence envers les jeunes gens.

Le Bombardier Robert, avec les cinq thalers et l vingt groschens d'argent, avait déjà gagné la confiance de l'Inspecteur; la lettre de recommandation du long Edouard et, surtout, son amabilité personnelle, lui avaient acquis les bonnes grâces de la fille. Mais il grandit encore en considération aux yeux du Roi des rats, lorsqu'il reçut, un des jours suivants, la visite du très-estimé et très-honoré Herr Conseiller. Tipfel fut présenté comme une innocente victime. Le Conseiller rit de bon cœur à la vue de la plaisante figure du gros Bombardier, et se fit raconter par lui tous les détails de sa carrière militaire.

Tipfel laissa adroitement entrevoir à l'homme

puissant devant lequel il se trouvait, tout son regret d'avoir quitté l'honorable carrière de clerc d'avocat. Le Conseiller, de son côté, fut assez bienveillant pour faire espérer au gros Bombardier que toute cette fâcheuse affaire pourrait bien tourner à son avantage.

« Parbleu! dit-il, vous autres jeunes gens, vous « ne rêvez qu'exploits guerriers; vous bâtissez de « superbes châteaux en Espagne, et croyez, lorsque « vous avez les doubles galons de laine sur les man- « ches, que tous les grades vous tendent les bras et « que tous les cœurs vous sont ouverts. Mais, il n'en « est pas ainsi, grand Dieu! il n'en est pas ainsi!

« Et vous aussi, mon jeune Robert, il me semble « que, jusqu'à ce jour, vous avez pris une fausse di- « rection. Il en faudra prendre une autre. J'y son- « gerai. Adieu!... »

Alors il quitta la chambre et dit au Bombardier Robert qui l'accompagnait :

« A propos, j'allais l'oublier. Ces dames vous in- « vitent à dîner d'aujourd'hui en huit. Nous nous « mettons à table à la maison à deux heures — « heure militaire. — A cette époque vous serez de- « puis longtemps déjà en liberté. Au revoir!... »

Lorsque Robert revint, Tipfel se jeta au cou de son camarade et lui dit avec une voix pleine d'émotion :

« Oui, Robert, jamais de ma vie je ne ferai un bon « soldat....... Oh! si je pouvais encore avoir l'espoir « de copier des actes!..... Je t'assure que j'en ai assez

« de cette vie paresseuse et que j'aimerais mieux « travailler, travailler ferme ! »

Le bienveillant lecteur apprendra dans la deuxième partie de cette histoire, de quelle manière fut complétement exaucé le vœu pieux du Bombardier Tipfel.

CHAPITRE XX

Il est extrêmement court, mais très-agréable aux héros de cette histoire, et termine la deuxième série en montrant au lecteur qu'il y a encore quelque justice sur terre.

Ordre du Commandant de place.

L'honorable conseil de guerre, devant lequel ont été traduits les Bombardiers Tipfel et Robert, ayant déclaré qu'il n'y avait eu que légèreté dans le fait de l'abandon de son poste par le premier et que, partant, il n'y avait eu de sa part aucune tentative de désertion lorsqu'il avait quitté le corps de garde du Fort IV dans la nuit du 10 au 11;

Je confirme le jugement rendu par l'honorable conseil de guerre et le transmets à la Brigade de l'artillerie royale pour qu'il soit mis à exécution :

Signé :
Le Commandant de place.

Ordre de la Brigade.

On fera immédiatement sortir de prison les Bombardiers Tipfel et Robert. Le premier aura à subir huit jours de prison, qu'il peut être autorisé à échanger contre huit jours de garde à la caserne. A la date de ce jour le Bombardier Tipfel passe, de la terie n° 21 des pièces de six, à la batterie n° 10 les pièces de douze, et le respectable Commandant le division devra enjoindre au Commandant de la batterie n° 21, d'apporter à l'avenir la plus grande conscience dans l'établissement des feuilles de ren-gnements. Quant au Bombardier Robert, il sera mis aussitôt en pleine liberté

Signé :
Le Général de Brigade.

FIN DE LA DEUXIÈME SÉRIE

TABLE DES CHAPITRES

Pages.

FIN DE LA TABLE

COULOMMIERS. — Typog. A. MOUSSIN

LA VIE MILITAIRE EN PRUSSE

LES QUATRE SÉRIES

DE LA VIE MILITAIRE

EN PRUSSE

Sont en vente à la même librairie.

*Chaque série forme un volume in-*18 *jésus, et se vend* 1 *franc.*

Première série. — Le Canonnier H... et le sous-officier Dose.

Deuxième série. — Les bombardiers Tipfel et Robert.

Troisième série. — Le sous-officier Dose et la Bürgerwehr.

Quatrième série. — La belle Sophie et l'officier de Dragons.

Coulommiers. — Typog. A. MOUSSIN

F. W. HACKLÄNDER

LA VIE MILITAIRE EN PRUSSE

TRADUITE AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR

LE CAPITAINE LÉON LE MAÎTRE

Troisième Série

LE SOUS-OFFICIER DOSE ET LA BÜRGERWEHR

(Aventures de corps de garde.)

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE & Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1868

LA

VIE MILITAIRE

EN PRUSSE

LE SOUS-OFFICIER DOSE ET LA BÜRGERWEHR.

CHAPITRE I

Dans lequel le bienveillant lecteur apprend à connaître un corps de garde de la Poste et, peut-être, retrouve une ancienne connaissance, — chose certainement rare pour un premier chapitre.

La plupart des grands bureaux de Poste possèdent, dans un des angles de leur cour, un petit réduit que l'étranger regarde d'un œil indifférent, mais que l'habitué trouve plein d'intérêt et même d'agrément. Il n'est pas question de la triste salle des voyageurs avec ses quatres murs peints en gris, de son vieux sopha de cuir que de longs services ont rendu luisant, de

son immense poêle dans lequel brûle un tout petit feu, ni de sa misérable chandelle qui achève de se consumer, au fond du chandelier, en répandant une lumière trouble, aussi peu réjouissante à la vue que la figure de mauvaise humeur du misérable garçon d'hôtel qui attend les voyageurs. Non, le petit réduit familier dont nous voulons parler n'a rien de commun avec ce lieu épouvantable nommé salle d'attente.

La pièce n'est pas des plus vastes; elle est située ordinairement derrière la salle des bagages et adossée, d'un autre côté, au bureau des dépêches.

Elle communique avec la salle des bagages par une porte vitrée munie d'un vasistas qui permet au gardien et surveillant de correspondre, de son poste, avec les facteurs.

Ce corps de garde de la Poste n'étant percé d'aucune fenêtre, ne peut être vu et habité qu'à la lueur d'une chandelle. Ses murs sont ornés d'un règlement de la poste, d'un tarif pour les lettres et pour les bagages, et de quelques gros clous auxquels sont suspendus, ici la coiffure et l'habit du gardien, là une gigantesque paire de ciseaux à papier et une pelotte de ficelle.

Son ameublement et son antique décoration ne sont pas longs à décrire. Ils se composent :

D'un vieux bahut de bois dans lequel sont entassés, pêle-mêle, foin, paille et papier;

D'une table branlante;

D'un grand fauteuil de cuir;

Enfin, d'un portrait de S. Exc. le Directeur Général des postes.

Dix heures du soir vont sonner. La cour de la poste, depuis un quart d'heure encombrée de voitures, de chevaux qui piaffent et hennissent, d'impatients conducteurs qui crient, de voyageurs qui pleurent ou qui rient, va être dans un instant déserte.

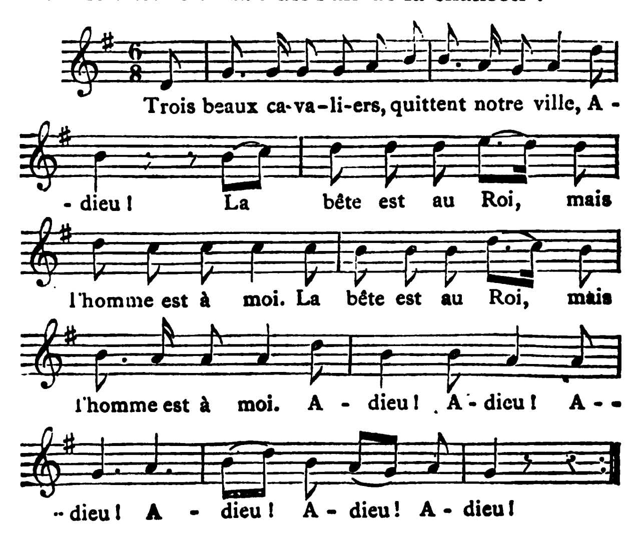
L'horloge de la Poste frappe lentement et solennellement dix coups, et le secrétaire des expéditions fait entendre son « *Fertig* » (1)!

Les postillons à cheval soufflent dans leurs cornets; les chiens de garde, sur les bâches des voitures, aboient comme s'ils étaient attaqués par une bande de voleurs; enfin, les lourdes malles s'ébranlent successivement, franchissent la porte et s'éloignent dans toutes les directions. Pendant quelque temps on entend le claquement des fouets et le roulement des roues. Plus longtemps encore on peut distinguer le bruyant cornet du postillon. En passant dans les rues sombres de la ville, il a peut-être aperçu la croisée éclairée d'une certaine mansarde...

C'est pour *Elle* qu'il fait résonner son cornet...

(1) *Fertig* veut dire *Fini*, et correspond ici à notre : *En route!*

C'est pour *Elle*, qui veille là-haut, qu'il fait retentir dans le silence de la nuit l'air de la chanson :



Cependant tout est redevenu calme et silencieux dans la cour de la poste dont nous avons l'honneur de parler.

Dix heures et un quart sonnent à l'horloge, et le Packmeister (1) de garde peut, sans craindre d'être dérangé, se laisser aller à ses rêveries jusqu'à minuit, heure d'un nouveau départ de voitures, tant malles que diligences.

Il a rempli consciencieusement son devoir. Dans

(1) *Packmeister* (maître des paquets), employé de la poste, chargé de classer les paquets et les lettres de voiture qui accompagnaient les colis dont la poste se chargeait aussi en Prusse.

la salle voisine, destinée aux bagages, des colis de toutes dimensions sont réunis en plusieurs groupes, selon les diverses localités où ils doivent être transportés, et toutes les écritures et lettres de voitures qui les concernent sont également classées avec soin et placées sur la table à côté de lui.

Le Packmeister dont nous parlons est un homme d'environ quarante ans. Il est grand, mince, ou, pour mieux dire, maigre. Il porte un pantalon militaire de couleur grise, la veste bleue des conducteurs des postes, et sur la poitrine, à côté de l'aigle d'argent, la boucle d'or à trois chaînettes, marque distinctive de quinze années de services, soit dans un régiment, soit dans une brigade d'artillerie.

Nous ne savons quelle en est la cause, mais un grand air de dignité est répandu sur toute sa personne, dans tous ses gestes, jusque dans sa manière d'être assis, de porter la tête et d'appuyer dans la main son front sérieux et pensif. Tel qu'il est placé dans le vieux fauteuil, il nous rappelle un personnage bien connu. Le pied gauche est ramené sous le fauteuil; le pied droit est posé sur un volumineux paquet enveloppé d'une toile cirée noire, et cette attitude fait saillir un genou extraordinairement pointu, qui eût percé l'étoffe si le pantalon eût été pourvu de sous-pieds; mais, libre de ces entraves, il a pu céder à cette violente tension et, en remontant, a laissé à découvert la tige couleur fauve d'une botte dont l'empeigne est d'un noir brillant.

Avec la main droite il maintient sur le haut de la cuisse un livre de la plus grande dimension, un in-folio. Sa tête repose, comme nous l'avons déjà dit, dans la main gauche et s'incline sur les grands feuillets du livre.

Cet homme est très-occupé par sa lecture; c'est absorbé que nous devrions dire, car il paraît dominé par des pensées qui n'appartiennent pas à ce bas monde..... Son visage est en parfaite harmonie avec l'attitude de méditation de tout le corps. Le front élevé, auquel on ne peut assigner de limites supérieures, parce que les cheveux sont absents, s'étend, comme au travers d'une clairière jusque vers les pentes touffues de l'occiput; il a pour limite inférieure deux sourcils noirs qui couvrent de leur ombre des yeux sérieux, mais bons. Le nez long et pointu suit tous les mouvements des yeux qui lisent, et va et vient à chaque ligne de gauche à droite et de droite à gauche. La moustache est coupée selon l'ordonnance militaire, cependant les deux pointes sont fièrement relevées de chaque côté de la bouche. Les lèvres sont serrées l'une contre l'autre, sans doute à la suite d'une lecture irritante.

Tout à coup nous revient à l'esprit le type bien connu dont notre homme est la vivante image. Oui, c'est bien là don Quichotte lisant l'*Amadis de Gaule*... Mais le premier mouvement du Packmeister fait évanouir l'image du noble chevalier. Il ferme son livre avec bruit et le pose sur la

table à côté de lui, puis il mouche la chandelle qui brûle dans un chandelier de fer et interroge sa montre qui marque dix heures et demie.

Alors il se lève, croise les mains derrière le dos et marche à grands pas de long en large. Mais le corps de garde est si petit que le Packmeister est obligé de faire volte-face tous les quatre pas.

Ses lèvres se sont un peu entr'ouvertes; ses noirs sourcils ne sont plus froncés, et cependant tous les traits de son visage gardent une empreinte de sévérité et de profonde mélancolie. Il s'arrête devant la porte vitrée qui le sépare de la salle des bagages, se croise les bras, et regarde d'un air pensif les différents groupes de paquets et de caisses.

« Oui, dit-il à voix basse après une longue pause, « j'ai pensé jadis qu'il y avait tout à la fois avantage « et gloire à servir d'intermédiaire au monde en- « tier! Quand on est doué de quelque imagination, « on ne peut se défendre contre les étranges pen- « sées qui s'éveillent à la vue de toutes ces pe- « tites choses noires et grises. — Lettres et billets « passent tous par mes mains avant de se ré- « pandre dans l'univers...... pour porter à l'un le « plaisir ou le bonheur, à l'autre le chagrin ou « la douleur! Et cependant qu'y a-t-il de réelle- « ment poétique dans mon emploi? Ma vie est aussi « ennuyeuse que monotone! Oui, quand on voit le « service de la poste de loin..., les voitures sem- « blent avoir des ailes; le conducteur, enfoncé dans

« son coin, ne paraît occupé qu'à fumer les excel-
« lents cigares du voyageur ; puis vient le jour du
« repos dans quelque ville inconnue où l'on peut
« flâner et admirer tout à son aise les merveilles du
« pays !... Oui, ce sont là les côtés brillants du ser-
« vice et les seuls qui m'avaient frappé lorsque je
« quittai l'habit au collet noir, que je déposai le
« sabre et fis mes adieux à ma chère pièce, *la Mi-*
« *nerve*. Mais aujourd'hui je vois de près et tout dif-
« féremment. Que de fois, n'étant encore que con-
« ducteur, j'ai senti mon cœur près de se briser en
« passant avec ma voiture au milieu d'une belle
« manœuvre !... A droite et à gauche de la route
« tourbillonnaient des masses blanches de pous-
« sière ; dans le lointain, sur la lisière d'un bois, au
« milieu d'épais nuages de fumée, étincelait le
« bronze des canons !... ou bien encore une batte-
« rie à cheval traversait la route devant moi avec la
« rapidité de la foudre !... Ah ! est-il rien au monde
« de plus beau qu'une batterie à cheval !...... Ces
« images me poursuivaient la nuit, et j'ai failli sou-
« vent sauter par la portière, persuadé que j'appar-
« tenais toujours à ma batterie et que, par malheur,
« j'arrivais seulement en retard...... Ce qui, cepen-
« dant, ne m'est jamais arrivé pendant tout le
« temps que j'ai servi, » ajouta-t-il d'une voix plus
forte ; et sa main droite passa sur ses yeux.

Au même instant, la porte extérieure de la salle des bagages s'ouvrit, et le conducteur d'une des voi-

tures qui partaient à minuit entra dans le corps de garde pour causer quelques instants avec son collègue. Le conducteur était suivi de son chien. Ce drôle de petit roquet, à l'air éveillé, n'eut rien de plus pressé, en entrant dans la salle des bagages, que de flairer tous les paquets, de sauter sur toutes les caisses les unes après les autres, d'exécuter enfin une série d'exercices qu'il nous paraît superflu de décrire avec plus de détails.

« Vous arrivez aujourd'hui considérablement en avance! » dit le Packmeister en reprenant sa place dans le fauteuil. A peine dix heures et demie et déjà dans les bureaux de la poste!

— Eh! sans doute, répondit l'autre, on ne sait « que faire quand on doit se mettre en route à mi- « nuit. Se coucher chez soi? on se réveille telle- « ment engourdi que l'on ne peut lier ensemble « deux idées. — Aller à l'auberge? on ne fait qu'y « dépenser le peu d'argent qu'on a. J'ai préféré ve- « nir ici pour causer avec vous pendant une petite « heure.

— Cela m'est très-agréable, reprit le Packmeister « de garde, car le temps qui s'écoule entre deux dé- « parts est mortellement ennuyeux! Déjà tout est « prêt : là les paquets, ici mes lettres de voiture. « Quand le travail est ainsi terminé le temps paraît « bien long!

— Mais vous lisez quelquefois, dit le conduc- « teur, et toujours dans des livres singulièrement

« remarquables. Quel est donc encore celui-là? et
« il montrait l'épais in-folio que le Packmeister avait
« déposé sur la table.

— C'est l'infernal *Protée*, répondit celui-ci avec
« emphase, un livre très-estimé et très-instructif,
« qui traite des esprits et des spectres, et de la ma-
« nière de les évoquer. On peut retirer le plus grand
« bien de la lecture de cet ouvrage.

— Cette lecture n'est point de mon goût, dit le
« conducteur. Je déteste toutes ces histoires d'esprits
« et de revenants. Pourquoi donc se faire à dessein
« des peurs effroyables? n'a-t-on pas assez de ses
« propres pensées lorsque seul, sur sa voiture, on
« traverse la nuit une immense bruyère éclairée dans
« toute son étendue par la blanche lumière de la
« lune et que la voiture fait entendre en roulant des
« sons lugubres?

— Oui, oui, dit le Packmeister devenu tout pen-
« sif, puis tout à coup on voit venir à travers la
« bruyère un cavalier de forme fantastique qui, tel
« qu'une plume légère, semble effleurer à peine le
« sol; il approche, il approche toujours, vient se
« placer à la portière de votre voiture et, au moment
« où il enlève son chapeau pour vous saluer, on s'a-
« perçoit qu'il n'a pas de tête.

— Ce sont assurément d'épouvantables plaisante-
« ries ! Laissons là toutes ces histoires !

— Mais elles sont pleines de poésie, et c'est
« lorsque mon esprit était surexcité par de pa-

« reilles visions que j'ai composé mes plus beaux « poèmes.

— A propos de vos poèmes, dit le conducteur, « enchanté d'amener la conversation sur un autre « terrain, je viens de terminer aujourd'hui la lec- « ture d'un de vos cahiers. Etes-vous enfin décidé « à les livrer à l'impression? Je vous donne ma parole « que je les achèterai dès qu'ils paraîtront, dût-il « m'en coûter un florin entier. »

A ces mots un sourire mélancolique vint errer sur les lèvres du Packmeister; mais ce sourire ne brilla qu'un instant et son visage devint sombre et froid.

« C'est une affaire, dit-il en relevant dédaigneu- « sement les coins de sa bouche, après un moment « de silence, à laquelle il ne faut plus songer pour « le moment! je vous affirme, cher conducteur, qu'il « n'y a plus de poésie sur terre, plus le moindre sen- « timent du bon et du beau!

— Bah! répondit celui-ci en regardant le Pack- « meister d'un air stupide. Est-ce bien vrai?..... Il « ne trouva pas d'autre réponse.

— Plus de poésie! » répliqua le Packmeister en faisant avec la main un mouvement horizontal qui voulait évidemment dire : « C'est chose jugée! »

Il s'ensuivit un long silence. Enfin, le conducteur plaça sa jambe droite sur la gauche, se croisa les bras et regarda fixement celui qui était assis en face de lui. Le roquet fit comme son maître, avec cette différence

toutefois qu'au lieu de croiser ses jambes, il les étendit devant lui.

« Je voudrais bien savoir, dit alors le conducteur,
« ce qui a pu vous persuader qu'il n'y avait plus de
« poésie sur terre? Je ne puis le croire, car, s'il m'ar-
« rive de parcourir un journal ou de m'arrêter de-
« vant une librairie, je vois annoncer une telle
« quantité de poésies que la tête m'en tourne. »

Le sourire de mélancolie du Packmeister se changea en un sourire de compassion. Il haussa les épaules et répondit :

« En disant tout à l'heure qu'il n'y avait plus de
« poésie sur terre, je croyais faire comprendre qu'il
« n'y avait plus de sentiments poétiques.

— Sans doute! sans doute! — Si vous voulez
« parler de cette masse d'individus qu'on nomme le
« public, vous pouvez bien avoir raison; mais quant
« à ceux qui s'occupent de littérature, quant à nos
« journalistes et à nos libraires, ils doivent posséder
« encore une bonne dose de poésie.

— Si vous avez le temps de m'écouter, je vais vous
« démontrer clairement quelle est votre erreur sur
« ce dernier point. »

Le conducteur consulta d'abord sa montre contenue dans un étui de cuir qui ne laissait voir que le cadran, puis il répondit :

« J'ai encore vingt-huit grandes minutes.

— De tout temps, dit le Packmeister, j'ai eu au-
« tant de passion pour les choses élevées que d'a-

« version pour les choses vulgaires. A l'époque où
« je fus trouvé bon pour l'état militaire, je solli-
« citai l'honneur d'être admis dans l'artillerie, et je
« fus, à mon grand orgueil, désigné pour cette arme
« dans laquelle tous les autres jeunes gens redou-
« taient de servir. Je fus artilleur de corps et d'âme,
« et j'obtins, au bout de six mois, tout ce que peut
« rêver l'ambition d'une recrue...... je fus désigné
« pour l'artillerie à cheval! La veille de ce beau jour,
« j'appris que mon nom figurait parmi ceux des plus
« habiles artilleurs admis dans la batterie à cheval,
« et je me souviens encore que je courus emprunter
« un grand sabre de cavalerie pour avoir le plaisir
« de l'entendre traîner sur le pavé sonore dans les
« rues sombres...... Quel beau moment!

— Oui, mais vous eûtes aussi un cheval à étriller? dit le conducteur.

— C'est-à-dire un cheval à panser! reprit le Pack-
« meister. Mais aussi un cheval à monter! ajouta-
« t-il avec fierté. — Je me mis à étudier avec la
« plus grande ardeur le guide des connaissances de
« l'artilleur; je travaillai avec un véritable enthou-
« siasme, et, en peu de temps, je connus à fond aussi
« bien que le plus vieux canonnier toutes les par-
« ties de mon service.

« Aussi fus-je bientôt promu au grade de Bom-
« bardier, première étape de cette route qui conduit
« aux plus hautes dignités.

« J'espérais même devenir officier; mais je ne m'ar-

« rêtai pas longtemps à cette idée. Je m'aperçus, hé-
« las! que mes études n'avaient pas été dirigées de
« manière à me servir pour les examens qu'il fallait
« subir. Ne pouvant prétendre à l'épaulette, je ré-
« solus d'être, comme ce grand Romain : *Aut Cœsar*
« *aut nihil!* ce qui veut dire en bon allemand :

« *Plutôt un grand sous-officier qu'un petit lieu-*
« *tenant!*

« Et il en fut ainsi. Je puis dire, avec le plus
« grand orgueil, que j'ai pleinement répondu à ce
« qu'attendaient de moi, et votre serviteur ici pré-
« sent et mes supérieurs. Tout cela, sans doute, ne
« pouvait me faire donner grades et décorations. Ce-
« pendant, je fis un jour une action d'éclat dont tous
« les artilleurs de la Brigade conserveront éternelle-
« ment le souvenir. C'était pendant un exercice de
« tir. Nous lancions des bombes de cinquante li-
« vres sur une rotonde. J'eus le bonheur non-seule-
« ment d'atteindre le but six fois sur huit, mais encore,
« chose incroyable, d'abattre, à la quatrième bombe,
« la perche plantée au milieu de la rotonde..... Alors
« notre vieux Colonel von T..... s'avança à che-
« val — que Dieu ait son âme! Il était parfois
« très-rude et il venait de malmener un infortuné
« lieutenant, parce qu'une des bombes lancées par sa
« batterie n'était arrivée, par insuffisance de charge,
« qu'à demi-distance du but — donc notre vieux
« colonel von T.... s'avança à cheval vers moi. Il
« ôta son chapeau à plumes et dit :

« Eh bien, il est vraiment heureux qu'il se trouve
« encore, à côté de pareils officiers, de si respectables
« sous-officiers! » Puis il me tendit la main, et je dois
« avouer, très-cher conducteur, qu'il m'arriva alors,
« ce qui ne m'était jamais arrivé, de sentir deux
« grosses larmes rouler sur mes joues.

— C'était en effet très-beau, répondit l'autre, et,
« moi aussi, j'en eusse éprouvé une joie insensée.

— Oui!..... à en perdre l'esprit! ajouta le Pack-
« meister. Aussi me décernai-je, en mémoire de
« cette glorieuse journée, un insigne qui fit beau-
« coup rire mes camarades; mais leurs rires ne
« m'ont jamais troublé. Je me fis avec un morceau
« de buffle blanc une petite étoile sur laquelle je mis
« cette inscription :

« Six ont touché le but sur huit bombes tirées.
« Par notre colonel j'ai eu les mains serrées.
« Avec un juste orgueil, ils m'ont tous contemplé,
« Les camarades ! »

« Puis la date du jour, du mois et de l'année.
« J'attachai cette étoile à la doublure de ma tunique,
« et, à la place où l'on a coutume de porter l'étoile
« des braves. Cette poignée de main m'avait ennobli,
« et ma propre conscience me disait que je pouvais
« porter une décoration qui restait invisible pour
« les autres.

— Et vous eûtes joliment raison, dit le conduc-
« teur de l'air le plus sérieux. Si cela se fût passé à
« la guerre, vous eussiez été infailliblement décoré.

— Telle fut aussi ma pensée, répondit le Packmeis-
« ter, et il ajouta d'une voix sombre : Nous étions « malheureusement en temps de paix, et je dus me « résoudre à quitter mon uniforme d'artilleur sans « avoir pu constater l'effet que peut produire un « coup de canon sérieusement médité. »

CHAPITRE II

Dans lequel il est question de journalistes, de libraires et du peu de poésie que l'on trouve surtout parmi ces Herrs.

« Je me suis considérablement éloigné du sujet de « notre entretien, poursuivit le Packmeister après un « moment de profonde méditation. Nous disions « donc, au sujet des journalistes et des libraires ?.....

— Qu'il n'y avait plus chez eux la moindre poésie, ajouta le conducteur.

— C'est cela même !.......... Lorsque je vis ma « carrière bornée au grade de sous-officier, je donnai « à mon esprit une autre direction, et des pensées « pleines de poésie commencèrent à occuper toutes « mes heures de liberté. Mon cheval fut le sujet de « mon premier poème, et quelles belles rimes il me fit « mettre au jour !

« *Pferd* — *Werth* — *ehrt* — *mehrt* — *nahrt* et « *heerd !* »... Ce n'était certes pas un morceau à dé-« daigner ; cependant nous avions dans la batterie un « volontaire nommé H...... (un bon garçon, mais un

« étourdi, qui n'y voyait pas plus loin que le bout
« de son nez), qui qualifia ma poésie, lorsque je lui
« en fis confidentiellement la lecture, de poésie de
« cheval. Cette plaisanterie me fut très-désagréable,
« mais ne me détourna pas de la voie dans laquelle
« je venais de m'engager. Je fis des poèmes sur toutes
« sortes de sujets ; je les mis au net, et j'en eus bientôt
« formé deux volumes qui ne me quittaient jamais.

« Quand j'étais à cheval, l'un des volumes était
« placé dans la fonte gauche et l'autre dans le porte-
« manteau.

« Aussi, le Herr capitaine, lorsqu'il était de bonne
« humeur, ne désignait mon cheval, nommé Caton,
« que par le nom de Pégase.

« Nous étions dans une époque d'une tranquillité
« désespérante. J'abandonnai ma batterie. J'avais
« quinze ans de services, et j'obtins une place de con-
« ducteur des postes. Dans les commencements, je
« trouvai plein de poésie d'être assis sur les coussins
« rembourrés d'une diligence et de rouler continuel-
« lement par monts et par vaux. Mais c'était beau-
« coup de bruit pour rien..... ; beaucoup de tam-
« bours et point de soldats.

— Dieu le sait ! soupira l'autre, il n'y a plus le
« moindre petit pourboire. Si nous permettons à un
« voyageur de garder avec lui dans le cabriolet son
« sac de nuit et sa boîte à chapeau, ce qui fait
« que nous n'avons plus de place pour nous asseoir ;
« si nous offrons, à l'occasion, du feu pour allumer la

« pipe ou le cigare, toujours même résultat : un « merci gracieux, mais de pourboire point.

— Oui, oui ! ajouta avec tristesse le Packmeister, « comme je l'ai déjà dit, il n'y a plus de poésie sur « terre.

— Mais, maintenant, vous avez un poste agréable, « reprit le conducteur. Plus de mouvement perpétuel « sur les grands chemins ; de plus gros appointements ; « et seulement de temps en temps une petite garde.

— Sans doute, répondit le Packmeister, mais aussi « la plus fastidieuse occupation que l'on puisse ima- « giner : classer et enregistrer des paquets pendant « toute la sainte journée. D'abord ce m'était un « amusement de lire les lettres de voiture et de mé- « diter sur ce que pouvaient contenir les paquets, « surtout aux approches de la Noël, époque où ils ar- « rivent quatre fois plus nombreux que d'habitude. « On en voit de gros, de petits, de légers et de « lourds, la plupart renfermant des objets brodés et « autres semblables bagatelles..... Mais revenons à « mes poésies. Lorsque j'étais conducteur, je n'a- « vais pas une minute à moi pour m'en occuper ; « mais, dès que je fus nommé Packmeister à C...., « j'eus le temps et la joie de revoir encore une fois « mes deux volumes, de les corriger et de les remettre « au net. Je pris alors la grande résolution de les « livrer à la publicité et, pour cela, de m'adresser au « rédacteur d'une feuille estimée, dans laquelle pa- « raissaient quelquefois des fragments de poésie. Je

« choisis dans les deux volumes mes plus beaux « poèmes. Chacun d'eux fut orné d'une épigraphe « charmante et bien appropriée au sujet; car je con- « naissais le goût du rédacteur pour les épigraphes, « et je lui envoyai le tout. Après avoir attendu « longtemps une réponse, je me décidai à aller la « chercher moi-même. Je trouvai le rédacteur dans « son cabinet de travail. C'était un homme gros et « court. Il était enveloppé dans une robe de chambre « rouge et portait sur son nez — passablement long « — une paire de lunettes, à travers lesquelles il me « considéra un instant avant de répondre à mon pro- « fond salut par un léger mouvement de tête. Il « fumait dans une longue pipe et allait et venait à « grands pas. Je me plaçai à côté de lui et pris son « pas pour l'accompagner dans sa promenade à tra- « vers la chambre. Lorsque nous eûmes, de cette « manière, mesuré quatre fois la largeur du cabinet « — il m'avait fallu faire seize pas, beaucoup plus « petits que mes pas ordinaires, le rédacteur ayant « de très-petites jambes — je m'armai de courage et « lui dis que j'étais venu pour connaître le sort de « mes poésies.

— Vos poésies! ah... fort bien! répondit le rédac- « teur. Certes oui, je les ai lues.

« *Le Service en campagne*, en général..., est très- « bien. *Le Traitement des chevaux*..... est écrit avec « beaucoup de sentiment; puis *le Canon encloué*..... « renferme..... tant de poésie!... »

« Je m'inclinai, flatté au-delà de toute expression.

« Mais, poursuivit-il, ces poèmes sont rangés « dans un si bel ordre chronologique que ce serait « dommage de les faire paraître séparément, vrai- « ment grand dommage. Vos poésies sont excellentes, « et, si vous m'en croyez, vous ne les ferez pas im- « primer par fragments. Présentez le tout à un li- « braire. C'est certainement ce qu'il y a de mieux à « faire!... Notre promenade à travers le cabinet « nous avait conduits auprès d'un bureau sur lequel « le journaliste prit un petit paquet que je reconnus « aussitôt. J'avoue que j'aurais consenti volontiers à « séparer mes poésies pour les voir paraître dans « l'estimable journal et principalement le *Canon en-* « *cloué*. Cependant je pris comme argent comptant « le conseil flatteur que me donnait le rédacteur de « faire imprimer la collection. Je ne connaissais pas « alors toute la malignité des hommes!....

« Du bureau nous nous étions dirigés vers la « porte avec une incroyable rapidité. Il me remit « mon paquet dans la main, me fit encore un petit « signe de tête, et je me retrouvai dans le corridor « sans savoir au juste comment j'y étais arrivé.

« Va donc pour un libraire!....

« Je n'avais jamais rien eu à démêler avec de « pareils Herrs, mais je professais pour eux le plus « profond respect. Nous avions dans la batterie un « engagé volontaire pour un an qui était commis « chez un libraire et extraordinairement lettré. Il

« nous prêtait de beaux livres et était même plein
« de poésie ; mais il ne pouvait rien apprendre de son
« service. Il avait de plus les jambes torses ; il lou-
« chait un peu et, pour tous ces motifs, fut envoyé
« dans l'Infanterie.

« Venons au fait ! J'avais donc pris la résolution
« de m'entendre avec un libraire, et dans ce but je
« me procurai une adresse.

« Ce fut naturellement chez le libraire le plus en
« renom que je me présentai d'abord. Il habitait une
« grande et magnifique maison. Jamais cependant je
« ne pus pénétrer dans l'antichambre. Un long et
« maigre domestique, qui paraissait très-dur d'oreille,
« m'assurait toujours que son Herr était sorti, et, le
« jour où je lui confiai que j'étais non-seulement un
« conducteur des postes, mais encore un véritable
« poète désireux de faire imprimer ses œuvres, sa
« figure s'allongea démesurément et il m'affirma
« solennellement que son Herr venait d'entreprendre
« un long voyage qui durerait au moins dix ans.

« Je ne crus pas nécessaire d'attendre si long-
« temps. Je me décidai à porter mes pas vers de
« plus modestes maisons et à m'adresser à un jeune
« et entreprenant libraire qui avait la réputation de
« venir en aide aux talents naissants. Il ne possédait
« ni domestique en livrée, ni argent pour entre-
« prendre de si longs voyages.

« Je mis sous mon bras mes deux volumes soi-
« gneusement enveloppés dans du papier bleu et me

« rendis chez le Herr. J'avais pris une tenue bour-
« geoise afin que mon libraire ne pût croire que
« c'était quelque paquet de la poste que je lui ap-
« portais. Son magasin était au fond d'une cour.
« Au rez-de-chaussée, je respirai avec délices une
« bonne odeur de papier fraîchement imprimé et je
« montai un escalier, véritable perchoir de pou-
« lailler, qui me conduisit à son bureau. Avant
« d'entrer, je fis halte pour remonter mon col de
« chemise, relever légèrement les bouts de mes
« moustaches, et je frappai à la porte.

« Entrez ! » répondit-on.

« Par discrétion, je frappai une seconde fois, et
« lorsque de l'intérieur on eut crié de nouveau :
« Entrez ! j'ouvris la porte et pénétrai dans la chambre.

« Le libraire était assis devant son pupitre. C'était
« un homme petit, pâle et tremblotant, quoique
« jeune. Son nez était pointu et ses cheveux rares. Il
« cessa d'écrire dès qu'il m'aperçut, sauta à bas de son
« tabouret, passa la main droite dans ce qui lui
« restait de cheveux et me demanda en quoi il pou-
« vait me servir. Ce Herr avait une voix grêle et
« une prestance si peu imposante que je m'avançai
« résolument vers lui et lui présentai en souriant
« mes deux volumes de poésie. Le libraire — il
« n'arrivait pas, soit dit entre nous, au quatrième
« bouton de mon uniforme — prit les volumes et
« passa encore la main dans ses cheveux en regar-
« dant avec attention un des coins de la chambre.

« Cette manœuvre fut si souvent répétée que je jetai « un rapide coup d'œil dans la même direction. J'a- « perçus un miroir dans lequel il considérait à tout « instant un visage qui n'en valait certes pas la peine.

« Le Herr enleva le papier et parut interdit en « voyant le titre de mes œuvres : *Chants du Canon.* « Son front se dérida cependant lorsqu'il lut mon « nom. Il me dit que tout cela n'était pas mal « trouvé, que le titre, Chants du Canon, résonnait « très-bien, ainsi que le nom que j'avais adopté :

« Chants du Canon, par Féodor Dose !

« Puis il se regarda dans la glace pour admirer l'expression railleuse de son visage et me dit :

« Mais, avez-vous la permission de signer vos « œuvres de ce nom ?

— De mon propre nom ? demandai-je étonné.

« Le libraire secoua la tête en souriant et me ré- « pondit :

— L'homme dont il est ici question est mort de- « puis longtemps, et c'est sous le pseudonyme de « *Féodor Dose* qu'il publiait ses écrits..... Féodor « Dose est un être imaginaire.

« A ces mots, je restai comme pétrifié. Je savais bien « que l'indiscret volontaire, dont je vous ai parlé, « avait fait paraître quelques écrits sur ma personne; « mais il n'y avait pas un mot qui ne fût vrai, je « dois le reconnaître. Et, maintenant, cet impudent « libraire osait me dire, à mon nez, à ma barbe, que « j'étais un être imaginaire !

« Herr! m'écriai-je plein de colère, me prenez-vous « pour un fou? Ai-je l'air d'un être imaginaire? »

« Il me considéra de bas en haut en riant et re-« garda le miroir comme pour dire à son image : « Attends, nous allons bien en avoir raison! » En-« suite il remonta sur son tabouret, se gratta le nez « avec une plume et me dit en souriant :

— Vous voulez me railler, Herrrr........, votre « nom s'il vous plaît.

— Féodor Dose,» répondis-je avec grandeur et di-« gnité!

« Il secoua la tête d'un air de doute et me dit : « Vous voulez plaisanter. Féodor Dose, ex-sous-« officier d'artillerie, mourut commissionnaire à « Berlin. C'est ce que tout le monde a pu lire, il « n'y a pas longtemps, dans nos estimés journaux « allemands.

« C'était par trop fort!

« Herr libraire, lui dis-je, je me moque, comme « du diable, de vos estimés journaux allemands. Je « vous affirme que je n'ai jamais été commissionnaire « et que...... je ne suis pas mort!

— Allons, allons, c'est très-bien, c'est très-bien! « me répondit-il avec effroi lorsqu'il aperçut dans le « miroir la pitoyable contenance que faisait sa propre « image, car je m'étais avancé tout contre lui en « prononçant mes derniers mots. Allons, n'en par-« lons plus; je veux bien croire tout ce qu'il vous « plaira. Confiez-moi votre manuscrit une couple

« de jours et laissez-moi votre adresse; peut-être « pourrons-nous nous entendre. Il faut que je ré« fléchisse mûrement. »

« Que pouvais-je faire? Je lui confiai mes manus« crits et me retirai tranquille en apparence, quoi« que profondément affligé de toute cette scène. J'at« tendis trois, quatre jours, et je reçus non-seule« ment une lettre du libraire, mais encore mes poé« sies.

— Ah! fit le conducteur désappointé.

— Oui, mes poésies renvoyées, poursuivit le Pack« meister avec un profond soupir, et avec quelle « lettre encore!..... Je l'ai ici, je vais vous la lire. » A ces mots, il tira de sa poche une enveloppe bleue dans laquelle il prit une feuille de papier que le temps avait jaunie.

« Respecté Herr! Vous m'avez honoré en m'ap« portant vos poésies et, tout en vous remerciant de « cette marque de confiance, je me vois obligé de « vous les rendre pour les raisons suivantes :

« *Primo*. Notre librairie est tellement occupée, en « ce moment, par des engagements antérieurs, qu'il « ne lui est pas possible d'en prendre d'autres. — « C'est toujours ainsi que s'expriment les libraires, « dit le lecteur en s'interrompant.

« *Secundo*. Après un mûr examen des poésies que « vous m'avez confiées, j'ai trouvé qu'elles n'étaient « pas en état d'être livrées à l'impression et qu'elles

« avaient besoin d'être considérablement revues et
« corrigées. Quant au nom adopté — le Packmeister
« répéta deux fois ces mots avec l'accent de la plus
« effroyable colère — il fait concevoir des espérances
« qui, hélas! ne sont pas réalisées dans les deux vo-
« lumes. Féodor Dose, connu par son esprit haute-
« ment poétique et par ses aspirations vers le bon
« et le beau, ne reconnaîtrait certes pas, s'il vivait
« encore, des poésies telles que : *numéro* 10, *Salle*
« *de police;* — *numéro* 12, *Le fer de cheval*
« *perdu.* — Si j'avais un conseil à vous donner, ce
« serait de vous adresser à un de nos estimés jour-
« naux allemands et de demander à faire paraître
« séparément vos poésies.

« Je suis, etc..... »

— Cela s'appelle envoyer quelqu'un de Ponce à
« Pilate, dit le conducteur d'un air mécontent ; n'a-
« vez-vous jamais fait de démarches pour prouver
« que vous êtes le légitime et véritable Dose?

— J'en ai fait ! répondit le Packmeister avec un
« signe de tête affirmatif. Je consultai un avocat qui
« me déclara qu'il n'y avait rien à faire. S'il s'agis-
« sait d'un héritage, me dit-il, il ne serait pas diffi-
« cile d'établir l'identité de votre personne; mais il
« serait infiniment plus difficile de prouver que vous
« ne faites qu'un seul et même individu avec cet
« autre Dose dont on a écrit la vie et les aventures.
« Pour cette belle réponse, je dus compter à l'avocat

« vingt-cinq groschens d'argent, et je rentrai chez « moi mélancolique et abattu. Jusqu'à présent au- « cun des anciens camarades, qui pourraient té- « moigner pour moi, n'est venu se perdre à cette « extrémité de la frontière. Et à quoi d'ailleurs ser- « virait un pareil témoignage !..... Certainement à « rien auprès de cet infâme libraire !..... Repousser « avec dédain des poésies parmi lesquelles se trouve « *le Canon encloué*(1) ! Mais je me suis terriblement « vengé en écrivant, comme pendant au *Canon en-* « *cloué*, une poésie intitulée : *Le libraire encloué !...* « A quoi cela m'a-t-il servi ?..... A payer huit gros- « chens d'argent pour faire insérer dans un journal « cette poésie qu'il n'a certainement pas lue. Voilà « le malheur de la poésie ; voilà le malheur d'un « grand nom ! »

Le Packmeister, profondément ému, laissa tomber sa tête dans sa main et resta muet. Le conducteur resta longtemps aussi sans parler, et le roquet fut le seul être vivant qui interrompit ce pénible silence. Il se leva, s'étira les jambes en avant et en arrière, puis secoua la tête et se mit à frétiller de la queue, ce qui voulait dire : Je commence à trouver le temps bien long et je soupire après une occupation plus amusante.

— A propos ! dit enfin le conducteur. Je viens d'ap- « prendre, par les dépêches, qu'un de vos anciens ca- « marades était nommé ici à l'emploi de Secrétaire

(1) Encloué, dont la lumière a été bouchée.

« des Postes, un certain Tipfel. Ne l'avez-vous pas « connu?

— Tipfel? répondit le Packmeister en cherchant « à rappeler ses souvenirs, les yeux fixés au plafond, « Tipfel?......... Oui, je me le rappelle, en effet..... « Il servait dans l'artillerie à pied comme graine « d'officier, et il avait été secrétaire chez un avocat.

« Et il est nommé d'emblée Secrétaire? Protec- « tions!..... Il a été sans doute chaudement recom- « mandé..... Et..... et..... il vient ici? Eh, eh!

— Peut-on vivre avec lui? Est-il rigoureux dans « le service? demanda le conducteur.

— Ce que je sais, répondit Dose, c'est qu'il est « l'homme le plus tranquille et le plus paresseux « que l'on puisse trouver. Il ne fait jamais deux « pas sans une absolue nécessité et ne se lève de sa « chaise que dans les cas pressants. Il fut longtemps « secrétaire dans la compagnie de révision d'artil- « lerie. Il pouvait écrire toute une journée sans se « trouver fatigué, mais toute espèce de mouvement « de corps lui était odieux. Quand, par exemple, il « laissait tomber une feuille de papier, il aimait « encore mieux recommencer son travail sur une « seconde feuille, que de se baisser pour ramasser « la première..... Comment, comment! Il vient « ici?..... Eh bien, ce n'est pas lui qui nous rendra « le service désagréable...; pour cela, j'en réponds. »

CHAPITRE III

Le Packmeister Dose reçoit pour supérieur un de ses anciens subordonnés; ce qui en résulte.

Pouvoir parler de la pluie et du beau temps est une grande ressource et fournit toujours un sujet d'entretien aussi varié qu'amusant. Dans un tête-à-tête, un pareil thème n'est pas souvent nécessaire et n'est jamais désirable. Mais, pour le conteur d'une petite histoire comme celle-ci, il est extrêmement important de pouvoir parler à son lecteur de la pluie et du beau temps, surtout au début d'un chapitre qui commence en plein air. Nous nous permettons donc d'en parler ici.

Le bienveillant lecteur, qui a suivi le conteur, se trouve en ce moment dans cette désagréable période de l'année où l'hiver, vaincu par le tout-puissant printemps, bat en retraite, mais non sans se retourner plusieurs fois encore pour lancer, au visage du vainqueur qui le poursuit, quelques froides giboulées de neige et de pluie. Les vents déchaînés n'ont pas encore reconnu le pouvoir de leur nouveau souverain; ils vont saccageant tout sur leur passage, molestant les gens et commettant les plus grands désordres. En d'autres termes, nous sommes

à la fin de mars, et le malheureux voyageur, qui parcourt les chemins, est obligé de se charger de toutes les armes inventées pour le protéger contre les intempéries de la saison. Il oppose au froid, paletots et manteaux ; à la neige fondue, chaussons et galoches, et à l'eau du ciel, qui vient l'assaillir sous toutes les formes, parapluies et manteaux de toile cirée.

Chargé de tout cet attirail, le malheureux et patient voyageur est assis, lui sixième, dans l'intérieur d'une voiture et tellement serré qu'il est presque incapable de faire le moindre mouvement de bras et de jambes. Les glaces sont fermées : car si de temps à autre on aperçoit quelques joyeuses étoiles briller dans le ciel, ce n'est que pour bien peu de temps. On entend le vent mugir derrière la voiture; on voit le postillon, courbé sur sa selle, retenir son chapeau d'une main inquiète pendant que son ample manteau noir flotte autour de lui. La pluie et la grêle fouettent contre la voiture et frappent à coups répétés contre les glaces et sur la bâche. Les chevaux baissent la queue et les oreilles, et tout l'attelage, voiture, chevaux, postillon, est ruisselant comme s'il sortait de la rivière. Les voyageurs sont plongés dans une insupportable atmosphère. La vapeur que la chaleur fait sortir des fourrures et des vêtements mouillés, l'haleine de tant de personnes enfermées dans ce petit espace, la fumée de tabac qui a séjourné depuis l'après-midi, car on a profité d'une éclaircie pour ouvrir une fenêtre

et fumer : tout cela fait de cet intérieur un véritable lieu de torture. Les membres sont comme paralysés par le long trajet de la journée, et les six voyageurs n'échangent plus une seule parole ; ils restent assis les uns à côté des autres dans une attitude morne de résignation ; les dents sont serrées, et le corps, comme une masse inerte, se laisse aller à tous les cahots de la voiture. L'œil seul paraît avoir conservé la vie et cherche à découvrir la campagne à travers les glaces ternies. Enfin on a dépassé le dernier relai ; à droite et à gauche de la route apparaissent d'abord quelques maisons, puis des constructions plus importantes qui annoncent le voisinage d'une ville et donnent l'espoir d'une prochaine délivrance.

Maintenant glisse derrière les glaces ternies une lumière tremblotante que sa couleur roussâtre fait ressembler à la lune lorsqu'elle est entourée d'un cercle de vapeurs. En voici une deuxième sur le côté gauche, une troisième à droite, d'autres encore, et enfin un grand nombre...... Dieu soit loué! Voici un bâtiment dont les nombreuses fenêtres sont éclairées ; c'est une fabrique qui paraît et disparaît..... Le silence est troublé par le profond soupir de satisfaction d'un des voyageurs qui connaît le pays....

— Est-ce la ville? demandent les cinq autres.

— Oui, nous y arrivons, est la consolante réponse qui délie, comme par enchantement, les langues de toute la société enfoncée jusqu'alors dans une muette et sombre méditation.....

— Quel épouvantable chemin!

— Quel interminable relai!

— Quelles étroites banquettes, véritables instru-
« ments de torture pour les malheureux voyageurs!

— La poste croit-elle donc qu'on se contentera
« toujours de cela?

— On devrait de toutes parts réclamer énergi-
« quement l'abolition de ces atroces charrettes.

— La poste ne peut pourtant pas changer d'un
« seul coup tout son matériel, » répondit une grosse voix qui ne s'était pas encore fait entendre.

Cette grosse voix fut aussitôt étouffée par de tels cris de vengeance qu'il était à craindre, à l'arrivée de la voiture, que le Maître de poste et tous les secrétaires ne fussent victimes de la fureur populaire et voués à une mort ignominieuse pour servir de terrible exemple.

Mais que rapidement l'homme oublie ses souffrances passées!....

Le pavé retentit sous les fers des chevaux. La voiture fait entendre dans les rues un roulement sourd et prolongé, et ce roulement poétique — poétique seulement pour les infortunés voyageurs — calme visiblement les esprits révoltés.

Ici est l'hôtel de l'Aigle où l'un doit loger; là, le Grand-Hôtel Royal où l'autre a déjà retenu sa chambre. Celui-ci pense à sa famille qui l'attend ou aux amis qu'il va revoir; celui-là voit déjà devant ses yeux une longue carte de mets et de vins, et

c'est ainsi qu'aux pensées farouches succèdent des pensées paisibles et amicales. Le Maître de poste ne sera pas mis en pièces; les secrétaires ne seront pas pendus; bien mieux, le conducteur reçoit des uns et des autres un bon pourboire. Un seul voyageur se montra altéré de vengeance. C'était un commis voyageur en vins rouges qui avait occupé la plus mauvaise place de l'intérieur.

Il demanda le cahier de réclamations et y inscrivit:

« Le très-obéissant soussigné se permet très-respectueusement de faire observer à l'honorée administration de la poste que, pendant la saison où le voyageur est enveloppé de manteaux et de sacs de fourrures, il serait à désirer que les intérieurs à six places ne fussent occupés que par quatre personnes. »

Cet homme fut le seul qui agit pour le soulagement des souffrances de ses semblables. Lorsqu'il raconta ce fait au sommellier en chef de son hôtel, en lui affirmant que cette réclamation ne tomberait pas dans l'eau, il le fit trembler ainsi que ses deux aides. Quant à la servante, dès qu'elle connut le fait — son trésor était sans doute allumeur de quinquets à la poste — elle demanda avec effroi si, en pareil cas, tout le personnel de la poste ne courait pas le risque d'être renvoyé.

La voiture de la poste est donc heureusement arrivée, n'ayant que dix minutes de retard. Il est

bientôt onze heures trois quarts. Le postillon descend de cheval et invite le garçon d'écurie, qui vient l'aider à dételer, à se reculer un peu.

« Si tu restes ici plus longtemps, lui dit-il, tu vas être noyé, et en même temps il penche la tête de son côté et fait ruisseler sur le sol, en petites cascades, toute l'eau de pluie contenue dans les larges rebords de son chapeau ciré. Puis il considère en secouant la tête, la prodigieuse quantité de boue dont sont souillés chevaux et harnais. Le caniche de la poste, qui fait son service sur la bâche, est passé du blanc au noir, et tous ses poils se sont hérissés sous la double action de l'eau et de la boue.

— Quel temps de chien! dit le conducteur, c'est « à vous dégoûter de la vie! Et il s'efforce de retirer le paquet de lettres du coffre placé sous la banquette.

Mais éclaire-moi donc un peu par ici! » crie-t-il au garçon employé aux paquets.

Ce n'est pas chose facile que d'éclairer en ce moment. Les chevaux fument tellement qu'ils disparaissent, ainsi que le postillon, dans un nuage de vapeurs; les voyageurs passent et repassent sans cesse entre le conducteur et la lanterne pour aller chercher les objets qu'ils ont laissés dans la voiture.

« N'as-tu pas huit voyageurs? demande, au conducteur arrivant, cet autre conducteur avec lequel nous avons fait connaissance, au chapitre précédent, dans le corps de garde.

— Assurément ! répond-il avec humeur, deux dans « le coupé, six dans l'intérieur.

— Mais il n'en est sorti que cinq de l'intérieur. En « as-tu perdu un en route?

— Ah ! la bonne plaisanterie, répond le premier « conducteur, il sera resté dans l'intérieur. Par ma « foi, il en est bien capable !

J'ai parmi mes voyageurs un nouveau Secrétaire « de la poste, quelque peu massif et difficile à faire « mouvoir, qui a dormi presque toute la journée. « Lorsque nous sommes descendus pour déjeuner ; il « s'est fait apporter quelque chose de froid dans la « voiture. Il ne vous fera faire aucun travail supplé- « mentaire celui-là. »

Il s'approcha alors de la portière de la voiture, palpa avec la main dans l'intérieur, et lorsqu'il eut saisi ce que très-probablement il cherchait, il se retourna en riant vers son collègue et dit :

« C'est bien cela, le voici de nouveau profondé- « ment endormi.

« Hé! Herr secrétaire ! s'écria-t-il dans l'intérieur, « voulez-vous, s'il vous plaît, vous éveiller? Nous « sommes arrivés ; vous pouvez descendre.

— Vraiment, petit homme, fit la grosse voix que « nous avons entendue une fois pendant le voyage, « nous sommes arrivés pour tout de bon?..... arrivés « à C.....?

« Eh bien, cela me réjouit!... Que ne suis-je déjà « hors de la voiture !

— Pour cela, dit en riant le conducteur, il serait « bon de commencer par vous mettre sur vos pieds.

— Assurément, petit homme ! » répondit la grosse voix, et alors on entendit le possesseur de cette grosse voix respirer si bruyamment qu'on ne pouvait douter des violents efforts qu'il faisait en ce moment. Le résultat fut l'apparition à la portière de deux énormes jambes rendues difformes par les immenses bottes de feutre qui les protégeaient contre le froid.

« Ayez donc la bonté, petit homme, dit le posses-« seur de la grosse voix et des jambes difformes, de « me retirer d'abord mes bottes de feutre ; le reste « ira tout seul ensuite. »

C'est ce qui arriva. Les bottes de feutre furent retirées et les pieds furent posés sur le marchepied qu'ils ne pouvaient trouver. Ensuite apparurent deux énormes genoux, et tout eût passé ainsi en bon ordre, si le corpulent voyageur n'eût jugé plus à propos, en ce moment, de sortir de la voiture à reculons. Dans ce but, il exécuta un vigoureux demi-tour qui mit en lumière une autre partie de son corps, mais si colossale que les deux conducteurs et le garçon d'écurie partirent d'un éclat de rire inextinguible.

Le voyageur foulait enfin le pavé de la cour et se montrait dans tout son développement en hauteur et en largeur. Loin de prendre en mauvaise part cette hilarité, il se disposait à l'accompagner de son

gros rire, quand tout à coup sa figure exprima l'étonnement; sa bouche resta entr'ouverte, puis il dit :

« Eh diable! qui eût supposé cela? »

La cause de ce grand étonnement était le Packmeister Feodor Dose, dont la haute taille se dessinait en ce moment, sous la porte de la salle des bagages, aux regards surpris du nouveau secrétaire.

Dose ne parut pas moins ému. Il passa la main sur sa longue figure osseuse, et une joie mélancolique se peignit sur tous ses traits lorsqu'il se trouva tout à coup devant son ancien camarade.

« Dose! dit l'ex-bombardier Tipfel, actuellement « Secrétaire de la poste, je ne me serais jamais attendu « à vous trouver ici. Comment êtes-vous venu vous « perdre au bout du monde?

— Cela s'est fait peu à peu, répondit mélancoli« quement le Packmeister. D'abord mon service se « fit entre la capitale et ses environs; puis on m'en« voya un peu plus loin, et enfin je fus nommé « Packmeister ici. — C'est une promotion sans « doute; mais celui dont l'âme est poétique se sent « attiré par la capitale aux gigantesques propor« tions, et se trouve ici, au milieu de paysans — « soit dit entre nous — mal à l'aise et compléte« ment déplacé. — Mais ne restez pas plus long« temps dehors sur ces pavés humides. Venez dans « la salle des bagages; il y règne une douce tempé« rature, et nous pourrons tout à notre aise nous y « livrer à la joie de nous revoir.

« Voici la porte ; passez le premier, Herr Secrétaire de la poste !... »

En même temps le Packmeister saluait celui qui était autrefois son camarade et subordonné, et à présent son supérieur.

Ainsi va le monde. Dose avait la plus aveugle confiance dans la justice et l'impartialité de la commission qui nommait à ces emplois, et il conclut simplement que l'ex-bombardier Tipfel possédait de grandes qualités jusqu'à ce jour cachées à ses yeux. Cependant cette nomination augmenta encore la tristesse naturelle de son esprit.

Après le départ de la voiture de minuit, ils s'assirent l'un en face de l'autre dans le corps de garde et eurent alors toute liberté de s'entretenir du temps passé.

L'ex-bombardier affirma qu'il avait été tellement balloté pendant tout le jour contre les uns et contre les autres, que le sommeil ne viendrait de longtemps fermer ses paupières. La vérité, nous la connaissons déjà, est que, pendant le voyage, il n'était resté éveillé qu'une demi-heure en tout, non compris le moment du repas.

Un garçon d'hôtel qui dormait dans la salle des voyageurs fut réveillé par Dose. Il apporta, un instant après, deux verres de punch et laissa les deux compagnons d'armes en tête-à-tête.

Le postillon s'était remis en route. Le conducteur et le roquet de la poste, qui tout à l'heure tenaient

compagnie à Dose, supportaient à leur tour les cahots de la voiture qui venait de partir; le repos et la paix régnaient enfin dans la salle des bagages.

Le nouveau Secrétaire de la poste Tipfel s'était étendu dans le fauteuil de son ami, la tête inclinée de côté sur l'oreillette; ses pieds avaient trouvé leur point d'appui sur un paquet enveloppé d'un papier ciré, dans lequel ses talons garnis de clous creusèrent peu à peu deux trous; accident de peu d'importance, d'ailleurs, puisque, d'après la lettre de voiture, l'envoi était fait aux risques et périls de l'expéditeur.

« Oui, oui, tout va bien! dit le Secrétaire après « une longue pause pendant laquelle il avait fait plus « intime connaissance avec le contenu de son verre « de punch. Me voici donc de nouveau arrivé dans « un port qui me paraît aussi tranquille que celui « que je quittai autrefois, comme un insensé, pour « me faire soldat.

— En effet, remarqua le Packmeister Dose, « vous étiez secrétaire chez un avocat, et vous vou- « lûtes devenir officier.

— Comme tant d'autres, répondit Tipfel. Mais « il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. Je crois « du moins que tel est le proverbe.

— Peu, très-peu, dit le mélancolique Dose....... « Il me semble vous voir encore arriver avec le « petit H.... la tête blanche R..., à la batterie, qui « possédait plus de dix-huit graines d'officiers. Quels

« sujets de tourments pour les malheureux sous-
« officiers de la batterie, excepté pour le sous-officier
« Linksen, dont la femme était cantinière et empo-
« chait votre bel argent.

— Oui, répondit Tipfel, quand elle pouvait
« mettre la main dessus, et elle devait souvent at-
« tendre bien longtemps..... »

L'ex-bombardier regarda fixement au plafond, non pour ressaisir un fugitif souvenir, mais pour chasser loin de lui des pensées importunes.....

CHAPITRE IV

A la suite d'un échange de souvenirs militaires et autres, le Packmeister Dose est vivement surexcité et le Secrétaire de la poste profondément endormi.

« Lisez-vous quelquefois les journaux ici? de-
« manda le Secrétaire de la poste après un long
« silence.

— Rarement, répondit Dose, ou pour mieux dire,
« pas du tout. Je jette parfois les yeux sur la page
« des annonces et je me réjouis lorsque je trouve un
« nom connu qui me rappelle le bon vieux temps.
« Comme on était heureux alors et comme on
« était joyeux!

— Eh quoi! Avez-vous servi si longtemps! » de-

manda avec effroi le gros Secrétaire de la poste.

Dose répondit par un signe de tête plein de tristesse, puis passa la main sur ses yeux, et un souvenir fit naître sur son visage un douloureux sourire.

« Que fait donc la Minerve? demanda-t-il enfin.

— La Minerve? répéta le Secrétaire de la poste en « fermant l'œil gauche, dans le dessein, sans doute, « de voir plus nettement dans ses souvenirs. Était-ce « vôtre *trésor?* (1).

— C'était mon canon! dit Dose sur un ton voi- « sin de la colère; et à ce titre, c'était mon trésor, « ne vous déplaise..... Mais, de vous, on ne saurait « le prendre en mauvaise part, ajouta-t-il en riant, « car je crois que vous n'êtes pas allé dix fois à « la manœuvre pendant tout votre temps de ser- « vice.....

— Oui, c'est vrai, répondit en souriant l'ex-bom- « bardier. Pendant que les autres étaient dehors, « exposés au froid, à la neige ou à la pluie, je restais « à l'abri dans la chambre de mon maréchal des logis « chef. C'était, au fond, un bon garçon que le vieux « gros Loffel. Lorsque nous avions bien travaillé, il « ouvrait son placard vers les dix heures du soir et « nous criait :

« Colonne, halte!

« En avant, en batterie!

« Chargez à mitraille!

(1) Trésor signifie ici : Amante.

« Feu !..... »

« A ce commandement nous jetions de côté plume
« et papier, et chacun recevait un grand verre de *bitter*
« et un morceau de pain et de fromage. C'étaient là
« les seuls rayons brillants de ma carrière militaire.

— Tipfel ! Tipfel ! dit le Packmeister. Vous ou-
« bliez que vous êtes aujourd'hui Secrétaire de la
« poste !... Vous avez, par ma foi, plus de bon-
« heur que de mér..... moire.

— Nous avions aussi nos grandes misères, les
« gardes à monter. C'était le moyen de correction
« que le gros Loffel employait contre nous, quand
« nous avions commis quelque petite faute. Vous
« vous le rappelez avec sa petite voix enrouée. Lors-
« qu'il me prenait en défaut, il me faisait écrire sur
« le bulletin de service de la compagnie : De garde
« au Fort N° 4 — bombardier Tipfel. — Et, lorsque
« je le regardais d'un air épouvanté, il ajoutait en
« riant :

« Cela fait du bien et rend le sang moins épais.
« Hélas ! je n'ai plus de garde à monter, et c'est pour
« cela que je suis arrivé à cet état qui me rend in-
« capable de supporter quoi que ce soit. »

Que n'était-il pas capable de supporter cepen-
dant..... en fait de nourriture !

« A propos, petit homme, dit le Secrétaire inter-
« rompant son discours, puisque nous parlons de
« nourriture, je vous affirme que je tombe d'inani-
« tion. Ne pourrait-on se procurer quelque chose ?

« En ce cas je causerais encore volontiers une « couple d'heures avec vous : car, demain, ajouta- « t-il avec un soupir, demain commence le ser- « vice, et ce n'est pas l'ouvrage qui manquera. »

Le Packmeister appela derechef le garçon endormi. Ce jeune homme tombait tellement de sommeil qu'il pouvait à peine se tenir sur ses pieds. Lorsque Tipfel lui eut fait comprendre, non sans peine, qu'il fallait apporter de la viande froide et du pain, le pauvre diable se mit à errer le long des murailles, ainsi qu'une mouche que l'on pourchasse, sans pouvoir retrouver la porte par laquelle il était entré. Dose vint au secours de ce malheureux d'une façon quelque peu militaire. Le garçon en fut épouvanté, mais complétement réveillé et instantanément en état d'apporter ce qu'on lui avait demandé.

Tipfel, pendant ce temps, était resté complétement absorbé en lui-même : « Je viens, dit-il, de re- « cueillir tous mes souvenirs au sujet de la Mi- « nerve.

— Eh bien ? demanda Dose l'oreille tendue.

— La Minerve, poursuivit le Secrétaire de la poste, « fut livrée à la compagnie de révision d'artillerie, « qui la déclara très-chancelante sur sa base. On re- « connut en outre la nécessité de lui visser une « nouvelle lumière pour la rendre propre à un bon « service en campagne. Aussi elle fut réformée et « aujourd'hui elle ne sert plus que comme pièce « d'exercice.

— Comment! s'écria le Packmeister tout à fait en « colère, l'affût de la Minerve serait devenu chance- « lant? Il était cependant, quand il sortit de mes « mains, l'un des plus solides affûts de toute la mo- « narchie... La Minerve! N° 4... L'orgueil de la « batterie!... Il n'existait rien au monde de plus ir- « réprochable que cette pièce et tout son attelage.

— Oui, mais il lui arriva un malheur à la dernière « manœuvre, ajouta l'ex-bombardier d'une voix « presque inintelligible, car il mâchait un énorme « morceau de veau rôti. La batterie devait franchir « un fossé... Dieu seul sait comment cela arriva... « Bref, la pièce fit la culbute.

— Ma pièce! s'écria le Packmeister avec l'accent « de la douleur.

— Je sais qu'une roue fut brisée, que le timon se « rompit et que le sous-verge du timon reçut une « grave blessure.

— Le Cosmos?...

— Je crois, petit homme, que tel était son nom... « Bref, ce fut une journée néfaste. Le chef de pièce « tomba avec son cheval, qui se blessa si malheureu- « sement dans la chute qu'on le mit à la réforme.

— Mon Caton mis à la réforme! s'écria Dose en « joignant les mains. Le premier cheval de service « de la Chrétienté! Cela fera faire un pas en arrière « à la monarchie. Ce sont là de sinistres présages! »

A ces mots, le Packmeister s'affaissa sur le bahut qui lui servait de siége et il se fût voilé la face

si les pans de sa tunique n'avaient pas été si courts.

« Et, pour ce fait, combien de temps le conduc-
« teur de la pièce resta-t-il en prison? demanda Dose
« d'une voix sépulcrale après un long silence.

— Je crois qu'il ne fut même pas puni, répondit
« Tipfel, car ce fait ne fut considéré que comme un
« malheureux accident.

— Comme un malheureux accident!... répéta
« Dose en jetant au plafond un regard qui semblait
« dire :

« Entends-tu cela, Dieu du ciel et de l'artillerie!... »

Et, après un nouveau silence, il ajouta :

« Du temps de notre Colonel von T... (que Dieu
« lui accorde dans le ciel un grand commandement!),
« ce fait ne se serait pas passé sans trois jours de plan-
« ches, un renfoncement sur le shako et quelques
« mille millions de chiens. Comme tout a changé!

— Oui, et beaucoup, répondit Tipfel, nous en re-
« parlerons plus tard.

— Cela vient, poursuivit Dose, de ce que l'on
« permet trop facilement aux anciens sous-officiers
« de quitter le service pour occuper des emplois ci-
« vils. Si le Major m'avait dit amicalement : Dose,
« vous êtes un fou; vous resterez dans la batterie,
« on ne peut se séparer de gens tels que vous!... je
« n'eusse certainement pas quitté le service; N° 4
« n'eût pas fait la culbute; Cosmos et Caton n'eus-
« sent pas été réformés, et la Minerve enfin ne fût
« pas devenue chancelante!... Mais nous étions de

« trop alors; les belles batteries furent démobili-
« sées, et on disait : Il faut pousser les jeunes gens...
« Dieu de justice! Aussi, ce fut avec plaisir que
« nous quittâmes les drapeaux ! Lorsqu'on a eu
« l'honneur, comme l'un de nous, d'avoir sous
« son commandement quelques vingt chevaux, lors-
« que l'on s'est trouvé, avec sa pièce, seul et
« maître absolu dans un village où l'on était conti-
« nuellement invité à dîner par le Bürgermeister,
« par le maître d'école et quelquefois par le pas-
« teur, il est pénible de rentrer à la caserne avec un
« avant-train vide et des caissons veufs de boulets et
« de boîtes à mitraille. Je signais alors mes rap-
« ports :

« Feodor Dose, chef de pièce de la 4e batterie à
« cheval, de la deuxième division, de la septième bri-
« gade, commandant en chef à Niederbühl...

« Absolument comme le Général Autrichien signe :
« Commandant en chef de la Transylvanie... Et il
« aurait fallu tout à coup me résoudre à n'être plus
« rien, peut-être même à perdre ma pièce; car on
« disait qu'il n'y aurait plus que quatre pièces atte-
« lées. Moi, être obligé de courir à pied autour de ma
« batterie. C'eût été ma mort! C'est pourquoi je
« fis valoir les titres que me donnait ma boucle d'ar-
« gent, et je fus aussitôt nommé conducteur de la
« poste. »

L'ex-bombardier fit scrupuleusement disparaître jusqu'aux moindres restes du pain et du veau rôti,

et il se mit ensuite à ronger si proprement les os qu'une souris n'eût rien pu trouver à glaner après lui. Lorsque cette opération fut terminée, il poussa un profond soupir et se retourna dans le fauteuil, sur le côté droit, ce qui eut pour résultat d'agrandir considérablement les trous déjà commencés dans le paquet placé sous ses pieds.

« Réjouissez-vous, dit-il après quelques ins-
« tants, d'être loin de votre batterie !... Car tout a
« bien changé. Nous en causerons plus longue-
« ment.

— Fort bien ! répondit Dose avec un visage sou-
« cieux ; ces sortes de choses-là on les apprend tou-
« jours assez tôt. Mais dites-moi, avant tout, cher
« Tipfel, comment êtes-vous arrivé à ce haut emploi
« de Secrétaire de la poste ? Je m'incline devant votre
« érudition ; mais avouez qu'il y a bien un peu de
« protection là dessous. »

A ces mots l'épais ex-bombardier ferma l'œil gauche en riant d'un air malin. Ce rire alla toujours crescendo et finit par ébranler à tel point la lourde masse du corps que l'équilibre du fauteuil en fut sérieusement compromis.

« Beaucoup de cette dernière chose, dit-il après
« qu'il eut repris haleine. Beaucoup de protection !..
« Je dois cette place à la plus lourde bêtise que j'aie
« faite de ma vie, à un acte inconsidéré, dont le ré-
« sultat, par un concours de circonstances favorables,
« a été extraordinairement brillant. Il est fâcheux

« que vous ne parcouriez jamais les journaux : car,
« il y a six mois, vous auriez appris par quelle
« conduite pleine de sang-froid, d'énergie et de
« prudence, un Bombardier de l'artillerie à pied fit
« remettre dans les fers un prisonnier évadé.

—J'ai entendu parler de cela, répliqua Dose.
« Un collègue de la poste m'a raconté ce fait en
« passant par ici.

— Eh bien donc, dit Tipfel en tournant la tête
« avec effort pour ne pas déranger la position de son
« corps, ce qui eut pour effet de rendre son visage
« cramoisi. Eh bien donc, cet homme à la conduite
« pleine de sang-froid, d'énergie, de prudence, n'est
« autre que...... moi-même.

— Vous? s'écria Dose stupéfait. Mais on m'a dit
« aussi que le Bombardier avait abandonné son
« poste. »

— Avait quitté son poste pour quelques instants.

— Et qu'il avait voulu déserter, poursuivit l'in-
« flexible Dose.

— Ah! quelle folie! dit Tipfel. Ai-je bien l'air
« de quelqu'un qui a envie de déserter?.. Mais,
« vous avez raison, Dose; on a dit cela alors. Je fus
« même bel et bien mis en prison avec un bon ami,
« et nous ne devons qu'à nos intimes relations avec
« de grands personnages d'en être heureusement
« sortis au bout de deux jours.

— Ah diable! Et ces grands personnages vous ont
« été utiles à autre chose ?

— Comme vous ledites, répondit l'ex-bombardier, « en relevant d'un air d'importance sa cravate, que « son gras et double menton fit aussitôt retomber.

« Nous étions deux intéressés dans cette entre- « prise, moi et un de mes camarades, un certain « bombardier Robert, de l'artillerie à cheval, un « vrai pendard, soit dit entre nous. Il faisait la « cour à toutes les filles et avait auprès d'elles un « bonheur étonnant. Eh bien ! voyez-vous, c'est pour « une histoire de ce genre que j'abandonnai mon « poste par amour pour lui..... Certes, rien que par « amour pour lui !.. Toute la batterie pourrait l'at- « tester, et je n'ai pas assurément l'air de quelqu'un « qui quitte volontiers un endroit aussi tranquille « qu'un corps de garde..... Nous fûmes donc mis en « prison. L'héroïne de cette amourette était cette « fois la fille d'un grand personnage. Mon pendard « de Robert réussit à se procurer pour le père de la « jeune fille une lettre de recommandation par la- « quelle il obtint son entrée dans la maison et ma « sortie de la prison préventive. De plus, ce Herr me « recommanda à l'administration de la poste et je « fus envoyé ici comme Secrétaire avec de beaux « appointements.

— Ce sont de merveilleuses aventures, dit Dose en « riant, et l'autre? voilà ce que j'appelle avoir du « bonheur !.....

— Le Bombardier Robert quitta la ville de C..... « pour la capitale. Le papa prit cette bonne résolu-

« tion dans le double but d'éloigner Robert des yeux
« de sa fille et ensuite de lui faire compléter ses études
« pour arriver au grade d'officier. Il est maintenant
« à l'École d'artillerie et sera prochainement en état
« de passer son examen.

— Ainsi il a persévéré? C'est bien beau de sa part.

— Sans doute; il entrevoyait toutes sortes de belles
« perspectives, répondit Tipfel. Je disais tout à
« l'heure qu'il s'était opéré des changements.

— Quant aux changements, reprit Dose avec hu-
« meur, ils ne lui seront pas d'un grand secours.

— Au contraire, répondit l'ex-bombardier, ces
« changements seront très-avantageux, non pour
« nous, mais assurément pour lui..... Vous ne lisez
« donc aucun journal? »

Dose secoua tristement sa tête osseuse.

« Je ne m'étonne plus si vous ne savez rien, ajouta
« Tipfel. Là-bas le diable est déchaîné. On parle de
« la prochaine mobilisation des quatrième, sixième,
« septième et huitième brigades. »

Il eût fallu voir à ces mots l'expression de physionomie et l'attitude de l'ex-sous-officier! Ses yeux démesurément agrandis lancèrent des éclairs de joie; son corps, affaissé sur lui-même, se redressa; les épaules se rejetèrent en arrière. Il se leva lentement du bahut sur lequel il était assis et resta debout, immobile, le petit doigt de la main gauche sur la couture du pantalon, la main droite, placée à côté du front, exécutant le salut militaire. Puis il jeta sur

son camarade un regard inexprimable, et, après l'avoir ainsi fixé quelques secondes, il lui dit d'une voix sourde et tremblante d'émotion.

« Herr Secrétaire de la poste, vous êtes, comme tel, « mon supérieur, et pour rien au monde, un supé- « rieur ne doit induire en erreur son subordonné; « aussi, je vous prie de répéter encore les paroles que « vous venez de prononcer. Est-il certain et véritable- « ment vrai que les brigades seront mobilisées?... »

Tipfel ne fut pas peu étonné de la singulière façon d'agir du Packmeister; cependant il se hâta de lui répondre; car Dose restait debout devant lui, la main fixée au front, dans une attitude militaire d'une raideur irréprochable, et les traits de son visage exprimaient au plus haut point une attente inquiète :

« Assurément, ce que j'ai dit est vrai, affirma « Tipfel. Les batteries seront mobilisées. Elles « vont et viennent avec des avant-trains char- « gés de boulets et des caissons remplis de boîtes à « mitraille; et, qui plus est, ces boulets et ces boîtes « à mitraille serviront probablement dans très-peu « de temps!

— Cela est vrai, véritablement vrai? cria l'ex- « sous-officier, l'œil brillant de joie et d'ardeur « guerrière.

— Certainement. Les ordres pour la mobilisa- « tion sont déjà parvenus au Commandement gé- « néral.

— Hurrah! s'écria alors Dose, et, dans son tran-
« port de joie, il agitait ses bras en l'air. Encore
« hurrah! et pour la troisième fois hurrah! »

Ce ne furent pas des cris ordinaires, mais bien des vociférations, et tellement énergiques que le Secrétaire de garde à côté en fut effrayé et demanda, en mettant la tête à la fenêtre, si une bande de voleurs n'avait pas fait invasion dans la salle des bagages.

Cette interpellation fit tomber la surexcitation du Packmeister et le rappela à lui-même. Il s'assit de nouveau sur le bahut; pourtant il ne put s'empêcher de murmurer quelques commandements pour ouvrir le feu, tandis qu'avec les pieds il battait la charge qu'il avait entendue dans les manœuvres d'infanterie.

Tipfel était resté silencieux et souriant devant ce paroxysme guerrier et, jugeant des impressions de Dose par les siennes, il concluait que le Packmeister s'estimait heureux d'être employé au tranquille service de la poste, dans une petite ville frontière, loin du bruit des batailles, tandis que là-bas tout serait bientôt en mouvement. Il était loin de supposer que la soif brûlante des combats dévorait l'ex-chef de pièce.....

« Voici un gros paquet de journaux, dit le Secré-
« taire de la poste après une pause; je les ai, par ha-
« sard, pris avec moi. Vous pourrez, en les lisant,
« connaître la marche des événements. C'est une

« histoire merveilleuse et tout à fait incroyable. »

— Donnez-les moi ! dit vivement le Packmeister...

— Les voici, mais laissez-les en repos jusqu'à « demain. Il est plus que temps d'aller se mettre au « lit. Le veau rôti est englouti, le punch absorbé... « J'ai bien mangé et bien bu, petit homme, et il n'est « que trop juste, après toutes ces fatigues, de donner « quelque repos au corps épuisé. »

Dose trouva très-raisonnable cette proposition du camarade. On fit venir pour la troisième fois de la salle des voyageurs le garçon profondément endormi. Le meilleur hôtel de la ville était heureusement à quelques pas des bureaux de la poste. Un quart d'heure plus tard Tipfel était étendu dans son lit, où il dormait du sommeil du juste. Douze menuisiers, occupés à scier les plus durs et les plus épais blocs d'acajou, dans une série de nœuds, n'eussent pas fait plus de bruit que le nouveau Secrétaire de la poste avec ses ronflements.

CHAPITRE V

Où l'on apprend quelques détails de la vie passée du Packmeister, ainsi que la grande résolution qu'il prend. Le bienveillant lecteur fait la connaissance d'un Postmeister (1) qui cultive l'art de l'escrime à la baïonnette.

Il nous paraît inutile de dire que Féodor Dose était célibataire. Il suffit, en effet, d'avoir étudié avec quelque attention le caractère et les sublimes sentiments de cet homme remarquable pour être persuadé, comme nous, qu'un esprit aux aspirations si hautement poétiques n'était fait pour porter ni les chaînes de l'hyménée, ni même les liens de roses de l'amour.

Pendant les quinze années de sa vie militaire il était toujours sorti vainqueur, dans les villes de garnison, des tentatives de séduction des entreprenantes cuisinières et des sémillantes chambrières, et, dans les cantonnements, des sérieuses propositions de la fille d'un maître d'école et de la veuve inconsolable d'un percepteur qui l'avait tendrement choisi comme une deuxième victime à faire mourir à petit feu.

Lorsque Dose quitta le service, il était complétement libre. Aucun œil de femme ne versa sur son départ de tendres larmes. Rien ne pesait sur ses

(1) Postmeister — maître de la poste.

souvenirs qu'une liaison éphémère et pourtant désagréable, très-désagréable avec une vertueuse blanchisseuse, qui voulait absolument le prendre dans ses filets.

Loin de nous la pensée de vouloir faire supposer au bienveillant lecteur que Dose fût un misogyne, un contempteur du beau sexe.....

Dose, au contraire, était galant, ardent, entreprenant ; mais toutes ces qualités, qu'il faut déployer dans l'art de l'attaque, ne l'empêchaient pas de se garder, en prudent capitaine, une ligne de retraite. Comme conducteur de la poste, il était jour et nuit en voyage ; il se faisait le noble et galant chevalier de toutes les dames qui se mettaient sous sa protection et les considérait comme une relique, comme quelque chose d'inviolable, bref, comme toutes les lettres et tous les paquets confiés à sa garde, objets que l'on ne doit ni toucher ni interroger d'un regard profane.

Dose était dans toute l'acception du mot un conducteur plein de tact. Il alla même un jour jusqu'à demander à l'administration de la poste l'autorisation de faire changer de place la poignée de la machine à enrayer de sa voiture, attendu, disait-il, qu'il pouvait lui arriver, par inadvertance — la poignée de la machine étant placée à côté de lui et au-dessous de la banquette — d'avoir avec ses voyageuses des attouchements désagréables qui pouvaient prêter à de fâcheuses interprétations.

Nous doutons, du reste, que l'administration de la poste ait compris cette délicatesse, et nous croyons que la poignée de la machine à enrayer occupe toujours son ancienne place.

Dose fut ensuite promu au grade de Packmeister et envoyé dans cette ville perdue. Il se promettait de tirer parti du voisinage de la frontière pour écrire des aventures romanesques et hautement poétiques, des romans de contrebandiers aussi intéressants, et, quelquefois même, beaucoup plus émouvants que les histoires de voleurs.

Cependant il éprouva ce qu'il avait si souvent éprouvé dans sa vie, une amère déception.

La petite ville, sa résidence actuelle, ne ressemblait que trop, hélas ! aux plus prosaïques villes de la contrée. Sa position n'avait absolument rien de ce pittoresque que l'imagination de Dose réclamait impérieusement de la part d'une ville frontière. Point de sombres forêts, point de profonds précipices au travers desquels les contrebandiers, suivis de leurs chiens géants, savent se frayer un passage. Mais de monotones vergers et, décoré du nom de forêt, un misérable groupe de six bouleaux et un sapin à l'ombre desquels les habitants, qui honoraient le dimanche, avaient coutume de venir prendre le café.

Dose était venu à son poste avec la bonne intention de trouver la ville et la campagne merveilleuses. Il était arrivé, comme l'ex-bombardier Tipfel, à une

heure avancée de la nuit et avait reconnu, le lendemain matin, l'impossibilité de persévérer dans sa bonne intention.

Nous ne pouvons passer sous silence que l'âme de Dose en fut très-affligée. Son esprit avait besoin d'aliment. Ses yeux demandaient de beaux et pittoresques horizons. Son sentiment poétique menaçait de s'éteindre en présence de ces vergers et de ces bouleaux prosaïques.

Cette déception, jointe au souvenir du bon vieux temps de sa vie militaire, lui avait bientôt rendu insupportable son séjour actuel et jusqu'à son nouvel emploi. Mais il n'avait pas encore pu résoudre cette question : « Que faire si je quitte le service de la « poste?... »

Et voici que le calme Tipfel venait de faire jaillir un trait de lumière dans l'âme de l'ex-sous-officier, en lui apprenant la mobilisation de la tant aimée Brigade d'artillerie.

Le lendemain matin trouva Dose se promenant à grands pas, de long en large dans la salle des bagages. Il semblait avoir grandi d'un pouce pendant la nuit. Parfois il s'arrêtait devant les paquets dont il admirait les différents groupes rangés symétriquement ; puis il en détournait dédaigneusement la tête et s'éloignait en disant : « La patrie m'appelle ! »... Et, comme nous l'avons déjà affirmé au bienveillant lecteur au commencement de ce chapitre, le Packmeister n'était retenu à la petite ville frontière par

aucun de ces liens qui eussent pu l'empêcher de se rendre à cet appel.

Le nouveau Secrétaire de la poste, dont le service commençait le jour même, s'était arraché de son lit d'assez bonne heure et en soupirant. Dans la chambre voisine il classait les lettres et écrivait les lettres de voiture pour les conducteurs qui devaient partir. Son esprit calme et insouciant s'accommodait au mieux de cette petite ville tranquille et isolée; il était heureux d'avoir trouvé un asile où il pût, sans être incommodé par le bruit du monde, savourer les douceurs de la vie, c'est-à-dire manger, boire et dormir.

Dose avait déjà, à plusieurs reprises, fait un pas vers la cloison qui le séparait de son ami, dans l'intention de lui faire connaître ce qu'il avait le sur cœur. Mais son respect pour un supérieur l'avait toujours empêché d'appeler son ancien camarade.

Heureusement pour lui le Secrétaire déposa la plume, se leva lentement de son siége et se dirigea vers la porte vitrée qui donnait dans la salle des bagages.

Dose s'approcha aussitôt et le pria de venir pour un moment dans la chambre voisine. Tipfel se rendit à cette invitation, sans toutefois presser le pas et lorsqu'il arriva dans le corps de garde, il se laissa tomber dans le grand fauteuil. Le Packmeister confia alors, au secrétaire ébahi, sa résolution d'abandonner le service civil et de retourner à la batterie.

Tipfel, qui ne pouvait rien comprendre à cela, le regarda attentivement, craignant de découvrir dans ses yeux quelques signes de folie naissante.

Le regard de l'ex sous-officier n'exprimait que le calme, la grandeur, la noblesse.

« La patrie m'appelle, dit-il, et pour la servir « je remplirai fidèlement et consciencieusement ma « tâche sur le champ sanglant de l'honneur. »

Il n'y avait rien à répondre à cela. Tipfel était beaucoup trop paresseux pour se donner la peine de détourner quelqu'un de prendre une résolution. Il n'était même pas capable de faire des réflexions pour son propre compte lorsqu'il se trouvait dans de semblables circonstances. Aussi prenait-on souvent pour de la force de caractère ce qui n'était réellement chez lui qu'une excessive paresse.

« Ce matin même, poursuivit le Packmeister, « je vais chez le Herr Postmeister pour lui faire « connaître ma résolution. Je suis persuadé qu'il « sera flatté qu'un de ses employés demande à faire « partie de l'armée pendant la campagne qui va « s'ouvrir. Lors même qu'il n'en éprouverait pas « une grande joie, il ne me laissera pas moins vo- « lontiers partir. J'étais pour lui une épine dans « l'œil ; car j'avais dérangé ses projets en venant « prendre la place qu'il avait promise à un de ses « protégés. »

Tipfel regardait cette résolution du Packmeister, de quitter le service si commode et si agréable de la

poste, comme le plus grand malheur qui pût arriver à son ancien camarade. Il crut de son devoir de le détourner de l'abîme dans lequel il voulait se précipiter de gaîté de cœur, et il allait, dans ce but, se décider à lui faire de sérieuses objections. Pourtant il était si commodément étendu dans le vieux fauteuil, qu'il se fût montré vraiment injuste envers son esprit en lui demandant de grands efforts tandis que le corps jouissait d'un parfait repos. Il se contenta donc de poser cette simple question :

« Mais, Dose, avez-vous mûrement réfléchi à cela?

— Vous allez le voir sur-le-champ, répondit avec « le plus grand sérieux le Packmeister. Voici l'heure « où l'on peut parler au Postmeister, et la chose sera « décidée dès ce matin, afin que rien ne s'oppose à « ce que je parte ce soir même. »

Le Secrétaire de la poste avait déjà les yeux fermés pour un petit somme, sans quoi il eût été étrangement surpris. Il ne fit entendre qu'un léger grognement qui voulait peut-être bien dire quelque chose, mais qu'il n'était donné à aucun homme de pouvoir comprendre.

Quelques instants après, Dose était annoncé et introduit chez le Postmeister.

C'était un gros petit homme au volumineux abdomen enveloppé, pour la matinée, dans une robe de chambre de soie rouge. Il avait été capitaine dans l'infanterie qu'il regardait comme la première de toutes les armes. Aussi était-ce dans l'infanterie

qu'il prenait, autant que possible, ses employés, et se montrait-il très-mécontent qu'on lui envoyât tant de sous-officiers d'artillerie comme conducteurs et Packmeisters.....

Le Postmeister se nommait Dachsinger, c'est-à-dire baron von Dachsinger, quoique la carte des postes la plus exacte et le cadastre le plus complet ne fissent aucune mention des terres qui avaient le bonheur de donner leur nom au Postmeister.

Malgré cela, sa femme était madame la Baronne et son bambin de six ans le petit Herr baron. Disons cependant que ce dernier titre n'était jamais donné en présence du père.

Le Postmeister était un homme instruit, très au courant de son service et, par cela même, estimé de ses supérieurs. Mais, comme personne n'est parfait en ce monde, le Herr von Dachsinger avait, lui aussi, deux côtés faibles, deux endroits par lesquels il était mortel. C'était, d'abord, un amour insensé pour les oiseaux chanteurs de toutes sortes, et, ensuite, une passion non moins insensée pour l'escrime à la baïonnette. Il regardait cet art, qu'il avait cultivé dans l'infanterie, comme le plus grand et le plus important de ceux qui fleurissent sur terre, et son fils y était déjà exercé par un serviteur, ex-fantassin. Le père, de son côté, consacrait tous ses moments de loisir à cet agréable exercice dont il faisait sa plus chère occupation.

Herr von Dachsinger tenait l'escrime à la baïon-

nette pour le meilleur de tous les moyens de défense, et il était arrivé à croire que, par cet art, on pouvait parer une balle ennemie presque aussi facilement qu'un coup de sabre, ou qu'un coup de lance. Il avait déjà songé à proposer, à la direction générale des postes, de ne plus admettre aux places de conducteurs que des hommes habiles dans l'art de l'escrime à la baïonnette et, partant, capables de repousser victorieusement une attaque de voleurs; le désir, d'empêcher artilleurs et cavaliers de devenir conducteurs entrait bien pour quelque chose dans ce projet.

Le Postmeister préparait le déjeuner de ses oiseaux chanteurs lorsque Dose se fit annoncer; il le fit aussitôt entrer. Herr von Dachsinger fumait, selon son habitude, dans une très-longue pipe dont il faisait un double emploi, car, lorsqu'il allait et venait en parlant avec quelqu'un, il se servait de cette longue pipe pour exécuter les attaques et les parades de l'escrime à la baïonnette.

Dès que Dose parut, le Postmeister prit la position « en garde, » la poitrine couverte par la pipe dont le bout du tuyau présentait une pointe menaçante. Dose s'avança en saluant militairement. Le Postmeister ne pouvait laisser échapper une si belle occasion de porter à son subordonné un coup en pleine poitrine. Il pointa en quarte, exécuta une excellente parade, revint ensuite à la première position et se mit avec le plus grand sérieux au port d'armes avec sa pipe.

Ces manœuvres n'intimidèrent pas Dose : car il savait, depuis longtemps, que cette manière d'agir était un indice de très-bonne humeur chez le Postmeister.

« Que le Herr Postmeister veuille bien m'excu-
« ser, dit le subordonné, si je viens lui adresser
« une importante demande. »

Herr von Dachsinger fit sortir deux énormes bouffées de tabac et, par un mouvement habile, prit aussitôt avec sa pipe une position défensive.

« Le Herr Postmeister n'ignore pas que.... si je
« puis me servir de cette expression..... le diable est
« déchaîné là-bas dans la patrie.

— Oui, sans doute! s'écria le confident de ces pa-
« roles, en portant vers la gauche un vigoureux
« coup de pointe en tierce.

— L'armée va être mise sur le pied de guerre, les
« brigades d'artillerie sont mobilisées et l'on a be-
« soin de sous-officiers capables et expérimentés.

— Oui, il y aura du nouveau, ajouta vivement
« Herr von Dachsinger. Songez, mon cher Dose, à
« l'immense avantage que nous retirerons d'avoir
« une infanterie si habile dans l'escrime à la baïon-
« nette!... La cavalerie ennemie ne sera pour elle
« qu'un jouet d'enfant. M'avez-vous déjà vu com-
« battre contre deux cavaliers?... Il me semble que
« j'ai soutenu un pareil combat depuis que vous
« êtes ici. Ce n'est pas une petite affaire que de te-
« nir tête à deux hussards! sans tirer un coup de

« fusil..... bien entendu ! car, avec une balle dans « le canon, je ne crains pas de lutter contre trois..... « M'avez-vous vu livrer ce combat?

— A vos ordres, Herr Postmeister, je me rappelle « cet événement.

— C'était, à vrai dire, bien peu pénible pour moi, « ajouta le chef. Des cavaliers sans souplesse, des « chevaux sans agilité ; cependant on a pu voir clai- « rement les brillants résultats de cette manière de « combattre. »

Dose applaudit, par devoir, aux paroles du supérieur, quoique l'événement en question ne lui eût pas fait concevoir une idée très-favorable de l'escrime à la baïonnette. Deux postillons, autrefois soldats du train, montés sur des chevaux à moitié perclus et complétement aveugles, avaient manœuvré et combattu contre leur supérieur avec les plus grands égards et les plus grandes précautions.

« Un jour viendra, dit avec un grand sérieux le « Postmeister en se mettant au port d'armes avec sa « pipe, où l'artillerie elle-même sera armée de fu- « sils et exercée au moins autant à l'escrime à la « baïonnette qu'au service des pièces !..... Mais que « désirez-vous de moi?... Je vous écoute!...

— Je me permets de répéter au Herr Postmeister, « ce que j'ai entendu dire, que l'on avait besoin, « surtout dans l'artillerie, d'anciens sous-officiers « expérimentés. Je suis donc venu prier humblement « le Herr Postmeister de vouloir bien m'accorder

« une permission de quatorze jours pour aller à C...,
« où se trouve ma Brigade, dans laquelle j'essaierai
« de reprendre du service.

— Ah! répondit avec vivacité le Postmeister, en
« touchant légèrement par un coup de quarte la poi-
« trine de son subordonné. Voilà ce que j'appelle
« une louable résolution!

— Et le Herr Postmeister ne me refusera pas cette
« permission?

— A quoi pensez-vous! Ne serait-ce pas agir contre
« les intentions de S. M. notre très-gracieux roi? ne
« serait-ce pas commettre un véritable crime que de
« retenir de si vaillants hommes! »

Herr von Dachsinger, en prononçant ces mots qui partaient du cœur, songeait aussi au bonheur qu'il éprouverait de voir occuper la place de Packmeister par un sous-officier d'infanterie habile dans l'art de l'escrime à la baïonnette.

Il porta sa pipe à l'épaule et se mit à aller et venir dans la longueur de la chambre en rasant la muraille et en réfléchissant profondément.

Tout à coup il traversa la chambre et s'avança vers le Packmeister la pipe haute et prêt à mettre en joue, tel un prudent tirailleur qui s'approche d'un buisson suspect.

« Diable! diable! dit-il après une pause, je ne
« puis m'expliquer comment vous savez que tout est
« en émoi là-bas dans la patrie. Nous ne laissons
cependant circuler ici, et j'y tiens sérieusement la

« main, aucun journal, aucun article même de na-
« ture à troubler la cervelle des habitants... Avez-
« vous des lettres?

— Je n'en ai point, répondit Dose un peu troublé!
« Mais hier au soir est arrivé ici un de mes cama-
« rades, le nouveau Secrétaire de la poste.

— Et il vous a apporté cette nouvelle? reprit vi-
« vement le supérieur en élevant avec les deux mains
« la pipe au-dessus de sa tête, comme pour parer un
« vigoureux coup de sabre. Il faut que je me tienne
« sur mes gardes! Allez au diable! Était-il bien né-
« cessaire de vous faire le colporteur de semblables
« nouvelles, même quand des secrétaires de la poste
« osent en prendre la responsabilité! Tipfel sort de
« l'artillerie, je devrais ajouter, hélas! et se laisse, par
« cela même, facilement entraîner à des mouve-
« ments rapides. S'il eût été fantassin, il se fût livré
« à l'étude de l'escrime à la baïonnette, et cet art,
« mon cher Dose, qui doit passionner tout brave
« soldat et qui passe pour ainsi dire dans son sang
« et dans sa chair, donne à l'homme quelque chose
« de circonspect et de prudent. Un véritable com-
« battant à la baïonnette est toujours sur le qui-
« vive; il observe continuellement à droite et à
« gauche! » — Le Postmeister joignait le geste à la
parole. — quelquefois même derrière lui! — et il
retournait la tête avec une incroyable rapidité. —
« Il se tient toujours sur ses gardes, prêt à tout
« instant à porter un coup à droite, à gauche, en

« avant, en arrière........ Comme cela ! »...... Et en même temps Herr von Dachsinger bondissait avec une surprenante agilité, pointait dans toutes les directions avec la pipe et obligeait Dose à rompre d'un pas ; puis il faisait volte-face pour frapper un ennemi placé derrière lui. Pendant toutes ces évolutions, les cendres de la pipe voltigeaient dans tout l'appartement, et les pans de la robe de chambre de soie rouge se soulevaient de la manière la plus pittoresque.

Dose était habitué à ces impétueuses passes d'armes de son chef, et il en restait spectateur avec une imperturbable gravité.

« Je donnerai, poursuivit Herr von Dachsinger « après un court silence employé à reprendre haleine, « au Herr Tipfel le conseil de prendre quelques le-« çons de moi. Ce que vous avez négligé de faire, « hélas! cher Dose. Vous allez voir maintenant si « vous êtes en état de lutter dans cette vie sans con-« naître l'escrime à la baïonnette. Vous aurez votre « permission avec une lettre de recommandation « pour le Chef, qui m'est inconnu, de votre Brigade, « et, de plus, l'autorisation de prendre une place dans « le fourgon à bagages..... Que Dieu vous conduise, « et si jamais vous avez à donner un sage conseil à « un jeune homme qui veut embrasser la carrière « militaire, songez à moi, et ayez assez d'empire sur « vous-même pour lui affirmer que la première de « toutes les armes, c'est ...... la baïonnette. Adieu ! »

Dose mit avec émotion sa main dans la main que

lui tendait son chef, et il eut assez de tact pour saluer, d'un mélancolique regard d'adieu, les oiseaux chanteurs. Puis il fit militairement demi-tour et il put sentir au même instant que Herr von Dachsinger n'avait pas laissé échapper l'occasion de lui porter, avec la pipe, un si furieux coup dans le dos qu'une pointe de baïonnette serait ressortie de trois pouces au moins du côté de la poitrine.

Le Packmeister fit tous ses préparatifs de départ. Il laissa sous la protection de Tipfel les richesses qu'il avait acquises dans le service de la poste : deux longues pipes, une paire de souliers de feutre, quelques effets bourgeois, l'uniforme de la poste, les poésies de Schiller et l'infernal *Protée*. Il plia tout son linge dans un petit porte-manteau, mit le manuscrit de ses propres poésies dans sa poche, et le soir à huit heures — le fourgon partait à neuf heures précises — Dose endossa avec un certain frémissement de bonheur son uniforme de sous-officier de la septième brigade d'artillerie ; cet uniforme qu'il avait conservé comme une relique. Il se jeta dans les bras de l'ex-bombardier Tipfel, qui essayait de paraître affligé, s'élança dans le cabriolet du fourgon à bagages auprès du conducteur et franchit bientôt les portes de la ville.

CHAPITRE VI

Un court, mais néanmoins très-important chapitre...... où il est question d'un corps de garde de la Bürgerwehr.

Le mois d'avril a ses caprices... C'est une vérité qui ne sera contestée par aucun de nos bienveillants lecteurs. Il est de ces mois d'avril qui se plaisent à nous envoyer d'agréables giboulées de pluie, de neige et de grêle. Mais il en est d'autres aussi qui, véritables messagers du printemps, se présentent avec un doux visage. A leur appel les herbes et les fleurs montrent curieusement leurs têtes, et l'alouette, avec son chant joyeux s'élève jusque dans le ciel. On se croirait en mai ou en juin. Il semble que l'hiver n'a jamais existé.

C'est par un semblable mois d'avril que nous nous permettons de conduire le lecteur dans une petite ville située au milieu d'une riante contrée, sur les vertes rives du Rhin, au pied de roches sombres et escarpées.

On remarque à peine quelques rares constructions modernes au milieu de toutes les vieilles maisons gothiques, dont les toits pointus, les cheminées bizarres de forme et les larges porches ne semblent plus convenir au temps présent. La petite ville est

entourée de murailles crénelées, dont quelques parties écroulées s'élèvent à peine au-dessus du sol. Ces murailles lui font comme une ceinture de pierres dont les extrémités se rapprochent derrière les maisons, pour courir parallèlement jusqu'à un antique château perché sur le flanc de la montagne. La petite ville ressemble à un joyau que la vieille ruine tient coquettement suspendue dans la vallée par deux puissantes chaînes de pierres.

Le château en ruines couvre une assez grande étendue de terrain, mais il n'offre plus à la vue que des pans de murs à moitié écroulés et de l'effet le plus pittoresque. Les tours, noircies par le temps, ont été renversées par la puissance de la poudre et ne sont plus aujourd'hui que de grands blocs de pierres étroitement unies par la chaux et le ciment. Les murs, en s'écroulant, ont en partie comblé les fossés et, de toutes les constructions qui s'élevaient en ce lieu, il ne reste plus debout qu'un seul pignon élevé, préservé de la chute par un chêne gigantesque qui avait grandi sous sa protection et qui lui servait à son tour de protecteur et de soutien. Partout croissent à l'envi les épines, les herbes parasites et le lierre, dont les longues tiges s'étendent sur les décombres et grimpent jusqu'au sommet des quelques pans de mur restés çà et là debout.

Entre la petite ville et le Rhin, le pied de la montagne forme un talus assez raide, sur lequel on ne peut découvrir que quelques traces des anciennes

fortifications. Mais, du côté de la campagne, jusqu'aux portes du château, on voit encore des fossés profonds, des restes de ponts-levis, l'ogive d'une porte et, à côté, un caveau assez bien conservé et nouvellement percé d'une petite fenêtre et d'une porte garnie d'un verrou.

Cette porte, que le beau temps faisait tenir ouverte, laissait voir un intérieur misérable. Sur les sombres murailles de pierres, était collée une mauvaise lithographie représentant un homme coiffé d'un chapeau de feutre à grandes plumes, vêtu d'une blouse, chaussé de grosses bottes, un sabre au côté, des pistolets et un poignard à la ceinture. Tout le mobilier consistait en une table et quelques chaises.

La montagne et la vallée étaient inondées des rayons d'un soleil brillant et, quoique tout respirât une paix profonde dans ce réveil de la nature, on voyait cependant d'étranges préparatifs guerriers sur la grande place située devant la ruine et devant le vieux caveau. Sur cette place étaient formés des groupes de huit à dix hommes qui s'évertuaient à exécuter ces gracieux mouvements que l'on nomme les *A droite* et les *A gauche;* d'autres se donnaient une peine extrême pour se tenir raides, pour faire sortir la poitrine, rentrer le ventre, tenir le nez en l'air et conserver en équilibre une arme qui ne semblait pas disposée à obéir à leurs mouvements. Tout cela n'était assurément qu'un jeu, mais on y apportait une grande gravité, et le laisser-aller qui exis-

tait indiquait assez que commandants et commandés étaient camarades.

On jugeait du bon vouloir de ces héros en herbe à la manière dont ils tendaient les jarrets, creusaient les reins, bombaient les poitrines, et surtout aux nombreuses gouttes de sueur qui ruisselaient sur les visages. Malgré toutes leurs fatigues, ces vieilles recrues paraissaient satisfaites. — Était-ce la conscience de remplir un important devoir ou l'espérance d'être nommé, demain peut-être, Commandant en chef à l'élection? — Cependant cette perspective n'avait pas toujours le pouvoir de maintenir dans les rangs une ferme discipline. On entendait de temps en temps un instructeur lancer, avec la meilleure intention du monde, un « mille tonnerres! » qui n'avait souvent d'autre résultat que de faire tourner la tête à l'interpellé et de lui faire répondre : « Dispensez-vous de cette invective, Herr « caporal! »

L'exercice continua ainsi quelque temps encore : cependant il eut une fin, comme toutes les choses de ce monde. Les quarante hommes qui se livraient à cette occupation se réunirent, et cette imposante masse se forma sur deux rangs comme un bataillon en bataille.

Douze officiers et sous-officiers se placèrent les uns sur la ligne de bataille, les autres enserre-file, et un jeune homme d'environ trente-six ans, orné d'une grande barbe blonde et d'un chapeau

de feutre garni de plumes de coq, se plaça comme Major enavant du front, ayant à ses côtés deux Capitaines sans compagnies, et derrière lui deux Adjudants qui avaient orné leurs talons de prétentieux et inutiles éperons.

« Bataillon..... Immobile! »

Le bataillon ne fit aucun mouvement, c'est-à-dire qu'il conserva, après ce commandement, son attitude pleine de..... sans-gêne. Celui-ci se grattait la tête, celui-là une autre partie du corps. L'un mettait l'arme sur l'épaule droite parce qu'il trouvait son épaule gauche fatiguée, un autre enfin mettait tranquillement l'arme au pied pour se moucher.

Le Major, placé devant le front, considérait sa ligne de bataille d'un air de satisfaction. Il jeta à ses deux Capitaines un coup-d'œil qui voulait dire : Voyez et admirez! Puis il inclina son chapeau sur l'oreille, se croisa les mains derrière le dos et dit :

« Citoyens et guerriers!

« L'ardeur digne d'éloges que vous mettez, dans le « maniement du fusil, et le bel ordre que vous con- « servez dans vos rangs, ont été, comme nous le « voyons tous, couronnés du plus beau succès. Cela « prouve à une soldatesque abrutie que l'homme « libre est capable d'apprendre en quelques jours, « ce que l'esclave ne peut savoir qu'après des années! « Vous voici, par votre valeur, en état de suppléer « au nombre. Avec vous, troupe de héros, et avec « la conscience de servir une juste cause, je ne crain-

« drais pas d'aller tenir tête à tout un régiment de « mercenaires.

« Vive le bataillon!

— Vive! vociférèrent les quarante hommes.

— Vive le Major! crièrent les deux Capitaines.

— Vive! répondit le bataillon.

— Vivent les Capitaines! s'écria le Major.

— Vivent!

— Vivent les Lieutenants et les sous-officiers « cria alors le Caporal chef de file à l'aile gauche.

— Vivent! répétèrent le Major, les Capitaines et reste de la troupe, et le petit tambour fit un roulement tout en vociférant plus fort que les autres jusqu'à ce que son visage en devînt violet.

« Citoyens et guerriers! ajouta le Major. Il nous « reste encore aujourd'hui un devoir à remplir; c'est « de nommer à l'élection les troisième et quatrième « Capitaines suppléants, plus un secrétaire de batail- « lon et deux sergents-majors. La réunion aura lieu « à cet effet ce soir à l'auberge de l'Arbre-Vert.

— Très-bon vin et à très-bon marché! » dit une grosse voix sortie des rangs du bataillon. Cette voix était sans doute celle de l'aubergiste de l'Arbre Vert.

« Nous avons fini maintenant, reprit le Major, « le bataillon peut rentrer dans ses quartiers. J'au- « rais seulement désiré que la deuxième compagnie « s'exerçât encore un peu au service de garde et « qu'elle fournît un sous-officier et trois hommes

« pour l'occupation, reconnue si nécessaire, du vieux « château.

— Mais, Herr Major, s'écria un des hommes du « bataillon, je crois que nous pouvons laisser le « vieux château sans garnison. Personne ne songera « jamais à venir nous en enlever une seule pierre.

— La commission de défense nationale, répondit « le Major avec dignité, a donné des ordres à cet égard, « et ces ordres ne sont pas sans fondement. Quelque « ennemi pourrait s'emparer du vieux château, s'y « établir solidement, et de cette position, dominer « notre libre et fidèle cité.

— Ah! allons donc, Herr Major, dit une autre « voix, vous n'en croyez pas le premier mot. Quant « à moi, je n'ai pas le temps aujourd'hui de monter « la garde.

— Ni moi non plus!.... Ni moi non plus! » s'écrièrent une douzaine d'autres voix.

Les Capitaines et les Lieutenants haussèrent les épaules.

« Il vaudrait mieux, glissa à l'oreille de son chef « un des Adjudants, que l'on demandât, comme hier, « des volontaires pour la garde. Il y a beaucoup à « faire aux champs et dans les vignes. Si nous nous « montrons sévères, dès demain ces braves gens ne « viendront plus aux exercices.

— Soit donc! répondit le Major. Que les volon- « taires pour la garde se présentent! Un sous-offi- « cier ou caporal et trois hommes!

— Maître Gaspard! maître Gaspard! cria-t-on
« aussitôt de tous les points du bataillon.

— Est-on nourri aux frais du bataillon? dit une
« petite voix partie du second rang de la dernière file
« de l'aile gauche.

— Tout naturellement, répondit le Major. On
« sera indemnisé comme toujours..... par la caisse
« militaire.

— Alors je veux bien! » reprit la petite voix, et un homme chétif, presque infirme, sortit des rangs et se porta en avant du front du bataillon.

C'était maître Gaspard, tailleur de son état. Son patriotisme avait ruiné ses affaires. Ses pratiques, très-satisfaites, sans doute, de ses nobles et grands sentiments, mais beaucoup moins de ses coutures à grands points, avaient, dans leur petitesse, donné leur clientèle à un collègue réactionnaire, tout en conservant à maître Gaspard leurs sentiments chaleureux et fraternels.

Ce qui eut pour conséquence de faire tomber peu à peu maître Gaspard dans une profonde misère et de le rendre de plus en plus ardent patriote. Il devint même un vrai tigre altéré de sang, et s'il montait volontairement la garde au vieux château, c'était dans l'espoir de voir paraître un *ennemi* qu'il voulait anéantir.

Les trois autres volontaires pour la garde furent : Le petit tambour, un garçon vacher qui pouvait, en même temps, garder son bétail et surveiller les ap-

proches de l'ennemi; enfin l'adjoint au clerc du notaire, sans occupation pour le moment, et qui, étant chargé du registre du corps de garde, se trouvait, par ce fait, dispensé de faire faction.

Cette partie du pays se trouvant ainsi complétement mise à l'abri d'une attaque imprévue, le Major envoya son bataillon se reposer tranquillement dans la petite ville. Les fusils furent placés sur l'épaule, les bras fraternellement entrelacés, et ces guerriers formèrent une longue colonne et se retirèrent, bannière en tête, en chantant :

Donnez-nous vos rouges manteaux de tyrans !
On en fera des pantalons pour une armée d'hommes libres !
Nous ne voulons plus ni de princes, ni de nobles.
Que tout soit fondu dans une armée d'hommes libres !

A mesure que le bruit descendait dans le fond de la vallée, le silence reprenait son empire dans les ruines du vieux château. Maître Gaspard se retira avec le jeune secrétaire dans le corps de garde; le tambour tira de sa caisse des sons mélancoliques, et le garçon vacher alla s'asseoir, pour faire sa faction, sur un petit monticule d'où il pouvait surveiller le pays, au loin. Il tenait un fusil à la main et examinait avec soin la pointe de la baïonnette.

Le mot d'ordre était : *Francfort-sur-le-Mein!* Le cri de guerre : *Arrête ou Meurs!*

CHAPITRE VII

Le Packmeister Dose poursuit tranquillement son chemin, mais il est pris pour un corps d'armée ennemi et cause une épouvantable alarme.

Cependant il était arrivé que le sous-officier Dose, las de deux nuits et un jour de cahots et séduit par la beauté de la journée, autant qu'irrité par le continuel zig-zag de la route, avait abandonné le fourgon à bagages. Il continuait son voyage à pied pour couper à travers le pays et arriver plus rapidement aux rives du Rhin. Il cheminait ainsi sous un brillant soleil, ouvrant son cœur aux plus belles espérances et formant les plus audacieux projets pour l'avenir.

Depuis qu'il s'était mis en route, il avait jugé nécessaire de s'occuper sérieusement de littérature politique; car il voyait bien maintenant qu'il s'opérait de grands changements dans la Patrie, et de plus grands encore dans les États voisins.

La pensée ne lui vint pas une seule fois que, pour un homme de son âge, il avait agi bien légèrement en quittant une position assurée pour retourner dans sa batterie, sans avoir la certitude d'y reprendre sa place. Féodor Dose était convaincu qu'il ne pouvait être reçu qu'à bras ouverts.

Cependant il lui venait parfois à l'esprit qu'il pourrait bien être attaché au train de l'artillerie ou à une batterie à pied............ Une batterie à pied! Le mot seul assombrissait ses pensées et lui brisait le cœur : Devrait-il donc renoncer au grand sabre et à la cartouchière?.. Devrait-il ne plus commander à des artilleurs portant le brillant pantalon basané et n'avoir, sous ses ordres, que des gens vêtus de pantalons de toile blanche, que des conducteurs armés, en guise de sabre, d'un couteau à fromage?........ Oh non! Le sort ne lui serait pas si cruel!...

Il avait toujours eu pour la marche une antipathie que n'était pas de nature à modifier sa longue promenade à travers les champs et les bruyères sans fin.

On lui avait dit le matin qu'en marchant d'un bon pas, il arriverait, dans l'après-midi, sur les bords du Rhin, dont il pourrait tranquillement descendre le cours en bateau à vapeur. Mais, quoiqu'il eût marché à grands pas et pris seulement un repos de quelques minutes à midi, le soleil descendait déjà à l'horizon et il ne voyait devant lui à perte de vue, que les ondulations de la plaine. Le courage de Dose eût fléchi si la chose eût été possible. Toujours intrépide il continuait sa marche....... Il pouvait être trois heures, lorsqu'il rencontra un paysan qui répondit à sa demande en lui montrant une ligne noire à l'horizon... Là était le terme de ses fatigues... la tant désirée vallée du Rhin!....

Enfin l'uniformité du terrain fut rompue par des

forêts, des rochers et des précipices, et Dose vit, avec une joie inexprimable, se dresser devant lui les ruines d'un vieux château, signe certain du voisinage du Rhin romantique. Son cœur tressaillit de bonheur.

Qu'il était oublié cet ennuyeux service de la poste avec ses paquets, ses adresses, ses déclarations! Qu'elle était oubliée cette pauvre petite ville frontière! Qu'elles étaient décolorées les images de tous ces fourgons, de toutes ces diligences!...

De vieux et doux souvenirs gonflaient sa poitrine. Il revoyait, sur les rives du Rhin, les villes qu'il avait traversées le cœur joyeux; il voyait le vin étinceler dans les verres de Bohême aux reflets d'émeraude; son oreille croyait entendre rouler et résonner la vieille batterie, hennir et piaffer les chevaux, et, sur le pavé des rues étroites, gronder comme le tonnerre les lourds canons. Alors se montraient, aux croisées des vieilles maisons grises, les visages curieux de jeunes filles, et lui... Dose, le chef de pièce, la main droite campée fièrement sur la hanche, s'avançait avec l'air d'un triomphateur romain, et ses canonniers le suivaient en chantant :

Frédéric Guillaume, assis dans sa voiture,
Est venu avec nous sur le champ de bataille.
Pendant plus de sept ans nous voulons battre nos ennemis,
Mener bonne et joyeuse vie, vivat!
Mener bonne et joyeuse vie !

Le Grand Féodor, ne pouvant plus supporter le

poids de ses souvenirs, se laissa tomber sur le bord d'un petit fossé. En éprouvant le contact désagréable d'un corps très-dur, il songea à ses poésies qu'il avait mises dans sa poche. Il les prit et lut avec avidité, Dieu sait combien de fois, son excellent et jamais assez estimé poème *sur la garde.*

Tandis que Dose, moitié assis, moitié couché, fouillait ainsi dans son passé, un autre homme, assis en face de lui à une demi-lieue environ, se préoccupait très-fort de sa personne. C'était le petit tambour, qui faisait alors faction avec sa caisse sur les ruines du vieux château, tout en dévorant un gros morceau de pain et de fromage. Son regard pénétrant, aidé par le soleil, découvrit enfin les boutons brillants de l'uniforme de Dose. Il resta d'abord glacé d'épouvante; puis il prit sa caisse, fit un petit roulement, et aussitôt arrivèrent le Commandant de garde, l'aide clerc et le garçon vacher.

Il était incontestable qu'il se passait quelque chose de suspect sur le plateau.

Maître Gaspard, qui avait autrefois confectionné beaucoup d'uniformes, faisait des efforts surhumains pour reconnaître celui qui était en vue. Bientôt il pâlit légèrement, fit de la main le geste qui signifie silence et dit : « Artillerie! »

Cependant le tailleur se remit, après un premier moment d'effroi, et prit toutes ses dispositions en Général prudent.

Ordre fut donné à la sentinelle de se replier sur le

corps de garde. L'aide clerc eut à rédiger un rapport pour le Commandant-général de la petite ville, et le garçon vacher fut chargé d'aller lui remettre cette dépêche dans le plus bref délai.

Telle était à peu près la teneur du rapport :

« Château de Steineck, le 4 avril.

« Naguère encore rien de nouveau au poste, mais
« en ce moment un ennemi suspect marche sur nous.
« Il est impossible d'en faire connaître le nombre et
« les forces, attendu que, jusqu'à présent, ses avant-
« postes seuls se sont montrés à nos regards. Le sous-
« signé Commandant de garde a reconnu, de ses
« propres yeux, la présence de troupes d'artillerie
« dans le corps d'armée qui s'avance »....

Nous devons avouer que le garçon vacher remit en tremblant cette dépêche au Major, que le Major la lut en frémissant, que les Capitaines en frissonnèrent et que les Lieutenants adressèrent au ciel bleu du soir un regard qui disait clairement :

« Seigneur, que votre volonté soit faite !..... »

Le plus ancien des deux tambours battit la générale, d'une façon lugubre et mystérieuse, dans les rues de la petite ville sur laquelle tombaient déjà les ombres de la nuit.

Si la nouvelle de ce qui se passait là haut empêcha le bataillon de se réunir au complet, elle amena du moins une complète terreur dans les rangs de la

poignée de braves qui se réunirent sous les armes.

On se confiait à voix basse que tout faisait supposer que maître Gaspard avait déjà succombé pour la Patrie.

On tint conseil. Il fut décidé qu'il fallait aller surveiller l'ennemi qui approchait avec des forces si imposantes, et confier cette mission au Major, aux Capitaines et aux Lieutenants.

La troupe, qui ne devait pas marcher, se montra pleinement satisfaite de cette décision, et elle résolut de rester massée, quoi qu'il arrivât, et de choisir, pour Quartier-général, l'auberge de l'Arbre-Vert, où elle alla, sur-le-champ, se retrancher..... derrière verres et bouteilles.

Le Major, les Capitaines et les Lieutenants gravirent la montagne du vieux château et, comme animés d'un même sentiment de circonspection, tous enlevèrent en silence les plumes rouges de leurs chapeaux et enfoncèrent, au plus profond de leurs poches, leurs écharpes de même couleur; puis ils ôtèrent leurs épées, jusqu'alors fièrement suspendues au côté, et les portèrent à la main comme des objets dont il peut être prudent de se débarrasser à un moment donné.

Le Commandant de garde s'était enfermé, avec ses deux subordonnés, dans l'intérieur du corps de garde qu'il avait fortifié de son mieux. Derrière la porte il avait fait placer la table chargée de chaises et il n'avait pas négligé d'arracher de la muraille la litho-

graphie représentant cet homme à la mine farouche, avec sa grande barbe et son chapeau.

Maître Gaspard ne montrait pas une grande prudence en s'exposant ainsi à être pris dans son propre gîte. Il est vrai qu'une position si critique pouvait bien lui faire perdre sa circonspection habituelle et tous ses talents de général.

L'aide clerc fut posté à une ouverture, espèce de meurtrière pratiquée auprès de la porte et le petit tambour à la fenêtre d'où la vue plongeait sur le Rhin et sur la petite ville. Le premier devait surveiller les approches de l'ennemi, le second épier l'arrivée, impatiemment attendue, des troupes de secours. Pendant longtemps ils ne virent rien, ni l'un ni l'autre. Un léger bruit de caisse parvint seul, d'en bas, à l'oreille exercée du petit tambour; mais ce bruit s'éteignit bientôt et tout retomba dans un silence de mort. Aucun cliquetis d'armes ne vint réjouir le cœur des assiégés ! Aucune voix courageuse ne se fit entendre sur le flanc de la montagne, aucune voix d'ami apportant espoir et secours !

L'aide clerc, le front collé à la meurtrière, observait d'un œil vigilant. Tout à coup ses deux bras, qui étaient croisés derrière son dos, s'agitèrent comme ceux d'un télégraphe; ses mains s'ouvrirent, les doigts écartés, et se refermèrent convulsivement.

« Hé, hé ! fit le Commandant de garde !

— Il avance ! dit d'une voix étouffée la sentinelle.

— Et pas de secours! s'écria le malheureux tailleur....

« Que voyez-vous?

— Leurs tirailleurs sont à peine à cent pas d'ici. « Juste en face de moi, il en est un qui, sans hésiter, « marche droit sur nous. Si je ne m'abuse, il porte « le fusil à la main comme un bâton de voyage.

— Peut-être ne découvrira-t-il pas notre lieu de « retraite, dit le Commandant de garde. Et oui, « certainement, cela est fort probable. L'ennemi ne « pourra supposer qu'il y a une garnison dans le « vieux château, et il continuera tranquillement sa « marche sur la ville. Qui sait, ajouta-t-il naïve- « ment, c'est peut-être pour notre bonheur que « nous nous trouvons ici dans ce poste périlleux. « Nous pourrons tout voir, sans craindre d'être faits « prisonniers et d'être pendus. »

Mais le sort en décida autrement. C'était Dose que la sentinelle avait pris pour un tirailleur ennemi, Dose qui, animé des sentiments les plus pacifiques, s'avançait au milieu des ruines dans le seul but de trouver un chemin direct qui le conduirait à la ville. Il arrivait en ce moment auprès de la porte du corps de garde, mais sans pouvoir la distinguer, à cause de l'obscurité qui régnait déjà.

En cet instant l'infortuné tambour descendait de sa fenêtre, pour voir venir l'ennemi, sans songer qu'il avait posé sa caisse par terre derrière lui. Il s'y heurta si violemment qu'il tomba de toute sa hau-

teur. Son ventre porta sur les cordages entre les deux cercles, et, entraîné par son instrument qui roulait sous lui, il alla donner la tête la première dans les jambes de maître Gaspard qui tomba à son tour. Toute cette scène offrit alors un coup d'œil curieux et divertissant.

Dose s'arrêta subitement et prêta l'oreille. Il avait tant de calme dans l'esprit et tant de courage au cœur que, malgré la surprise que lui causa ce bruit bizarre, il fit deux pas en avant et découvrit la porte du caveau.

De sa meurtrière, l'aide clerc ne perdait pas un seul des mouvements de l'ennemi. Il remarqua chez lui un instant d'hésitation, mais un instant bien court; car, presqu'en même temps, trois coups vigoureux retentissaient lentement et solennellement à la porte, et la pauvre sentinelle se réfugiait à l'autre extrémité du caveau.

« Tout est perdu! dit maître Gaspard, en jetant « un regard de détresse autour de lui. Nous nous « sommes défendus assez longtemps! A quoi ser- « virait une plus longue résistance! le château est « forcé de se rendre! Tambour, tire le verrou! »

Cet ordre fut exécuté. La porte, cédant alors à une pression extérieure, s'ouvrit lentement, et les volontaires de garde virent sur le seuil un homme de haute stature.

« Qui vive? cria-t-il.

— Une faible garnison, répondit maître Gaspard.

« Elle est réduite à trois malheureux hommes qui « se font un vrai plaisir de mettre bas les armes « devant un si vaillant ennemi.

— Garnison? Mettre bas les armes? qu'est-ce que « tout cela? dit Dose. Je crois, Meinherrs de l'inté- « rieur, qu'il faut éclairer ici, afin que, de chaque « côté, nous soyons en état de nous reconnaître.

— Le vaincu doit obéir au vainqueur, pensa maître Gaspard, et il retira de la poche de sa veste une allumette qu'il frotta contre son pantalon de toile; puis il alluma la chandelle et éclaira ainsi l'intérieur du corps de garde.

— Hé! Peste! reprit Dose, avec un rire singulier, « lorsqu'il aperçut les trois formes humaines; suis-je « tombé dans une caverne de voleurs?..... »

Que n'eût-il donné pour que la chose fût vraie! De quelles poésies n'eût-il pas enrichi son manuscrit!

Mais l'ex-sous-officier ne tarda pas à voir à qui il avait affaire et entra dans le corps de garde en riant de bon cœur.

La barricade, qui avait fait si peu de résistance derrière la porte, fut alors démolie. Dose s'assit sur une chaise en prenant toutefois la précaution de placer entre ses jambes l'énorme rondin qui lui servait de bâton de voyage.

Le tailleur avait été surpris de voir le vainqueur s'asseoir tranquillement, et sa surprise fut au comble lorsque Dose lui demanda à quelle distance il était

de la ville et s'il y trouverait un bon hôtel. Mais il resta stupéfait, quand l'aide clerc lui annonça qu'il ne voyait plus d'ennemis, et il reprit tout son courage lorsque le petit tambour lui glissa à l'oreille qu'il entendait un bruit de pas à quelque distance du corps de garde.

« Bah! une caverne de voleurs! dit maître Gas-« pard tout en battant prudemment en retraite du « côté de la porte. Avons-nous donc l'air de vo-« leurs? Celui qui en a l'air — il était alors arrivé « à la porte — c'est bien plutôt celui qui s'en va « seul battre la campagne, sans armes il est vrai, « mais avec un bâton suspect à la main. »

Dose, dans la simplicité de son cœur, répondit qu'il ne comprenait pas, et se tourna vers le petit tambour pour lui demander ce que cela voulait dire. Mais celui-ci imita son commandant de garde et s'enfuit avec sa caisse. Le jeune aide clerc les suivit prestement et tous trois se replièrent sur la troupe de secours qui approchait du caveau.

C'étaient le Major, les Capitaines et les Lieutenants.

Maître Gaspard raconta, avec autant de volubilité que le lui permettait sa respiration encore haletante, comment il avait tendu un piége et réussi à faire prisonnier un corps ennemi qui s'était porté trop en avant.

« Quelle est la force de ce corps? dit avec anxiété « le Major.

— A vrai dire, il n'est que d'un seul homme, « répondit le brave tailleur, mais vu sa longueur, il « peut compter pour trois.

— Un seul? » dit le Major en élevant la voix. Les Capitaines firent, hum! et les Lieutenants toussèrent bruyamment.

Ce fut alors merveilleux, touchant même, de voir avec quelle conformité de sentiments agirent tous ces braves. Le commandant de garde avait à peine terminé son rapport que, comme à un signal donné, les épées se retrouvèrent au côté, les écharpes autour du corps et les rouges plumes de coq flottèrent de nouveau sur les chapeaux de feutre gris.

CHAPITRE VIII

Qui contient de très-intéressants détails sur la fraternisation, et fait connaître, sous la forme d'une ingénieuse parabole, la profession de foi politique de l'ex-sous-officier Dose.

Nous avons fait connaître au bienveillant lecteur que Dose s'occupait sérieusement de politique depuis qu'il avait quitté le service de la poste. Il avait apporté tant d'ardeur dans cette étude, négligée par lui jusqu'alors, qu'il était parvenu à connaître exactement le vêtement qui était devenu de mode en France et les grands efforts que l'on faisait

en Allemagne pour retailler à cette nouvelle mode les antiques et vénérables vêtements des ancêtres. Bien plus, il avait une légère notion des vœux du peuple, et une vague, mais très-triste idée de la Bürgerwehr.

Dose était resté assis dans le corps de garde du vieux château abandonné par ses habitants, et, comme tout homme bien pensant, il allait se lever pour s'éloigner, lorsqu'il entendit un cliquetis d'armes et vit paraître une troupe d'hommes dont le costume était pour lui quelque chose d'inexplicable et d'incompréhensible.

Le Major, qui avait repris toute son assurance, se rengorgea et laissa tomber sur le sous-officier un regard sévère et presque menaçant en prononçant ces mots :

« Mon ami, d'où venez-vous? »

Dose regarda avec étonnement autour de lui; cependant il fit le salut militaire et répondit :

« Je croyais n'être pas très éloigné de C..... Se-
« rais-je, par hasard, tombé en pays étranger?
« C'est une supposition que je dois faire en voyant
« devant moi des Herrs revêtus d'uniformes qui me
« sont entièrement inconnus.

Mais nous, nous connaissons le vôtre! répondit
« le Major d'un air d'importance en relevant la tête.

Je le crois sans peine, et je l'espère pour vous!
« riposta Dose le regard étincelant. Il est en effet
« assez connu mon uniforme de la septième Brigade

« de l'artillerie Royale, l'uniforme de mon Seigneur « et Roi..... Que Dieu lui donne longue vie ! Mais, « ajouta-t-il en riant de bon cœur, ne m'en veuillez « pas si je ne connais pas le brillant costume que « vous portez. Peut-être ai-je l'honneur de voir de- « vant moi une compagnie des chevaliers de l'ar- « quebuse ?

— Bürgerwehr ! » dit avec emphase le Major ; et les Lieutenants, placés derrière lui, se levèrent sur la pointe des pieds pour mieux considérer l'indiscret questionneur.

« Bürgerwehr ! répéta le Major, et moi, son Com- « mandant en chef, je vous demande :

« Qui êtes-vous et d'où venez-vous?..... Déser- « teur peut-être? ajouta-t-il avec un regard défiant.

— Déserteur ? répéta Féodor Dose en se levant à « demi de son siége et en serrant d'une main énergi- « que son énorme bâton de voyage.

« Homme de la Bürgerwehr, prenez garde à vous ! « Je vous assure que j'ai grande envie de me venger « de cet outrage sur vos belles plumes rouges ; sur « vos plumes seulement, mais sans répondre de ne « pas attraper, par mégarde, quelque chose plus « bas..... Déserteur ! !.....

— Veuillez ne pas vous mettre en colère, répondit « le Major en rompant d'un pas, je n'avais nulle in- « tention de vous offenser.

— Me supposer déserteur, et ne pas m'offenser?

— Il est des circonstances, reprit le Commandant

« de la Bürgerwehr, où l'on est en droit de chan-
« ger ses convictions, où l'on quitte le chemin que
« l'on a suivi jusqu'alors, quand on s'aperçoit qu'il
« vous conduit tout droit au véritable crime d'op-
« primer ses semblables.

— Je ne comprends rien à cela, » dit Dose. Et il parlait sincèrement.

Le Major était un homme brave, mais peu diplomate. S'il tenait l'épée, un autre la dirigeait. C'était son premier adjudant, qui s'avança, fort heureusement, pour remplacer, dans ce dialogue, qui prenait une tournure critique, son chef audacieux et un peu inconsidéré.

« Mon cher Herr sous-officier, dit-il d'un air
« souriant, nous voyons votre uniforme, nous le
« connaissons... nous estimons cet uniforme. Nous
« voyons votre visage, un franc, un honnête vi-
« sage..... inspirant la confiance. Nous connaissons
« votre cœur par ce visage, et nous saluons votre
« joyeuse bienvenue sur les rives du Rhin. »

Dose remercia d'un signe de tête et se dit :

« Le langage de cet homme est poétique et fleuri,
« mais il n'a rien de désobligeant. Ecoutons-le tran-
« quillement jusqu'à la fin.

— Mon cher Herr sous-officier, poursuivit l'ora-
« teur, vous êtes arrivé à travers champs, vous êtes
« en permission ; vous voyagez pour vos affaires,
« que sais-je ? Vous nous avez surpris... agréable-
« ment surpris. Nous nous réjouissons de vous

« voir, vous soldat comme nous ; comme nous qui
« sommes..... peut-être, la faible copie de la puis-
« sante armée de Sa Majesté..... la Bürgerwehr!
« Voici notre chef!..... Vous allez me comprendre
« tout à fait : Nous vivons dans des temps peu
« tranquilles ; à défaut de forteresse, le citoyen s'arme
« pour défendre l'Allemagne, son sol sacré, sa femme
« et ses enfants. Pour notre sûreté, nous sommes
« obligés de faire aussi la police. De là les questions
« que notre chef vous a adressées..... Mais comme je
« l'ai dit, vous êtes en tout cas le bienvenu. Toutes
« nos maisons vous sont ouvertes, et chacun de nous
« se fera un honneur de vous avoir pour son hôte. »

Les Lieutenants firent un signe de tête approbateur, et maître Gaspard contempla l'Adjudant avec une sincère admiration ; le Major, après quelques accès d'une toux forcée, s'exprima en ces termes :

« En effet, c'est bien cela, mon cher Herr sous-
« officier. Nous nous exerçons au dur métier de
« Mars, qui, comme vous le savez, rend rude et in-
« flexible l'homme le plus doux. Mais, mon cher Herr
« sous-officier, vous êtes le bienvenu parmi nous,
« certainement deux fois le bienvenu. Nous allons
« quitter ce corps de garde, venez avec nous à l'Arbre-
« Vert. Le bataillon entier se réjouira de faire la con-
« naissance d'un brave camarade. »

Dose avait l'âme trop candide pour se défier d'un pareil langage et, comme Packmeister, il avait vécu trop longtemps retiré du monde dans cette petite

ville frontière pour ne pas ajouter foi à tout ce qu'on lui dirait avec les dehors de la franchise et de la sincérité. Il prit la main que lui tendait le Major, fit un gracieux salut de tête à l'adjudant, aux officiers, et ses tristes idées sur la Bürgerwehr se modifièrent sensiblement.

L'homme qui se trouvait devant lui était décoré du titre de Major. Bien qu'il ne fût Major que de la Bürgerwerhr, il portait un sabre d'officier et devait donc avoir le droit d'exercer cette charge. Dose se rappelait le corps franc commandé, pendant la dernière campagne, par le brave Schill, qui, lui aussi, était Major. Il sentait dans son cœur combien était grandiose et émouvant le spectacle de ces hommes abandonnant la famille et le foyer pour marcher joyeusement, dans les rangs de l'armée, contre l'ennemi commun. Il oublia la rudesse de la première allocution; il oublia même le mot Déserteur et, se redressant de toute sa taille, il dit en saluant militairement et en plaçant au côté gauche le bâton noueux comme il eût fait d'un sabre :

« Herr Oberstwachtmeister!

« Féodor Dose, ex-sous-officier dans la batterie à « cheval nº 4, aujourd'hui Packmeister à L..., est « en permission légale. Il va demander à reprendre « du service dans son ancienne batterie pour la pro- « chaine mobilisation. »

Le Major restait là tout pensif! Jamais il n'avait été salué — or, c'était un démocrate pur sang —

d'un si beau titre militaire! Herr Oberstwachtmeister! lui avait-on dit! Ce mot remua profondément son cœur et lui rappela que dans quatre semaines, avait lieu une nouvelle élection qui pouvait le faire descendre au rang de Capitaine, de Lieutenant ou même de simple fusilier. Ah! se disait-il, que l'élection à vie est donc une belle chose! Si je deviens jamais un Major véritable, que le diable m'emporte, si je ne fais pas éclater un orage infernal sur les têtes des gaillards qui ne seront pas contents de la marche du gouvernement.

Heureusement toutes les pensées sont invisibles! Les Capitaines et les Lieutenants imitèrent leur chef et tendirent la main au sous-officier Dose. Le spectacle de cette fraternisation était si touchant, que le tailleur de garde lui-même ne put s'empêcher de venir secouer la main de Dose en lui disant :

« Et nous avons pu, pendant un instant, nous re-« garder d'un œil ennemi! »

Le Major donna enfin le signal du départ pour la petite ville, dans l'intention d'aller passer, au milieu de son bataillon, une joyeuse soirée à l'ombre de l'Arbre Vert.

Cependant Dose demanda très-respectueusement, mais avec instance, de rester dans le tranquille corps de garde sur la hauteur.

« Une aussi belle journée ne s'est pas offerte à « moi depuis longtemps! dit-il d'un air solennel. « Dieu! quelle poésie! Un corps de garde dans les

« ruines d'un vieux château! Tout respire le calme
« dans ces silencieuses murailles et, de cette fenêtre,
« le regard plonge sur le Rhin, dont les flots en-
« chanteurs étincellent sous les rayons d'argent de
« l'astre des nuits!..... »

Le Major préférait l'Arbre-Vert. Mais le diplomatique Adjudant n'était pas de cet avis, et il intervint encore une fois, en glissant quelques mots à l'oreille de son supérieur.

« C'est juste! c'est juste! répondit le Comman-
« dant en chef. Faites-donc ce qu'il vous plaira,
« Herr camarade! »

Puis il désigna deux Lieutenants pour servir de garde d'honneur à Dose, et descendit la montagne escorté de son Etat-major.

Cette fois encore, l'adjudant avait complétement raison. Son but était de gagner à la bonne cause le sous-officier qui avait une si belle prestance, ou, tout au moins, de le faire rester le temps nécessaire pour former le bataillon à la discipline militaire. Quel triomphe, si l'on obtenait un pareil résultat! La petite ville aurait donc comme instructeur un sous-officier d'artillerie, tandis que le chef-lieu du Cercle ne possédait qu'un sergent-major de la Landwehr, presque aveugle et très-boiteux!

Or, il y avait à l'hôtel de ville deux vieux canons de fer, et l'Adjudant brûlait depuis longtemps du désir de fortifier le vieux château. On comprendra donc pourquoi ce circonspect homme de guerre pro-

posait de laisser provisoirement l'ex sous-officier dans la vieille ruine. De plus, dans le bataillon, se trouvaient des caractères farouches et imprévoyants qui, à la vue de l'uniforme, eussent lancé de mauvaises paroles et réduit ainsi à néant le beau projet de fraternisation. Il fallait les prévenir et leur faire sentir combien il était important de retenir le sous-officier, pour quelque temps au moins.

L'absence du Major ne fut pas de longue durée. Il reparut bientôt sur la ruine, escorté de ses Capitaines et suivi d'un garçon de salle de l'Arbre-Vert chargé de bouteilles et de quantité de viandes froides et de pain.

Nous devons dire que Dose but un large coup et se sentit tout réjoui. Il promenait avec satisfaction ses regards sur les murailles du caveau :

« Voici donc le corps de garde d'un Burg de chevalièrs! » répétait-il tout bas, et son esprit évoquait les scènes des temps passés. Il voyait cette même salle éclairée par des torches de résine, dont les rouges lueurs se réflétaient sur les armures des hommes d'armes et sur les peaux de buffle des lansquenets occupés à jouer aux dés pendant la veillée. Puis il croyait entendre au dehors le son prolongé du cor, le bruit des chaînes du pont-levis qu'on abaissait, et que franchissait une brillante troupe de chevaliers avec un fracas semblable au roulement du tonnerre. Alors à la lueur des blancs flambeaux de cire, la belle châtelaine, escortée de ses pages, descendait majes-

tueusement les degrés du château pour recevoir son époux, qui revenait joyeux du combat et de la victoire.

Comme il s'estimait heureux, au milieu de semblables pensées, d'avoir jeté loin de lui l'uniforme de la poste et d'appartenir encore à ce poétique et brillant état militaire qui, seul, conservait encore quelque ressemblance avec les vieux temps de la chevalerie !...

L'Adjudant engageait constamment à boire. Tout fut consommé avec intrépidité, et l'on devint bientôt gais et communicatifs.

Le Major ne pouvait négliger d'amener la conversation sur la grande question du jour, afin de sonder les opinions politiques du sous-officier. Mais il recula bientôt épouvanté, car il trouva en Dose un si grand réactionnaire, un si formidable champion de l'ordre de choses établi, qu'il en eut la chair de poule.

Féodor ne supportait pas l'idée du plus petit changement, et il allait même jusqu'à trouver triste l'application du système à percussion aux canons. Le vieux boute-feu dans sa simplicité était beaucoup plus sûr; son service ne se bornait pas à mettre le feu au canon, on l'utilisait encore de bien des manières différentes dans la vie pratique. « Et cependant, conclut-il, je n'en accepte pas moins la « percussion avec confiance et reconnaissance parce « qu'elle vient d'en haut. Il n'appartient pas à un « brave soldat de critiquer ce que fait Sa Majesté le « Roi, et puisque nous parlons de Sa Majesté, vive

« le Roi! pour la deuxième fois, vive le Roi! Et en-
« core, vive le Roi!... »

Dose avait lancé un si formidable, vive le Roi! qu'il ne put remarquer le silence de ceux qui étaient assis en face de lui. Mais, comme la stupéfaction leur avait ouvert la bouche toute grande, il en conclut qu'ils avaient porté le même toast et il replaça tranquillement son verre devant lui.

L'Adjudant s'efforça de donner un autre tour à la conversation; il parla de l'Etat voisin, à l'ouest, et des grands changements qui s'y opéraient :

« Quel résultat, selon vous, Herr camarade, ces
« révolutions pourront-elles amener là-bas, et quelle
« influence pourront-elles exercer chez nous? »

Dose jeta sur la voûte un regard inspiré, vida son verre d'un seul trait et sourit finement.

« Tout cela se terminera, répondit-il, comme
« se terminent tous les événements de ce genre, au
« préjudice de ceux qui les ont commencés. C'est
« un sujet qu'il est difficile de traiter clairement en
« peu de mots. Cependant il m'est venu à l'esprit
« aujourd'hui, pendant que je voyageais seul à tra-
« vers champs, une ingénieuse parabole qui me
« paraît assez bien trouver sa place ici.

— Ecoutons, dit l'Adjudant.

— Je dois vous prévenir d'abord, reprit Dose en re-
« levant horizontalement les deux bouts de sa longue
« moustache, que je ne suis pas précisément fort en
« paraboles, et qu'il n'y aura pas de ma faute si celle-

« ci ne vous paraît pas instructive. Vous allez en ju
« ger :

« Il y avait une fois une veuve qui dirigeait en « même temps les affaires de sa maison et l'éducation « de ses deux filles. Celles-ci avaient le défaut, au « milieu de beaucoup de bonnes qualités, d'aimer à « faire la grasse matinée. Or, c'est un grand défaut, « mes Herrs, car ce n'est pas à tort qu'il est dit : « Pour arriver à quelque chose ou pour surprendre « quelqu'un, il faut se lever matin.

« Mais la mère possédait une volonté inflexible et « un coq. — N'oubliez pas cela, mes Herrs, un coq, « comme celui qu'avaient nos voisins de l'autre cô- « té du Rhin. — Ce coq était le réveille-matin de la « veuve et, partant, le tourment journalier des filles. « Dès qu'il faisait entendre, au petit point du jour, « son majestueux chant guerrier, la veuve se levait, « et courait droit au lit où dormaient ses deux filles : « Retirait-elle les couvertures ou se servait-elle de « l'eau de la carafe? je l'ignore; toujours est-il que « les pauvres créatures quittaient leur lit, et se met- « taient à l'ouvrage. D'abord elles murmurèrent « contre le coq, puis se plaignirent du perturbateur « de leur repos, et enfin conspirèrent contre sa vie.

« Quand le coq n'y sera plus, disaient-elles, « nous aurons du bon temps; nous pourrons dormir « tout à notre aise et mener doucement la vie. Mau- « dit coq tu mourras! A bas le coq! la seule cause « de toute notre misère!..... Le réveille-matin eut la

« gorge coupée, et les filles purent dormir sur leurs
« deux oreilles jusqu'au soleil levé.

— Voyez-vous, dit en riant le Major, qu'elles
« avaient bien fait de se débarrasser du coq!

— Patience! répondit avec gravité le sous-officier.
« Leur bonheur fut de courte durée. Il arriva bientôt
« que la veuve, dans la crainte de laisser passer
« l'heure, se réveillait au milieu de la nuit; couvertures
« et carafes, faisant alors leur office, forçaient
« les pauvres filles à sauter à bas du lit. Un pareil
« genre de vie ne tarda pas à les mettre sur les dents,
« et elles supplièrent la veuve, mais en vain, de se
« procurer un nouveau coq, promettant d'obéir cette
« fois à son premier appel..... La mère ne voulut
« rien entendre; elle continua à gouverner sans coq,
« mais pour le tourment de tous les siens.

— La parabole n'est pas mauvaise, dit avec un
« grand sérieux le Major, quoique je n'en saisisse
« pas l'à propos, mon cher sous-officier. L'ancien
« coq a disparu; mais la mère ne pourra pas prolonger
« ce régime despotique. Filles, valets, servantes,
« le peuple, en un mot, fera connaître sa
« volonté et, pour me servir de vos propres paroles,
« couvertures et carafes ne feront plus jamais leur
« office.

— D'accord! répliqua Féodor Dose avec grandeur
« et dignité. Vous avez raison. La vieille mère
« est trop faible, comme vient de le dire le Herr
« Oberstwachtmeister, pour tenir longtemps en bride

« tous ses gens révoltés. Elle est vaincue dans la lutte « et chassée même de chez elle. Alors commence une « ère de liberté et de bonheur. Chacun fait ce que « bon lui semble. Les provisions de la maison sont « gaspillées dans la joie et dans la bombance. Les « valets et les servantes boivent le meilleur vin et se « moquent, comme du diable, des ordres que don- « nent les deux filles. La gardeuse de dindons se « coiffe d'un grand chapeau à plumes et reste toute « la journée étendue sur des coussins auprès de la « fenêtre, pour voir le jeune garçon vacher caracoler « sur le plus beau cheval de l'écurie. La mère est « morte dans le chagrin et dans la détresse, et toute « la maison est menacée d'une ruine complète. Sur « ces entrefaites arrive quelque parent éloigné de la « famille. Il a entendu parler de ces désordres et se « présente dans la maison pour s'en assurer par lui- « même. Il tient les mains derrière le dos et dissi- « mule, sous ses vêtements, un objet que nous dévoi- « lerons dès qu'il en sera temps. Il parcourt les écuries « et la cuisine, visite la cave et l'office ; il se montre « gracieux et affable et dit :

« En qualité de neveu, j'ai bien quelque droit de « venir prendre part à l'allégresse générale, et si ma « présence vous est agréable, je n'en serai que plus « heureux.

« Soyez des nôtres répondent-ils, et prenez du « bon temps !

« Alors il monte de la cave à la cuisine et de la

« cuisine au premier étage. Il entre dans une salle et « se jette sans façon sur un sopha. Pour la première « fois il retire les mains de derrière son dos et, en « même temps, l'objet qu'il tenait caché. Et quel « était cet objet?..... Un énorme et solide nerf de « bœuf. Il le saisit de la main droite et l'essaie sur « la gardeuse de dindons toujours étendue auprès de « la fenêtre en lui disant :

« Canaille ! ta place est à l'étable ! »

« Celle-ci se lève épouvantée, descend précipitam- « ment l'escalier et court à ses dindons. Ils sont « bientôt au courant de ses douleurs, ainsi que le « garçon vacher, qui, tout enflammé de colère, monte « au premier étage et proteste contre un acte qui « porte atteinte à la souveraineté du peuple !

« Mais le nerf de bœuf est solide et il est manié vi- « goureusement cette fois. Ses coups tombent drus « comme grêle sur chaque tête qui se lève insolente, « et il ramène, par ce moyen, l'ordre et la tranquil- « lité dans la maison révoltée.

« Sur ce, les voisins de se réjouir, de battre des « mains et de dire :

« Comme le neveu s'y entend à faire rentrer dans « l'ordre la maison de ses parents!.. Comme il manie « majestueusement le nerf de bœuf!.. Que cela soit « à l'avenir un bon enseignement pour nous et une « salutaire leçon pour celles de nos filles qui ne vou- « draient pas se lever matin! »

« Et je pense comme eux! dit fièrement le sous-

officier en laissant tomber son poing sur la table
« Tout cela se passera ainsi, aussi vrai que je me
« nomme Feodor Dose ! Je suis en partie l'auteur
« de cette parabole et je m'en flatte.

« Nous eûmes jadis un respectable chef — Dieu
« ait son âme — qui répétait sans cesse :

« Ma Brigade, donnez-vous toujours ces trois
« choses pour règle : de l'ordre, encore de l'ordre et
« toujours de l'ordre !

« L'ordre en effet est indispensable; car s'il paraît
« bon de s'en affranchir, la joie est de courte durée :
« arrive toujours le neveu avec le nerf de bœuf qui
« remet tout en place.... C'est dans l'ordre des choses
« d'ici-bas. »

CHAPITRE IX

La fraternisation continue...... Il en résulte la communication d'une des poésies du Packmeister et une histoire de revenants qui porte le trouble jusqu'au fond du cœur du tailleur de garde.

Les auditeurs restèrent muets et gardèrent pour eux les réflexions que fit naître dans leur esprit la parabole du sous-officier.

Le politique Adjudant jugea bien, qu'avec des opinions si différentes, il ne pouvait résulter rien de bon d'un entretien prolongé sur ce thême, et pour

donner un autre tour à la conversation, il pria le sous-officier de les régaler d'un épisode de sa vie militaire.

Chacun applaudit à cette proposition, et surtout maître Gaspard le commandant de garde. L'histoire du nerf de bœuf avait visiblement produit sur lui une impression des plus fortes, mais, disons-le, des moins agréables.

Féodor Dose se déclara disposé à glaner dans sa vie passée quelque bonne histoire pour satisfaire leur curiosité et, tout en rassemblant ses souvenirs, il faisait glisser son doigt sur les bords de son verre de Bohême et en tirait des sons plaintifs, comme les soupirs d'un lutin persécuté.

« Que j'aimerais à présenter à vos yeux l'image « joyeuse et animée d'une manœuvre !... dit-il après « quelques instants. Mais l'esprit de l'homme, sur- « tout d'un homme poétique comme moi, est tou- « jours dominé par les impressions extérieures. Je « dois vous l'avouer, ma promenade solitaire d'au- « jourd'hui, la situation romantique du vieux châ- « teau, les effets surnaturels de lumière que produi- « sent les rayons de la lune au fond de la vallée du « Rhin et sur ces ruines, tout cela m'a profondément « impressionné et je me sens en état de vous raconter « une histoire mystérieuse, effrayante même ! »

En prononçant ces mots, Dose jeta un regard interrogateur autour de lui. Le Major fit un mouvement de tête approbateur, les autres officiers l'i-

mitèrent, et maître Gaspard, déjà saisi d'un petit frisson, se rapprocha du jeune tambour qui s'était assis sur sa caisse.

D'abord on remplit les verres. Dose vida le sien jusqu'au fond et resta un instant absorbé dans de profondes pensées. Son regard semblait percer les murs du caveau et franchir la vallée du Rhin pour se fixer sur une contrée étrangère.

« Il y a bien des années déjà, commença-t-il, j'é-« tais alors jeune homme et Bombardier dans une « batterie à cheval !... Nous étions réunis, pour les « grandes manœuvres annuelles, auprès de V..., sur « une immense lande qui mesure plusieurs lieues en « longueur et en largeur. Le sol y est sablonneux « et ne laisse croître çà et là que de maigres touffes « de gazon et des broussailles. Ce plateau est en-« cadré par des sapins et des chênes rabougris; car « cette terre ingrate se montre ennemie de toute « végétation.

« Cette immense lande servait, comme je l'ai dit, « aux grands exercices de tir de chaque année. On « y avait construit des buttes, placé des cibles et « élevé de petits retranchements. On exécutait des « tirs à boulets rouges et on lançait une si grande « quantité d'obus et de bombes que cela réjouissait « le cœur.

« Tous ces exercices se terminaient, au bout de « six semaines environ, par des revues et de grandes « manœuvres exécutées, presque toujours, sous les

« ordres du Général-Inspecteur de l'artillerie, le « prince A....

« Je vois encore, comme si c'était aujourd'hui, « Son Altesse Royale parcourir à cheval les lignes. « C'était un homme de haute taille et le seul qui « portât l'uniforme de Général d'artillerie. Il galo- « pait sur un magnifique cheval, et les plumes blan- « ches de son chapeau flottaient au vent. Sur sa « poitrine brillait, parmi d'autres décorations, une « étoile à quatre branches dont la forme bizarre « préocupait mon imagination.

« Le Général-Inspecteur ne marchait jamais sans « une nombreuse suite d'Aides-de-camp, d'officiers « d'état-major et d'ordonnances de tous grades, y « compris des sous-officiers et des bombardiers de « l'artillerie à cheval.

« J'eus un jour le bonheur d'être commandé pour « l'escorte du Prince. C'était un service très-agréable « et pour lequel on ne choisissait que des jeunes « gens intelligents. Il fallait surtout savoir bien ma- « nier la plume; car souvent on était envoyé à la « Parkhütte. Dieu! je la vois encore avec son toit « pointu et sa girouette en forme de canon!...... Je di- « sais donc qu'on y était souvent envoyé pour copier, « en plusieurs expéditions, les ordres qui devaient « être transmis aux divisions et aux batteries. Quand « la manœuvre était terminée, nous avions encore à « escorter Son Altesse Royale, le Général-Inspecteur, « jusqu'à V..., où il avait son Quartier-général.

— Ne donne-t-on pas le titre d'Excellence au Gé-
« néral-Inspecteur ? demanda le Major de la Bür-
« gerwerh.

— Jamais, au grand jamais ! répondit le sous-
« officier d'un air important ; le titre de Général-Ins-
« pecteur est supérieur au titre d'Excellence. Mais
« ceci me rappelle ce qui s'est passé un jour entre
« Sa Majesté, notre très-haut et très-puissant Roi,
« et un officier qui était chargé de lui faire une
« communication. L'officier intimidé adressa la
« parole au Roi en disant *Excellence* au lieu de
« *Majesté*.

« Permettez, Herr Major, lui dit le Roi, je ne
« suis point Excellence. De Général-Inspecteur, je
« suis devenu Roi.....

« Revenons à notre histoire !

« Les ordonnances devaient rester au Quartier-
« général pour porter aux différentes batteries les
« ordres et les reproches.

« Les reproches seuls nous donnaient quelquefois
« une rude besogne, et un jour que j'étais d'escorte,
« je fus obligé de rester beaucoup en arrière, les
« chevaux des officiers allongeant trop l'allure pour
« mon coursier fatigué. C'était cependant le Pluton
« qui n'était certes pas à dédaigner.

« Le Général-Inspecteur habitait le premier hô-
« tel..... j'en ai oublié le nom..... et nous restions
« aux abords de cet hôtel pour attendre les ordres
« que nous devions porter aux différentes divisions.

« Notre Major, qui faisait aussi partie de l'escorte
« du Prince, me dit :

« Bombardier Dose, vous êtes un jeune homme
« sensé et éprouvé. Ne partez pas aussitôt que vous
« aurez reçu l'ordre pour la division. Je reste au-
« jourd'hui dans la ville, et j'ai à vous remettre, à
« vous personnellement, un pli pour le comman-
« dant de division. Mais il faut d'abord que je parle
« à Son Altesse, et je ne puis vous dire à quel mo-
« ment se terminera l'entretien. Revenez donc vers
« dix heures, mais sans cheval. Est-ce compris?....

— A vos ordres, Herr Oberstwachtmeister! »

« Cet ordre ne me fut pas désagréable, car la ville
« de V.... était ce soir-là en fête. Une musique jouait
« sous les fenêtres de l'hôtel. Un grand nombre
« de personnes parcouraient les rues. La caserne
« d'artillerie était illuminée, ainsi que les visages
« des artilleurs, depuis le simple canonnier jus-
« qu'au maréchal des logis chef.

« Vers dix heures, je revins à l'hôtel et j'attendis
« à la porte cochère.

« Un premier quart d'heure se passa, puis un
« second, puis un troisième.... enfin, vers les onze
« heures, le Major parut.

« Dans son état normal, il respirait si bruyam-
« ment qu'on l'avait surnommé Dampfschiff (*Ba-*
« *teau à vapeur*); mais, en ce moment, il méritait
« bien deux fois son surnom!

« Il était animé, souriait agréablement et lançait à

« intervalles réguliers des bouffées de vapeur alcoo-
« liques.

« Maintenant, dit-il, montez à cheval. Pff!... re-
« mettez cette lettre au capitaine S..... Faites-lui
« mes compliments. Pff!... et dites-lui que tout est
« en ordre!....

— A vos ordres, Herr Oberstwachtmeister! ré-
« pondis-je. Oserai-je seulement vous prier très-res-
« pectueusement de mettre sur la lettre que j'ai
« quitté le Quartier Général à onze heures. Sans
« cela, le retard que vont éprouver les ordres que je
« porte à la division me procurerait des désagré-
« ments.

— Vous avez raison, » reprit-il. Je lui présentai
« mon crayon et il écrivit sur l'adresse :

« Le porteur de cette dépêche est parti de V.... à onze heures. »

« J'étais alors parfaitement en règle et je me ren-
« dis à la caserne, où j'enfourchai Pluton. Puis je
« vidai le coup de l'étrier et traversai au pas de mon
« cheval les rues encore animées de la ville. Mais,
« de l'autre côté de la sombre porte, qui s'ouvrit et
« se referma en grinçant sur ses gonds, tout était
« désert et silencieux.

« Le scintillement des étoiles d'une nuit d'été et
« la faible clarté de la lune à l'horizon projetaient
« une vague lumière sur tous les objets environ-
« nants. Il fallait un œil bien exercé pour recon-
« naître tous les angles saillants et rentrants des

« trois lignes de fortifications que je devais traverser.
« Bientôt je franchis le dernier pont. Une sentinelle « d'infanterie, placée sur les glacis auprès des palis- « sades, me souhaita une bonne nuit, et je suivis au « trot la longue avenue jusqu'au ruisseau de L...., « qui coule à une demi-lieue des fortifications.

« A ma gauche, dans la prairie, s'élevaient les « onze arbres au pied desquels avaient été fusillés « les onze officiers du petit corps franc de Schill.

« Je ne pus me défendre d'un sentiment doulou- « reux, mais très-poétique cependant, à la vue de « ces arbres qui se dressaient comme des spectres « dans cette demi-obscurité. De l'autre côté du ruis- « seau, le chemin était sablonneux et s'élevait par « une pente assez raide, de sorte que mon cheval « n'avançait que lentement. La nuit était tiède et « merveilleusement belle!...

« Une brume couvrait le fond de la vallée et je « voyais tous les objets comme au travers d'un voile « grisâtre qui devenait plus transparent à mesure « que je m'élevais. Lorsque j'eus atteint le sommet du « plateau sur lequel la route traverse une forêt de « sapins, je pus voir distinctement et à grande dis- « tance devant moi.

« Mon cheval allait au pas; je lui avais jeté la bride « sur le cou. Mon esprit s'occupait d'un nouveau « genre de poésie dont je suis l'inventeur et qui doit « me couvrir de gloire. Ce nouveau genre de poésie « consiste à placer la rime sur le premier mot du

« vers au lieu de la laisser tomber sur le dernier.

— Vous êtes donc poète? » demanda l'Adjudant, le sourire aux lèvres.

Le sous-officier porta les mains aux poches de sa tunique, qui recélaient les deux précieux manuscrits et répondit :

« J'ai là de faibles essais, Herr lieutenant, poé-« tiques pensées que de temps en temps j'ai jetées sur « le papier.

— Déjà imprimées ? »

Les yeux de Dose étincelèrent.

« Pas du moins jusqu'à ce jour, dit-il. Les temps « sont mauvais et les libraires ne soutiennent plus « le talent.

— Le mal n'est peut-être pas sans remède, » reprit d'un air pensif l'Adjudant, qui était enchanté d'avoir trouvé le côté faible de son adversaire.

Dose plongea en frémissant la main dans sa poche, saisit le premier volume et le mit au jour.

« Et ces beaux vers, que vous avez eu la piquante « fantaisie de commencer par la rime se terminent-« ils aussi par une autre rime comme de simple vers, « excellent Herr sous-officier? dit l'Adjudant d'un « air flatteur. Trouverons-nous quelque poésie de « ce genre nouveau, et réellement intéressant, dans « vos œuvres?

— Un seul morceau, répondit Féodor en relevant « les sourcils jusqu'au milieu du front. Un seul mor-« ceau ; chant 44, intitulé :

IDYLLE A DAPHNÉ

« Viens, palpitante tourterelle,
« Dans le temple où sont les colonnes,
« Où les chants pieux des chrétiens
« S'élèvent avec l'encens romantique !

« Le buisson de roses n'atteint pas
« La hauteur de l'érable !.....
« C'est pourquoi s'arrête mon chant,
« Rimant doublement, par derrière et par devant ! »

Après cette lecture, le sous-officier abaissa le livre et jeta sur l'assemblée un regard scrutateur.

L'Adjudant applaudit bruyamment de la voix et du geste et prit le manuscrit des mains du sous-officier, avec tous les dehors d'une profonde vénération.

« Laissez-le-moi une demi-journée, dit-il, et vous « recevrez, je n'en doute pas, une réponse satisfai- « sante. »

Féodor était ivre de joie. La perspective des hauteurs vers lesquelles il allait s'élever lui donnait le vertige. L'obscur amateur de poésie allait donc être imprimé et devenir un poète célèbre ! Son enthousiasme lui fit perdre le fil de son histoire et il allait s'étendre avec complaisance sur les mérites de ses poésies, lorsque Maître Gaspard l'arrêta court par ces mots :

« Excusez, Herr camarade..... mais la suite de « l'histoire ! Vous vous êtes arrêté au moment où

« vous chevauchiez dans la forêt..... Dieu! Je crois « voir arriver des voleurs!

— Oui, oui, l'histoire! » crièrent en chœur tous les assistants. Et Dose se vit contraint de poursuivre son récit.

« Le chemin de la forêt débouchait sur l'immense « Lande dont je vous ai parlé. Pour arriver à nos « quartiers, je devais, dans ma course nocturne, tra- « verser cette Lande dans sa plus grande largeur et « dans une partie complétement déserte. J'avais fait « souvent ce trajet et je connaissais exactement la « direction qu'il me fallait suivre. Pendant nos « exercices du matin, j'avais bien des fois remarqué « une croix qui s'était sans doute peu à peu enfoncée « dans le sable, car elle ne s'élevait plus que de deux « pieds au-dessus du sol. Nous avions une fois gratté « la mousse qui recouvrait cette croix et lu, sur la « pierre grise, un nom et une date. C'était le nom « d'un braconnier redoutable, et la date du jour et « de l'année où il avait été trouvé, à cette même « place, frappé à mort d'une balle.

« Je quittai donc le chemin de la forêt et, en ar- « rivant sur la Lande, je mis ma monture au petit « trot.

« Quelqu'un de vous, Herrs, a-t-il déjà parcouru « à cheval une lande pendant la nuit?..... Quelle « sensation on éprouve alors! Le sol résonne sous « les pas du cheval..... on se croirait au-dessus d'un « souterrain. La brise de la nuit souffle avec des

« bruissements étranges, voltige comme un spectre « sur la surface de la lande, soulève légèrement la « crinière du cheval, passe sur le visage comme une « main invisible et se joue sur le sol au milieu des « broussailles et des herbes en murmurant mysté- « rieusement.

— Brrrrr ! » fit le tailleur de garde.

« La lune était sur le point de disparaître; mais « elle jetait encore une brillante clarté. A ma droite, « je pouvais distinguer les sapins. A l'horizon, je « ne voyais qu'une sombre ligne de buissons et « d'arbres, derrière laquelle était placé notre Quar- « tier, dont je me trouvais encore éloigné d'une « bonne lieue. Je dois d'abord vous faire remarquer « que, ce soir-là, je n'étais sous l'influence d'au- « cune surexcitation d'esprit. Je ne songeais qu'à « mes poésies. La seule pensée qui interrompait mes « rêveries était celle-ci : Tu seras à peu près à moitié « route, dès que tu verras la croix.... et tout à coup « je la vis devant moi, à cent pas à peine. Mais cette « croix, qui, le matin même, ne sortait de terre que « de deux pieds, avait grandi et s'élevait maintenant « à une hauteur de six pieds au moins.

— Diable! » dit le Major de la Bürgerwehr.

Quant à Maître Gaspard et au tambour, ils serrèrent les rangs avec un ensemble dont ils n'avaient jamais été capables sur le terrain d'exercice.

« La croix avait grandi, continua Dose, et vous « conviendrez avec moi qu'un homme peut bien

« être ému lorsqu'il voit, la nuit, sur une l
« serte, une croix de pierre, qui n'a pas bou
« dant des années, pousser tout à coup à
« comme une asperge au printemps !

« Je repris les rênes dans la main gauch
« main droite je dégageai un peu du fou
« lame de mon sabre, et je m'assurai ens
« mon pistolet était toujours placé dans la f

« Pluton avait-il été surpris par ce mo
« de rênes ou par toute autre cause ? Toujou
« qu'il releva la tête, la secoua avec inqui
« passa du trot au petit pas.

« J'avais autour de moi un si grand espa
« que j'aurais pu facilement faire un cir
« demi-mille autour de la croix fantastiq
« un sous-officier d'artillerie ne se détourn
« de son chemin pour le diable en person
« fermai donc énergiquement les jambes
« Pluton à se porter en avant.... J'étais b
« vaincu que la croix de pierre n'avait
« pousser ; mais ce que je vis en approch
« non moins étrange et beaucoup plus effr
« ..... Une forme humaine se tenait accro
« la croix. A mon approche, elle prit les att
« plus fantastiques et exécuta des mouve
« télégraphe en démence. Bientôt je distin
« tête ; puis, tout à coup, elle sembla se dét
« épaules. Le bras droit s'étendit, ensuite
« gauche, enfin chaque jambe s'agita à son

« Pluton donna alors des signes visibles de ter-
« reur. Il ouvrit les naseaux, aspira l'air bruyam-
« ment et regarda de tous côtés sans bouger de place.
« La colère me prit; je m'affermis sur ma selle et
« lui enfonçai les deux éperons dans le ventre. Il
« fit deux bonds en avant et s'arrêta le cou tendu
« comme si ses pieds avaient subitement pris racine
« dans le sol.

« J'étais assez près alors pour constater qu'un être
« de forme humaine était perché sur la croix. Je pris
« mon pistolet, me haussai sur les étriers et lançai
« un vigoureux et sonore : *Qui vive?*.....

« L'apparition tourna lentement la tête et ex-
« posa, aux derniers rayons de la lune, un visage si
« blême et si décharné que je ne doutai plus qu'un
« spectre ne fût devant moi..... puis ce fantôme
« partit d'un éclat de rire strident,... hi! hi! hi! hi!
« hi ....

« C'en était trop pour Pluton. Lui, le cheval le
« plus obéissant et le plus tranquille de toute l'artil-
« lerie, se jeta de côté, fit un brusque demi-tour et
« m'emporta dans une course folle à travers la Lande.
« Ce ne fut qu'au bout d'un grand quart d'heure que
« je parvins à m'en rendre maître. Mais lorsque je
« lui fis faire demi-tour pour retourner à la croix, la
« lune disparaissait au-dessous de l'horizon et l'obs-
« curité devenait telle que je pouvais à peine voir à
« quelques pas devant moi. Je dus pour cette nuit
« renoncer à l'aventure et m'estimer heureux de

« retrouver, après une heure de recherches, le che-
« min qui me conduisait à ma destination. »

Le conteur s'arrêta à ces mots et promena un regard satisfait sur le cercle qui l'entourait. Tous les yeux étaient fixés sur lui, mais personne n'osait rompre le silence. Enfin, le tailleur demanda d'une voix troublée :

« Et l'être fantastique de la croix était-il réelle-
« ment un spectre?... N'en avez-vous plus entendu
« parler?.... »

Dose sourit finement et dit :

« Loin de moi la pensée de vous laisser dans une
« désagréable incertitude, quand il est en mon pou-
« voir de vous apprendre que cet être effrayant n'a-
« vait rien de surnaturel!

— Ah! » firent les auditeurs.

Et maître Gaspard ajouta à voix basse :

« Dieu soit loué que tout finisse ainsi! Quelle
« mauvaise nuit j'aurais passée!

— Le lendemain matin, poursuivit Féodor Dose,
« je racontai à mon hôte l'aventure qui m'était arri-
« vée, et j'appris que cette apparition était assez
« fréquente; que ce n'était pas un spectre, mais un
« fou, le fils d'un maître d'école du voisinage. Ce
« pauvre fou venait souvent, la nuit au clair de lune,
« se poser sur cette croix et il exécutait les fantasti-
« ques mouvements que je vous ai décrits tant que
« l'astre des nuits éclairait la Lande.

« L'amour! ah! le cruel amour, ajouta le sous-
« officier rêveur, l'avait réduit à cet état!... »

Cependant la soirée était avancée et la cruche de vin vidée. Le Major de la Bürgerwehr proposa de retourner à la petite ville, et cette proposition fut accueillie avec empressement. La société descendit la montagne en trébuchant. L'obligeant Adjudant procura à Dose une bonne hospitalité et, dans la vieille ruine, il ne resta plus que la garde.

Maître Gaspard prêta l'oreille jusqu'à ce que les bruits de pas se fussent perdus dans la petite ville, et quand il eut entendu le cri du veilleur de nuit annoncer onze heures, il fit rentrer la sentinelle devant les armes, barricada la porte du poste avec tout ce qu'il trouva de meubles et s'étendit pour dormir.

Cependant le sommeil fut lent à venir, et quand il ferma enfin les yeux fatigués du tailleur, ce ne fût que pour lui apporter des rêves effrayants de spectres aux formes étranges, sans tête, mais avec plusieurs bras et plusieurs jambes. Il passa une affreuse nuit et jura solennellement qu'on ne le prendrait pas de sitôt à monter la garde.

CHAPITRE X

Qui contient la description d'un bal de la Bürgerwehr, d'un quadrille patriotique des plus intéressants, et qui finit par un roulement de tambour.

L'Adjudant de la Bürgerwehr avait le talent non-seulement de gouverner le Bataillon, mais encore de diriger l'opinion de la ville entière. Il fallait qu'il réussît avant tout à retenir l'habile sous-officier, qu'un heureux hasard avait fait tomber dans ses mains, pour l'employer comme instructeur et l'amener peu à peu, peut-être, à servir sa cause, c'est-à-dire à passer du côté gauche. Mais, comme Dose — nous le savons — appartenait, par ses opinions, au côté droit, toute la ville devait prendre les plus grandes précautions pour ne pas trahir ses sentiments politiques. On déclara au sous-officier qu'il ne s'agissait que de créer, au moment d'une guerre imminente, une petite troupe capable de maintenir l'ordre et de défendre les lois; et que ce serait œuvre méritoire à lui que de consacrer quelque temps à l'organisation militaire de la Bürgerwehr.

L'Adjudant du bataillon agissait d'après les ordres supérieurs d'un comité secret dont le but était de se créer dans l'artillerie des partisans dévoués.

Ce n'était pas chose facile que de retenir Dose, qui

voulait arriver le plus tôt possible à C..., et le sous-officier fût resté insensible aux plus engageantes paroles et à la plus cordiale hospitalité, si l'on n'eût flatté le poète en lui, en promettant de faire paraître dans la Gazette sa pièce : *Le Canon encloué.* Féodor ne put résister à la séduisante perspective de voir enfin sa plus chère poésie paraître en belles lettres imprimées, précédée du titre : *Le Canon encloué*, et suivie du nom : *Féodor Dose!...*

Il était tellement ivre de bonheur que, le soir même, l'Adjudant osa lui faire entrevoir la possibilité d'une Allemagne libre, une et indivisible. Ce langage produisit sur Dose l'effet d'une de ces médecines qui peuvent être salutaires, mais qui sont très-désagréables à avaler. En même temps l'Adjudant mit devant ses yeux une lettre de C...., où il était dit que l'ordre de mobilisation n'avait pas encore paru, et il en conclut que le sous-officier pouvait prolonger son séjour dans la ville.

Le lendemain, l'*idylle à Daphné* de Féodor Dose paraissait dans la Gazette; le rêve du poète était accompli; la presse lui avait ouvert ses bras!

Cette publication fut, pour l'Adjudant, une bonne occasion de parler au sous-officier d'un ordre sévère qui défendait aux militaires de faire paraître aucune espèce d'écrit. Puis il parla avec adresse de la sévérité des lois sur la presse, taxa de tyrannie cet ordre de choses, et réussit à enflammer le poète pour la liberté de la presse.

Il y avait en Dose deux hommes : le militaire et le poète. Si ce dernier était capable d'une certaine flexibilité, le sous-officier était — que le lecteur nous pardonne cette métaphore — un véritable acier anglais, et il faisait éprouver la solidité de sa trempe à tout le bataillon lorsqu'il lui enseignait, devant le vieux château, le noble art de la guerre. Les antiques murailles du Bürg n'avaient certainement jamais entendu, même aux époques les plus barbares de la force brutale, des jurons aussi énergiques que ceux qui retentissaient alors. Il semblait que Dose, pendant son temps de service à la poste, n'avait fait rentrer en lui-même tous les *mille tonnerres*, les *millions* de *chiens*, etc., que pour les lâcher maintenant plus nombreux et plus terribles.

La bonne Bürgerwehr ne s'était jamais doutée de toutes les finesses cachées dans les simples *à droite* et *à gauche*, et Dose s'efforçait de mettre en lumière ces délicates nuances. Il avait la passion du *demi-tour*, et il en fit tant exécuter à la pauvre Bürgerwehr qu'elle en perdit la tête.

Bientôt se manifestèrent les signes d'un grand mécontentement, et la sédition eût éclaté un jour ou l'autre dans les rangs, si Dose n'avait juré solennelement, devant tout le bataillon, qu'il défoncerait crâne du premier qui ouvrirait la bouche après commandement : *Garde à vous!*

Les guerriers de la Bürgerwehr se contentèrent [illegible] malades à la maison, de sorte que,

au bout de quatre jours du système disciplinaire de Dose, le bataillon se trouva réduit au Major, aux Capitaines, aux Lieutenants et à une demi-douzaine d'inébranlables fusiliers.

L'Adjudant était désespéré de voir l'invincible dégoût qui succédait au zèle du premier jour. Les conférences du soir, à l'Arbre-Vert, n'avaient même plus le pouvoir de ramener une entente cordiale entre les braves champions. Ils se dispersaient par groupes à différentes tables, formaient une droite et une gauche, parlaient de tyrannie, protestaient tout bas contre un esclavage d'un nouveau genre, et deux ou trois audacieux meneurs intriguaient dans tout le bataillon et proposaient de faire de nouvelles élections pour mettre au gouvernail des hommes sérieusement dévoués au véritable progrès, à la liberté et à....... l'ordre!

L'Adjudant comprit qu'il avait fait fausse route; qu'il ne pourrait jamais donner même l'apparence de vrais soldats à la Bürgerwehr, et que la tentative seule qu'il venait de faire, avait fort compromis sa popularité. Il avait fait un solennel appel et on n'y avait répondu qu'avec tiédeur. Il avait fait distribuer, gratis, les chants de la Bürgerwehr, mais sans le moindre résultat. Il avait fait broder un étendard, et le Bataillon, convoqué pour le recevoir, n'avait été représenté que par très-peu d'hommes. Toutes les grandes espérances qu'il avait conçues, tous les brillants résultats qu'il avait cru atteindre

par la présence du sous-officier d'artillerie..... tout s'écroulait! Il n'avait rien gagné pour la grande cause et beaucoup perdu pour la sienne propre. Il tenta de regagner le terrain perdu, et pour cela il mit de son côté les femmes et les jeunes filles du pays — sachant bien qu'elles entraîneraient les hommes — en proposant un bal de la Bürgerwehr. Il avait trouvé le bon moyen...; son idée reçut l'approbation générale.

Une salle assez vaste et deux autres pièces contiguës, composant le local de l'Arbre-Vert, furent pompeusement décorées de drapeaux rouges, de vertes guirlandes de feuillage et d'un immense trophée élevé sur un des petits côtés de la grande salle. Ce trophée, formé avec les armes du Bataillon et illuminé par vingt-quatre bougies, était destiné à produire un effet magique. La musique de la petite ville, composée d'une contre-basse, de deux violons, d'une clarinette, et renforcée de deux tambours, devait être placée sur une estrade construite avec des planches posées sur des futailles.

Nous avons dit que l'idée de l'Adjudant avait été accueillie avec enthousiasme dans la petite ville. Les robes blanches sortirent des armoires, mais elles furent ornées de ceintures rouges. Deux dames allèrent même jusqu'à choisir des robes de taffetas rouge de sang. Nous ne pouvons, hélas! passer sous silence que la musique s'évertua, pendant toute l'après-midi, à écorcher la *Marseillaise*, — dans un

tempo des plus langoureux, il est vrai — car c'était sur cet air que l'on devait danser la *polonaise* pour ouvrir le bal de la Bürgerwehr.

Dose avait fait son temps. Dose n'était plus qu'une grandeur déchue. On ne supportait encore son uniforme que parce qu'il avait solennellement annoncé son départ pour le lendemain. Il ne voulait plus, disait-il, avoir rien de commun avec un pareil banc d'huîtres, incapables de faire le moindre pas dans la voie de la discipline. Ainsi passent rapidement les hommes et les choses. Il faut dire aussi que le poète Féodor avait été plus cruellement froissé que le sous-officier Dose. Le rédacteur de la Gazette s'était présenté à l'exercice avec le canon de son fusil tout rouillé. Le sous-officier l'avait traité de sale gribouilleur, et le rédacteur lui avait répondu le lendemain, en faisant paraître dans son journal un article qui traitait la célèbre poésie : *Le Canon encloué*, de misérable production.

Cependant, le circonspect Adjudant ne jugeait pas prudent d'ouvrir les hostilités avec le sous-officier, car il pouvait arriver des temps où...... Aussi, résolut-il de garder avec Dose, jusqu'au dernier moment, tous les dehors de la plus sincère amitié.

Il fit, au nom du Bataillon, un sanglant reproche à l'imprimeur et invita, d'une manière pressante, le poète outragé, au bal de la Bürgerwehr. Dose promit d'y paraître.

Ce n'était pas seulement dans les murs de la pe-

tite ville que l'on s'occupait avec activité des préparatifs de la fête; de toutes parts on voyait accourir des invités des deux sexes. La plupart des femmes arrivaient entassées dans de lourdes charrettes, les cheveux emprisonnés dans des papillottes, et chargées de paquets contenant leurs toilettes de bal (robe blanche, bas et souliers). Les hommes, presque tous membres d'une université de l'autre côté du Rhin, étaient des jeunes gens sanguinaires, ornés de longues barbes menaçantes et de feutres aux bords audacieusement retroussés. Ils avaient pris pour bannière le drapeau rouge et avaient traversé le fleuve en bateau en chantant :

Si les princes demandent : Que fait donc Hecker?
Répondez-leur : Il se balance dans les airs;
Non pas à la corde d'une haute potence,
Mais au bout de la pique de la libre république!

On avait décoré la salle de bal d'une lithographie semblable à celle qui ornait le corps de garde du vieux château et on l'avait entourée d'une guirlande de feuilles de chêne. O chêne! symbole de force de l'homme allemand, arbre chéri jusque dans tes fruits, les glands, que jadis on mangeait crus, et que l'on boit aujourd'hui, torréfiés et moulus, en guise de café!

L'entrée de la salle de bal avait été interdite à tout le monde dans l'après-midi, mais une exception fut faite en faveur de Dose, qui logeait à l'Arbre-

Vert et qui put assister aux apprêts de la fête. Il secouait la tête avec mélancolie, car, bien des choses lui paraissaient étranges. Il regrettait par-dessus tout l'absence des couleurs nationales et du portrait de son Seigneur et Roi. Il était indigné que l'image du Souverain fût remplacée par la misérable lithographie d'un homme qui ressemblait à un chef de voleurs, comme un œuf ressemble à un autre œuf. Il se crut cependant obligé d'assister à ce bal.

A la porte d'entrée se tenaient deux sentinelles de la Bürgerwehr, armées de sabres et de fusils, et le caissier du bataillon, assis derrière une petite table, sur laquelle était placée une assiette à soupe, destinée à recevoir les prix d'entrée et les dons patriotiques. Cet argent devait être employé pour le plus grand bien de la bonne cause et pour le paiement des cotonnades rouges des drapeaux. Disons, en passant, que l'assiette fut remplie de pièces blanches. Le caissier, le cou orné d'une cravate blanche, était fièrement assis sur sa chaise. Il avait l'air très-satisfait de lui-même, et battait, avec ses doigts, une marche sur la table. De temps en temps, il faisait signe aux deux sentinelles de prendre la position militaire, et il faisait porter les armes à ceux dont l'offrande arrivait au demi-thaler.

Le bal ouvrit à sept heures par l'air de la *Marseillaise*. A ces accords, toute la société électrisée se rua avec furie à travers la grande salle et jusque dans les deux pièces contiguës. Cette bousculade,

pompeusement décorée du nom de *polonaise*, fut conduite par un gros, pâle et impétueux étudiant, dont la chevelure était aussi rouge que sa cravate et son cordon de montre. Il jetait autour de lui des regards triomphants. Ses bras à demi-pliés, et ses coudes, qu'il élevait à chaque pas à hauteur des épaules, le faisaient ressembler à un jeune et gros pélican essayant gauchement de prendre son vol.

L'étudiant était membre de plusieurs sociétés secrètes. Il ne manquait aucune occasion de se poser en champion de la liberté, et, comme cette vie militante l'avait criblé de dettes, il était un des plus chauds défenseurs du principe de l'égalité. On l'avait nommé commissaire du bal, ainsi que le Major, les Capitaines, les Lieutenants, le sergent-major, le caissier du bataillon, et enfin, le maître de danse, garçon barbier de la ville, pauvre personnage à bout de crédit et enragé démocrate. Tous ces commissaires portaient un brassard rouge, trinquaient et buvaient aux dépens de la caisse du bataillon et se donnaient des airs incroyables.

Après la *polonaise*, le commissaire maître de danse cria : *Un quadrille !*

Non, non ! *Une fierertanz* (1), citoyens ! vociféra le bouillant étudiant, et, en même temps, il foudroyait du regard celui qui avait osé prononcer un mot étranger dans une réunion d'hommes libres alle-

(1) *Fierertanz*, danse à quatre.

mands. Il se mit le premier en place. Le Major vint lui faire vis-à-vis. A côté du Major se plaça l'Adjudant. Deux Capitaines se placèrent à droite, et deux Lieutenants à gauche. Le rédacteur du journal se mit à côté de l'étudiant. Ainsi fut complété ce brillant quadrille patriotique.

L'étudiant se rengorgea, regarda fièrement le maître de danse et lui signifia d'avoir à garder le silence, parce qu'il voulait lui-même annoncer les figures.

L'orchestre donna le signal, et on fit aux dames les salutations d'usage. Le Major tira gracieusement le pied en arrière; l'Adjudant mit la main sur son cœur; l'impétueux étudiant inclina nonchalamment la tête et la releva en gonflant les joues d'un air suffisant. Chacun des Capitaines et des Lieutenants enfonça le pouce et l'index de la main droite dans la poche du gilet, et les y laissa jusqu'à la fin du quadrille. Le rédacteur, seul, ne put achever sa révérence. Au moment où ses lèvres s'allongeaient gracieusement en bouche de carpe, la longue figure de Féodor Dose se dressa tout à coup devant lui; son sourire commencé se transforma en une horrible grimace, et, pour dissimuler sa rage, il détourna la tête et cracha.

L'étudiant cria alors à tue-tête :

La chaîne des esclaves! au lieu de *la chaîne anglaise*, et tous s'élancèrent avec un entrain frénétique.

de danse, qui crevait de dépit de n'avoir pas trouvé, le premier, ces mâles et populaires traductions. Dose, très-agacé par toutes ces scènes, eût volontiers quitté la salle du bal ; mais, le matin même, il avait gravi un pic très-élevé d'où la vue plonge sur la poétique vallée du Rhin, et cette longue excursion lui avait ouvert l'appétit. Or, le seul moyen qui lui restait de se procurer des vivres à l'Arbre-Vert, était d'attendre le souper. Il se retira donc dans la pièce la plus reculée, s'assit dans un coin et resta absorbé dans ses réflexions.

Le caissier avait opéré toutes ses recettes. Personne ne se présentait plus pour déposer son obole à la liberté. Il mit son mouchoir sur l'assiette à soupe, pleine de monnaie, et se fit apporter à manger. Il dévora, en un clin d'œil, une énorme côtelette de veau, posa sur son mouchoir l'assiette qu'il venait de débarrasser de la côtelette et traça avec le doigt, une croix dans la sauce qui restait. Ce signe voulait dire : *Respectez, comme propriété inviolable, tout ce qui gît au-dessous de moi.* Puis il se leva tout gonflé de son importance, entra dans la salle de bal, le jarret tendu, en se dandinant sur les hanches et en se rengorgeant dans sa cravate blanche.

Les deux sentinelles, malgré les fonctions qu'elles avaient bien voulu accepter ce soir-là, n'en étaient pas moins de libres citoyens. En montant la faction, ils croyaient faire preuve d'une grande complaisance qui devait cependant avoir des bornes. C'est pour-

Dames et Herrs tournaient les uns autour des autres ; les robes se froissaient, et l'orchestre jouait pitoyablement un air joyeux.

Protection aux dames! et chacun s'inclina gracieusement devant sa danseuse.

La libre main allemande! Malgré cette patriotique traduction germanique du *Tour de main*, la douce pression de mains se fit d'après la vieille tradition.

L'impétueux étudiant continua à donner les noms de chaque figure avec une intonation variée et très-significative. Tantôt il annonçait presque à voix basse ce qui ne lui avait pas paru mériter les honneurs de la traduction, comme par exemple : *La chaîne des dames*! ou *Promenade!* Tantôt ses bras s'élevaient comme s'il avait voulu s'envoler sur le toit, et sa bouche s'ouvrait toute grande pour vociférer :

En avant, deux audacieux! ou : *Pourchassez à droite et à gauche!* ou encore : *Armez-vous de la main droite et de la main gauche!*

Mais c'était dans la figure, *Cavalier seul*, que le quadrille devait briller de son plus vif éclat.

L'homme allemand libre, seul! cria-t-il, en jetant des regards de défi et en s'élançant le nez au vent, le visage animé et le doigt fièrement passé dans le rouge cordon de sa montre.

L'enthousiasme fut à son comble. Tout le monde battit des mains, à l'exception toutefois du maître

regards d'intimidation ; l'Adjudant, des regards de défiance ; le bouillant étudiant, des regards furieux, et le pauvre caissier, des regards de détresse.

L'étudiant, déjà irrité par la vue de l'uniforme étranger de Dose, donna un libre cours à toute sa rage dans un discours plein de fiel. Il tonna contre les livrées des tyrans et contre l'absurde artillerie ; mais il se calma soudain en voyant apparaître, dans la grande salle de bal, la haute stature du sous-officier qui venait de quitter son coin pour connaître la cause de tout ce vacarme.

Deux sentinelles auprès d'une caisse et cette caisse disparaître !.... Cela lui faisait éprouver un sentiment pénible.

Quoique les deux factionnaires appartinssent à la Bürgerwehr, ils n'avaient pas moins eu l'honneur d'être commandés par lui. Une ombre passa sur le front du sous-officier. Il s'avançait les bras croisés, lorsqu'il se trouva en face du bouillant jeune homme qui le toisa lentement de la tête aux pieds. Dose lui jeta un coup d'œil en passant ; puis il haussa les épaules de pitié, et se dirigea vers la porte. Mais l'étudiant lui barra le passage :

« Herr! ignorez-vous donc ce qui vient de se pas-
« ser à la porte? On ne s'esquive pas ainsi d'une salle
« quand une caisse a disparu sans que l'on sache
« comment. On y reste jusqu'à ce que l'affaire soit
« éclaircie !... »

Dose blémit de fureur. Il avait compris l'inten-

quoi, après le départ du caissier, ils déposèrent leurs armes dans un coin, mirent le chapeau sur l'oreille et se firent servir un souper qu'ils prolongèrent aussi longtemps que dura la danse et que la cuisine put leur fournir quelque chose de bon.

On terminait alors la première partie du bal par un galop échevelé, dont le tapage infernal n'empêchait pas d'entendre l'air d'un chant patriotique bien connu. Bientôt les couples vinrent un à un s'asseoir autour des tables, et tous crièrent à l'envi: *Du vin et de la viande!*

Il manquait cependant une voix à ce chœur famélique, c'était celle du caissier. Il faisait un solo de hurlements à la porte d'entrée; non parce qu'il n'avait pas à manger, mais parce qu'il ne retrouvait plus, à leur place, l'assiette et l'argent.

On interrogea les deux sentinelles qui se regardèrent avec étonnement et affirmèrent qu'elles n'avaient pas la moindre connaissance de la disparition de l'argent; qu'elles n'avaient pas quitté leur poste comme le Herr caissier; que même, par excès de zèle, elles avaient pris leur repas du soir sous les armes et que, au surplus, elles n'avaient pas reçu la consigne de veiller sur une assiette marquée de deux raies de sauce.

L'assiette contenait une assez jolie somme. Son inexplicable disparition fut bientôt connue dans toute la salle, et elle produisit une consternation générale. Le Major promenait sur l'assemblée des

caissier le suivait le visage rayonnant; il portait un grand baquet plein d'une eau de vaisselle sale, d'une odeur infecte et dans laquelle, cependant, son nez se plongeait avec un bonheur ineffable.

La cause de la disparition de la caisse fut bientôt expliquée. Une servante avait emporté à la cuisine les assiettes qu'elle croyait vides et les avait jetées dans le baquet d'eau de vaisselle. Ce ne fut que lorsqu'on lava les assiettes sales, que l'on retrouva tous les dons patriotiques. Il n'y manquait pas une obole.

Le caissier, au comble du bonheur, prêchait la concorde par tous les moyens. Il dit à l'étudiant quelques paroles bien senties, et entraîna le sous-officier dans la pièce voisine, où ils s'installèrent auprès d'une bouteille de vin.

Dose avait l'âme navrée. Il commençait à comprendre dans quelle classe d'individus il s'était fourvoyé et il en rougissait pour son uniforme et pour ses galons. Il semblait même en avoir perdu la parole; aussi le caissier le quitta bientôt, et revint dans la salle de bal.

Féodor appuya son coude sur le rebord d'une fenêtre et, la tête dans la main, s'abandonna à l'amertume de ses pensées. Son séjour dans la petite ville lui apparaissait comme un horrible cauchemar, et il se demandait quelle raison avait pu le retenir. Ah! c'étaient les enfants de sa muse, ses poésies! Mais le charme était rompu. Cette petite ville ne serait pas

basse grognait, les violons grinçaient et la clarinette poussait des sons lamentables, souvent au-dessus du ton par les efforts qu'elle faisait pour dominer les trépignements des danseurs.

Que veut dire cela? pensa le sous-officier. Pourquoi la marche d'une colonne d'infanterie à une heure si avancée de la nuit?..... Il pouvait être onze heures..... Il prêta de nouveau l'oreille, mais le bruit avait cessé et tout paraissait replongé au dehors [dans le plus grand silence. Ce silence ne dura que quelques minutes, puis l'ouïe fine et exercée de Féodor distingua le pas cadencé d'une troupe de soldats qui arrivaient par la grande route. Il secoua la tête.

Que diable signifiait cela!... Ces soldats étaient-ils envoyés pour quelques habitants de la petite ville ou pour la fête elle-même?... Quel parti prendre?... Dose devait-il se retirer dans sa chambre ou rester tranquillement à sa place et attendre ce qui allait se passer?... Il s'arrêta à ce dernier parti.

Il semblait ce soir-là, sans doute à cause de la fête, qu'il n'y avait plus, dans les rues, ni veilleurs de nuit ni chiens. En effet, l'arrivée des soldats ne fut annoncée ni par les cris des premiers, ni par les aboiements des seconds. Il est donc facile de comprendre que, dans la salle de bal, personne ne s'attendait à une pareille visite. On dansait avec frénésie; on buvait à l'avenant et on faisait grand tapage. On se laissait aller aux propos les plus violents; on por-

pour lui une autre Capoue. Non, il allait la quitter le lendemain au point du jour.

Il avait cependant grossi encore son manuscrit de quelques excellentes poésies; il avait même composé une ode à la liberté! Mais ce chant n'exprimait que la joie d'un sous-officier rendu à la liberté après trois jours passés à la maison militaire d'arrêt.

Tout à coup Dose prêta l'oreille! qu'entendait-il? S'il n'était pas le jouet d'une illusion, c'était bien réellement le son joyeux du tambour!

CHAPITRE XI

Fâcheuse interruption du cotillon du bal de la Bürgerwehr. — Arrivée d'un véritable lieutenant d'infanterie. — Chapitre court, mais important pour l'officier du roi.

Non, Dose n'était pas le jouet d'une illusion! Pour soustraire son oreille au tapage de l'orchestre placé dans la salle voisine, il entr'ouvrit la fenêtre et se pencha pour écouter. C'était bien un tambour! Il était encore loin sur la grande route, mais le bruit se rapprochait d'instant en instant. Rataplan... rataplan... plan... plan...!.....

Dans le silence de la nuit, on entend de très-loin le son d'un tambour, quand, toutefois, on n'est pas occupé à danser un cotillon : car, dans la salle de danse, on n'entendait absolument rien. La contre-

de bon cœur lorsque leurs camarades, au chapeau de feutre, laissèrent tomber leurs armes de stupeur en les apercevant.

L'étudiant se précipita au milieu des danseurs, sépara tous les couples et, d'un mot, d'un signe de doigt, mit tout le monde au courant de ce qui se passait à la porte. La musique cessa sur-le-champ et les artistes abandonnèrent leurs instruments pour se réfugier sous l'estrade protectrice.

Alors pénétra dans la salle un officier d'Infanterie. Il était suivi de quelques soldats portant l'arme au bras, et s'avança lentement au milieu des groupes étonnés et effrayés.

Le premier qui retrouva un peu de sang-froid fut le propriétaire de l'Arbre-Vert. En sa qualité d'aubergiste, il s'avança respectueusement pour prendre les ordres de l'officier. Pendant ce temps, l'Adjudant du bataillon et l'étudiant faisaient une tentative inutile pour s'esquiver. Les deux sentinelles de la Bürgerwehr avaient reculé jusque dans l'intérieur de la salle; dans leur épouvante, elles étaient allées se cacher derrière les groupes les plus épais et battaient en retraite vers la chambre la plus éloignée, dans l'espoir de trouver une issue pour prendre la fuite.

Lorsque l'aubergiste de l'Arbre-Vert demanda au Lieutenant en quoi il pouvait le servir, celui-ci lui répondit :

« Mon brave homme, je ne suis point venu pour

tait les toasts les plus excentriques, et cependant l'impétueux étudiant surpassait encore tout le monde en extravagance.

Il venait précisément d'improviser, en l'honneur du drapeau rouge, un discours dans lequel il ne ménageait pas des expressions telles que : flétrissant esclavage, abrutissante oppression, etc., etc. Il s'était mis auprès de la porte ouverte pour s'adresser plus particulièrement aux deux sentinelles de la Bürgerwehr qui se trouvaient alors à leur poste, et il concluait en les exhortant énergiquement à se préparer au prochain combat, à sacrifier tous leurs biens et à verser tout leur sang pour la défense du drapeau rouge et du libre foyer allemand !............ Quand tout à coup sa figure s'allongea, ses joues devinrent blafardes et ses yeux hagards restèrent fixés sur la porte de la rue comme s'ils apercevaient un spectre.

C'étaient bien en effet des spectres, non pas de ceux qu'on se représente les joues creuses, et traînant de longues draperies blanches, mais de terribles apparitions qui vinrent, tranquilles et silencieuses, se planter derrière les deux sentinelles de la Bürgerwehr.

Ces apparitions portaient l'uniforme bleu, le fourniment blanc et le brillant Pickelhaube (1). Leurs visages étaient même ceux de bons vivants et ils rirent

(1) Pickelhaube. — Le casque à pointe.

de bon cœur lorsque leurs camarades, au chapeau de feutre, laissèrent tomber leurs armes de stupeur en les apercevant.

L'étudiant se précipita au milieu des danseurs, sépara tous les couples et, d'un mot, d'un signe de doigt, mit tout le monde au courant de ce qui se passait à la porte. La musique cessa sur-le-champ et les artistes abandonnèrent leurs instruments pour se réfugier sous l'estrade protectrice.

Alors pénétra dans la salle un officier d'Infanterie. Il était suivi de quelques soldats portant l'arme au bras, et s'avança lentement au milieu des groupes étonnés et effrayés.

Le premier qui retrouva un peu de sang-froid fut le propriétaire de l'Arbre-Vert. En sa qualité d'aubergiste, il s'avança respectueusement pour prendre les ordres de l'officier. Pendant ce temps, l'Adjudant du bataillon et l'étudiant faisaient une tentative inutile pour s'esquiver. Les deux sentinelles de la Bürgerwehr avaient reculé jusque dans l'intérieur de la salle; dans leur épouvante, elles étaient allées se cacher derrière les groupes les plus épais et battaient en retraite vers la chambre la plus éloignée, dans l'espoir de trouver une issue pour prendre la fuite.

Lorsque l'aubergiste de l'Arbre-Vert demanda au Lieutenant en quoi il pouvait le servir, celui-ci lui répondit :

« Mon brave homme, je ne suis point venu pour

« troubler votre brillante fête. C'est même avec un « certain plaisir que je me vois dans cette salle, « car j'espère y faire particulièrement la connais- « sance de deux Herrs.......... Le Herr greffier D.... « et le Herr étudiant V.... Serais-je assez heureux « pour les rencontrer ici? »

Le Lieutenant était un petit homme trapu, à l'œil vif, et, malgré une épaisse moustache, sa figure était extrêmement affable. Il se promenait lentement les mains derrière le dos et avec autant d'aisance que s'il eût été chez lui.

« Le Herr greffier D...! répéta tout bas la foule « épouvantée.

— Notre adjudant! ajoutèrent quelques autres.

— Ces deux personnages ne sont-ils pas ici? de- « manda le Lieutenant.

« — Ils y étaient, il y a quelques minutes, répon- « dit l'aubergiste en saisissant, avec la plus grande « présence d'esprit, une serviette qu'il plaça sous le « bras gauche. Son but en ce moment était de bien « faire voir qu'il n'était là que comme aubergiste de « l'Arbre-Vert, et il avait pris l'humble attitude de « son premier garçon.

— En ce cas ils y sont encore, riposta le Lieute- « nant avec assurance.

— Mais la salle a deux issues, ajouta l'auber- « giste.

— On y a songé aussi, mon brave homme, reprit « tranquillement l'officier. Je vous prie donc de ne

« plus faire entendre votre voix que pour appeler « ces deux Herrs. »

Il n'y avait rien à répondre. Tous les assistants se trouvèrent soulagés de ne pas être compromis dans cette désagréable affaire. Les regards se dirigèrent vers le fond de la salle, et les rangs s'ouvrirent pour laisser complétement à découvert deux hommes blottis dans un coin.

Ce mouvement de la foule mit en présence de l'officier les deux hommes qu'il avait un si grand désir de connaître. Il leur parla avec une extrême courtoisie, se plaignit d'être obligé de troubler leurs plaisirs pour converser avec eux pendant quelque temps et les confia aux soins d'un sous-officier et de deux soldats qui les accompagnèrent aussitôt jusqu'en dehors de la salle.

Le moment critique était arrivé pour Dose, qui se tenait tranquillement dans la pièce la plus reculée. L'inflexible destin allait, selon son caprice, passer à côté de lui ou le heurter et le fouler aux pieds.

Le Lieutenant représentait le destin. Sa mission remplie, il allait tourner les talons et quitter le bal quand le mauvais génie de Dose lui fit faire deux pas en avant pour jeter un coup d'œil dans l'intérieur de la salle.

L'aubergiste, la serviette sous le bras, n'avait pas quitté l'officier. Il aperçut Dose, prévit ce qui allait se passer et, poussé par un mauvais sentiment, se garda bien de détourner l'attention du Lieutenant.

Dose aurait pu se cacher derrière la porte, mais sa noble et franche nature ne pouvait lui inspirer une semblable pensée. Aussi il se redressa de toute sa taille et regarda fixement l'officier, étonné de cette apparition.

« Qu'est-ce cela? demanda le Lieutenant avec un « visage sévère. Herrrrrr! comment vous trouvez-« vous ici? »

Le perfide aubergiste ne laissa pas à Dose le temps de répondre, et le présenta en ces termes :

« Herr sous-officier Dose, instructeur du bataillon « depuis quelque temps, et l'un de nos meilleurs « amis. »

Celui qui était ainsi présenté haussa les épaules, et expliqua à l'officier qu'il était en route pour C..., où il espérait trouver une place, par suite de la prochaine mobilisation, dans la brigade d'artillerie.

« Tout cela est bel et bon! dit l'officier d'un ton « très-sévère, en mordant sa moustache. Sous-officier, « suivez d'abord ce sergent et nous verrons plus « tard.

« Il faudrait vraiment que le diable s'en mêlât pour « qu'il ne fût pas fait un exemple au sujet de cette « maudite fraternisation. Par Jupiter! C'est un sous-« officier d'artillerie qui se fait l'instructeur de ce « fameux bataillon et qui reste assis au milieu de « drapeaux rouges avec un air de parfaite tran-« quillité et même de satisfaction!... Herrrrr! s'il

« ne vous en coûte pas vos galons, je proclame qu'il
« n'y a plus de justice ici-bas... »

En achevant ces mots, le Lieutenant tourna sur ses talons et sortit fièrement de la salle au milieu des respectueux saluts de tous les assistants.

Dose le suivit, accompagné d'un sergent et de deux soldats, et il put remarquer que bien des regards se montraient satisfaits de son infortune. Le rédacteur, qui avait toujours sur le cœur l'épithète de sale gribouilleur, osa même lui lancer à demi-voix ces paroles :

« Allons, bon voyage; voici en tout cas un nou-
« veau sujet de poésie! »

CHAPITRE XII

Corps de garde au Rathaus (1) et souper — L'officier du roi interroge l'un de ses prisonniers. — Le Packmeister Dose est rendu à la liberté et fait la connaissance d'une dame enveloppée dans un manteau noir.

La troupe d'infanterie qui était tombée à l'improviste sur la petite ville et qui avait tristement mis fin au bal de la Bürgerwehr, se composait d'un peloton commandé, vu la gravité des circonstances, par deux officiers.

Nous avons déjà fait connaissance avec le plus jeune, qui venait d'arrêter l'Adjudant et l'étudiant

(1) Rathaus. — Hôtel-de-ville.

L'autre officier se promenait de long en large devant le Rathaus, sur la place du Marché. Il avait fait mettre sac à terre à ses soldats et avait adressé par écrit, à l'un des membres du conseil de ville, une réquisition de pain et de vin.

Le commandant de la troupe ne jugea pas nécessaire de faire loger ses hommes pour une moitié de nuit. Le soldat, qui savait qu'il devait repartir le matin de très-bonne heure, préférait aussi avoir un bon verre de vin et bivouaquer pour se trouver tout prêt au premier signal du départ.

On avait enfermé l'Adjudant et l'étudiant dans une chambre du Rathaus, mis Dose à part dans une plus petite pièce, et l'officier Commandant en chef avait établi son Quartier Général dans la salle même du Conseil.

Ce nom de salle du Conseil était assurément trop pompeux pour cette pièce de médiocre grandeur. Une vieille et sombre tapisserie recouvrait les murs; l'antique plafond de chêne sculpté était noirci par le temps, et quelques restes de vitraux coloriés se voyaient encore aux deux longues fenêtres. Une table massive, recouverte d'un tapis vert, occupait le milieu de la pièce; le long des vieilles tapisseries, se dressaient de ces siéges gothiques aux immenses dossiers, dont les pieds et les bras sont formés de colonnes torses. Le cuir de Cordoue, qui recouvrait ces vieux fauteuils, témoignait, par sa couleur brune et luisante, des longues heures que les Pères de la

Cité y avaient passées à méditer sur les affaires publiques.

C'était en tremblant de peur que le vieux gardien du Rathhaus avait ouvert la porte de cette salle. Il avait allumé deux chandelles et fait un grand feu de fagots et de bois sec dans la cheminée de pierre.

Pour emprisonner l'Adjudant de la Bürgerwehr et l'étudiant, et mettre Dose en lieu de sûreté, il avait fait résonner ses clés et pris un air d'importance, mais il resta glacé d'effroi, lorsque l'officier d'infanterie lui donna l'ordre de déposer sur la table le volumineux trousseau de clés.

« Pardonnez-moi, Herr Capitaine, dit-il au Lieu-
« tenant que, dans son trouble, il élevait au grade
« supérieur, pardonnez-moi, mais ce trousseau con-
« tient aussi les clés des chambres des archives et
« des impôts.

— Ici! » répondit d'un ton bref le Lieutenant, en désignant du doigt le tapis de la table, et aussitôt toutes les clés tombèrent avec fracas à la place indiquée.

Le plus ancien Lieutenant, resté seul jusqu'alors dans la salle du Conseil, s'était occupé de s'y installer le plus commodément possible. Il était très-grand et passablement maigre. Ses cheveux étaient d'un blond clair et sa moustache à peine apparente. Il essaya plusieurs siéges avant d'en trouver un qui fût à son gré. Lorsque son choix fut fait, il s'assit, étendit ses longues jambes sur un autre siége, en-

fonça les deux mains dans les poches de son pantalon, et dit :

« Véritablement, tout cela est une mauvaise plai-
« santerie qui n'est pas neuve, et qui m'est désa-
« gréable au-delà de toute expression. »

En ce moment, la porte s'ouvrit.

L'officier au visage affable et à l'épaisse moustache fit son entrée en souriant, s'avança vers son supérieur, et lui annonça en faisant le salut militaire :

« Le greffier D... et l'étudiant V... ont été pris
« sans résistance. J'ai aussi fait arrêter un sous-offi-
« cier d'artillerie, dont la présence en pareille com-
« pagnie était des plus suspectes... Par Jupiter! ce
« sous-officier paraît avoir produit ici l'effet d'une
« levure de bière.

— Un sous-officier d'artillerie!... répéta le grand
« Lieutenant en inclinant son pâle visage d'un air
« rêveur. Mais véritablement nous n'avons reçu
« aucun ordre à cet égard. Et le sous-officier s'est-il
« compromis ici?

— Je l'ai aperçu dans la salle de bal, très-tran-
« quillement assis au-dessous d'un drapeau rouge, et
« je l'ai fait arrêter lorsque j'ai appris qu'il était ici
« depuis quelque temps comme instructeur du ba-
« taillon... Par Jupiter! cela me paraît assez con-
« cluant.

— Mon cher Wortmann, répondit le plus ancien
« des deux officiers en appuyant mélancoliquement
« la tête dans sa main, voulez-vous me rendre un bon

« office?... Mais n'allez pas prendre ma prière en « mauvaise part.

— Avec plaisir !... Parlez donc !... Par Jupiter! Je « ferai tout ce qui pourra vous être agréable.

— Eh bien ! laissez de côté ces sempiternelles affir« mations, et ne jurez plus par Jupiter. Sur l'hon« neur ! cela est passé de mode depuis longtemps, « et tous ces serments : Sur l'honneur ! Sur mon « âme! etc., ont déjà été répétés plus de cent mille « fois et ne produisent plus aucun effet.

— Les trouve-t-on déjà dans Meidinger? dit en « riant Wortmann.

—Mieux que cela, répondit tranquillement l'autre « Lieutenant, ils remontent au bisaïeul de Mei« dinger, qui, ainsi que me l'a appris un vieux « manuscrit, avait l'habitude de dire continuelle« ment : Sur l'honneur ! ou encore : Par Jupiter ! « Mais, déjà, son fils, le grand-père par conséquent « de notre Meidinger, supprima toutes ces expres« sions comme trop surannées.

— Eh bien, par ma foi !.. je ne puis, par Jup..... « Oui vraiment !..... Je ne puis, moi non plus, vivre « sans ces épithètes ! Que cela d'ailleurs ne mette « aucun froid entre nous.... sur mon âme ! »

Le long Lieutenant souleva la tête et sourit mélancoliquement. Après un silence de quelques instants, il dit :

« Quel est votre avis, cher Wortmann? Faut-il

« nous faire servir un petit souper ou nous laisser
« affamer par les démocrates?

— Des démocrates ! reprit l'autre en riant. Ce « sont au contraire des bourgeois tout-à-fait bien « pensants. Le Chef de bataillon de la Bürgerwehr « m'a indiqué lui-même le chemin qui menait ici « en m'assurant de son amitié. Quant à l'aubergiste « de l'Arbre-Vert, il m'a dit qu'il voulait être emporté « par le diable s'il n'était pas mon très-humble « serviteur..... Par Jupiter! il veut en fournir la « preuve avec un solide souper qui doit bientôt « arriver.

— Parfait ! ajouta le long officier.. Mais, auparavant, il n'y aurait aucun inconvénient, je crois, « à échanger quelques paroles amicales avec le « sous-officier d'artillerie. Ce Herr doit être porteur « de papiers, d'une feuille de route..., ou de quelque « chose de semblable.

—C'est juste! Faisons-le venir! Je vois ici un cordon « de sonnette et j'espère que le gardien du Rathhaus « en connaît le son.

— Mais n'allez pas par mégarde sonner le tocsin ! « Ce serait vraiment nouveau et comique que nous « fussions venus chez eux pour mettre en branle la « cloche d'alarme. Ce serait tout à fait nouveau.

— Rassurez-vous! répondit le lieutenant Wortmann en tirant le cordon de la sonnette qui rendit un son criard, et le gardien du Rathhaus parut aussitôt.

— Avez-vous placé un poste en bas? demanda le long officier à son camarade.

— Sans doute. Il y a devant le Rathhaus une « vieille baraque qui sert d'abri à une pompe inva- « lide. J'y ai établi le corps de garde. Six hommes « commandés par le sergent Schmitz Ier, forment « le poste, qui fournit deux sentinelles placées l'une « devant les armes et l'autre auprès des prison- « niers.

— Très-bien! » dit le long officier, puis se tournant vers le gardien :

« Prenez vos clés, et faites comparaître ici le « sous-officier d'artillerie.... Est-ce compris?

— Oui, bien, Herr Capitaine, » répondit le fonctionnaire de la Cité, et il se dirigea rapidement vers la porte, armé de ses clés.

Il fut bientôt de retour. Dose marchait devant lui le front haut et supportait son infortune avec une certaine grandeur.

A l'entrée de Dose, le plus ancien officier changea à peine d'attitude. Il redressa un peu le haut du corps et laissa tomber à terre un de ses pieds qui étaient posés sur un fauteuil. Le lieutenant Wortmann, au contraire, ajusta son écharpe et enfonça son pickelhaube.

« Mon ami, dit le grand Lieutenant à Dose, qui « se tenait droit devant lui comme un I, on vous a « rencontré dans une très-singulière situation, à un « bal démocratique de la Bürgerwehr, assis au des-

« sous d'un drapeau rouge. Herr! Tout cela est « très-suspect. Nous avons donc cru de notre devoir « de vous saisir et de vous conduire à C..... Cependant, si vous pouvez nous donner quelques raisons « pour votre..... justification, nous en prendrons « bonne note. »

Dose s'inclina et avoua que toutes les apparences étaient contre lui, « mais seulement les apparences, « ajouta-t-il d'une voix plus ferme. Il se présente « dans la vie de l'homme des moments où le sort « est rude et cruel.......

— Laissez de côté vos citations! interrompit le « Lieutenant, avez-vous des papiers sur vous?

— Certainement, » répondit le sous-officier quelque peu mortifié, et il sortit de sa poche un grand portefeuille, d'où il retira la permission que lui avait délivrée le Herr postmeister Dachsinger.

« Ce papier est en règle, dit le long officier, et « je conviens que votre projet est très-louable. Mais « pourquoi, au lieu de vous rendre à C....., restez-« vous ici dans ce trou mal famé?

— La petite ville se trouvait sur ma route et je « n'avais nulle idée qu'elle fût mal famée. Lorsque « j'y arrivai, il y a quelques jours, on exerçait la « Bürgerwehr, et comme ces troupiers improvisés « n'apportaient pas le moindre cœur à l'exercice, « je crus d'abord faire une bonne besogne en stimu-« lant leur zèle.

— Ah diable! dit le lieutenant Wortmann.

— Vous avez dit, « d'abord, » reprit l'autre officier.
« Avez-vous plus tard changé d'opinion?

— J'ai remarqué, hier, bien des choses qui me
« parurent suspectes, et j'avais pris la résolution de
« me mettre en route demain au petit point du jour.

— On pourrait certainement ajouter foi à vos pa-
« roles ; mais on vous demandera comment, malgré
« vos bonnes intentions, vous vous êtes mis dans le
« cas de vous faire découvrir par nous au milieu de
« circonstances si aggravantes. Si on ne vous envoie
« pas, pour longtemps, dans une forteresse ou dans
« quelque endroit de ce genre, attendez-vous, pour
« le moins, à perdre votre place dans le service de
« la poste. Mais il est tout à fait impossible ac-
« tuellement que vous soyez admis dans une bat-
« terie. »

Dose fut comme anéanti par ces paroles. Lui, un des sujets les plus loyaux, un conservateur quand même, un soldat de corps et d'âme, se voir suspecté dans sa fidélité, renvoyé du service de la poste, rayé des rangs de l'armée et réduit désormais à mener une existence abreuvée d'humiliations !..... C'était trop à la fois. Il porta la main à son front, qui s'était couvert d'une sueur froide. Il reprit d'une main tremblante la permission que l'officier lui rendait et essaya de la remettre dans son portefeuille; mais il ne put y réussir, et la permission tomba à terre, ainsi que le portefeuille qui laissa échapper les lettres et les papiers qu'il contenait.

« Ah! vous avez encore d'autres papiers? dit le « lieutenant Wortmann, qui observait attentivement. « Voyons! »

Dose se baissa, ramassa tous les papiers et les déposa sur la table en poussant un profond soupir.

Le lieutenant Wortmann prit les papiers et les feuilleta lentement. Il y avait des manuscrits et des imprimés. Il parcourut rapidement ces derniers en jetant un coup d'œil sur chaque feuille qu'il passait ensuite à son camarade en souriant.

« Ce sont bien des poésies! fit observer celui-ci.

— Elles sont de moi, répondit Dose à voix basse.

— *Le Canon encloué!.... Idylle à Daphné!....* « Diable! Vous êtes donc poète?

— Ce sont de faibles essais, Herr lieutenant.

— Mais que vois-je, une ode à la liberté! Ah! voici « qui est suspect!....... *En sortant de prison!* « continua à lire l'officier. Il me semble que vous « avez fait cette poésie pour l'avenir.

— J'étais prophète! dit Dose d'une voix sombre, « en baissant la tête d'un air profondément désespéré.

— Voici une lettre, poursuivit le Lieutenant « Wortmann. Lisez donc cette adresse. Elle porte « un nom que nous connaissons. — Au haute- « ment bien né, Herr Robert, probablement à la « septième brigade d'Artillerie.

— Montrez donc, dit avec vivacité l'autre officier, « en sortant pour la première fois de son apathie. « C'est bien, par ma foi, pour Robert!... Mais qui

« diable a donc écrit cette lettre et comment se
« trouve-t-elle entre vos mains?

— Elle n'est pas cachetée, dit tristement le sous-
« officier; veuillez la lire; elle parlera peut-être en
« ma faveur. »

L'officier déplia la lettre et lut:

« Cher ami,

« Le porteur de cette lettre est le poétique Dose,
« dont tu as sans doute déjà entendu parler dans la
« Brigade. C'est un sous-officier modèle, animé de
« sentiments patriotiques si exaltés que, en enten-
« dant parler d'une mobilisation, il a quitté le ser-
« vice de la poste pour rentrer dans une Brigade.
« Le seul grand travers qu'il ait, c'est de ne pouvoir
« résister au besoin de faire des vers...

« Quant à moi, je me porte bien. Le trou dans
« lequel je suis, est petit, mais tranquille. Le pain
« est bon. Il y a deux bouchers, aussi ai-je l'espoir
« d'avoir chaque jour de la viande fraîche. En
« voyageant, j'ai appris à faire un nouveau plat que
« l'on nomme *katzengeschrei* (cri du chat), et qui
« te plairait fort. On coupe, par tranches, du veau
« rôti froid que l'on met dans une poêle; on ajoute
« des ognons, du lard et du beurre; on fait
« frire le tout, et on sert brûlant dans la poêle, où,
« pendant longtemps encore, le fricot pétille avec

« un bruit particulier qui l'a fait nommer *katzen-*
« *geschrei*...

« Maintenant, adieu, cher Robert, garde ton
« cœur à ton ami.

« TIPFEL, secrétaire de la poste. »

« Tipfel, dit le Lieutenant tout pensif.... *Tip-*
« *fel* !... Ce nom ne m'est pas inconnu... Vous sou-
« vient-il que nous avons fait ensemble sa connais-
« sance un certain soir?

— Il était Bombardier dans la septième Brigade,
« ajouta Dose. C'est un homme passablement gros
« et très-indolent.

— C'est bien cela ! s'écria le plus ancien Lieute-
« nant. Un soir, il y a déjà quelque temps, nous
« nous trouvions réunis dans la chambre de l'offi-
« cier de garde — j'étais alors porte-drapeau —
« lorsque ce Tipfel, nous fut amené comme cou-
« pable d'avoir abandonné son poste. Robert était
« alors mêlé à toutes les folies.

— Le Herr lieutenant connaît donc Herr.... Ro-
« bert, demanda timidement le sous-officier.

— Si je le connais ! C'est mon cousin.

— Dieu soit loué ! répondit Dose en poussant un
« profond soupir. Alors cette lettre de recomman-
« tion me sera peut-être utile auprès de vous, et
« vous serez convaincu, Herr lieutenant, que je
« n'ai péché que par ignorance et que je n'avais

« pas le moins du monde conscience, je vous l'af-
« firme sur l'honneur, d'être tombé dans de pa-
« reilles mains. »

La physionomie de Dose exprimait tant de franchise et de bonne foi, et la lettre de Tipfel avait si bien opéré en sa faveur que le lieutenant Wortmann dit à son camarade, en lui jetant un regard d'intelligence :

« Sans doute en considération de cet écrit !...

— Nous ne pourrions peut-être pas toujours, reprit
« l'autre officier, vous tirer aussi facilement d'un
« mauvais pas. Voici vos papiers, mon ami. Que
« cela vous serve de leçon.

— Et avant tout, ajouta le Lieutenant Wortmann,
« rappelez-vous le proverbe : Dis moi qui tu hantes,
« je te dirai qui tu es.

— Pur Meidinger ! » murmura le long officier. Il fit à Dose un léger signe et laissa retomber sa tête dans sa main.

Quel bonheur pouvait être comparé à celui de Féodor ! Palpitant d'émotion, il remit ses papiers dans son portefeuille, qu'il introduisit entre le troisième et le cinquième bouton de son uniforme, pour le placer sur son cœur. Puis il fit un élégant *à gauche !* et se dirigea vers la porte de la salle du Conseil. Il croyait renaître à la vie en descendant les marches du Rathhaus ; il arpentait les rues comme quelqu'un qui revoit tout à coup, après dix ans de réclusion, un ciel resplendissant d'étoiles,

des maisons, des arbres et des êtres vivants, fussent-ils même chiens ou chats. A son esprit, s'étaient déjà présentées les terribles images d'une accablante prison, d'un nombre illimité de tristes journées de captivité, et même de la perte de la cocarde nationale!...

L'heure de minuit qui allait sonner et le froid piquant qui se faisait sentir ne purent décider le sous-officier à rentrer à son gîte. Il s'arrêta un instant devant la porte de l'auberge de l'Arbre-Vert. Le désagréable incident avait subitement mis fin au bal. Les fenêtres étaient ouvertes; une seule lumière éclairait la salle du bal. Quelques voix se faisaient entendre dans la pièce la plus reculée : c'étaient les fortes têtes de l'endroit qui discutaient sur l'épouvantable événement de la soirée.

Dose continua sa promenade. Il était sur la grande route; à sa droite le Rhin roulait la masse sombre de ses eaux sillonnées çà et là de traînées de lumières.

Le sous-officier quitta la ville par une vieille porte qui tombait en ruines et en dehors de laquelle se trouvaient quelques maisons et les bâtiments de la Poste. Ici, tout était encore vivant. Une joyeuse lumière s'échappait de la porte ouverte de l'écurie. Une lanterne allait, venait et disparaissait derrière le bâtiment principal. Devant la porte d'entrée quelques palefreniers attendaient la malle-poste qui devait arriver d'un moment à l'autre.

L'esprit poétique de Dose aimait à retrouver au milieu de la nuit la vie et le mouvement. Avec quel ravissement il entendait dans le lointain le son du cor de la Poste! Comme il était heureux d'assister à l'arrivée de la voiture et de voir descendre des voyageurs de toutes les classes de la société, qui arrivaient ensemble avec des projets et des désirs si différents, et qui avaient lié connaissance pour ne plus jamais se revoir peut-être après la prochain relai!

Tout le temps que Dose était resté dans le service de la poste, il avait rarement manqué l'occasion de se trouver à l'arrivée d'une diligence. Il regardait alors descendre les voyageurs, et l'étude de leurs physionomies lui fournissait les sujets de longues histoires poétiques.

Dose n'attendit pas longtemps la malle-poste. Bientôt on entendit le signal d'arrivée du postillon. Ce ne furent d'abord, dans le lointain, que les notes éparses d'une mélodie qui, se rapprochant d'instant en instant, devint plus distincte et finit par éclater en fanfare joyeuse. Ensuite on entendit le hennissement des chevaux, le bruit des chaînes, puis le roulement des roues et, un moment après, les quatre chevaux fumants s'arrêtaient avec la lourde voiture devant le bâtiment de la poste.

Le conducteur jeta, par la fenêtre du coupé, plusieurs sacs de lettres qu'un employé de la poste attrapa adroitement au vol; puis il ouvrit la portière,

...à terre et alla ouvrir l'intérieur de la voiture. Un garçon d'écurie, vêtu d'une blouse et coiffé d'un bonnet de coton, le suivit tenant à la main une lanterne qu'il élevait le plus possible au-dessus de sa tête pour procurer un peu de lumière aux voyageurs et aussi pour satisfaire sa curiosité. Dose s'était placé derrière le garçon d'écurie.

La voiture était au grand complet. Au moment où la portière de l'intérieur fut ouverte, on entendit un cliquetis d'armes et on vit jaillir des éclairs. Au milieu de ce bruit et de ces éclairs, apparut un officier de Hussards avec le sabre et la sabretache, et, après lui, un officier de Dragons. Un Capitaine et un Lieutenant d'artillerie descendirent en même temps du coupé.

« Qu'un voyage de nuit est désagréable! et combien, qui le sait! » s'écria le Capitaine d'artillerie en étirant, dans tous les sens, les membres de sa volumineuse personne.

Le Lieutenant d'artillerie était lestement venu se placer à la portière de l'intérieur. La cavalerie y faisait les plus grands efforts pour aider à la sortie d'une autre personne qui était encore dans la voiture.

A la lueur de la lanterne, Dose aperçut un petit pied qu'un vêtement jaloux recouvrit aussitôt, et une dame, enveloppée dans un manteau noir, s'élança à terre.

Le Dragon avait sans doute bien employé le temps

de la route auprès de la dame ; car il se plaça entre elle et le Hussard ; puis, d'un air dégagé, il lui affirma, sur l'honneur, qu'il était à peine minuit et que, la voiture ne repartant qu'à cinq heures, elle avait tout le loisir de se reposer quelques heures.

« Il se trouve assurément un hôtel dans les envi-
« rons ! cria-t-il avec impatience. N'y a-t-il donc
« personne ici pour nous y conduire? »

Le Capitaine d'artillerie fit la même demande, et Dose crut de son devoir de se présenter à son supérieur.

« Mille bombes ! cria l'officier, j'ignorais qu'il
« y eût ici de l'artillerie ! Que faites-vous donc,
« sous-officier ?

— Herr Capitaine, lui répondit Dose, je suis sur
« le point de me mettre en route pour C....., où je
« vais demander à reprendre du service.

— Bien, très-bien, mon cher, on va mobiliser. Et
« bientôt, qui le sait ! Si vous avez de bons certifi-
« cats, demandez en arrivant à C..., le Capitaine
« Stengel de la batterie à cheval N° 8, je puis avoir
« besoin d'anciens et habiles sous-officiers, et com-
« bien, qui le sait !... Mais, pour le moment, con-
« naissez-vous un abri dans les environs? Je vou-
« drais trouver quelque chose à mettre sous la dent,
« et les Herrs camarades aussi..... Et bientôt, qui
« le sait ! »

Dose était ému, et il grava au plus profond de son cœur reconnaissant le nom du Capitaine Stengel.

« Non loin d'ici, dit-il, est une auberge, mais
« tout y est sens dessus dessous, à cause d'un bal
« qui vient de s'y donner. Quant aux chambres à
« coucher, il n'y faut pas compter, car, depuis
« quelques jours déjà, elles sont occupées par des in-
« vités à cette fête.

— Qui de nous songe à dormir! reprit le Capi-
« taine. Il nous faut seulement un abri et une bou-
« teille de vin avec accompagnement. »

Dose réfléchit un instant.

« Dans ce cas, dit-il, je me permettrai d'annon-
« cer au Herr Capitaine qu'un peloton d'infante-
« rie est arrivé ici depuis une demi-heure environ;
« les Herrs lieutenants de cette troupe sont instal-
« lés dans une très-confortable salle du Rathhaus.

— L'infanterie! s'écria l'officier de Hussards en
« s'approchant. Que fait ici l'infanterie! C'est peut-
« être un détachement de la garnison de C.....?

— Je le crois, répondit Dose.

— Tant mieux! dit le Capitaine d'artillerie. Alors,
« allons voir les Herrs camarades. Nous trouverons
« bien encore un coup à boire et un morceau à
« croquer..... En avant, mes Herrs, en avant!

— Tu n'es sans doute pas des nôtres! » dit le Hussard à l'heureux Dragon qui recevait lui-même, des mains du conducteur, une foule de cartons qu'il posait à terre avec un soin tout particulier.

La dame, enveloppée dans son manteau noir, se

tenait à quelque distance et cachait son visage sous un voile épais.

« Prenez toujours les devants, répondit l'officier
« de dragons; je trouverai bien le Rathhaus sans
« vous. Il faut avant tout que je m'occupe de procu-
« rer à Madame un abri pour quelques heures.....
« Oserai-je, Madame, vous offrir mon bras?

— Je vous remercie beaucoup, Herr lieutenant,
« répondit la personne voilée. Je vous prie instam-
« ment de ne pas quitter vos Herrs camarades.

— Ah! fit le Dragon un peu déconcerté. Mais c'eût
« été pour moi un grand honneur.

— Je vous remercie beaucoup, dit la dame d'un
« petit ton sec, et elle ajouta : que penserait-on de
« moi!

— Vous avez raison, répondit l'officier après un
« court instant de réflexion. Vous me permettrez
« bien, du moins, de prier ce brave sous-officier de
« vous accompagner jusqu'à l'hôtel..... et je recevrai
« de vos nouvelles, ajouta-t-il tout bas. »

La dame jeta un regard scrutateur sur Dose, qui se présentait. Le sous-officier lui inspira-t-il, tout à coup, de la confiance ou tout autre sentiment? Bref, elle salua l'officier de Dragons et se dirigea vers la porte. Dose la suivit ainsi que les autres officiers : car l'Arbre-Vert était auprès du Rathhaus.

Devant la porte de l'auberge, l'officier de Dragons dit à l'oreille du sous-officier :

« Donnez-moi de ses nouvelles, mon ami, je vous « en serai très-obligé. »

CHAPITRE XIII

Dans lequel se retrouvent quelques amis qui se racontent des histoires connues et des histoires inconnues. — Beaucoup de Meidinger.

La salle du Conseil du Rathhaus, transformée en corps de garde pour les deux Lieutenants, venait de subir une très-agréable métamorphose. L'aubergiste de l'Arbre-Vert s'était présenté, escorté de son sommelier et d'une vigoureuse servante portant sur la tête un souper pour douze personnes. Quant aux liquides, ils eussent largement suffi à désaltérer un plus grand nombre de convives.

L'aubergiste mit la nappe et, en dressant la table, donna carrière à toute l'amabilité dont était capable son caractère souple et insinuant. Ses paroles étaient tellement basses et flatteuses qu'elles eussent éveillé l'attention d'un agent de police. Mais les officiers ne voyaient, dans cette manière d'être, que le résultat de leur énergique conduite, soutenue par l'éclat des baïonnettes.

L'aubergiste amena plusieurs fois la conversation sur le regrettable événement dont sa maison avait été le théâtre. Il affirmait que, jusqu'à l'arrivée des

soldats, cette soirée avait été la plus malheureuse de sa vie. L'abominable décoration de la salle l'avait mis au désespoir. Il détestait cette lithographie qui représentait l'homme au chapeau à plumes et aux grandes bottes, et, sa manière de voir, quant au drapeau rouge, était exactement celle d'un bœuf, attendu que la vue seule de cette couleur le mettait en fureur. Il parla aussi des deux prisonniers, mais avec un tremblement dans la voix et en épiant d'un œil inquiet les officiers.

Il jurait qu'il ne connaissait pas du tout l'étudiant et qu'il voyait si rarement le greffier à l'auberge de l'Arbre-Vert qu'il le confondait avec d'autres personnes.

Les deux Lieutenants se prêtèrent d'assez bonne grâce à tout ce verbiage jusqu'au moment où leur attention fut attirée par un plat extraordinaire sorti de la corbeille de la servante.

Le souper, destiné aux commissaires du bal, avait été apporté intact aux officiers. Cependant nous ne devons pas cacher au bienveillant lecteur qu'on avait beaucoup modifié certaines ornementations des pièces principales. Ainsi le persil vert et l'inoffensif radis blanc avaient pris la place, sur les salades et sur les viandes, des carottes et des confitures rouge de sang. La pièce capitale du repas était une tête de sanglier, dont on avait remplacé la sauce écarlate par une blanche mayonnaise diaprée de tranches de truffes pour imiter l'hermine. L'aubergiste

avait même poussé le mépris de son parti jusqu'à coiffer cette tête de sanglier d'un petit feutre destiné à un tout autre usage et à planter deux drapeaux rouges dans les naseaux.

Les deux amis vinrent s'asseoir à cette table couverte de plats et ils firent à l'envi honneur au souper. Tous les deux voyaient cependant arriver l'instant malheureux où ils seraient obligés de suspendre l'attaque contre tant de troupes fraîches qui occupaient encore la table devant eux. Un heureux hasard vint à leur aide. Le Lieutenant, incapable d'engloutir un morceau de plus, repoussait en soupirant un excellent saumon mariné, quand des voix sonores, des pas retentissants et des cliquetis de sabres se firent entendre dans les escaliers. Il y eut dans la salle un moment de stupéfaction et presque de terreur.

Quelle était la cause de ce bruit guerrier? Avait-on, par hasard, appelé aux armes les Bürgerwehrs des environs, surpris la Compagnie campée sur la place et pénétré dans le Rathhaus pour délivrer les prisonniers et mettre les officiers à leur place?...

Plutôt la mort! Les deux officiers se couvrirent de leurs pickelhaubes et tirèrent leurs épées, bien résolus à défendre leurs vies et leur souper jusqu'aux dernières gouttes de sang et de vin.

La porte s'ouvrit brusquement et dans la salle du Conseil pénétrèrent alors de formidables éclats de rire.

« Il faut avouer, cria le Capitaine, que les Herrs

« camarades se traitent bien!... Et combien, qui le
« sait!... Voyez! voyez!... O... o... o... oh! Le ma-
« tériel est au grand complet!..... »

Et en même temps il promenait ses regards charmés sur toute la table.

Le Lieutenant d'artillerie fit aussi entendre des exclamations de joie, mais plus modérées que celles de son chef.

La cavalerie fit une brillante entrée dans la salle, et le Hussard s'écria :

« D'honneur! voilà ce qui s'appelle une merveil-
« leuse rencontre! notre cher ami le long Edouard! »

Le Lieutenant Wortmann salua militairement son supérieur le Capitaine d'artillerie. Le long Edouard voulut l'imiter, et il fit quelques efforts pour se lever, mais le Capitaine l'engagea à rester assis, et il retomba aussitôt lourdement dans son fauteuil.

« A-t-on jamais vu pareille chose! s'écria l'offi-
« cier de Dragons. Nous retrouver dans ce misé-
« rable trou!... Mais que faites-vous ici? que fait
« votre infanterie en bas?... Qu'avez-vous à démêler
« avec le Rathhaus?

— Avant tout, répondit d'un air tranquille et
« grave le plus ancien officier d'infanterie, mettez-
« vous à table et commencez l'attaque. Lieutenant
« Wortmann, faites les honneurs.... Je me réjouis
« vraiment de vous voir.

— Oui, oui, asseyons-nous! » dit le Capitaine d'ar-

tillerie en donnant l'exemple. Tous l'imitèrent, et le Dragon crut devoir ajouter :

« Il est en effet grand temps de prendre un picotin. »

Pendant que les nouveaux venus faisaient honneur au souper, le long Edouard expliqua, clairement et en peu de mots, qu'il avait reçu l'ordre de venir en ce lieu pour arrêter deux conspirateurs et que Wortmann et lui avaient rempli leur mission avec le plus grand succès.

« Eh! eh! des conspirateurs! reprit le Dragon, « des prisonniers politiques! Ne vous ont-ils pas « opposé une vigoureuse résistance et fait payer cher « leur arrestation?

— Pas le moins du monde, répondit Wortmann, « ils se sont immédiatement résignés à leur sort; « un sort qui, d'ailleurs, ne sera pas trop cruel. Ils « me font l'effet de flambeaux de petite taille et de « peu d'importance. Ils paraissent même assez stu- « pides... Grand Dieu! Je ne comprends pas qu'on « puisse attacher la moindre importance aux paroles « de tels babillards....

— Les temps sont changés, dit le Capitaine d'ar- « tillerie, la bouche pleine; aujourd'hui, il faut faire « attention à tout. Jadis, on laissait de pareils pro- « phètes dire tout ce qui leur passait par la cervelle.

— Connaissez-vous, cria le Hussard, cette fameuse « histoire d'un commis-voyageur dont la langue « était aussi méchante que bien pendue.

— Il n'en manque pas de ce calibre-là, dit sèche-
« ment le Lieutenant d'artillerie.

— Mais *in politicis*, poursuivit le Hussard. Et ce
« gaillard pouvait impunément dire et faire ce que
« bon lui semblait.

— O mon Dieu! dit en soupirant le long Edouard,
« ne perdrez-vous jamais l'habitude de raconter de
« vieilles histoires?

— Prends garde à Edouard, interrompit en riant
« le Dragon, tu ne pourras rien lui raconter qu'il
« ne l'ait déjà lu dans Meidinger.

— L'anecdote que l'on vient de commencer, reprit
« l'officier d'Infanterie, forme le sujet du premier
« thème.

— Mais je ne le connais pas, » dit naïvement le Capitaine d'artillerie en respirant avec force.

Le long Edouard laissa tomber sur lui un regard presque dédaigneux; puis, se tournant vers le Hussard :

« Je vous affirme, dit-il, que cette histoire est
« dans le premier thème. Ce commis-voyageur avait
« un passeport sur lequel on avait fait un signe
« presque imperceptible. Or, un jour, il fut arrêté
« par la police à la suite de quelques paroles très-
« inconvenantes. Le commissaire le congédia dès
« qu'il eut examiné ce signe, en lui disant avec un
« sourire : Vous êtes libre; votre passe-port vous dé-
« signe comme un babillard inoffensif..... C'est mot
« à mot dans Meidinger.

« faire partie de brillantes escortes, et si vous avez
« quelques fatigues, les honneurs ne vous manquent
« pas.

— C'est vrai, répondit le Dragon. J'ai toujours
« ambitionné d'être employé comme officier d'ordon-
« nance, mais je n'ai pas encore eu ce bonheur....
« Vos paroles peuvent s'appliquer directement à notre
« ami ici présent.

— En effet! dit le Hussard en retroussant les
« pointes de sa moustache. Pendant les dernières
« grandes manœuvres, j'ai été continuellement à la
« suite des plus grands personnages. Et c'est ainsi
« qu'il m'a été donné d'être le témoin d'une bien
« singulière aventure. »

Le long Edouard jeta au plafond un regard d'impatience.

« Calmez-vous! dit en riant le conteur qui avait
« surpris ce coup d'œil. Dix bouteilles de champagne
« que l'histoire est toute neuve!....

« Un jour donc, nous chevauchions à la suite du
« Commandant en chef qui montait un vigoureux
« cheval noir avec toute la fougue d'un jeune officier
« de Hussards. Toute l'escorte ne forma bientôt
« qu'une longue file de traînards. Confiant dans la
« vigueur de mon coursier, je m'étais lancé à fond
« de train, mais sans dépasser toutefois les limites
« que m'imposait l'étiquette.

« Bon nombre de vieux officiers d'état-major souf-
« flaient péniblement, mais cela n'empêchait pas

« d'aller toujours en avant en franchissant haies et « fossés. Tout à coup, paff! Le Maître arrête son « cheval sur place et chacun en fait autant. Devant « nous, au fond d'un fossé, était étendu un artilleur, « le visage pâle, les traits décomposés et les yeux « fermés.

— Naturellement, il faut toujours que ce soit un « artilleur! dit le Capitaine von Stengel un peu piqué.

— C'était dans le voisinage d'une batterie répondit « le Hussard en continuant son récit. Que fait cet « homme-là? s'écrie Sa Majesté, il paraît malade. « Qu'on lui déboutonne la tunique!

« A quelque distance se trouvait, ainsi que je l'ai « déjà dit, une batterie.... naturellement une batterie « à pied, ajouta le conteur avec un sourire. Dès que « le Capitaine de cette batterie aperçut le nombreux « et brillant Etat-major arrêté auprès du fossé, il mit « son cheval au galop, non sans quelque résistance « de la part de ce bon animal, et se dirigea sur « nous. A mille pas de distance, il tenait déjà la « main levée pour le salut militaire.

— Une fameuse distance, dit le Lieutenant d'ar-« tillerie, absorbé dans ses pensées, mille pas.... Un « demi-pouce de hausse.

— Il s'avança ainsi, et, arrivé auprès du fossé, il ar-« rêta son cheval avec tant de chic que je vis le mo-« ment où ce Capitaine allait passer par-dessus les « oreilles de son quadrupède pour venir à pied saluer « Sa Majesté. »

« Qu'y a-t-il ? demandèrent les gros bonnets de « l'escorte.

— Majes... sssté ! dit l'officier d'artillerie, qui « joignait, à une élocution difficile, un accent « déplorable, l'arrrrtilleur a mangé cent vingt « prrrrunes !

— Ah ! c'est beaucoup ! répondit Sa Majesté en « remettant son cheval au galop, alors qu'on lui dé- « boutonne le pantalon. »

« Vous pouvez vous imaginer que toute la suite « s'éloigna en étouffant de rire.... Eh bien, Edouard, « ai-je gagné ou perdu ?

— Eh bien, mon ami, répondit tranquillement « l'interpellé, quoique je n'aie jamais lu cette aventure « imprimée, il est fort possible que Meidinger l'ait « connue et jugée indigne de figurer dans son re- « cueil.... Cependant elle n'est pas mauvaise.

— Edouard devient de plus en plus difficile, dit le « Hussard en riant ; je n'oserai bientôt plus raconter « en sa présence la meilleure histoire.

— C'est un effet des ans, dit en plaisantant l'offi- « cier de Dragons. Edouard devient morose. Il est « loin le temps où il aidait son cousin Robert à « peindre en rouge les jambes de son noir coursier.

Son automne est venue ;
L'arbre perd son feuillage.

En achevant ces mots, il posait doucement la main sur le sommet de la tête du long Edouard. Sa che-

velure avait perdu, en effet, les belles et nombreuses boucles qui ornaient son chef, lorsqu'il fut nommé porte-drapeau.

Pendant ce temps on avait rendu les derniers honneurs au souper. Le Capitaine von Stengel se renversa avec satisfaction dans le vieux fauteuil de cuir, et son Lieutenant, prenant la même attitude, se mit à regarder le plafond d'un air pensif ; toutes ses facultés étaient concentrées en ce moment sur la fabrication de mèches d'un nouveau genre pour les bombes et pour les obus. La conversation tomba et le silence ne fut interrompu que par un profond soupir que poussa l'officier de Dragons en jetant sur la porte un regard plein d'attente et d'anxiété.

Le Hussard avait remarqué ce regard, et, comme il avait toujours les *Huguenots* en tête, il se tourna vers le Dragon en chantant, pour faire allusion au voyage de nuit en diligence :

Dis-moi donc quelle était cette belle?

Le Capitaine d'artillerie tourna aussitôt la tête en riant et lui posa la même question, mais en belle et bonne prose.

Le Dragon poussa un nouveau soupir et haussa les épaules.

« Comment le saurais-je? dit-il, elle monta en « voiture à D.... Il faisait déjà nuit et je n'ai pu dis- « tinguer ses traits.

— Mais tu es expert en pareille matière et tu as

« causé assez longtemps avec elle pour savoir si elle « est jeune ou vieille.

— Je jurerais qu'elle est jeune, répondit le Dragon « en se passant la main dans les cheveux ; son haleine « avait la fraîcheur de la jeunesse.

— Les vieilles s'enflamment aussi plus difficile- « ment, » jeta au travers de la conversation le Lieutenant d'artillerie, toujours à la recherche de son nouveau système de mèches.

« De par le diable ! cher Herr camarade ! reprit « le Dragon légèrement vexé, qui donc a pu vous « confier que cette jeune dame s'enflamme rapide- « ment ou lentement, ou qu'elle soit même sujette à « s'enflammer ?

— Vou...ous dites ? » demanda avec étonnement le Lieutenant d'artillerie.

Le Hussard vint à propos à son secours.

« Allons, allons, dit-il en riant, tu n'as pas ce- « pendant la prétention de nous faire croire que ce « voyage n'était pas préparé de longue main ! J'avais « droit à la place N° 3, qui me mettait en face d'elle. « Mais je suis beaucoup trop bon enfant par le « temps qui court. Ce ne serait que justice que tu « voulusses te confesser maintenant.

— Oui, oui, il faut se confesser, ajouta Herr von « Stengel, et combien, qui le sait ! C'est une bonne « occasion.... Tout le matériel est au grand com- « plet !...

— Dans quels termes es-tu avec elle ! demanda

« long Edouard après une pause. Elle en avait même « deux. Mais, pour ne pas éprouver un contact désa- « gréable, elle les avait relevés sur sa banquette et « était restée dans cette position toute la nuit.

— Diable ! dit en riant le Dragon. Voilà ce que « je nomme une idée singulièrement originale.

— Et moi, ajouta le conteur, je nomme cela de « l'héroïsme Souabais, car la pauvre jeune personne « resta le lendemain matin un bon moment avant de « reprendre l'usage de ses jambes. Elle m'avoua « dans le courant de la journée qu'elle avait eu à « souffrir de crampes atroces.

— Comment ! elle vous a confié cela ? Alors, vous « êtes, plus tard, devenus bons amis? dit en riant « le Hussard.

— Lorsqu'elle eut ressenti les effets de ton ascen- « dant irrésistible, dit le Dragon.

— Ici, le rideau tombe ! » répondit le long Edouard.

Des pas précipités résonnèrent en ce moment dans le corridor, et l'entretien fut interrompu.

Le gardien du Rathhaus ouvrit brusquement la porte, et le sous-officier Dose fit son entrée !...

Sa tranquillité habituelle et son calme l'avaient quitté. Son visage était pâle, ses traits bouleversés et sa démarche précipitée.

L'officier de Dragons se leva de table pour aller recevoir de Dose une communication qu'il croyait lui être toute personnelle.

« presque chaque jour, et j'ai eu avec l'autre encore
« plus de contact. Je dois donc les connaître.

— Eh bien, et après? demanda l'officier d'Infan-
« terie.

— Oh! Herr Lieutenant, excusez-moi, poursuivit
« Dose le visage inquiet, j'étais, comme vous le savez,
« dans la pièce la plus reculée lorsqu'eut lieu l'arres-
« tation, et..... la méprise. Si j'en eusse été témoin, la
« chose ne se serait certainement pas passée ainsi.

— Le sous-officier parle d'une méprise, dit le
« long Edouard. Qu'il s'explique clairement.

— Eh bien, qu'avez-vous donc à nous apprendre?

— J'ai à vous apprendre, répondit laconique-
« ment le sous-officier, que le greffier D.... et l'étu-
« diant W.... sont en liberté. Le premier doit être
« caché dans quelque coin de l'auberge de l'Arbre-
« Vert et le second est déjà en sûreté de l'autre côté
« du Rhin.

— De par tous les diables! jura le Lieutenant
« Wortmann. Si vos yeux ne vous ont pas trompé,
« sous-officier, qui donc tenons-nous ici sous les ver-
« rous?

— Peut-être personne, répondit le Capitaine
« d'artillerie. Ces démocrates sont rusés, et combien,
« qui le sait! Leur matériel est au grand complet, et
« ils sont tous compères et compagnons. Ah! c'est
« une véritable bande de pendards!

— Il faut que cette affaire soit éclaircie, ajouta le
« Lieutenant Wortmann, et sur-le-champ!..... »

Il agita le cordon de la sonnette, que nous connaissons, et le gardien du Rathhaus parut.

« Où sont les deux prisonniers? demanda alors le « plus jeune officier d'Infanterie.

« Dans leur chambre, aux ordres du Herr Lieu- « tenant.

— Bien!..... Ne seriez-vous pas d'avis, dit-il en « se tournant vers son camarade, d'aller leur passer « une petite inspection? Si le sous-officier ne s'est « pas trompé, ce serait pour nous une grave affaire.

— Je préfère, répondit le long Edouard, que nous « les fassions comparaître ici. Cela nous sera beau- « coup plus commode.

— Eh bien, soit! dit Wortmann. Je vais aller « les chercher moi-même. Je ne puis vraiment croire « ce que l'on vient de nous dire. »

L'officier de Dragons avait profité de ce dialogue pour adresser à voix basse une petite question au sous-officier. — N° 16, avait répondu Dose, également à voix basse, sans pouvoir dissimuler un certain embarras. — Et l'officier de cavalerie avait disparu sans qu'on eût remarqué son départ.

Un moment après, l'officier d'Infanterie revenait avec les deux prisonniers. Ils paraissaient très-abattus, et le plus âgé essayait même, mais en vain, de tirer quelques larmes de ses yeux secs.

Dose recula à la vue des deux prisonniers.

Le long Edouard, comprenant toute l'importance d'un noble maintien, se redressa dans son fauteuil,

fit signe aux deux démocrates d'approcher, tira son portefeuille comme s'il voulait dresser un procès-verbal et demanda d'un ton plein de dignité :

« Qui de vous est le greffier D....? »

Les deux prisonniers se regardèrent et ne répondirent pas.

« Ou bien l'étudiant W....? » poursuivit le juge d'instruction.

Cette interrogation resta encore sans réponse, et Dose, incapable de se contenir plus longtemps, allait s'avancer, lorsque le plus âgé des deux prisonniers croisa les mains dans l'attitude d'un suppliant et dit :

« Ah! Herr Jésus! Excellent Herr Lieutenant,
« je suis enfermé dans une chambre noire depuis
« deux heures déjà, et je voudrais savoir quel est
« mon crime. Il est pénible, quand on est innocent,
« de ne pouvoir dormir tranquillement dans son lit ;
« puis j'ai peur dans les ténèbres, et j'en ai bien le
« droit.

— Qui a le droit d'avoir peur, dit en riant l'officier
« de Hussards, je voudrais bien savoir qui vous a
« donné ce droit.

— Oui, j'ai ce droit, ajouta le prisonnier presque
« en pleurant, car je suis non-seulement soldat de
« la Bürgerwehr, mais encore tailleur de mon état,
« et je voudrais savoir quel est mon crime.

— Un tailleur! cria le Lieutenant Wortmann fu-
« rieux.

— Voici une belle aventure, dit en riant le Capi-

« taine d'artillerie; ils ont pris un tailleur pour un « greffier.

— Qu'importe, après tout, répondit le Lieuten « Wortman; autant de pris, autant de pendus. « Pourquoi n'a-t-il pas décliné plus tôt ses noms et « qualités!

— Ah! Dieu de bonté! dit en pleurant maître « Gaspard; mais je n'ai fait que cela tout le long du « chemin. J'ai dit au sous-officier qui nous accom- « pagnait : Je ne suis pas celui que vous croyez! « Vous faites erreur. Mais tout cela n'a servi à rien! « Il répétait, en me riant au nez, c'est bon, c'est « bon; en pareil cas, chacun est innocent, et celui « qu'on prend n'est jamais le vrai coupable. »

Le long Edouard avait laissé retomber la tête dans sa main. Il regarda mélancoliquement au plafond et demanda au sous-officier s'il connaissait ces gens-là.

« Sans doute, dit Dose; celui-ci est maître Gas- « pard, le tailleur, et celui-là un aide clerc. »

Le Lieutenant Wortmann serrait les dents. Il était exaspéré par les regards moqueurs du Capitaine d'artillerie et de l'officier de Hussards. Après un moment de silence, il demanda :

« Ces deux individus ont-ils quelque ressem- « blance avec les deux autres?

— Pas la moindre, répondit Dose; le greffier a au « moins la tête de plus que le tailleur et l'étudiant « est au moins deux fois aussi gros que l'aide clerc.

— C'est narguer l'autorité publique! dit le Lieute-
« nant Wortmann très-irrité, et ses yeux brillèrent,
« mais pas de plaisir cette fois. L'aubergiste de
« l'Arbre-Vert m'a désigné ces deux individus.
« C'est lui qui m'en répondra ?

— L'aubergiste n'en conviendra jamais, se per-
« mit de dire Dose ; je lui ai par hasard entendu dire
« qu'il n'avait désigné personne et que les deux in-
« dividus s'étaient présentés devant le Herr Lieute-
« nant comme.....

— Eh bien ! s'écria Wortmann.

— Comme étant ceux qu'on cherchait, répondit
« le sous-officier.

— Sur ma pauvre âme, s'écria l'officier d'infan-
« terie hors de lui, cela ne se passera pas ainsi!
« Vous croyez donc, sous-officier, que le greffier
« est encore dans la ville ?

— Je pourrais même affirmer, répondit Dose,
« qu'il se tient caché à l'Arbre-Vert.

— Et l'autre ?

— Il est déjà bien loin de l'autre côté du Rhin et
« à l'abri de toute poursuite.

— Mais il faut à tout prix en reprendre un! dit
« le Lieutenant Wortmann. Tel est aussi votre avis?
« ajouta-t-il en se tournant vers le long Edouard.

— Certainement, répondit celui-ci; mais il faut
« agir avec prudence. Croyez-moi, j'ai l'habitude
« de réfléchir mûrement avant d'agir. Avant tout,
« que l'on reconduise en lieu de sûreté l'hono-

« rable tailleur et l'excellent aide clerc, et que l'on
« enferme aussi avec eux le brave gardien du Ra-
« thhaus. Ensuite, donnez l'ordre à la sentinelle
« de faire... Feu! sur tout individu qui tenterait
« de sortir ou seulement d'échanger un mot avec
« l'extérieur !..... »

Le tailleur se pelotonna sur lui-même comme s'il sentait une balle se loger quelque part.

« Lorsque tout cela sera exécuté, nous aviserons.
« Sous-officier Dose, faites-moi le plaisir d'enfermer
« les prisonniers.

— Et vous autres, tâchez de vous tenir tran-
« quilles, dit le Capitaine d'artillerie, autrement il
« pourrait vous en cuire, et combien, qui le sait! »

Dose prit sur la table les clés et une lumière, et conduisit les prisonniers dans leur chambre. Il ne négligea pas d'examiner la fenêtre, et, lorsqu'il se fut assuré que tout était en ordre, il dit aux prisonniers :

« Restez tranquilles, et ne vous approchez de la
« fenêtre sous aucun prétexte; il y va de votre vie.
« Car la sentinelle, ajouta-t-il d'un air sévère, a
« reçu l'ordre formel de faire feu, et son fusil con-
« tient une excellente cartouche. »

Les trois infortunés se retirèrent dans le coin de la chambre le plus éloigné de la fenêtre et s'y blottirent comme des brebis effarées quand un loup vient rôder autour de la bergerie.

Dose revint dans le corps de garde. Pendant son

absence, le long Edouard avait développé tout son plan, qui consistait à rester en repos encore une demi-heure et à entourer ensuite l'auberge de l'Arbre-Vert pour s'emparer du greffier.

Dose s'approcha de la table et annonça, en dépoposant les clés devant l'officier commandant, que les prisonniers étaient enfermés à double tour. Puis il se permit de faire cette observation :

« Herr Lieutenant, il y a en bas, auprès du poste, « un continuel va-et-vient de gens de la ville, et on « ne peut s'y opposer; ils parlent aux soldats, s'a- « dressent même au sous-officier de garde et cher- « chent à savoir si l'on s'est déjà aperçu de la mé- « prise qui a été commise dans l'arrestation. Les « habitants sont tous ligués contre nous ; ils vont « et viennent en ce moment dans la rue, dans le « seul but d'épier tout mouvement de troupes et ils « iront en toute hâte porter l'alarme à l'Arbre-Vert « dès que vous ferez partir une patrouille.

— Votre avis est très-judicieux, reprit le Capitaine « d'artillerie. Bien pensé, sous-officier ! Vos allures « me plaisent. N'oubliez pas à C..... le capitaine « von Stengel.

— Je trouve aussi qu'il a raison, dit le Lieute- « nant Wortmann. Mais je ne connais malheureu- « sement pas ce maudit terrain.

— Je le connais, moi, ajouta Dose en se redressant « fièrement. Si j'osais, je proposerais quelques dis- « positions qui, je crois pouvoir l'affirmer, nous

« permettraient d'entourer l'Arbre-Vert sans faire « de bruit et sans même éveiller de soupçons.

— Ecoutons ! Ecoutons !

— Le Rathhaus où nous sommes est situé sur « la place du Marché; sur cette place débouchent « trois rues; celle du milieu conduit directement à « l'Arbre-Vert; les deux autres vont dans l'intérieur « de la ville. Ces trois rues seraient occupées dès à « présent dans le plus grand silence, et, avant que « je parte avec la patrouille, défense serait faite « de sortir de la place, afin que personne ne pût me « précéder à l'Arbre-Vert.

— Très-bien! dit le Lieutenant Wortmann.

— Avec l'ordre du Herr Lieutenant, ajouta Dose, « je vais aller dans le corps de garde, sur la place du « Marché, prévenir le sous-officier que c'est moi qui « prendrai le commandement de la patrouille.

— Je vous accompagnerai, dit le jeune officier « d'Infanterie, car Schmitz est une vieille moustache « qui n'obéit qu'à des ordres supérieurs. »

Dose se permit de faire un mouvement de tête approbateur, mais peu réglementaire.

« Je veux aussi, ajouta le Lieutenant Wortmann, « aller, en me promenant, placer, dans les trois rues, « des sentinelles doubles avec ordre de ne laisser « passer que les patrouilles..... Allons, en avant!... « Mais vous n'avez pas d'armes, sous-officier! »

Celui-ci regarda tout autour de la chambre, comme s'il cherchait quelque chose qui pût lui en servir.

« Il faut cependant lui venir en aide, dit en riant « l'officier de Hussards ; je prête volontiers mon sabre « pour le succès de cette importante opération. »

Dose resta saisi d'étonnement et de bonheur. Lui, tout à l'heure soupçonné et prisonnier, se rendait maintenant utile à ses supérieurs !... On le chargeait de faire une importante capture et on lui confiait un sabre d'officier !... Il saisit le beau ceinturon d'une main tremblante ; il ôta la sabretache et agrafa, non sans quelque effort, le ceinturon, puis il enleva la dragonne d'argent roulée autour de la poignée du sabre et la déposa avec respect sur la table. Il tira ensuite de sa poche une paire de gants de daim, mit le sabre au crochet et s'avança vers l'officier d'Infanterie commandant en lui annonçant qu'il était à ses ordres. Dose fit tous ces mouvements avec une si grande précision militaire, que tous les officiers, et surtout le Capitaine d'artillerie, en furent enchantés.

« Le sabre d'officier est d'un bon augure, dit-il ; « si nous faisons campagne..... ho !.... Vous pourrez « bien encore gagner la dragonne d'argent, et, bientôt, « qui le sait ! »

La porte se referma ensuite sur le Lieutenant et sur le sous-officier. Ils suivirent un sombre corridor, descendirent un escalier et débouchèrent par la porte du Rathhaus sur la place du Marché.

CHAPITRE XV

Corps de garde dans la vieille maison de la pompe. — L'officier de dragons fait de curieuses découvertes à l'Arbre-Vert, mais il n'y cueille aucun laurier.

Le corps de garde dans lequel régnait le sous-officier Schmitz Ier comme chef de poste n'était assurément pas aussi confortable que celui du Lieutenant Commandant. La nature et l'art avaient pourtant fait quelque chose pour ce local situé auprès du Rathhaus et qui avait servi jusqu'alors de remise à l'antique pompe à incendie de la ville. On y avait apporté une table, deux chaises et construit, dans un coin, une espèce de lit de camp avec quelques planches posées sur la caisse détériorée de la vieille pompe. Les fenêtres, garnies de barreaux, mais dépourvues de vitres, avaient été habilement bouchées avec des manteaux. Lorsqu'on eut apporté une chandelle allumée, du papier, une plume et de l'encre, le sous-officier Schmitz I prit gravement place à table et écrivit sur une feuille de papier blanc :

« Poste de la maison de la pompe.

« Un sous-officier et six hommes de garde.

« Rien de nouveau ne m'a été transmis par le « Commandant de garde, mon prédécesseur, attendu « que personne n'occupait le poste avant moi. »

Ensuite le Commandant chef de poste s'était mis en mesure de prendre des forces pour la nuit. Nous devons apprendre au lecteur que l'aubergiste de l'Arbre-Vert avait fait porter dans le corps de garde, pour fraterniser avec le sous-officier, deux bouteilles de bon vin, un rôti de veau froid et une salade de pommes de terre artistement décorée de harengs.

Le sous-officier Schmitz n'était pas homme à se laisser attendrir par des prévenances de ce genre. Il remercia avec dignité le garçon qui avait apporté toutes ces provisions et le reconduisit jusqu'à la porte avec un visage aussi aimable que possible. Mais Schmitz était un prudent soldat, et de plus il avait, des démocrates en général, la plus mauvaise opinion. Aussi abandonna-t-il la salade de harengs et le veau rôti à deux hommes de garde dont les yeux brillaient de convoitise. Cependant lorsqu'il vit que les deux affamés arrivaient au fond du plat et qu'ils ne montraient, au lieu de symptômes suspects, qu'une ardeur plus grande, le sous-officier commandant se décida à commencer l'attaque et la poussa à fond. Quant au vin, il ne s'en rapporta qu'à son nez et à son palais, et comme il ne sentit rien de désagréable, il eut bientôt vidé la première bouteille et résolument entamé la seconde.

Les soldats campés sur la place avaient aussi reçu des vivres. Ils étaient étendus sur les marches du Rathhaus et, de temps en temps, pensaient en fris-

sonnant à leur caserne de C..., où tant d'excelle lits étaient inoccupés.

Ainsi que Dosc l'avait dit, quelques bourgeois se promenaient sur la place du Marché et se mêlaient à des groupes de soldats. On ne pouvait s'y opposer, parce que leur manière de fraterniser ne présentait rien de suspect. Les seules questions qu'ils se permettaient de faire étaient relatives aux deux prisonniers et au sort qui les attendait le lendemain.

Chaque compagnie et même chaque peloton a son *loustic ;* il est accepté comme tel par tous les camarades et personne n'ose le contredire.

Celui qui se trouvait en ce moment sur la place du Marché, affirmait à tous les questionneurs, que les deux prisonniers seraient le lendemain transportés à C..., où ils subiraient un court interrogatoire, après lequel ils seraient purement et simplement envoyés au *Moulin des démocrates.*

« Vous savez bien, dit-il, à ce moulin situé dans « la cour de la caserne de Sainte-Agathe. Ils sont « introduits par la porte de gauche et on les voit « sortir par la porte de droite quand ils sont arrivés à « une complète transformation.

— Et comment s'opère la transformation ? de-« manda un bourgeois curieux.

— Je ne puis vous le dire exactement, car je n'ai « jamais mis le nez dans l'intérieur de la machine ; « mais je sais qu'ils sont soumis à différentes

« épreuves : bâtons, chaînes, décorations ou argent,
« et la transformation est faite. »

— Cher ami, dit un des bourgeois qui par-
« laient aux soldats, que font là-haut les deux pri-
« sonniers?... Sont-il tranquilles; se lamentent-ils;
« ont-ils eu à subir un interrogatoire ?

— Je n'en sais absolument rien, répondit le lous-
« tic. J'ai par hasard regardé tout à l'heure par le trou
« de la serrure, et j'ai vu..... J'en suis encore épou-
« vanté.

— Eh bien ! qu'avez-vous vu ?

— Il vaut mieux que je me taise.

— Mais nous vous en supplions !

— Soit donc, si cela peut vous faire plaisir... ; mais
« je vous préviens que c'est un sombre tableau. Lors
« donc que je regardai, je ne vis.... absolument
« rien, car toute la chambre était plongée dans la
« plus profonde obscurité.

— Ah ! » firent les assistants consternés, et les soldats éclatèrent d'un rire si bruyant que toute la place du Marché en retentit et que le sous-officier Schmitz Ier sortit de son corps de garde pour savoir ce qui se passait.

Les bourgeois crurent que le moment était favorable pour échanger quelques paroles avec le chef de poste. Cependant ils ne furent pas gracieusement accueillis. Le sous-officier ne leur répondit pas, haussa les épaules et regarda le ciel tout resplendissant d'étoiles.

En cet instant, le Lieutenant Wortmann et Dose sortirent du Rathhaus, et, à leur vue, les bourgeois s'éclipsèrent dans l'ombre, derrière la maison de la pompe.

Féodor Dose, qui avait parfaitement vu cette manœuvre, se tenait sur ses gardes, et, sans en avoir l'air, surveillait deux bourgeois qui rôdaient autour du corps-de-garde.

Le Lieutenant Wortmann, suivant le plan arrêté, alla lui-même faire occuper les rues qui débouchaient sur la place du Marché. Les sentinelles doubles étaient déjà placées dans deux des rues, lorsque Dose remarqua que les deux bourgeois, comprenant la portée de ces dispositions militaires, se glissaient derrière la maison de la pompe pour se sauver par la troisième rue. D'un bond, Dose se trouva devant eux et leur barra le passage en criant d'une voix retentissante : « Arrière ! »

Tous deux s'arrêtèrent, comme cloués sur place, devant le sous-officier, et Dose vit avec un certain plaisir qu'il avait affaire à deux bonnes connaissances, le Major du Bataillon de la Bürgerwehr et le rédacteur de la feuille d'annonces : deux lumières politiques de cette ville.

Avant que ces trois personnages eussent eu le temps de s'expliquer, le Lieutenant Wortmann plaçait, dans la troisième rue, les deux sentinelles, avec la consigne de ne laisser sortir personne de la place du Marché jusqu'à nouvel ordre. « Si l'on veut forcer la consi-

« gne, ajouta-t-il tranquillement, vous avez au bout « de vos fusils quelques pouces de lame au service « d'un bon ami. »

Lorsque ces préparatifs furent terminés, Dose pria très-courtoisement les deux Herrs de vouloir bien se tenir dans le voisinage du corps de garde, « car, « ajouta-t-il, il ne faut pas plaisanter avec la con- « signe, et, s'il vous prenait la fantaisie de chercher « à vous défiler dans une des maisons environ- « nantes, j'aurais le regret de voir quelque malheur « vous tomber sur la tête.

— Vous avez, ma foi, raison, dit le Lieutenant « Wortmann; je n'avais pas songé à prendre cette « précaution..... Sous-officier Schmitz, faites-moi « surveiller de près ces deux Herrs, et placez une « sentinelle à la porte du Rathhaus où personne ne « devra plus entrer. »

Le blocus de la place du Marché, quoique facilement exécuté, n'avait pas moins donné un très-beau résultat. On avait, d'un seul coup, fait prisonnier un joli petit corps d'observation, — douze hommes environ, et des plus influents de la Bürgerwehr. — La plupart d'entre eux se résignaient patiemment à leur sort; mais il y en avait qui commençaient à parler du droit de réunion et d'autres droits plus grands encore que possédaient les libres bourgeois.... démonstrations qui furent subitement et énergiquement réprimées; mais on ne put voir de quelle manière, tant était profonde l'obscurité sur la place du Marché.

Le Lieutenant Wortmann venait de former une patrouille de seize hommes, placés sous les ordres du sous-officier Dose. Celui-ci, au lieu de prendre directement la rue de l'Arbre-Vert, s'engagea dans la rue de gauche, tourna à droite et manœuvra avec tant d'habileté et de prudence que l'auberge fut investie en moins d'un quart d'heure. Les soldats avaient ordre de laisser librement entrer, mais de ne laisser sortir personne....

Le bienveillant lecteur se rappelle sans doute que l'officier de Dragons avait quitté le poste du Rathhaus après que Dose y avait fait son entrée. Il était parti furtivement après avoir déposé son sabre dans un coin de la salle. Il avait rapidement descendu les escaliers ; mais il s'était arrêté un instant sur la place du Marché pour reconnaître la rue qui conduisait à l'Arbre-Vert.

L'officier de Dragons était un jeune homme brave et entreprenant ; il avait entendu dire dans la salle du Conseil qu'il y avait eu erreur dans l'arrestation et que le vrai coupable se tenait encore caché dans l'auberge.

Il est de notre devoir de conteur de ne parler qu'en bien de nos héros ; aussi supposerons-nous que celui-ci ne se rendait à l'Arbre-Vert que pour arrêter, à lui tout seul, le vrai coupable. Il prit en effet, les allures d'un homme qui veut en surprendre un autre. Il se glissa mystérieusement le long des maisons, et, arrivé dans le voisinage de l'auberge, il se dis-

simula dans l'ombre en attendant le moment d'agir.

Au rez-de-chaussée, les salles à boire étaient encore éclairées, et de temps en temps quelqu'un se mettait à la fenêtre et regardait attentivement dans la rue. La porte était toute grande ouverte, et l'officier, placé en face du corridor, put apercevoir à son extrémité un escalier éclairé par la lueur mourante d'une lampe.

La maison était, comme on vient de le dire, encore pleine de vie au rez-de-chaussée, et par intervalles retentissaient dans la cour les hurlements du chien de garde.

L'officier pensa qu'il s'exposait à faire de désagréables rencontres en pénétrant ainsi seul et sans armes dans le Quartier général des démocrates pour... y prendre un de leurs chefs. Mais il fut séduit par la témérité même de l'entreprise. Une aventure ne lui plaisait que par les émotions qu'elle lui promettait.

Protégé par l'ombre épaisse, il s'avança jusqu'à la porte, franchit rapidement le perron, arriva légèrement et sans bruit jusqu'au fond du sombre corridor au pied de l'escalier et éteignit la lampe.

Pour donner plus de légèreté à son pas en montant l'escalier, il voulut s'appuyer sur la rampe ; mais il la lâcha aussitôt, parce que, vieille et vermoulue, elle se mit à craquer sous sa main. L'escalier tournait à droite et conduisait au premier étage. L'officier arriva à un palier sur lequel débouchaient, à angle droit, deux longs corridors qui desservaient

toutes les chambres numérotées de l'auberge. Le Dragon remarqua tout cela à la clarté d'une chandelle posée sur une petite table auprès de l'escalier. La chandelle achevait de se consumer, et une flamme vacillante s'élevait de temps à autre au-dessus du chandelier comme la lumière d'un phare. C'était bien, en effet, pour l'entreprenant jeune homme, le phare qui lui permettait de reconnaître son terrain.

A côté de la petite table se trouvait une porte percée d'un grand trou rond au-dessus duquel on lisait le mot « ICI. » Une personne, placée derrière cette porte, pouvait aisément par ce trou voir dans les deux corridors.

Le Dragon faisait ces réflexions quand un bruit de clé dans une serrure lui fit considérer cet endroit comme la plus désirable des cachettes. Il passa aussitôt de l'autre côté de la susdite porte, poussa un verrou protecteur, et fit la reconnaissance des lieux. Après beaucoup d'efforts, il parvint à lire les chiffres peints en blanc sur les portes. Le n° 1 devait se trouver à sa gauche, au fond du corridor; devant lui, il avait les n°s 8, 9, 10 ; la sixième porte à sa droite devait donc être le n° 16. Il voyait cette porte, mais ne pouvait lire le numéro.

Il ne s'était pas trompé ; c'était bien un bruit de serrure qu'il avait entendu au milieu du profond silence. La porte du n° 16 s'ouvrit et un rayon de lumière tomba sur le corridor. Devait-il en augurer

quelque chose de favorable pour lui?.... Peut-être arrivait-il trop tard?... Nous devons avouer que ses yeux étaient fixés avec une certaine perplexité sur cette porte qui s'ouvrait lentement.

Encore une seconde d'attente et.... il vit apparaître la dame qui était assise dans la diligence en face de lui. Elle n'avait gardé que sa robe noire et s'était débarrassée du chapeau et du voile. Une de ses mains tenait le flambeau à la hauteur de son visage, que son autre main protégeait contre la vivacité de la flamme. Dans cette attitude, elle cherchait à voir jusqu'au fond du corridor solitaire. L'officier de Dragons, ébloui par la lumière, ne pouvait pas encore distinguer ses traits. Elle s'avançait vers l'escalier, évidemment pour appeler la servante et demander quelle heure il était, bien évidemment rien que pour cela.

Un joli timbre de voix et une tournure élégante font toujours naître dans notre esprit mille folles idées de jeunesse et de beauté. C'est ce qui était arrivé à l'officier de Dragons, et il était impatient de voir se dissiper les ombres qui cachaient le visage de sa dame. Ses yeux étaient-ils bleus ou noirs?.... A en juger par la douceur de la voix, ils devaient être bleus et les lèvres fraîches et vermeilles!.... Lorsqu'elle arriva auprès de la table, ses deux mains s'abaissèrent, et toutes les ombres s'enfuirent.... C'était le moment que le jeune homme attendait avec anxiété. Que vit-il alors?... Des yeux gris, des lèvres

fanées, une bouche rentrée, et enfin le visage flétri d'une vierge plus que mûre !....

La dame entendit-elle le profond soupir arraché à l'officier de Dragons par cette cruelle déception, ou bien vit-elle à la lucarne les yeux effrayés du jeune homme ? Bref, elle s'arrêta tout à coup frémissante, regarda épouvantée devant elle, prêta un instant l'oreille et s'enfuit précipitamment dans sa chambre, dont elle ferma la porte à double tour, à la grande satisfaction de l'officier de Dragons.

« Je viens de l'échapper belle ! murmura-t-il. « Cette intrigue n'a pas bien fini ; tout n'est cepen- « dant pas perdu. Je vais retourner en toute hâte « auprès de mes camarades qui ont eu à peine le « temps de s'apercevoir de mon absence et j'éviterai « ainsi leurs plaisanteries. »

Il allait tirer le verrou, quand il entendit en bas la voix de l'aubergiste, cette même voix qui lui avait demandé d'un ton doucereux s'il désirait reprendre de la hure. Mais ce ton était bien changé !

« Que le tonnerre écrase ceux qui sont là-bas sur « la place du Marché ! disait-il. J'y ai déjà en- « voyé deux personnes ; aucune ne revient, pas « même le Major. Cela doit nous donner à réfléchir ; « il faut veiller au grain. Hé ! Friedrich ! détache le « gros chien et ferme la porte de la rue. Il vaut « toujours mieux attendre l'événement derrière ser- « rures et verrous..... Ne craignez rien, dit-il en- « suite, d'un ton moins élevé, à quelqu'un qui devait

« être auprès de lui. Ce serait bien le diable, si « nous n'étions pas en état de vous cacher dans « cette grande auberge. Laissez-moi faire. Retenez « bien seulement les numéros des chambres. Au « nº 16 est une étrangère. Le 17 est terrain neutre « et de là jusqu'au 21 les portes se communiquent. « Le nº 21 a une fenêtre que vous connaissez; « elle vous permettra de vous réfugier, sans cou« rir aucun danger, sur le toit de la maison voi« sine. En attendant, restez ici où vous êtes plus « à l'abri.

— Mais les jeunes filles du nº 18, dit une autre « voix.

— Elles brûlent pour la bonne cause, répondit « avec un grand sérieux l'aubergiste de l'Arbre« Vert, et, quoiqu'elles ne soient pas de la ville, « elles se sacrifieront et sauront tout supporter pour « votre délivrance.

— Diable! pensa l'officier dans sa cachette, il est des « circonstances qui ne rendent pas trop désagréable « la position de fugitif politique. Mais, quant à « moi, je me trouve certainement dans un bour« bier infect...... La porte fermée, le chien dé« chaîné.... Je ne sais trop comment je me tirerai « d'ici. »

Cependant l'aubergiste avait achevé de donner quelques ordres. Il gravit seul l'escalier, s'avança auprès de la petite table, et remonta, dans le chandelier, la chandelle qu'il moucha avec ses doigts,

faute de mouchettes, puis il essaya d'ouvrir la porte sur laquelle était écrit « ICI. » La porte ne céda pas, et l'aubergiste monta l'escalier du second étage.

Un quart d'heure d'angoisses s'écoula pour le pauvre reclus. Un silence de mort régnait dans la maison, ainsi que dans la rue, et, par l'étroite fenêtre, il regardait souvent au dehors. L'infortuné jeune homme n'apercevait que des maisons et deux arbres dépouillés de leurs feuilles, qui se détachaient d'une manière sinistre sur le firmament. Une seule fois il crut voir briller un canon de fusil.

L'aubergiste ayant achevé de faire son inspection dans toute la maison redescendit les escaliers, et, soit qu'il conçût un léger soupçon, soit qu'il voulût s'assurer par lui-même qu'aucun espion n'avait pu se cacher au premier étage, il revint à la porte du fameux cabinet, la secoua d'abord légèrement, puis plus vigoureusement, et, lassé enfin de la résistance du verrou, s'écria :

« Y a-t-il quelqu'un? »

Il approcha même son visage de l'ouverture pratiquée dans la porte.

L'officier fut pris d'une violente démangeaison d'appliquer une vigoureuse chiquenaude sur le nez du curieux aubergiste. Mais il eût peut-être payé cher ce plaisir. Il garda donc la plus grande immobilité, et bientôt l'aubergiste redescendit au rez-de-chaussée, appela Christoph, son garçon d'au-

berge, et lui ordonna de chercher une forte pince.

L'instant était critique pour celui qui se tenait enfermé, et on comprend aisément qu'il n'avait pas la moindre envie de se laisser prendre en pareil lieu.

D'un moment à l'autre pouvait apparaître l'aubergiste suivi de Christoph armé d'une pince..... Où se réfugier? La porte du n° 16 était fermée à double tour, et fort heureusement. Mais le n° 17 avait été désigné par l'aubergiste comme terrain neutre; or, s'il l'était pour l'un des partis, il devait l'être aussi pour l'autre. En cas de nécessité, pensait encore l'officier, je me glisse par le n° 18 jusqu'au 21. Là, je pourrai attendre le jour ou la patrouille que le long Edouard ne peut manquer d'envoyer pour fouiller la maison.

Il n'était que temps. A peine sortait-il de sa cachette, qu'il entendit les pas de deux hommes se rapprocher de l'escalier. Il ferma rapidement la porte derrière lui et se glissa légèrement le long du corridor jusqu'au n° 17. En homme plein de sang-froid, il ouvrit la porte avec bruit et la referma de même. Il avait eu raison d'agir ainsi, car l'aubergiste, qui entendit le bruit sans voir par quelle porte il était produit, pensa qu'il ne s'était rien passé que de très-naturel.

Il constata que la porte d'ICI n'était plus fermée au verrou et redescendit au rez-de-chaussée complétement rassuré.

L'officier de Dragons était au n° 17 dans une véri
table chambre noire.

Il s'arrêta auprès de la porte pour écouter, car i
lui semblait entendre des chuchottements dans l
chambre voisine n° 18.

FIN DE LA TROISIÈME SÉRIE

TABLE DES CHAPITRES

FIN DE LA TABLE

COULOMMIERS. — Typog. A. MOUSSIN



F. W. HACKLÄNDER

LA VIE MILITAIRE EN PRUSSE

TRADUITE AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR

LE CAPITAINE LÉON LE MAÎTRE

Quatrième Série

LA BELLE SOPHIE ET L'OFFICIER DE DRAGONS

(Aventures de corps de gardes.)

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE & Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1868



LA VIE MILITAIRE EN PRUSSE

LA BELLE SOPHIE ET L'OFFICIER DE DRAGONS

CHAPITRE I

L'officier de Dragons est pris pour un démocrate. — Il fraternise avec les jeunes filles du pays, et il lui arrive une de ces aventures qui ne peuvent se passer que dans des chambres noires.

Nous avons déjà dit que l'officier de Dragons était un jeune homme entreprenant ; ajoutons que les dangers grandissaient son courage au lieu de l'abattre. Il était sorti à temps de son poste d'observation, car, s'il eût hésité une minute, il était pris et couvert de ridicule.

Une chambre plus convenable lui servait maintenant de refuge, et il avait mis un solide verrou

entre le corridor et lui. Mais, comme il ne trouvait rien de bien récréatif à rester planté debout dans cette chambre, qui n'avait pour tout siége qu'une chaise de canne branlante, il se décida à faire une reconnaissance du terrain et s'approcha de la porte de la chambre voisine. Il se rappela, fort heureusement, qu'il portait une tenue militaire et des épaulettes, et se dit :

Le moindre rayon de lumière sur mon uniforme me trahira ; je n'aurai pas l'air d'un poursuivi, mais d'un poursuivant, et ma présence provoquera les cris *Au secours !* les plus désespérés.

On était encore au mois d'avril. L'officier était si amoureux de sa taille qu'il ne la cachait jamais sous un manteau. Pour se garantir du froid, il portait, sous son étroit uniforme, un justaucorps de soie noire, semblable à ceux des Tcherkesses (1). Ce vêtement était alors de mode dans les régiments de cavalerie.

Le jeune homme ôta son habit d'uniforme, le posa sur la chaise, puis s'approcha de la porte de la chambre voisine, et frappa discrètement du bout du doigt.

Les chuchotements et les murmures cessèrent tout à coup.

Il frappa encore, mais un peu plus fort cette fois, et entendit un léger bruit. C'était comme le craque-

(1) *Tcherkesses*, peuple nomade et guerrier qui habite au nord du Caucase.

ment de quelque meuble. Les chuchotements recommencèrent, et, lorsqu'il plaça son oreille contre le trou de la serrure, il put entendre ces mots :

« Que faire ?

— O mon Dieu ! O mon Dieu ! je n'oublierai ce « bal de toute ma vie !

— En tout cas, nous devons demander qui est là, » ajouta une troisième voix.

Il n'y a que des jeunes filles dans cette chambre, ainsi que l'a annoncé l'aubergiste, se dit l'officier de Dragons ; il frappa derechef, et entendit les paroles suivantes :

« Allons ! demande ce que l'on veut.

— Moi ? vraiment non !

— Moi ? pour rien au monde !

— Alors, c'est moi qui vais parler. D'ailleurs, « nous sommes trois ici, et nous n'allons faire que « ce que nous avons promis. »

Voilà, pensa l'officier, une terrible démocrate, contre laquelle il est de mon devoir de manœuvrer.

« Qui est là ?

— C'est moi...., vous le savez bien.

— Mais que demandez-vous ?

— C'est pourtant très-simple ; les soldats cernent « l'auberge, et ce n'est que par votre chambre que je « puis gagner la maison voisine.

— C'est vrai, » dit une autre voix.

L'officier, encouragé par ces paroles, essaya d'ouvrir la porte ; mais il la trouva fermée à clef.

« Allumons la chandelle! dit la première voix.

— Non, non! Certainement non! » répondit-on.

Le Dragon entendit alors un léger craquement, puis le frôlement d'une robe et des pas qui s'approchaient lentement. Le verrou fut tiré, la porte s'ouvrit, et une chaude et agréable atmosphère arriva à l'officier, qui avait trouvé assez froide la température de l'antichambre. Il se glissa rapidement par la porte entr'ouverte et saisit le bouton de la serrure, où il rencontra, comme il l'espérait, une tiède petite main.

Il était de son devoir de formuler quelques remerciments, et il le fit en termes choisis et du ton le plus gracieux.

« Nous avons promis de vous venir en aide, dit la « propriétaire de la petite main, et c'est avec plaisir « que nous le faisons. Mais, maintenant, il faut nous « quitter; la porte de la chambre voisine est ouverte, « et nous allons immédiatement pousser le verrou « derrière vous.

— Ah! je ne m'attendais pas à cela! répondit l'of« ficier de sa plus douce voix. Je ne comptais fuir « qu'à la dernière extrémité à travers ces chambres, « et, par la fenêtre, jusque sur le toit de la maison « voisine. Vous pouvez me croire, Mademoiselle, la « maison est entourée par ces maudits fusiliers; ils « surveillent chaque fenêtre, et je suis bien sûr d'être « tué aussitôt que je me montrerai........ Qu'importe! « Je marcherai volontiers à la mort plutôt que d'a« buser de votre hospitalité..... »

Et, pressant doucement les doigts mignons de la jeune fille en signe de remercîment, il feignit de vouloir la quitter.

Cependant il n'eut pas le temps de s'éloigner, car elle dit avec précipitation :

« Mais, au nom du Ciel, si votre intention n'est « pas de vous rendre à la fenêtre pour monter sur le « toit voisin, que comptez-vous donc faire?

— Oh! répondit l'officier, en riant dans sa mous- « tache de sa bonne fortune, l'escalade du toit est ma « dernière ressource et je n'y aurai recours qu'après « avoir épuisé toutes les autres.

— Et lesquelles ?

— Vous m'avez promis généreusement votre pro- « tection; notre aubergiste me l'a dit, et j'y compte; « les moyens vous seront peu agréables, sans doute; « mais comment faire autrement ?

— Eh bien, je vous en prie, dites-nous donc quels « sont ces moyens?

— D'abord, je vous supplie de me souffrir ici jus- « qu'à ce que les soldats aient commencé leur visite « domiciliaire. Ils n'entreront peut-être pas dans « cette chambre ; s'ils voulaient y entrer, c'est alors « seulement que je prendrais le chemin de la fe- « nêtre pour escalader le toit voisin.

— Mais c'est épouvantable! dit la jeune fille qui tenait la porte.

— Comment? Rester ici dans notre chambre toute « la nuit? ajoutèrent avec angoisse les deux autres

C'était là une singulière aventure rendue piquante par le mystère et par les ténèbres qui l'enveloppaient.

Que n'eût donné le conquérant pour le moindre rayon de lumière! pour la moindre lueur qui lui eût permis de distinguer personnes et objets! mais l'obscurité de l'antichambre était grande, et plus grande encore celle de la chambre à coucher où il rentrait en ce moment. Cette pièce n'avait qu'une seule fenêtre, dont les épais rideaux verts avaient été tirés. Le silence était profond, et on n'entendait même pas le bruit de la respiration des trois jeunes filles... Attendons un moment, pensa l'officier en s'adossant à la muraille.

De l'étage inférieur montait parfois un murmure de voix ou un bruit de chaises, et au dehors le silence n'était troublé que par les aboiements du chien de garde, qui semblait aller et venir avec inquiétude. Il flairait sans doute les gens suspects qui cernaient la maison.

Après une pause, l'officier dit :

« Oserai-je, avec votre permission, m'asseoir un instant? »

Il entendit à sa droite et à gauche deux légers éclats de rire, et, devant lui, la voix, qu'il connaissait bien :

« Asseyez-vous sur une chaise, dit-elle, si vous en trouvez une inoccupée.

[illegible] servi à recon-

« Mon sort est entre vos mains, dit-il après une « pause; quels que soient vos ordres, je les exécu- « terai. Chassez-moi de votre présence, et je cours à « l'instant me livrer à ceux qui me cherchent.

— Non, non! répondit mademoiselle Sophie, nous « ne voulons pas votre malheur; mais vous pouvez « sans danger rester dans l'antichambre. On n'ira sans « doute pas vous y chercher, et, si cela arrivait, il « vous resterait toujours une ligne de retraite assurée « à travers notre chambre.

— Que votre volonté soit faite! dit le jeune « homme avec un profond soupir. Que vous im- « porte, après tout, que je sois découvert? L'anti- « chambre est contiguë au n° 16, où demeure « une dame qui est arrivée ce soir avec des offi- « ciers. Elle m'entendra nécessairement, quelque « précaution que je prenne, et, alors, je suis un « homme perdu.

— Non, non! cela ne sera pas! dit avec vivacité « la jeune Sophie. Vous resterez ici!.... Cependant « retournez quelques instants encore dans l'anti- « chambre.

— A vos ordres, » répondit l'officier. Puis il prit, sur le bouton de la serrure, la petite main, la porta à ses lèvres, y déposa un silencieux, mais tendre baiser, et passa dans l'antichambre.

Lorsque la porte se fut refermée derrière lui, il entendit encore ce même craquement de meuble...., et tout retomba dans le silence.

C'était là une singulière aventure re
quante par le mystère et par les ténèbres q
veloppaient.

Que n'eût donné le conquérant pour le ı
rayon de lumière! pour la moindre lueur qui lu
permis de distinguer personnes et objets! mı
curité de l'antichambre était grande, et plus
encore celle de la chambre à coucher où il
en ce moment. Cette pièce n'avait qu'u
fenêtre, dont les épais rideaux verts avaient été
Le silence était profond, et on n'entendait ı
pas le bruit de la respiration des trois jeunes fi
Attendons un moment, pensa l'officier en s'ado
à la muraille.

De l'étage inférieur montait parfois un murmure
de voix ou un bruit de chaises, et au dehors le silence
n'était troublé que par les aboiements du chien de
garde, qui semblait aller et venir avec inquiétude. Il
flairait sans doute les gens suspects qui cernaient la
maison.

Après une pause, l'officier dit :

« Oserai-je, avec votre permission, m'asseoir un
instant? »

Il entendit à sa droite et à gauche deux légers
éclats de rire, et, devant lui, la voix, qu'il connaissait
bien :

« Asseyez-vous sur une chaise, dit-elle, si vous ı
« trouvez une inoccupée. »

Ces rires et ces paroles lui avaient servi à recon-

naître le champ de bataille. Sur sa droite se trouvait une des jeunes personnes ; sur sa gauche était l'autre, et, en avant de son front de bataille, madeselle Sophie occupait le terrain. Il chercha à tâtons une chaise, et en trouva une, mais tout encombrée de vêtements. Au dossier était suspendue une guirlande de fleurs ; sur le siége étaient posées des parties d'ajustement bouffantes et amidonnées, et, en voulant les enlever avec précaution, il laissa échapper un objet qui tomba avec bruit sur le parquet. Il se baissa pour le ramasser ; mais cet objet possédait un long lacet qui s'enroula sournoisement et opiniâtrément autour des molettes de ses éperons. Il ne réussit à s'en débarrasser qu'après quelques instants, et, pendant cette opération, on riait autour de lui, mais de ce rire étouffé qui laisse supposer qu'un mouchoir ou un coin de drap de lit est placé entre les dents. Ce n'était pas fait pour engager le jeune homme à chercher plus longtemps une place pour s'asseoir.

« Je ne veux en rien vous déranger, dit-il avec « un gros soupir. Ah ! si je pouvais seulement sa« voir comment se dénouera cette affaire ! Si je pou« vais seulement prévoir ce que nous amènera la « prochaine heure ! »

Ces paroles ne reçurent aucune réponse.

« Vous avez déjà tant fait pour moi, ajouta l'offi« cier, que c'est à peine si j'ose vous adresser une « nouvelle prière. Il faut pourtant que je sache, en

« cas de besoin, trouver la porte qui conduit dans
« l'autre chambre, car, s'il me fallait fuir tout à
« coup, je ne le pourrais sans faire beaucoup de
« bruit. »

Ces paroles restèrent quelque temps sans réponse, puis la voix connue prononça ces mots :

« L'autre porte est droit devant vous ; marchez en
« laissant la fenêtre à gauche, et vous la trouverez. »

Le Dragon suivit cette indication ; mais il se laissa guider par son oreille et appuya un peu trop à gauche.

« Plus vers la droite ! s'écria la voix avec inquié-
« tude, beaucoup plus vers la droite !

— Ah ! m'y voici ! » répondit-il en se conformant à ce nouvel ordre. Cependant il manœuvra avec tant d'habilité — l'obscurité était profonde — qu'il se trouva enfin à la tête d'un lit.

« Je tiens la porte, dit-il, merci ! Que toute cette
« aventure n'est-elle déjà heureusement terminée !

— Nous le souhaitons aussi ! répondit-on à voix
« basse.

— De tels instants sont terribles, reprit-il, et pour
« vous, Mesdames, plus encore que pour moi... »
Puis il baissa la tête, et murmura ces mots :

« Mademoiselle Sophie, comment vous remercier
« pour tous les services que vous m'avez déjà
« rendus ! »

En ce moment, on frappa avec force à la porte du

nº 17. Personne ne répondit, et on frappa plus fort encore.

« Ils sont là, dit une des jeunes filles. Mon Dieu! « Que va-t-il se passer? »

L'officier avait relevé la tête et écoutait attentivement.

« Ce ne sont pas des soldats, dit-il après un mo- « ment, ils n'auraient pas marché avec tant de pré- « caution dans le corridor.

— Allez cependant, et demandez ce que l'on veut! « ajouta la même jeune fille, près de pleurer. O « mon Dieu! quelle leçon pour moi! »

On entendit alors l'aubergiste crier à la porte :

« Allons, ouvrez donc! Il n'est que temps! La « maison est entourée de soldats! Cristoph vient de « m'avertir qu'une patrouille est partie de la place « du Marché et s'avance sur nous.

— Laissez-moi entrer! dit une autre voix d'un ton suppliant.

— Eh bien! Que nous veut-on encore? demanda « avec angoisse la jeune fille de gauche. Qui de- « mande encore à entrer? Non, c'est assez mainte- « nant! Jamais pareille chose ne s'est vue!...

— Toute la maison est entourée! répéta l'auber- « giste; mademoiselle Sophie, ouvrez la porte à notre « malheureux ami!

— Mais il est déjà chez nous! répondit la voix de « droite.

— Pour l'amour de Dieu! qu'est-ce que tout cela « veut dire? ajouta Sophie à voix basse.

— Ouvrez! ouvrez! criait-on à la porte. Il faut « absolument lui donner asile chez vous! Il ne « peut plus espérer se réfugier dans la maison voi- « sine. On voit de toutes parts briller des armes « dans l'obscurité! »

Sophie fit un rapide mouvement; mais l'officier se baissa de nouveau, lui prit légèrement le bras, et lui dit, de manière à n'être entendu que d'elle :

« Ecoutez-moi une seconde; mais, pas un mot, « pas un cri. »

Il lui fallut inventer sur-le-champ un petit mensonge, et il s'en tira avec une audace et une habileté au-dessus de son âge.

« Je ne suis pas celui que vous croyez. Mais, de « grâce, le plus grand silence! Vos amies doivent « croire que je suis l'individu que vous attendiez. « O Sophie! pardonnez-moi ma témérité! Je vous « ai vue ce soir au bal sans que vous m'ayez remar- « qué, et je me suis introduit ici pour vous parler « un moment. Je suis étranger à ce pays et j'em- « porte votre image gravée dans mon cœur. Soyez « discrète; je vais m'éloigner, et personne ne saura « ce qui s'est passé entre nous! »

La jeune fille resta toute tremblante et poussa un faible soupir. Cependant ses terribles angoisses n'empêchèrent pas son esprit de passer en revue tous les visages étrangers qu'elle avait pu remarquer à la

soirée. Aucun de ces visages n'annonçait une pareille témérité; aucun des hommes de la Bürgerwehr, avec leurs barbes menaçantes, ne lui paraissait capable de prononcer les mots qui avaient résonné si harmonieusement à son oreille.

L'officier s'était relevé et disait aux deux autres jeunes filles :

« Tranquillisez-vous; ce ne peut être qu'un « malentendu, je vais voir ce que cela veut dire. »

Il passa alors dans l'antichambre et ferma la porte derrière lui. Je n'ai pas mission, se dit-il, de saisir le personnage. J'ignore d'ailleurs, si c'est bien le coupable que l'on cherche. Je ne veux donc ni le sauver ni le trahir...

Il se dirigea vers la porte du corridor, tira sans bruit le verrou et entre-bâilla la porte de manière à ne laisser passage que très-juste pour une personne. Tout aussitôt une forme humaine s'introduisit dans la chambre par cette ouverture, et une seconde allait en faire autant, mais il referma la porte et poussa le verrou.

Le nouveau venu s'arrêta au milieu de l'obscurité, en proie à une vague inquiétude, qui fit place à une véritable terreur quand il se sentit vigoureusement saisi au bras et entraîné, dans l'autre coin de la chambre, par le Dragon.

« Herr! dit l'officier à voix basse. Qui que vous « soyez et quel que soit le motif qui vous amène « ici, sachez qu'il ne reste qu'un moyen de vous

« sauver. Placez-vous derrière la porte, et, quoi « qu'il arrive, immobilité et silence! On ne veut que « votre bien. Votre parole, seulement, que vous ne « m'avez pas vu. »

On entendait claquer les dents du pauvre adjudant et greffier. Il avait compté ne trouver que trois jeunes filles, et c'était à un homme qu'il avait affaire.

« Donnez votre parole, répéta tout bas et avec « énergie la voix d'homme, et mettez-vous derrière « la porte!

— Je vous la donne, » répondit l'Adjudant épouvanté, et il se retira dans le coin qui lui était indiqué.

On comprend aisément qu'il tenait les yeux grands ouverts. Il vit son interlocuteur prendre tranquillement sur une chaise un vêtement et l'endosser, et, quand il reconnut un uniforme d'officier, il sentit ses genoux trembler sous lui. Il se dit en fermant les poings et en grinçant des dents :

« Ah! Fiez-vous donc aux femmes! Elles brodent « nos drapeaux, nos rouges écharpes, et poussent « des cris de haine contre les insolents mercenaires! « Elles rêvent la liberté, et se font les esclaves des « suppôts de la tyrannie! Oh! les belles démo- « crates....! »

Les cruels tourments d'une horrible jalousie lui donnèrent un moment des sentiments de haine contre tout son parti. Il sentit son cœur prêt à

s'ouvrir aux idées monarchiques, et dit avec une rage concentrée :

« Et trois si jolies filles ! »

Le Dragon termina sa toilette, s'approcha de la porte et reconnut que le plus profond silence régnait dans le corridor.

« Pas le moindre bruit ! » dit-il d'un ton sévère au greffier, et il retourna dans la chambre voisine pour y faire ses adieux.

« Eh bien ! qu'y a-t-il? demandèrent les deux voix de droite et de gauche.

— Tout est en ordre, répondit-il. Reposez en « paix ! Je crois pouvoir vous promettre que, si « les soldats viennent, votre chambre ne sera pas « visitée. J'aimerais mieux me sacrifier !.... Sophie, « ajouta-t-il tout bas, pardonnez-moi. Au moment « où je vais vous quitter, ne me refusez pas votre « main pour adieu. »

Elle la lui donna..., quoique à contre-cœur. Il la saisit et y déposa un tendre baiser.

« Je ne vous oublierai jamais. Ne gardez pas de « moi un mauvais souvenir et rappelez-vous ces « mots. *Protection aux malheureux!* Si quelqu'un « vous les redit un jour, vous connaîtrez celui qui « aura eu le bonheur de vous retrouver. »

Il se retira brusquement alors, mais, disons-le, en emportant un profond sentiment dans le cœur.

L'Adjudant était toujours immobile dans son coin, l'oreille tendue, et il laissa échapper un léger soupir.

L'officier écoutait aussi avec la plus grande attention, car, au milieu du silence de la nuit, il croyait distinguer le pas cadencé d'une troupe de soldats. Il courut à la fenêtre et vit s'approcher de la maison une patrouille conduite par le long sous-officier d'Artillerie et suivie par quelques officiers.

Bientôt on frappa à la porte de l'auberge; des chaises furent remuées précipitamment au rez-de-chaussée; la porte fut ouverte, et les aboiements du chien cessèrent. On entendit alors des voix d'hommes, puis un cliquetis d'armes et des pas sonores dans la salle du rez-de-chaussée. Quelques moments après, ces mêmes pas faisaient trembler l'escalier.

En entrant dans le corridor, l'aubergiste dit :

« Je ne puis m'opposer à ce que vous visitiez ma « maison; cependant je vous ferai observer que j'ai « ici quelques personnes étrangères, des dames, que « vous ne voudrez certainement pas tourmenter.

— J'en suis bien fâché, répondit le long Edouard; « mais, comme vous jouez tous à cache-cache sous « une couverture, il me faut bien soulever cette cou- « verture sans me préoccuper du sexe et de l'âge. « Lieutenant Wortmann, placez une sentinelle à « chaque porte! Le sous-officier Dose, qui connaît « le coupable, visitera avec moi chaque chambre. »

Ces ordres furent exécutés, et la visite domiciliaire commença.

« Je suis perdu! dit le Greffier en entendant le « bruit des portes, qu'on ouvrait successivement.

— Pas encore! répondit l'officier de Dragons.

— C'est ici le n° 16, dit en riant le long Edouard. « C'est une chambre qu'il faut aussi visiter! Je n'en « suis contrarié que pour mon ami. »

La porte fut ouverte, et le long Edouard s'écria tout stupéfait :

« Ah diable! Continuez à dormir en paix, Madame!

— C'est une nuit merveilleuse..., et combien, qui le sait! » s'écria une voie bien connue.

Tout le groupe s'arrêta alors devant le n° 17. L'Adjudant tremblait; le Dragon tenait tranquillement le verrou.

« Le n° 17, dit l'aubergiste d'une voix mal « assurée, est l'antichambre du n° 18, où dorment « trois jeunes personnes, qui ont assisté au bal de « cette nuit : ce sont les filles d'un propriétaire des « environs.

— De jeunes démocrates! dit le Lieutenant Wort« mann. Il faut les visiter très-sérieusement..., et « il essaya d'ouvrir la porte.

— Elle est fermée en dedans, dit en riant l'officier « de Hussards. Ouvrez! ajouta-t-il en frappant plus « fort à la porte.

— Doucement! doucement! dit le long Edouard. « Eloignons d'abord les soldats. Il faut agir avec « ménagement. Mesdames! cria-t-il alors, je vous « prie d'ouvrir, car nous devons visiter cette cham« bre. »

surprit les regards du Dragon attachés avec extase sur une des fenêtres du premier étage....

Edouard ne put retenir un profond soupir.... Mais il tendit aussitôt la main à l'heureux camarade, et lui dit :

« Cher ami, il est de ces choses qui sont prodi-
« gieusement Meidingériques, et qui cependant pa-
« raissent tout à fait nouvelles.... Adieu !.... »

En terminant ce chapitre, il nous faut apprendre au bienveillant lecteur que Maître Gaspard, le petit clerc et le gardien du Rathhaus furent aussitôt rendus à la liberté. Le peloton d'Infanterie se mit en route au petit point du jour. Les six Officiers se séparèrent comme de vrais amis; puis l'Artillerie et la Cavalerie montèrent dans la diligence qui allait partir. Les deux armes se réunirent dans l'intérieur et laissèrent seule avec le conducteur, dans le coupé, la dame au voile et au manteau noir. Les chevaux partirent au grand trot, et, à peu de distance de la ville, ils rattrappèrent le peloton d'Infanterie. Le long Edouard marchait en avant. Il releva mélancoliquement la tête et cria à ses amis :

« Ho! ho! »

Tous les quatre passèrent alors leurs mains par la portière et lui répondirent.

« Au revoir! à C....! »

Le sous-officier Féodor Dose s'était fait connaître au conducteur comme un collègue, et avait pris place sur le siége à côté du postillon.

— Et combien, qui le sait! ajouta le Capitaine « von Stengel d'un air surpris.

— Tu étais dans la chambre, dans les chambres « 17 et 18.... Toi ? oh ! c'est incroyable.

— J'ai vécu jusqu'à ce jour sans rien voir de pa- « reil, dit l'officier de Hussards.

— Edouard trouve peut-être que c'est du pur « Meidinger, ajouta le Dragon en riant.

— A Dieu ne plaise! répondit l'officier d'Infan- « terie. Si des aventures de ce genre étaient du Mei- « dinger, ce serait monstrueux.

— A présent retirons-nous! demanda l'autre avec « instance. Ne soulevez pas plus longtemps le voile.

— N°s 19, 20, 21 et 22 sont entièrement vides ! » annonça le sous-officier d'Infanterie, et le long Edouard descendit machinalement l'escalier, conduit par son ami.

Le Lieutenant Wortmann retira toutes les sentinelles en disant :

« C'est une maudite aventure ! »

Il est de ces bonheurs que notre meilleur ami lui-même ne voit pas sans un certain sentiment d'envie.... C'est ce qu'éprouva le long Edouard après la perquisition infructeuse de l'auberge.

Il s'était arrêté dans la cour, tandis que les Officiers causaient sur l'escalier de l'Arbre-Vert et que le Lieutenant Wortmann réunissait les soldats. Il rajustait son écharpe en silence, lorsque, en levant les yeux vers le ciel qui commençait à s'éclairer, il

surprit les regards du Dragon attachés avec extase sur une des fenêtres du premier étage....

Edouard ne put retenir un profond soupir.... Mais il tendit aussitôt la main à l'heureux camarade, et lui dit :

« Cher ami, il est de ces choses qui sont prodi-
« gieusement Meidingériques, et qui cependant pa-
« raissent tout à fait nouvelles.... Adieu !.... »

En terminant ce chapitre, il nous faut apprendre au bienveillant lecteur que Maître Gaspard, le petit clerc et le gardien du Rathhaus furent aussitôt rendus à la liberté. Le peloton d'Infanterie se mit en route au petit point du jour. Les six Officiers se séparèrent comme de vrais amis ; puis l'Artillerie et la Cavalerie montèrent dans la diligence qui allait partir. Les deux armes se réunirent dans l'intérieur et laissèrent seule avec le conducteur, dans le coupé, la dame au voile et au manteau noir. Les chevaux partirent au grand trot, et, à peu de distance de la ville, ils rattrappèrent le peloton d'Infanterie. Le long Edouard marchait en avant. Il releva mélancoliquement la tête et cria à ses amis :

« Ho! ho! »

Tous les quatre passèrent alors leurs mains par la portière et lui répondirent.

« Au revoir! à C....! »

Le sous-officier Féodor Dose s'était fait connaître au conducteur comme un collègue, et avait pris place sur le siége à côté du postillon.

CHAPITRE II

Qui apprend au bienveillant lecteur quelle était la dame noire, et donne quelques détails sur sa vie passée. Il se termine par une heureuse arrivée à C.....

Dans l'intérieur de la voiture, les officiers s'entretenaient gaiement de l'aventure de la nuit, et le Dragon lançait de temps à autre, au milieu de la conversation, un coup d'œil ou un mot qui donnait beaucoup à penser. Dose, de son côté, parlait au postillon des perspectives de guerre du moment, et la vieille dame, dans le coupé, semblait goûter les douceurs du sommeil. Elle s'était enfoncée dans son coin, après avoir soigneusement ramené le voile sur son visage. Sa respiration était cadencée et harmonieuse. Le conducteur imitait sa compagne de voyage. La dame, cependant, ne jouissait pas d'un profond sommeil. Souvent elle se redressait, soulevait son voile, regardait la campagne qui s'éclairait peu à peu, et soupirait profondément.

Enfin, les plus hauts sommets des montagnes se lorèrent, et la vallée du Rhin se remplit de vapeurs égères, que les premiers rayons du soleil firent tomber en gouttes de rosée sur la terre et sur la bâche le la diligence.

On approchait du relais. Le conducteur se réveilla,

ôta sa fourrure et jeta un regard indifférent sur les flots brillants du fleuve.

« Oui, oui, dit-il en étendant ses membres autant « que le lui permettait l'étroit coupé, nous arrivons « à U....., Madame, où les voyageurs peuvent prendre leur café. »

Quelques moments après, la diligence s'arrêtait dans la petite ville d'U..... L'officier de Dragons, seul, était resté dans la voiture pour ne pas se retrouver avec la dame du nº 16 ; mais ses camarades le forcèrent à venir avec eux dans la salle à manger. Le hasard voulut qu'il se trouvât assis en face de la dame noire. Lorsqu'elle leva son voile pour déjeuner, il aperçut le coup d'œil narquois que lui lança l'officier de Hussards. Ce coup d'œil semblait demander si les trois jeunes filles de l'Arbre-Vert étaient d'un âge aussi mûr. Le Capitaine von Stengel fit l'empressé et le galant auprès de la dame et lui dit :

« J'ai, Madame, un vague souvenir de vous avoir « vue quelque part...., et beaucoup, qui le sait....

— C'est bien possible, répondit-elle en acceptant « le sucre et le lait qu'il lui offrait, vous connaissez « peut-être mon frère à C...., le Conseiller B.....

— Ah diable! dit le Capitaine d'artillerie en s'in- « clinant; je le pense bien. Nous avons fait en- « semble plus d'une partie de whist au Casino. Je « suis allé quelquefois le voir place Saint-Pierre, « nº 10.

— Parfaitement exact, répondit la dame.

— Le Conseiller B..., place Saint-Pierre, nº 10, « répéta tout pensif l'officier de Hussards; voici des « noms qui ne me sont pas inconnus. Mais, dans « quelles circonstances?....... Oui, oui, c'est une « histoire du long Edouard..... Il y était question « d'une jolie blondine, d'une vieille tante, de jambon « de Westphalie, d'un billet doux, de Rüdesheimer « et d'un prisonnier évadé..... »

La dame noire qui était assise en face de l'officier de Hussards avait une chevelure brune parsemée de quelques fils d'argent. Ce n'était donc pas la jolie blondine, mais bien la vieille tante.

Pour placer quelques mots, l'officier s'informa de la santé du Herr Conseiller et de sa fille.

La tante — car c'était elle — remercia et répondit que, d'après ce qu'elle en savait par lettres, l'un et l'autre devaient se trouver en bonne santé.

« Ma belle dame, dit le Capitaine von Stengel, y « a-t-il déjà longtemps que vous êtes en voyage!

— Depuis plus de deux ans je suis loin de C..., « répondit la dame noire avec un léger soupir, qui « n'eût pas échappé à un observateur attentif. J'é- « tais chez ma sœur, qui habite une propriété dans « le *Mittelrhein*. J'ai désiré jouir de la tranquillité « de la vie des champs.

— Vous avez eu raison, dit le Capitaine von « Stengel. Dieu! que cette vie des champs a de « charmes!

surprit les regards du Dragon attachés avec extase sur une des fenêtres du premier étage....

Edouard ne put retenir un profond soupir.... Mais il tendit aussitôt la main à l'heureux camarade, et lui dit :

« Cher ami, il est de ces choses qui sont prodi-
« gieusement Meidingériques, et qui cependant pa-
« raissent tout à fait nouvelles.... Adieu !.... »

En terminant ce chapitre, il nous faut apprendre au bienveillant lecteur que Maître Gaspard, le petit clerc et le gardien du Rathhaus furent aussitôt rendus à la liberté. Le peloton d'Infanterie se mit en route au petit point du jour. Les six Officiers se séparèrent comme de vrais amis; puis l'Artillerie et la Cavalerie montèrent dans la diligence qui allait partir. Les deux armes se réunirent dans l'intérieur et laissèrent seule avec le conducteur, dans le coupé, la dame au voile et au manteau noir. Les chevaux partirent au grand trot, et, à peu de distance de la ville, ils rattrappèrent le peloton d'Infanterie. Le long Edouard marchait en avant. Il releva mélancoliquement la tête et cria à ses amis :

« Ho! ho! »

Tous les quatre passèrent alors leurs mains par la portière et lui répondirent.

« Au revoir! à C....! »

Le sous-officier Féodor Dose s'était fait connaître au conducteur comme un collègue, et avait pris place sur le siége à côté du postillon.

CHAPITRE II

Qui apprend au bienveillant lecteur quelle était la dame noire, et donne quelques détails sur sa vie passée. Il se termine par une heureuse arrivée à C.....

Dans l'intérieur de la voiture, les officiers s'entretenaient gaiement de l'aventure de la nuit, et le Dragon lançait de temps à autre, au milieu de la conversation, un coup d'œil ou un mot qui donnait beaucoup à penser. Dose, de son côté, parlait au postillon des perspectives de guerre du moment, et la vieille dame, dans le coupé, semblait goûter les douceurs du sommeil. Elle s'était enfoncée dans son coin, après avoir soigneusement ramené le voile sur son visage. Sa respiration était cadencée et harmonieuse. Le conducteur imitait sa compagne de voyage. La dame, cependant, ne jouissait pas d'un profond sommeil. Souvent elle se redressait, soulevait son voile, regardait la campagne qui s'éclairait peu à peu, et soupirait profondément.

Enfin, les plus hauts sommets des montagnes se dorèrent, et la vallée du Rhin se remplit de vapeurs légères, que les premiers rayons du soleil firent tomber en gouttes de rosée sur la terre et sur la bâche de la diligence.

On approchait du relais. Le conducteur se réveilla,

— Nous aurons bientôt occasion d'en faire l'essai, « reprit l'officier de Hussards. Avant peu, nous « quitterons l'air fétide de nos casernes pour nous « avancer, à la suite du printemps, dans les champs « fleuris et parfumés.

— Croyez-vous réellement à la guerre? demanda « avec inquiétude la dame noire.

— Rien de plus probable! dit le Capitaine von « Stengel. On fait les mobilisations sur une trop « grande échelle pour qu'il ne s'agisse que d'une « simple démonstration.

— Hurrah! cria en riant l'officier de Dragons, « qui ne voulait pas jouer le rôle de personnage « muet. Ah! quelle belle existence! Je me vois déjà « à la tête de mon escadron! A droite! — Aligne-« ment! — Fixe! — Garde à vous pour charger! — « Sabre..... main! Le maréchal ferrant derrière « les rangs!.....

— Le chirurgien serre convulsivement la crinière « de son cheval, dit en riant l'officier de Hussards.

— L'auditeur fuit vers les bagages, ajouta le « Dragon. Marche! Marche! »

Lorsque le Dragon relégua l'auditeur aux bagages, la dame se mit à trembler, et elle ensevelit sa profonde douleur avec son dernier morceau de pain beurré.

« Mes Herrs! cria le conducteur de la porte de la « salle, il est temps de partir! »

Tout le monde quitta la table, chacun alla re-

prendre sa place dans la diligence, et, quelques moments après, la voiture roulait dans la direction de C....

Les officiers causaient dans l'intérieur ; la dame s'était enfoncée de nouveau dans son coin et songeait..... beaucoup au passé, peu à l'avenir. L'auditeur aux bagages! avait dit l'officier de Dragons. Ah! oui, aux bagages! emportant tout amour, toute espérance! Bizarre entêtement d'un frère qui trouve une trop grande disproportion d'âge entre une jeune dame de quarante ans passés et un homme de vingt ans accomplis!

Le bienveillant lecteur se rappelle peut-être l'amour insensé de la tante pour l'Auditeur Schmidt, amour qui avait amené des entrevues secrètes, et enfin ce rendez-vous qui n'avait pas été fort agréable au bien-aimé.

Le frère de la tante, le digne Conseiller, avait fait de sages représentations et démontré aux deux amoureux, par des exemples, que des relations de ce genre n'avaient jamais produit de bons résultats.... Peines perdues! La tante était trop riche, et le jeune homme trop passionné pour qu'il fût possible de leur faire entendre raison.

Nous devons avouer, hélas! que les rendez-vous continuèrent, longtemps encore, entre la tante et l'Auditeur. Ce mauvais exemple eût été dangereux pour la petite Pauline si elle n'avait été douée d'une grande pureté de cœur et d'une grande droiture de

jugement. Pauline, dans beaucoup de cas, fermait très-complaisamment les yeux, et la tante, de son côté, était toujours prise d'un clignotement d'yeux lorsque l'ex-Bombardier Robert prenait congé de la charmante blondine. Depuis sa sortie de prison, Robert avait osé visiter souvent la maison du Conseiller, et, lorsqu'il quittait Pauline, il retenait longtemps sa main, et osait même l'approcher de ses yeux........ sans doute pour mieux voir la bague passée à l'un de ses doigts, car nous ne voulons rien supposer de plus mal.

Mais comme, dans ce monde corrompu, les belles et bonnes choses ne peuvent rester cachées, il arriva un beau jour que le Conseiller tomba au milieu d'un rendez-vous de la tante et de l'Auditeur. Il s'ensuivit une petite scène. Le Conseiller s'efforça de paraître au comble de la fureur, et, dans ce but, il ensevelit tout le bas de son visage dans les profondeurs de sa cravate. Puis il fit ressortir aux yeux de son honorable sœur tout le ridicule de cette intrigue amoureuse et conclut en l'engageant à faire une visite prolongée à sa sœur qui habitait, nous le savons déjà, une propriété dans le *Mittelrhein*. Le frère parla cette fois avec tant de résolution et d'énergie que, quelques jours après, la tante faisait ses malles et se mettait en route.

Le Herr Auditeur Schmidt se conduisit alors plus mal qu'on ne pouvait le supposer. Comme il connaissait le chemin de la cuisine, il osa le prendre

un jour pour se présenter devant Pauline effrayée. Il eut l'audace de lui dire que, depuis le départ de la tante, le bandeau lui était tombé des yeux et qu'il ne comprenait pas comment il avait pu regarder une lune à son déclin quand le soleil se levait radieux à l'horizon.

On s'imagine aisément quel accueil fut fait à une pareille déclaration.

L'infidèle Auditeur Schmidt dut être congédié bien rudement, car sa fuite hors de la maison fut si précipitée qu'il n'avait pas encore repris ses esprits, lorsqu'il se laissa tomber épuisé sur une borne au coin de la place Saint-Pierre.

C'était sur cette borne néfaste que le gros canonnier Schoult avait donné le coup de grâce au Rüdesheimer et au jambon de Westphalie, et que l'ex-Bombardier Tipfel, au comble du désespoir, avait reconnu la grossière erreur qu'il avait commise en remettant à mademoiselle Pauline le billet qui ne lui était pas destiné.

Quant à l'Auditeur Schmidt, il quitta précipitamment la borne après avoir jeté un dernier et long regard à cette maison où il avait espéré trouver tant de bonheur. La pensée lui était d'abord venue de suivre l'exemple de *Toggenburgers;* puis il avait réfléchi que non-seulement la police ne lui laisserait pas le temps de mourir, mais encore qu'elle le conduirait, par mesure de précaution, dans quelque maison de fous. Aussi s'enfuit-il loin

de cette borne de la place Saint-Pierre et de ce quartier de la ville.

Pendant longtemps il ne sut comment fixer son avenir. Un jour, cependant, on put lire dans la gazette un article qui apprenait aux amis et connaissances de l'Auditeur que le Herr Schmidt s'engageait dans les liens du mariage avec mademoiselle ***, fille d'un riche tailleur.

Le Conseiller avait envoyé à sa sœur ce numéro de la gazette avec quelques paroles de consolation et une invitation de revenir réjouir sa maison de sa présence. Telle était la cause du retour de la tante à C...

Malgré une séparation de deux années, son cœur était toujours brûlant, et elle relut bien des fois l'article du journal avant de croire à l'infidélité de l'Auditeur. Cette gazette avait été réunie à une collection de papiers jaunis, de fleurs desséchées et autres menus objets. Tout en voyageant, la tante se livrait au triste plaisir de relire ces vieux papiers. Lorsqu'elle eut terminé sa lecture, elle rassembla soigneusement toutes les lettres et les enveloppa dans la gazette. La diligence côtoyait alors le Rhin. La tante prit tout à coup l'héroïque résolution d'ensevelir dans les belles eaux vertes du fleuve, tombe discrète, ces souvenirs de ses amours et de ses heureux jours passés.

Le petit paquet, lancé d'une main ferme, alla tomber au milieu des eaux, revint à la surface et descendit lentement le courant. La tante le suivit

mélancoliquement du regard. Son ardente imagination lui montrait ce confident de ses amours porté paisiblement par le Rhin et l'Yssel jusqu'à la mer; puis, poussé par un vent favorable, voguant sur l'Océan jour et nuit pendant des semaines et des mois entiers, et, après mille contre-temps, abordant enfin dans une île. Là, sous les cocotiers et les palmiers, était assis un jeune Indien rêveur, qui saisissait le petit paquet. Ce cannibale, plein de sentiments, avait peut-être appris l'allemand quelque part et lisait avec une grande satisfaction ce petit roman. Le cœur du jeune Nègre s'enflammait alors d'un amour qu'il n'avait pas encore éprouvé; désormais, toutes ses pensées appartenaient à la pauvre tante, et il exprimerait ainsi l'état de son âme dans son sonore idiome indien :

Un pin solitaire croît dans le Nord,
Sur la froide hauteur;
Il sommeille... dans sa blanche couverture
De glace et de neige.
Il rêve à un palmier
Du lointain pays du Levant,
Qui s'élève solitaire et triste
Au milieu d'une ceinture de rochers brûlants!

Cependant la voiture continuait à rouler comme elle le faisait chaque jour.

Dose avait croisé les bras, et, du haut de son siége, regardait tout pensif à droite et à gauche de la route. Il arrivait dans un pays qu'il avait déjà parcouru comme conducteur, et il reconnaissait cha-

que maison, chaque arbre et même chaque pierre. Il s'enivrait de souvenirs et de poétiques pensées. Les officiers fumaient cigares sur cigares dans l'intérieur, et le conducteur regardait à tout instant à sa montre.

Ils arrivèrent ainsi à C... La diligence franchit avec fracas les ponts-levis et les portes, roula avec un bruit sonore dans les rues étroites et tortueuses et s'arrêta enfin devant l'hôtel de la poste.

Dose s'élança à terre du haut de son siége, courut ouvrir la portière de l'intérieur et fit descendre les officiers. Le conducteur enleva la vieille dame dans ses bras; elle avait à peine touché le sol qu'une jeune dame descendait de sa voiture, saisissait la tante à son tour en riant, la pressait contre son cœur et l'embrassait. Un vieux Herr parut au même moment, lui prit les deux mains, la fit monter dans sa voiture et donna son adresse au conducteur.

Le Herr avait une physionomie digne et affable, et, quand il parlait, il enfonçait souvent son menton dans une large cravate. La jeune dame avait un visage ouvert et aimable, une chevelure blonde, et montrait une vivacité charmante; elle riait et battait des mains tout à la fois, caressait souvent le visage ou les mains de la tante et paraissait toute joyeuse de la revoir.

Tous les trois étaient assis dans la voiture et attendaient pour partir quelques menus bagages de la tante, lorsqu'un jeune officier de l'artillerie à cheval

présenta à la portière restée ouverte et salua avec grâce. La tante regarda avec surprise ce visage qui ne lui était pas inconnu; le vieux Herr fit un signe de tête amical, et la jeune dame blonde poussa l'audace, en présence de son père, jusqu'à tendre à l'officier deux petites mains qu'il porta avidement à ses lèvres.

La tante fut scandalisée et jeta un regard interrogateur à son frère.

« Le Lieutenant Robert, un de nos bons amis, » dit le conseiller en présentant le jeune homme.

Pourquoi Pauline fut-elle prise alors d'un fou rire ? Pourquoi, de sa petite main, cingla-t-elle d'un air railleur le coussin de soie de la voiture? Pourquoi vit-on passer sur le visage de l'officier d'Artillerie comme le reflet d'un agréable souvenir?... Le Conseiller l'ignorait; la tante n'y songeait pas, car son cœur eût été déchiré.

C'était la voiture dans laquelle l'ex-Bombardier Robert avait un soir audacieusement pénétré; c'était la voiture dans laquelle il avait vu Pauline pour la première fois.

La calèche roulait alors dans les rues vers la place Saint-Pierre. Pauline s'était rejetée dans son coin et continuait à rire intérieurement; elle battait de ses petits pieds le tapis et pensait avec bonheur à cette course nocturne, à leur effroi quand la bougie avait été allumée, à la barraque des figures de cire et à la colère de la pauvre tante.

L'officier d'Artillerie était allé rejoindre ses camarades dans la cour de la poste, et ils se réjouissaient tous de se retrouver à C...

« A propos, Robert! dit l'officier de Hussards, de-« vine donc qui nous avons rencontré la nuit der-« nière et avec qui nous avons eu une foule d'aven-« tures dont nous sommes tous sortis avec hon-« neur?..... Ton cousin, le long Edouard!

— Comment! Vous l'avez-vu? répondit le Lieu-« tenant Robert, je n'ai pas encore eu ce bonheur. « Depuis trois jours que je suis arrivé ici, j'ai eu à « m'occuper de choses plus importantes que d'aller à « sa recherche.

— C'est facile à comprendre! dit l'officier de Dragons, en indiquant du regard la direction qu'avait prise la voiture du Conseiller.

— Hier, je suis allé pour le voir; mais il était « parti. Il revient donc?

— Probablement demain soir. Il aura une fa-« meuse étape et ne s'amusera pas en route... Nous « donnons-nous rendez-vous quelque part?

— Voulez-vous, reprit le Lieutenant Robert, que « nous allions l'attendre au corps de garde de la « porte du sud, par laquelle il doit passer? Nous lui « ferons raconter ses aventures.

— Bravo! » répondirent les autres, et ils se quittèrent en échangeant un amical *Au revoir*.

Le Capitaine von Stengel n'avait pas encore fini

avec ses bagages, et Dose attendait le moment favorable de prendre congé de son supérieur.

« Ah ! mon cher sous-officier, dit le capitaine, « voici le Lieutenant Robert, pour lequel vous avez « une lettre.

— Pour moi? demanda l'officier d'Artillerie.

« De la part du nouveau secrétaire de la poste, « Tipfel ! répondit Dose en prenant la position mi- « litaire.

— Ah, de lui? dit en riant Robert. Je vous re- « mercie. Venez me voir un de ces jours ; vous de- « vez avoir à me parler bien longuement de ce bon « gros garçon.

— Et vous n'oublierez pas mon adresse ! dit le « Capitaine von Stengel. Demain matin, à neuf « heures, au rapport ! Je vous ferai habiller... et « bientôt, qui le sait ! Tout le matériel est au grand « complet et nous avons besoin de bons sous-offi- « ciers ! »

Ils se séparèrent alors, et Dose, heureux d'être arrivé au but de ses désirs, s'avança droit et fier, par des rues qu'il connaissait, vers un petit hôtel : *Au Vieux Canon!* Il y avait, jadis, pris ses repas, et il songeait maintenant à l'honorer de sa présence.

CHAPITRE III

Où l'on voit que le temps, dans sa marche, apporte des changements, même à un corps de garde d'Officier. — Le l… Édouard raconte une intéressante aventure ; il est interrompu par le sous-officier du poste.

Le corps de garde de la troupe de la porte *** n'avait pas subi le moindre changement depuis bien des années. Il en est de ces lieux comme des régiments, où les soldats se renouvellent sans que le drapeau change, car, dans un corps de garde, le lit de camp, la table, la cruche, lorsqu'elle est cassée, et le cahier d'observations, lorsqu'il est rempli, sont remplacés par d'autres absolument semblables, de sorte que rien ne paraît jamais changé dans l'intérieur d'un corps de garde.

Quel sentiment étrange on éprouve en revoyant, après quelques années, un de ces postes où l'on a vécu et souffert! Nulle part on ne retrouve son passé plus vivant. On revoit le sous-officier assis sur la même chaise, devant le même cahier, couvert de graisse et de poussière. Son attitude est toujours la même. C'est la même physionomie ; c'est le même langage. Tout est de tradition et se transmet, avec le drapeau, de génération en génération. Là, dans un coin, des fantassins jouent aux cartes ; à côt

d'eux sont assis des Dragons, la tête appuyée sur leur sabres, et causant à voix basse. L'air qu'on y respire est le même qu'autrefois et nous ramène aux mêmes impressions. Un rayon de soleil pénètre dans l'intérieur et dessine, comme jadis, sur le lit de camp, le même triangle brillant. Est-il bien possible qu'il y ait déjà des années que nous avons quitté ce poste?... N'est-ce pas plutôt, après une absence de quelques instants, que nous y rentrons pour avertir le sous-officier de notre retour?...

Cependant dans le corps de garde de l'officier s'étaient opérés quelques changements, presque insignifiants, il est vrai, mais qui n'eussent pas échappé à l'œil d'un habitué. Ainsi avait disparu la lithographie du fantassin en grande tenue portant les armes à son Lieutenant. Il n'était pas là non plus, l'essuie-main d'une propreté douteuse, qui était suspendu à côté du miroir. Mais c'était surtout ton absence que l'on remarquait, ô guitare bien-aimée, avec ton ruban jadis bleu de ciel! Vu la gravité du moment, une consigne toute neuve s'étalait dans un cadre massif. L'encrier, enseveli jadis sous les cendres de tabac, comme une ville sous la lave, élevait maintenant, avec fierté, son front brillant au-dessus d'une belle encre noire. Enfin deux cartes géographiques s'étalaient sur les murailles. L'une représentait l'Allemagne tout entière, l'autre la *Patrie* seulement. Sur la première, on voyait tracées différentes lignes indiquant les marches et les posi-

tions, car on savait déjà où devaient se réunir toutes les troupes mobilisées, et sur quel point de la terre allemande allaient d'abord résonner les canons. La discipline la plus sévère régnait partout. On ne jouait plus ni aux cartes ni aux dés, et, depuis que la guitare avait disparu, la sentinelle devant les armes n'entendait plus, au milieu du silence de la nuit, les doux *Lieds* qui avaient si souvent réjoui le cœur de ses devanciers dans des temps plus heureux.

Le corps de garde avait cependant d'aussi nombreux visiteurs, ce soir-là, que lorsque nous fîmes sa connaissance. Le bienveillant lecteur se rappelle que, la veille, dans la cour de la poste, les officiers avaient pris pour lieu de rendez-vous le corps de garde, afin de ne pas manquer l'arrivée du lord Edouard. Ils étaient assis en ce moment sur le vieux sopha et sur les mauvaises chaises, et causaient pour tuer le temps.

Le chef de poste avait échangé depuis peu de temps ses galons de Sergent-major contre l'épaulette de Lieutenant, et c'était la première fois qu'il montait la garde dans ce poste comme officier. Il était sévère et zélé dans le service. Aussi, quoique flatté de la visite de jeunes officiers d'avenir, prévoyait-il, à son grand regret, que son corps de garde serait bientôt profané soit par de copieuses libations, soit par d'effrénées parties de cartes. Le Lieutenant Schmauder était grand, maigre et anguleux. Le principal ornement de son visage était un

long nez osseux, que dépassait encore une moustache
usse, hérissée et menaçante. Il était ceint de son
iarpe comme pour la parade, et, s'il ôtait parfois
a pickelhaube, ce n'était que pour se moucher à
dérobée dans le mouchoir à carreaux bleus qui en
rnissait l'intérieur.

Les autres Officiers, les deux lieutenants de Dragons et de Hussards et le Lieutenant Robert, avaient pris place autour de la table. Ce dernier venait de lire à haute voix quelques passages d'une gazette qu'il repliait et remettait dans sa poche.

« D'après mon calcul, dit l'officier de Hussards,
« Edouard ne peut pas être ici avant deux heures.

— C'est bien long, ajouta Robert. Si encore nous
« pouvions faire une partie de whist en attendant.
« Qu'en pensez-vous, Herr camarade? dit-il en se
« tournant vers le chef de poste.

— Je ne connais pas ce jeu, répondit le Lieute-
« nant Schmauder ; d'ailleurs, il n'y a pas de cartes
« ici.

— Rien n'est plus facile que de s'en procurer, ri-
« posta le Hussard. Il suffit d'envoyer à quelques
« pas d'ici, à l'*Oie-d'Or*, on en trouvera.

— Ce serait parfait, » ajouta l'officier de Dragons.

Cette proposition mit mal à l'aise le Lieutenant Schmauder.

« C'est vrai, dit-il, mais il me serait désagréable
« d'être surpris à mon poste, au milieu de jeux de
« cartes, par le Capitaine de ronde.

— Qui est de ronde aujourd'hui ?

— Le capitaine C...

— Oh ! alors, soyez sans crainte ! dit le Dra
« il joue aux cartes avec passion.

— Oui, peut-être en dehors du service, répon-
« dit avec angoisse Herr Schmauder ; mais assuré-
« rément jamais au corps de garde.

— Bah ! bah ! laissez donc !

— Mes Herrs ! dit le Lieutenant Schmauder après
« un petit instant de réflexion, si vous voulez
« jouer, je vous propose une partie de dominos ; j'ai
« ici un jeu dans le tiroir de la table.

— Des dominos ? s'écria l'officier de Hussards.
« Fi donc ! au diable ! »

Le Dragon haussa les épaules avec un dédain superbe ; mais le Lieutenant Robert ajouta :

« Que faire ? Quand le diable est affamé, il se
« contente même de mouches. Va donc pour le do-
« mino ! »

Le chef de poste tira aussitôt une petite boîte, et répandit les dominos sur la table.

« Je ne connais pas de jeu que l'on puisse jouer à
« quatre, dit Robert.... En connaissez-vous un ?

— Oui, dit négligemment l'officier de Dragons. Il
« y en a plusieurs. D'abord l'insupportable *Emma-*
« *nuel*, puis l'ennuyeux *soixante et onze*.

— Le soixante et onze, reprit l'officier de Hus-
« sards, c'est un jeu fait pour tricher à plaisir.

— Mais nous agirons loyalement, dit Robert en

« riant. Nous jouerons sans tricher, n'est-ce pas, « Herr camarade ?

— C'est bien ma pensée ! » répondit Herr Schmauder.

Chacun prit alors six dominos ; le plus fort domino eut la pose, et la partie commença.

Nous ignorons si le bienveillant lecteur connaît le soixante et onze.

C'est un des jeux les plus calmes et les plus fastidieux qu'il y ait. On croit qu'il fut inventé par un médecin qui voulait éviter toute espèce de surexcitation à ses malades. On est assis autour d'une petite table, regardant sans scrupule dans le jeu de son voisin, et l'on se donne ensuite l'innocent plaisir de lui boucher ses doubles. On se dispute pour la pose, chacun voulant naturellement se débarrasser le premier de ses dominos. On joue en véritable égoïste, sans se préoccuper de personne. Ce jeu se nomme encore *jeu des Monténégrins*. Un grand savant allemand, digne de foi, nous a affirmé que c'était le jeu favori du Vladika de Montenegro, qui avait coutume de le jouer, après dîner, avec ses vassaux.

Cette partie fut jouée sans entrain dans le corps de garde, et, au bout d'une demi-heure, l'officier de Hussards jura qu'il avait plein les yeux de ces insipides dominos. Les dominos furent jetés de côté, et on allait reprendre la conversation quand on entendit au dehors un léger bruit de tambour. Peu après on distingua les pas cadencés d'une troupe de fantas-

sins qui traversaient le pont-levis et en même temps le cri. « Aux armes ! » retentit. En un instant tout le monde fut dehors. Le lieutenant Schmauder aligna les rangs de sa troupe. Les deux officiers de Cavalerie et Robert se portèrent en toute hâte à la rencontre de l'Infanterie, pour serrer cordialement la main de l'officier qui marchait en tête.

Le long Edouard ne fut pas peu surpris de trouver là ses amis. Quand ils lui dirent qu'ils étaient venus à sa rencontre pour causer une couple d'heures avec lui dans le corps de garde, son visage mélancolique sembla s'animer ; mais un léger nuage passa sur son front quand il aperçut le Lieutenant Schmauder. Néanmoins, il donna l'ordre au Lieutenant Wortmann de conduire le peloton à la caserne, et entra, avec ses amis, dans le poste de l'officier de garde.

Il n'avait pas monté la garde à ce poste depuis longtemps et ne connaissait pas les modifications apportées à l'intérieur. Il parut désagréablement surpris de voir des cartes géographiques et surtout un jeu de dominos. Il mit ses deux mains sur les hanches, regarda autour de lui en secouant la tête, et dit à l'officier de garde qui était de sa compagnie :

« Cher Schmauder, vous faites votre service « mieux que personne ; mais, quand on porte l'é- « paulette, il faut savoir offrir une cordiale hospi- « talité aux camarades dont on reçoit la visite. C'est « aujourd'hui que vous montez votre première

« garde avec le titre de Lieutenant royal. Vous rap-
« pelez-vous le jour où vous avez monté votre pre-
« mière garde comme sous-officier?..... Tout le
« poste, y compris le sous-officier, se trouvait en
« si bel état, que l'on répondit à l'enseigne de ronde,
« votre serviteur ici présent : « Tout va très-bien....
« Que les rondes supérieures et autres aillent au
« diable ! »

— C'est vrai, balbutia Herr Schmauder, mais c'é-
« taient des folies de jeunesse.....

— Qui ne se renouvelleront plus, ajouta avec
« gravité le long Edouard. Cependant, comme c'est
« la première fois que vous êtes de garde ici, vous
« pouvez sans inconvénient vous permettre de lé-
« gères libations. Et c'est nous.... bien entendu !...
« qui vous invitons amicalement, comme nouveau
« camarade.

« Je pense que vous ne refusez pas..... Faites en-
« trer un de vos hommes. »

L'officier de garde se rendit d'assez mauvaise grâce à ce désir, et le long Edouard se laissa tomber sur un siége pour signer un *Bon de consommation.* Une demi-heure après, un punch parfumé envoyait les joyeux reflets de ses flammes dans tout l'intérieur du poste, sur les vieilles cartes suspendues aux murailles et jusque sur le visage de mauvaise humeur du Lieutenant Schmauder.

Les assistants choquèrent gaiement leurs verres. Lorsque le long Edouard eut ranimé ses forces,

épuisées par une longue étape, il se félicita de revoir son cousin Robert orné de belles et brillantes épaulettes.

« Il est inutile, cher jeune homme, de te demander « comment tu as attrapé l'épaulette. Tu es entré, « comme tant d'autres, à la grande école ; tu as un « peu étudié, subi ton examen et te voilà officier.... « C'est une histoire bien connue.

— Oui, cher ami, ajouta Robert en riant ; c'est « du pur Meidinger.

— Je t'affirme que tu rabâches, reprit gravement « le long Edouard. Tu abuses vraiment du nom de « ce noble homme. Remercions Dieu que tu sois « heureusement sorti de ton examen ; mais je suis « bien persuadé que tu as dû y laisser jusqu'à ta « dernière idée.

— C'est vrai, ils m'ont saigné à blanc.

— Il en est revenu, dit en riant l'officier de Dra-« gons, complétement à sec, comme un citron dont « on a exprimé tout le jus.

— Meidinger! murmura Edouard, en laissant « tomber mélancoliquement la tête dans sa main.... « As-tu, dit-il à Robert après une pause, entendu « parler de nos aventures dans ce maudit nid, là-« bas ?

— Ah! tu me rappelles de beaux exploits, répon-« dit Robert en riant aux éclats. Vous avez fait de « belle besogne! on empoigne deux démocrates, et, « la chandelle allumée, on ne voit plus qu'un pauvre

tailleur et un inoffensif écrivassier. C'étaient des
« cavaliers qu'il fallait envoyer là-bas !

— Mon cher ami, dit le long Edouard avec un
« peu de hauteur, tu es revenu bien plat de la
« grande école....... »

Après une pause, il ajouta en souriant :

« C'est une diabolique aventure, qui a donné beau-
« coup d'ennuis, mais aussi quelques plaisirs.

— Le bon souper ? dit le Dragon, dont l'attention
« fut subitement éveillée.

— Ou-ou-oui ! Le souper, répéta Edouard, mais,
« par-dessus tout, la journée de marche d'hier. Je
« raconterai mon aventure si quelqu'un de vous
« m'offre un très-bon cigare, mais il faut qu'il soit
« excellent.

— Meilleur que les tiens, riposta le Dragon en ou-
« vrant son porte-cigares. Je n'use pas du canail-
« leros de la régie. Fi donc !

— Au diable vos mauvaises plaisanteries ! dit le
« long Edouard d'un air de reproche. Si vous com-
« mencez les hostilités à la veille d'être mobilisés,
« que ferez-vous après deux jours de marche en
« pays ennemi !

— Comme toi hier et avant-hier.

— Précisément. Maintenant écoutez-moi : je che-
« minais humblement à pied, lorsque, à quelque
« distance du lieu célèbre où s'était passée l'aven-
« ture nocturne, vous m'avez dépassé fièrement en
« diligence. J'aurais pu, au nom du service du Roi,

« vous arrêter pour vérifier vos papiers; mais je ne « vous ai pas jugés assez importants pour cela. Je « poursuivais donc tranquillement ma route; le « tambour faisait par intervalles résonner sa caisse; « les soldats débitaient leurs plaisanteries et chan« taient; je comptais les pierres du chemin et calcu« lais la distance qui nous séparait encore de F..., « que notre feuille de route nous assignait comme « gîte d'étape. Nous occupions presque toute la lar« geur de la chaussée, car la route était déserte.

« Vers dix heures du matin, nous entendîmes rou« ler une voiture derrière nous. Comme cette voi« ture pouvait bien venir du lieu suspect, Wor« tmann fut d'avis de l'arrêter et de la visiter. Elle « pouvait en effet cacher quelque fugitif sous un dé« guisement.....

— De tailleur? dit en riant le Dragon.

— De tailleur ou de tout autre personnage, » répondit tranquillement le long Edouard en laissant échapper un fin sourire.....

« La voiture approchait, mais elle fut obligée de « ralentir sa marche et de ne plus avancer qu'au « petit pas des chevaux, parce que, d'après l'ordre « de Wortmann, les soldats continuaient à occuper « toute la largeur de la chaussée. Wortmann et « moi prîmes place de chaque côté de la portière « et demandâmes au postillon d'où il venait. — Il « nous répondit naïvement qu'il venait du lieu d'où « nous venions nous-mêmes. Son véhicule était un

« assez confortablè char à bancs, avec des portières
« garnies de rideaux de cuir hermétiquement fermés.
« Sur notre ordre, il descendit de son siége et tira
« un des rideaux. Nos regards plongèrent aussitôt
« dans l'intérieur de la voiture....... Trois jolies
« filles y étaient assises.......

— Diable! dit l'officier de Hussards.

— Trois jolies filles? demanda le Dragon en re-
« doublant d'attention.

— Trois très-jolies filles! répéta le long Edouard.
« Deux brunes, avec de beaux yeux brillants, de
« frais et gracieux visages, et une ravissante blonde,
« qui possédait la plus splendide chevelure que j'aie
« jamais vue, un teint plus éblouissant que la neige,
« et, chose merveilleuse, des yeux noirs pleins de
« flammes. Elles étaient très-belles toutes les trois;
« mais la blonde avait particulièrement touché mon
« cœur. Je dois avouer qu'il m'a été donné rare-
« ment d'admirer tant de jeunesse dans le regard,
« tant de fraîcheur sur le visage et sur les lèvres.
« Quant à leur taille, il était très-difficile d'en juger
« dans la voiture; mais je suis fin connaisseur, un
« coup d'œil me suffit, vous le savez, et je jurerais
« de la perfection des proportions. Les deux brunes
« étaient sveltes et peut-être un peu maigres; mais
« la blonde, quoique svelte, avait des formes arron-
« dies.

— Eh bien? demanda le Dragon avec empresse-
« ment, et tu leur as parlé?

— Tu me connais, répliqua le long Edouard. Je « leur ai parlé aussi gracieusement et aussi galam« ment que le permettait la circonstance. Dans les « quelques mots que je leur adressai, je concentrai « une masse insensée d'amabilités. Je m'excusai « d'être obligé de les arrêter sur la grande route et « en rejetai la faute sur les événements bizarres dont « nous avions été témoins pendant la nuit qui ve« nait de s'écouler.

— Tu leur as donc parlé de la nuit passée? de« manda l'officier de Dragons.

— Sans doute. Et, lorsque j'abordai cette question, « deux des jeunes filles échangèrent à la dérobée un « sourire espiègle; mais la troisième — vous savez « que rien ne m'échappe — perdit contenance, et, « toute confuse, regarda en rougissant dans la cam« pagne.

— Comme Edouard raconte divinement! dit l'of« ficier de Dragons, avec un rire forcé. Son récit est « plein de vie, mais je le crois de pure invention..... « Tu disais donc qu'une des deux brunes regarda « toute troublée dans la campagne?

— Je n'ai pas dit cela, répondit le long Edouard.

— C'était donc la blonde? demanda le Dragon. « C'était naturellement sur le cœur de la plus belle « que tu devais faire impression. O mortel fortuné!

— Tes tentatives, poursuivit le conteur, pour con« naître celle des trois jeunes filles qui se troubla, « sont tellement cousues de fil blanc, tellement du

« pur Meidinger, que je devrais en rire de bon cœur.
« Bref, l'une des jeunes filles regarda en rougissant
« dans la campagne. Mais laquelle? C'est mon secret.

— Que l'on vienne dire maintenant qu'Edouard
« n'est pas un vrai pendard! lança l'officier de Hus-
« sards....... Continuez, continuez; l'aventure nous
« intéresse de plus en plus.

— Nous prîmes congé des jeunes filles avec force
« salutations. Les soldats ouvrirent leurs rangs à
« droite et à gauche, et la voiture poursuivit sa
« route. Au moment où les chevaux partaient, l'une
« des trois jeunes filles s'écria : « Mais, Sophie, ce
« sont de véritables aventures.

— Sophie? s'écria étourdiment l'officier de Dra-
« gons.

— Sophie! répéta le long Edouard avec une vi-
« sible satisfaction, et il vida tranquillement son
« verre de punch en jetant sur son camarade un re-
« gard railleur. Nous continuâmes notre marche, et
« il était plus de midi quand nous arrivâmes à l'é-
« tape, au village de F.....

« Je fis mon entrée au bruit du tambour et me
« rendis chez le Burgermeister pour prendre mes bil-
« lets de logement. Tout se passa avec ordre. Le
« billet qui m'était destiné me faisait l'hôte d'un
« Herr St..., qui demeurait à une demi-portée de
« fusil du village, sur les bords du Rhin. Je donnai
« mes ordres pour le lendemain matin, fixai le dé-
« part à six heures, et pris avec moi un des hommes

le plus gracieux du monde, je le couvris des rs brillantes de ma rhétorique. Je parlai beaucoup et avec esprit, mais sans l'ombre du sens commun ! Je réussis enfin à arracher un sourire au vieux démocrate, et il se décida à commander pour moi la chambre bleue. Cette chambre était confortablement meublée, et les fenêtres avaient vue sur le Rhin ; cependant je n'y restai pas longtemps. Je descendis au jardin, où je trouvai le vieux démocrate donnant des ordres. Je devins tout à coup « un agronome passionné, et j'écoutai avec le plus vif « intérêt tout ce qu'il me dit sur les meilleurs pro- « cédés de culture de la vigne.

« Les crus de ce pays sont-ils de première qua- « lité ? lui demandai-je.

— J'en ai quelque soupçon, me répondit mon hôte. « Ici même, on récolte un vin célèbre. » Et, comme « je semblais montrer quelques doutes à cet égard, il « ajouta : « Je vous en fournirai la preuve à table et « je le ferais à l'instant même, si je ne craignais pour « vous les vapeurs du caveau. »

« Voilà qui s'appelait parler. Je le priai de ne rien « craindre pour ma personne, et il prit en riant un « gros trousseau de clés. Nous descendîmes l'escalier. « J'avais gagné la partie. J'étais triomphant ! Les « habitants des bords du Rhin ont, vous le savez, un « point de ressemblance avec les Orientaux. L'Arabe « devient votre ami quand il vous donne à fumer « sa pipe, et l'habitant des bords du Rhin quand il

« J'ai perdu mon Eurydice;
« Rien n'égale ma douleur!

« La cérémonie serait pour onze heures.
« comptes-tu faire? Quant à moi, je puis m
« quer, car la maison de la jeune fille n'est
« deux pas de la porte. Sur ce, frère de mon c
« porte-toi bien.

« A propos! je te préviens que tu n'as
« craindre la Ronde. Le Lieutenant Schnabelins
« a pris, en me quittant, la direction de ton p
« mais j'ai remarqué que, au lieu de tourner à
« che, il avait tourné à droite, ce qui l'oblig
« rentrer en ville par la porte R..... »

— C'est par trop fort! s'écria le Lieut
« Schmauder saisi d'une noble indignation. U
« reil oubli de ses devoirs et une pareille négli
« sont impardonnables. On devrait signale
« fautes de ce genre.

— Lettre secrète! répondit en riant l'offici
« Dragons. D'ailleurs, il serait indigne de no
« parler de ce billet après avoir promis d'en p
« le souvenir.

— Mais pour le bien du service, mes Herrs! a
« avec feu le chef de poste. Représentez-vous
« un fait semblable se passant en temps de g
« Négligence dans le service de garde! La lég
« d'un seul homme ne peut-elle pas amener la
« de tout un corps d'armée?

— Calmez-vous! répondit le long Edouar

été quelle avait été la cause de son étonnement, la porte de la chambre de l'Officier de garde ouvrit, et le sous-officier du poste se présenta pour ire une communication.

CHAPITRE IV

Qui traite d'un double emploi des feuilles de patrouille, de la légèreté d'un jeune commandant de garde et d'une arrestations ans résultat.

Le Lieutenant Schmauder, captivé par le récit autant que par le punch, ne prit pas un air très-gracieux pour demander au sous-officier le motif de sa présence.

« Herr Lieutenant ! annonça le sous-officier, « une patrouille vient d'arriver de la porte de C.... « Dans la feuille que l'on m'a donné à signer se « trouvait cette lettre. » Il présenta en même temps le papier à l'Officier de garde, qui le déplia et y jeta les yeux d'un air renfrogné.

« Qu'avez-vous, Herr camarade ? lui demanda le « Lieutenant Robert, qui était assis à ses côtés. « Diable ! C'est loin d'être en effet une feuille de patrouille !...

— Sans doute, ce n'est pas une feuille de pa- « trouille, répondit Schmauder ; mais le diable seul

« pourrait dire ce que signifie ce chiffon de papier.

— Passez-le-moi donc, » dit le long Edouard, et il prit le papier des mains de l'Officier de garde. Le premier coup d'œil qu'il y jeta amena un sourire sur ses lèvres. « Je vais vous expliquer la chose, dit-il « après une pause. C'est une de ces correspondances « par patrouille comme il s'en fait souvent la nuit « pour occuper les longues heures de veille au corps « de garde. N'avons-nous pas tous fait cela dans « notre jeune temps!

— De qui est-elle signée?

— Bombardier Reuter.

— Ah! de l'Artillerie! dit le Lieutenant Schmau-« der. Ces Herrs se livrent toujours à de singlières « plaisanteries.... Et la feulile de patrouille? de-« manda-t-il au sous-officier.

— Etait avec la lettre, répondit celui-ci.

— Et en règle?

— Parfaitement en règle.

— Ce Bombardier Reuter, dit le long Edouard, « est de garde à la porte de C.... L'ami, le destinataire « de la lettre se trouve hors de la ville au Fort N° 4, « et ils se livrent à l'innocent plaisir de correspondre « par patrouille. Puisque la lettre est ouverte, voyons « ce qu'elle dit.

— Mais, ajouta l'officier de Dragons, ce que nous « allons entendre doit rester entre nous, entrer par « une oreille et sortir par l'autre.

— Cela va de soi ! » dirent-ils tous spontanément.

.e Lieutenant Schmauder seul fit attendre son dhésion.

Le long Edouard lut alors la lettre :

« CHÈRE AME,

« Quelle chose fastidieuse que de monter la garde, « surtout à une porte comme celle où je me trouve ! « Pas le moindre repos ni le jour, ni la nuit. Tant « qu'il fait clair, les Officiers ne font qu'entrer et « sortir ; on dirait que la vieille porte est transformée « en ruche. Ajoute à cela les visites de jour, qui nous « font endiabler, et, la nuit venue, des rondes et des « patrouilles de toutes sortes qui ne nous laissent pas « plus dormir que les puces. Mais venons au fait !

« F.... est venu tantôt me supplier, au nom du « Ciel, d'organiser, pour cette nuit même, la séré« nade en question. Le gaillard est fou, et je n'ai pas « manqué de le lui dire. Je suis de garde, toi aussi, « et, en admettant que l'on pût trouver les deux « autres pour compléter le quatuor, comment pour« rais-tu sortir de ton maudit Fort ?

« F.... est hors de lui. La jeune fille part demain « en voyage. Hier, par hasard, il lui a parlé de notre « projet de sérénade, et l'idée seule de l'entendre la « rend folle de joie. Je sais que tu ne montes jamais « la garde sans ton Orphée. Le gaillard voudrait en« tendre chanter les n°s 6, 20 et 32. Nous pourrions « finir par le fameux air qui serait parfaitement en « situation ;

ınais des gens qui peuvent, en temps de paix, ɜ rendre coupables de pareilles étourderies, mais ui — je puis vous l'affirmer — dans les moments ɨ danger, se feraient couper en morceaux plutôt ue d'abandonner leur poste. Fermons les yeux r les folies des jeunes gens. N'avons-nous pas i fous aussi dans notre jeunesse!

– Il est cependant des choses qu'on ne peut to-ȿrer!

– Certainement, si elles nous sont communiquées fficiellement. Mais l'affaire ne nous regarde en ien. Ces jeunes gens risquent bien légèrement uinze jours de prison pour un petit plaisir.

– Je voudrais bien connaître la réponse de l'au-·e, dit l'officier de Hussards.

– Ce n'est pas difficile, répondit le chef de poste. ,a patrouille doit repasser par cette porte, et nous ourrons voir la réponse qu'elle rapportera.

– Mais la patrouille ne donnera-t-elle pas l'éveil ı-bas?

– J'y ai déjà songé, reprit le Lieutenant Schmau-er. Aussi vais-je envoyer deux hommes dévoués, ɪr lesquels je puis compter... »

l dit alors quelques mots au sous-officier, qui se ra.

Cette lettre contient un post-scriptum! Faut-il ɪssi le lire? dit en souriant le long Edouard.

– Assurément! répondirent les autres.

— Mais n'oublions pas notre promesse de ne te[nir]
« aucun compte de ce que renferme la lettre.

— C'est chose convenue et bien convenue.

— Voici donc le post-scriptum du Bombardier à
« garde à la porte de C..... :

« *P. S.* — N'entre pas en ville par la porte H....
« ou bien, si tu ne peux faire autrement, méfie-t
« de l'Officier qui s'y trouve de garde. »

— Ah! fit le Lieutenant Schmauder.

— C'est une vieille carcasse de sous-officier inca-
« pable de comprendre une plaisanterie. Physique-
« ment et moralement, c'est un vrai crayon, car il
« prend note de tout sans discernement. Ce matin, à
« la parade, il m'a dit : « Vous n'avez qu'à vous bien
« tenir, vous qui êtes de l'artillerie et qui, par con-
« séquent, n'entendez rien au service de garde!..... »
« Ouvrons l'œil pour qu'il ne nous prenne pas! Je
« mettrais ma tête à couper qu'on a tiré le canon à
« sa naissance. Son nom, c'est..... Schmauder, et
« combien, qui le sait! comme dit le capitaine von
« Stengel, et son matériel est aussi au grand com-
« plet!

— Ah! c'est par trop fort! s'écria le chef de poste
« enflammé de colère.

— Plaisanteries! plaisanteries! dit l'officier de
« Dragons, comme nous en faisions tous dans notre
« temps.

— Moi, jamais! je l'affirme, répondit le Lieutenant
« Schmauder. Dieu m'en préserve! je ne me serais

permis d'écrire de la sorte, et ce papier devrait
e envoyé au Commandant de place. Je le porte-
s moi-même, s'il n'y était pas question de ma
sonne.

– C'est justement parce qu'il y est question de
ous, répondit avec un grand sérieux le long
douard, que vous pardonnerez avec magnanimité.

– Qu'a-t-il donc voulu dire avec son matériel?
avoue que je n'ai pas très-bien compris, dit avec
eur l'officier de garde.

– Oh! cela n'a pas la moindre portée, répondit en
ant le Lieutenant Robert. C'est une des locutions
ivorites de notre capitaine von Stengel; elle est
ien connue de toute la Brigade et même du Gé-
éral inspecteur. Ce général, après avoir compli-
té le Capitaine sur la rapidité et la précision
mouvements de sa batterie, lui donna l'ordre
e se porter en avant et de couvrir de mitraille la
rande cible. Il fallait franchir un fossé large et
rofond.

– Ce petit obstacle ne peut arrêter de si braves
ivaliers et de si habiles artilleurs! dit le Général.

– Oh! Excellence! s'écria tout joyeux le Capi-
ine, rien ne peut nous arrêter! Le matériel est
grand complet, et combien, qui le sait! Batterie,
arche! marche! »

ous éclatèrent de rire, et le Lieutenant Schmauder
même ne put s'empêcher de sourire.

Il est vraiment singulier, dit le long Edouard

« d'une voix tranquille, que des gens prennent
« manie de répéter la même locution à tout propos.
« J'ai connu un vieux Major — il est placé maintenant dans l'immortelle réserve — qui ne pouvait
« donner un ordre sans ajouter : *Comment donc
« pourrait-il en être autrement?* C'était une vraie
« manie chez lui. Un jour, étant en discussion avec
« un autre Commandant au sujet de manœuvres
« exécutées dans la matinée, il lança, dans le feu de
« la conversation, ces mots : Si j'avais ainsi commandé, Herr Camarade, je serais une vraie bête à
« cornes...., et comment donc pourrait-il en être
« autrement!

— Oh! Edouard! répondit en riant le Lieutenant
« Robert. Le bisaïeul du bienheureux Meidinger
« possédait déjà, de son temps, cette histoire manuscrite; mais la pensée seule de la faire imprimer
« faisait rougir son front.

— Et en cela, ajouta le conteur, Meidinger a
« donné la preuve de son manque de goût, car l'histoire n'est pas mauvaise.

— Tu en as pourtant raconté de meilleures, répondit Robert.

— Tout cela est fort bon, reprit l'officier de Dragons, mais que nous voici loin de l'excellente histoire que nous racontait Edouard! Remplissons les
« verres et écoutons attentivement. »

Tout le monde partagea cet avis. Le punch fut versé à la ronde. Le sous-officier de garde emporta

:tre destinée au Bombardier du Fort IV, et ıard continua le récit de son aventure.

La porte de la salle à manger était donc ouverte, j'avais devant moi....... les trois jeunes filles i se trouvaient dans la voiture que nous avions 'étés le matin même.

— Je m'y attendais, dit le Dragon.

— Je fus d'abord surpris, mais je me remis aussi-ôt, et, lorsque nous prîmes place à table, je mon-rai une aisance et une amabilité dont je ne me :royais pas capable. J'étais entre deux jolies filles :omme une épine entre deux roses, et j'avais, en ace de moi, la troisième avec le papa.

— Etait-ce le père des trois jeunes filles? demanda e Dragon.

— On le saura plus tard, répondit le long Edouard, :t il poursuivit son récit :

« Pensez-en ce qu'il vous plaira, mais j'étais l'ob-et de la plus grande curiosité de la part des trois eunes filles, et surtout de l'une d'elles.

— Je le comprends très-bien, pensa le Dragon en étouffant un soupir..... Oh! ce devait être la blonde!.... »

« La conversation revenait toujours sur la nuit passée. Mon hôte avait un frère dans la ville d'où nous venons, et il lui avait envoyé les jeunes filles pour qu'elles pussent profiter de cette occasion de danser.

« Je ne me suis pas occupé des opinions politiques

« et il continua : Elles me
« ment le Lieutenant Wort
« le bal et arrêté les deux
« tout le monde avait quitt
« allé tristement se mettre
« elles avaient passé la nui
« faire supposer que leur c
« En échange, elles voulure
« était le nombre de nos sol
« et si j'étais resté longtemp
« nier point paraissait sur
« la nièce. Elle ne perdait
« paroles, je dois l'avouer,

Par ma foi, j'avais bonne envie d'agir ainsi. Si
ι n'avais été mon ami, je me serais certainement
passer pour toi-même. Mais je sacrifiai tout à l'a-
ié et je parlai d'un autre Officier qui avait aussi
é la nuit avec nous, d'un charmant Officier, la
:le du régiment de Dragons.

— Oh! Edouard! nous te connaissons, dit le Hus-
d. Tu as dû être tenté de prolonger à ton profit
enture en question, et tu comptais, pour cela,
ιr l'obscurité de la chambre; tu as même dû
ayer d'imiter la voix de notre ami. Sois franc,
te pardonnerons.

— Il y a quelque chose de vrai dans ce que vous
dites, mes amis, répondit en riant le long Edouard.
N'étions-nous pas tous en pays conquis? Quel
dommage pouvais-je lui causer en devenant son
successeur?

— Sérieusement, l'aurais-tu essayé? cœur félon!»
dit l'officier de Dragons.

Le long Edouard haussa les épaules et répondit:

« Si vous vouliez bien ne pas m'interrompre à
« chaque instant! Je vous raconte tout sans rien dis-
« simuler. D'abord on était disposé — les deux sœurs
« du moins — à me prendre pour un autre. Quant
« à la nièce, elle me regardait souvent à la dérobée,
« et, chaque fois, secouait la tête d'un air de doute.

— Ah! se dit le Dragon ravi, c'était la nièce!.....

— Enfin, après avoir hésité longtemps, elle me
« demanda, et cette demande fut faite avec un cer-

« tain effort, je pourrais même dire avec un trem-
« ment de lèvres :

« Qu'auriez-vous fait si nous avions agi en en-
« mies envers vous, et prêté la main à la fuite de
« deux hommes? »

— Qu'as-tu répondu à cela? demanda viveme-
« le Dragon.

— J'ai répondu : « Mesdames, quoiqu'il m'eût se-
« pénible d'agir avec rigueur contre le beau sex-
« je vous eusse gardé comme mes prisonnières jus-
« qu'à complet éclaircissement de la chose. »

— Ha! ha! ha! ce fut là ta réponse? dit en ria-
« l'officier de Dragons. Tu t'es bien tiré d'affaire.

— Les jeunes filles ne l'ont pas pensé ainsi, dit
« Edouard avec un fin sourire, car la nièce me ré-
« pondit que, décidément, je n'étais pas celui qu'elle
« prendrait pour recevoir ses confidences, et qu'elle
« se réjouissait de ne m'avoir donné aucun sujet de
« défiance la nuit passée.

— On t'a traité ainsi, malgré toute ton amabilité
« dit en riant le Hussard. Pauvre Edouard! Il fau-
« que la nièce ait un cœur de rocher. Tu as don-
« passé ta journée dans la solitude et dans l'inno-
« cence, comme il convient à un Lieutenant d'in-
« fanterie?

— Pas tout à fait, répondit celui qu'on raill-
« ainsi. Vous ignorez peut-être que tout conteu-
« garde pour lui une partie, et souvent la meilleur-
« de l'histoire qu'il raconte. Toujours est-il que j'

ssé une agréable..... un agréable après-midi, voulais-je dire, dans la petite maison de campagne....., et il jeta, du coin de l'œil, un regard moqueur à l'officier de Dragons.

— Mais comment s'est terminée l'affaire des deux inculpés? demanda le lieutenant Robert. A-t-on perdu toute trace des coupables ?

— Edouard n'a pas la main heureuse, dit en riant l'officier de Dragons ; il laisse échapper les vrais coupables et n'arrête que les innocents.

— Quel effet, dit le Lieutenant Robert, va pro-
« duire cette nouvelle à B..... ! Ta carrière pourrait
« bien être compromise. On ne t'accusera pas seu-
« lement d'avoir négligé ton service, mais encore
« d'avoir sympathisé avec des tailleurs et des écri-
« vassiers, les plus dangereux parmi les plus dan-
« gereux.

— Quel jour sommes-nous aujourd'hui ? demanda le long Edouard avec un sourire dédaigneux.

— Mercredi, répondit Robert.

— Juste Ciel ! Mercredi seulement et déjà de si
« mauvaises plaisanteries ! Robert, tu t'es complé-
« tement abruti à B.....

— Que veut-il dire ? demanda l'officier des Hus-
« sards.

— Cela a une teinte de Meidinger, répondit le
« Lieutenant d'artillerie, et n'est pourtant pas très-
« mauvais. Edouard soutient, mordicus, que le di-
« manche je prépare mes plaisanteries pour toute la

« semaine; que je commence par débite
« leures et qu'il ne me reste que les plus
« pour les derniers jours. Voilà une de
« tuelles inventions.

— Mais que tu racontes d'une manière si
« l'on se croirait au samedi soir quand
« reste même plus souvenir d'une bonne idé

En ce moment on entendit au dehors un bruit. Des gens se querellaient, et leurs cris rent bientôt si violents que le chef de poste obligé d'aller reconnaître lui-même la cause de ce vacarme.

Dès qu'il eut ouvert la porte du corps de g on vit briller des canons de fusil, puis on ent des crosses résonner sur le sol, et on put disting au premier rang de la foule, un gaillard qu'un age de police poussait par derrière.

Celui que l'on conduisait de la sorte avait les deu mains enfoncées dans les poches de son pantalon son chapeau était incliné en avant sur l'œil droit. Il souriait d'une façon étrange et tenait le corps telle- ment renversé en arrière que l'agent de police le portait autant qu'il le poussait. C'est ainsi que l'in- culpé se présenta devant l'Officier de service, et il fallut un certain temps pour le faire pénétrer jusque dans l'intérieur du corps de garde.

Cet homme était très-petit, trapu, et portait des vêtements qui n'étaient pas faits pour sa taille. Son pantalon gris était trop court de jambes et trop étroit

nture ; son frac noir, boutonné de travers, lais-
voir une chemise jaune et une seule bretelle ; sa
ivate noire était roulée comme une corde autour de
n cou. Il souriait d'un air satisfait et regardait autour
lui sans montrer le moindre effroi et le moindre
:onnement : c'était un type vraiment comique.

La porte du corps de garde se referma. L'agent de
olice prit le chapeau sur la tête de son prisonnier
lui dit de le tenir à la main. Mais, comme celui-
tenait ses mains opiniâtrément enfoncées dans ses
poches, l'agent lui mit le chapeau sous le bras, ce qui
acheva de donner au gaillard une tournure burlesque.

L'agent de police fit ainsi son rapport :

« Il y avait dans la rue du Coq un petit attroupe-
« ment causé par une rixe insignifiante, et naturel-
« lement on faisait un peu de bruit et de tapage;
« mais cela n'avait aucun caractère de gravité. Tout
« à coup nous entendîmes crier : « Oui, ce n'est que
« justice, amis et concitoyens, le peuple doit être
« libre ! Frappez vos oppresseurs ! Plus d'esclavage !
« La liberté pour tous ! » Ces vociférations conti-
« nuèrent pendant quelque temps sans qu'il fût
« possible de savoir d'où partait la voix enrouée qui
« hurlait de la sorte. Nous regardions à toutes les
« fenêtres, et je découvris enfin, à un angle de rue,
« dans une niche occupée jadis par quelque saint,
« ce personnage tel que vous le voyez, les mains
« dans les poches, et criant à tue-tête : « Oui, ce n'est
« que justice, le peuple doit être libre ! »

Un sourire dédaigneux se montrait sur les lèvres de l'accusé. Il avait approuvé le rapport de l'agent de police par de petits signes de tête et paraissait enchanté de ce qu'il avait fait.

« Qui êtes-vous ? demanda le chef de poste.

— Un homme libre !

— Libre ! répéta le long Edouard. Cet homme n'a « pas conscience de la position dans laquelle il se « trouve.

— Un homme libre, répéta l'accusé, quoique dans « les fers.

— On vous a arrêté, reprit Herr Schmauder, dans « la rue du Coq. Vous vous étiez mis dans une niche « et cherchiez à exciter le peuple en criant : « Frap- « pez ! Frappez ! Oui, ce n'est que justice, le peuple « doit être libre ! »

— Tout cela est la pure vérité ! dit l'accusé en relevant fièrement la tête.

— Et vous vocifériez les paroles susdites dans le « dessein d'augmenter le tumulte et de pousser vos « concitoyens à des actions inconsidérées !

— Pas précisément ! répondit l'accusé en gri- « maçant un sourire. Sachez, Herr Lieutenant, que « l'affaire ne pouvait pas prendre de grandes pro- « portions. Les champions se battaient auprès de « la grande brasserie, énergiquement il est vrai, mais « sans être animés par de grandes pensées, par des « sentiments de nationalité et de liberté ; ils n'étaient « possédés que de cette misérable envie des âmes

« vulgaires de se croquer mutuellement le bout du
« nez. Mon but est beaucoup plus noble; je hais ces
« triviales explosions de fureur populaire.

— Mais vous avez pourtant crié : « Oui, ce n'est
« que justice! Frappez! Frappez! » Vous excitiez
« donc les combattants?

— Non! non! Herr Lieutenant, répondit l'accusé
« en secouant la tête; mon but est plus élevé!

— Ce personnage ne nous est pas complétement
« inconnu, dit l'agent de police. Nous l'avons déjà
« remarqué dans tous les rassemblements et attrou-
« pements séditieux, mais nous ne l'avons jamais
« arrêté.

— Ce n'est pas ma faute! dit avec emphase l'ac-
« cusé, en relevant fièrement la tête. Je n'ai jamais
« caché ma personne.

— Enfin, dans quel but hurliez-vous donc?
« s'écria le Lieutenant Schmauder impatienté.

— Pour me faire arrêter, répondit-il en souriant
d'un air satisfait.

— Ho! ho! fit le long Edouard. Voilà une bizarre
« manie! Il me semble que l'on peut venir en aide
« à ce brave homme.... Et pourquoi voulez-vous
« vous faire arrêter?

— C'est mon secret.... Mais, puisqu'il paraît
« intéresser les Herrs et que nous ne sommes qu'en
« petit comité, je vous dirai tout, si vous me pro-
« mettez que mes paroles ne seront pas relatées dans
« le procès-verbal. »

Le jeune homme accentuait ses réponses d'une manière si burlesque que l'agent de police lui-même ne put s'empêcher de sourire.

« J'ai une amie! dit tout à coup l'accusé après un « moment de silence.

— Qu'avons-nous à faire à cela?

— Estimez-vous heureux, Herr Lieutenant, de « n'avoir rien à faire avec mon amie; elle me fait « passer parfois de bien tristes heures. Cette amie a « une extraordinaire et étonnante passion pour la « liberté.

— Dans quelle maison sert cette amie? demanda « avec empressement l'agent de police.

— Elle ne sert pas, Herr Commissaire, répondit-il « en faisant une grimace à l'agent.... Elle demeure....

— Dans une maison de correction peut-être?

— Non, mille excuses!.... dans sa propriété. Elle « chérit la liberté et..... moi! De là son ardent désir « de me voir célèbre. Hérode, m'a-t-elle dit — tel est « mon nom, Herr Lieutenant — fais-toi un nom; « deviens illustre, et je suis à toi. Les temps sont pro- « pices pour faire parler de soi; sache en profiter! »

Les Officiers et l'agent se regardèrent étonnés.

Les yeux de l'accusé brillèrent d'un feu étrange. Il leva les sourcils et ajouta, comme s'il se parlait à lui-même : « Devenir député? non, je suis trop hon- « nête! Ministre? Non, non, l'étroit collet d'uni- « forme est gênant et rappelle trop de choses! « D'ailleurs, elle m'a dit :

« Distingue-toi de manière à te faire arrêter. Couronne-toi des palmes des martyrs de la liberté et je consens à devenir ta reine!... »

— Diable! reprit en riant l'agent de police et en faisant un signe d'intelligence aux Officiers; Monseigneur a voulu nous railler et se montrer ici incognito.

— Si tel est mon titre, il ne convient pas à mes sujets d'essayer de soulever le voile de cet incognito. Bref, je suis arrêté et traîné hors de la ville. Le grand Hérode a été arrêté, et vous verrez bientôt les suites de cet événement.

— Puisque vous souhaitez si ardemment d'en voir les suites, dit l'agent de police, venez avec moi. J'arrête Votre Seigneurie et je la fourre en prison comme elle le désire; je ferai plus encore, je porterai dans toute la ville la nouvelle que le grand Hérode, ce martyr de la liberté, est captif!

— Cela la rendra heureuse, » répondit-il en enonçant son chapeau à peu près droit sur sa tête. Puis l se redressa avec dignité et regarda fièrement autour le lui. Il semblait chercher celui à qui il ferait l'honieur de donner sa main à baiser; mais il ne trouva ersonne, sans doute, qui fût digne de cette faveur. ion regard s'assombrit; il fit silencieusement demiour et suivit l'agent de police, qui passa très-amicaement son bras sous le sien. Ils se retirèrent ainsi scortés de deux fusiliers.

Le Lieutenant de garde Schmauder paraissait très-

mécontent du résultat de cette arrestation. Il s'était déjà représenté le bon effet qu'eût produit sur le Commandant de place un rapport ainsi conçu :

« *Rapport du grand poste.*

« Nous avons arrêté un fanatique des plus dan-
« gereux au moment où ses discours incendiaires
« allaient soulever le peuple.... »

« Oui, oui, il faut l'avouer, dit en riant l'officier
« de Hussards, la force armée joue de malheur depuis
« quelques jours : un tailleur, un écrivassier et un
« fou ! »

Tout le monde se mit à rire, excepté le Lieutenant Schmauder, qui montrait un visage furieux.

Le sous-officier de garde ouvrit alors la porte et annonça que la patrouille était de retour du Fort N° 4, avec la feuille de patrouille et la réponse à la lettre.

La feuille était déjà signée par le sous-officier de garde. Le Lieutenant Schmauder déplia aussitôt la lettre et lut avec avidité :

« MON CHER FRÈRE DE CŒUR,

(Ainsi écrivait le vice-Bombardier, chef de poste du Fort N° 4.)

« J'ai reçu ta lettre par la voie de la patrouille, mais non sans effroi, je te l'avoue. Une telle infrac-

ions aux saines ordonnances sur le service des Places est un fait vraiment inouï. La patrouille n'est assurément pas un facteur de la poste et n'a pas été créée pour faire le service des correspondances particulières. Mais brisons là-dessus! Dispense-moi de répondre à ce qui fait le sujet spécial de ta lettre. Tu me fends l'âme!.... Oh!.... oh!.... Mes deux canonniers pourront t'affirmer demain que j'ai presque pleuré. Pas un mot de plus; tu me connais.

« Au reste, je suis, comme toujours, ton dévoué ami, collègue et serviteur.

« FRIEDRICH-WILHELM HORNEMANN,

« Vice-Bombardier dans la 7e brigade d'Artillerie de Sa Majesté royale et chef de poste du Fort N° 4, entouré de hautes murailles. »

P. S. — « Si tu as dans ton poste les *Heures chrétiennes du soir*, envoie-les-moi par la prochaine patrouille. Ce n'est probablement pas défendu.

« Quant à notre digne Lieutenant de garde, rappelle-toi ma devise : Ne joue pas avec une arme à feu, elle pourrait te blesser.

« 10 heures 1/4 du soir. »

Cette lecture terminée, le Lieutenant Schmauder promena ses regards sur tous ses camarades, et dit :

« Je crois que ce Friedrich-Wilhelm Hornemann « est un mauvais garnement et que l'on doit le sur- « veiller de près. »

L'officier de Hussards, qui était loin de partager cette opinion, haussa les épaules sans répondre.

L'officier de Dragons en fit autant, et le Lieutenant Robert s'écria :

« On rencontre pourtant encore de ces âmes d'é-« lite !...

— J'ai connu, dit le long Edouard avec une gra-« vité solennelle, un Bombardier de l'Artillerie qui « était méconnu de toute sa Batterie. Il n'était jamais « dans sa chambrée, ne rentrait qu'après la retraite « battue, et cependant personne ne le voyait au caba-« ret. Il était un problème pour tous ses camarades et « pour les Officiers. Peter Schmitz, on le nommait « ainsi, était une nature tendre et rêveuse. Il faisait « son service avec conscience, mais disparaissait dès « que sa tâche était remplie. Toutes sortes de mé-« chantes histoires couraient sur son compte; on le « traitait de mauvais garnement comme tout à « l'heure ce pauvre Friedrich Wilhelm Horne-« mann, et enfin...

— Eh bien, que faisait-il?

— Enfin on découvrit de quelle manière Peter « Schmitz employait ses heures de liberté! Il appre-« nait à tondre les chiens..., et il acquit bientôt, dans « cet art, une telle habileté, qu'il osa se permettre de « tondre, non-seulement pour les Lieutenants, mais « encore pour les Capitaines. Cette histoire est, en « tout point, véridique, et Peter Schmitz vit encore. »

Le long Edouard se leva en terminant son récit,

ijusta son écharpe, recouvrit son chef du pickel-
ιube et jeta un coup d'œil d'intelligence à l'Offi-
er de Cavalerie et à Robert, qui parut tout à coup
rappeler cette singulière histoire et fit un signe
›probateur. Sur ce, chacun se leva pour rentrer
ιez soi.

Le Sous-Officier de garde reprit la lettre et l'enve-
ppa dans la feuille de patrouille qu'il envoya au
ιef de poste de la porte C... En regardant plus at-
ntivement le billet, on eût remarqué, dans un
›in, le joli dessin d'un chèvrefeuille à six feuilles,
: qui veut dire, dans le langage fleuri de corps de
de et de caserne : Que le diable m'emporte si je
suis exact au rendez-vous !...

Les quatre Officiers cheminaient lentement par la
ille, lorsque le Lieutenant Robert dit :

« J'ai bonne envie d'aller du côté de la rue en
question, pour écouter la sérénade; car je suis per-
suadé qu'elle sera brillamment exécutée.

— Il ne faut point nous mêler de ce qui ne nous
regarde pas, répondit le long Edouard. Bientôt
nous aurons à traverser des temps difficiles, mes
Herrs ! Alors, croyez-moi, il n'arrivera à aucun
de ces jeunes gens de manquer à son devoir. De-
vant l'ennemi, ils seront braves comme des lions,
j'en suis convaincu. Laissez-les donc aujourd'hui
encore satisfaire une fantaisie !... »

Les quatre amis étaient arrivés à un carrefour, et
ls se séparèrent en se souhaitant bonne nuit.

Nous confions à la discrétion de nos lecteurs la sérénade projetée eut lieu et fut des plus brillantes. De beaux Lieds y furent chantés, et, pour morceau final, une magnifique voix de baryton, accompagnée par un chœur en sourdine, fit entendre ces paroles tout à fait en situation :

> Solitaire sentinelle,
> Perdue dans la nuit sombre,
> Je pense à ma bien-aimée !
> Me garde-t-elle sa foi... ?

CHAPITRE V

Préparatifs de campagne. — Conversations de corps de garde qui apprennent au lecteur que JUNON manquait de tenue et que JUPITER était ivre-mort.

Une fois déjà, ami lecteur, vous nous avez suivi dans le petit corps de garde d'un de ces Forts qui défendent les approches des grandes places fortes. C'était pendant l'hiver. Les murs du Fort se détachaient en gris sombre sur un blanc tapis de neige. On ne devinait le voisinage de la grande ville que par la lueur que projetaient dans le ciel ses lumières innombrables. Le bourdonnement qui s'échappe des cités populeuses n'était perceptible que lorsque la sentinelle devant les armes suspendait un instant

marche. Le petit corps de garde était solitaire. eux canonniers se tenaient auprès du poêle; le bardier, chef de poste, était couché, tout de son ng, sur un banc. Au dehors, le calme était si grand ue l'on entendait craquer la neige sous les pas de la ntinelle et siffler le vent dans les branches dépouilées des ormes et des bouleaux.

Reportez-vous à cette époque, cher lecteur, et ous croirez qu'une baguette magique a tout métaorphosé en ce lieu.

Le printemps est revenu; le blanc linceul qui uvrait la terre a disparu, et le vieux Fort, aux uissantes murailles, s'élève maintenant au-dessus 'une fraîche verdure. Dans le petit bois qui l'enoure, tout semble, comme par enchantement, retre à la vie. Les branches nues et dépouillées des bres, à travers lesquelles on distinguait le Fort, e couvrent maintenant d'un léger voile qui chaque our s'épaissit et change de couleur. Aujourd'hui il st d'un gris rougeâtre; demain il prend des tons iolets; puis il se colore de bleu et de vert. Cette rnière couleur l'emporte enfin. Le vert est vainqueur... le vert, emblême du printemps!

Des légions d'alouettes s'élèvent au-dessus des peurs de la plaine et vont chanter cette victoire usqu'au plus haut des airs; elles annoncent l'heure le la délivrance au petit peuple opprimé, caché sous a neige et la glace. Comme les jeunes feuilles s'échappent impétueusement des sombres bourgeons!

dure, est vraiment pittoresq
conduisent serpentent comm
l'étranger qui les suit paisil
par un *Qui vive?* de la sen
effroi qu'il s'approche d'un
à nous, lecteur et conteur
nous sommes de vieilles con

Un artilleur est en sentin
il a le sabre au poing, le picke
sur l'oreille ; tout est mar
Avançons, et nous sauron
monte sa faction avec tant d
voici dans la cour de la peti
n'est plus vide et déserte

Elle se promène de long en large, lève souvent les yeux vers les fenêtres, d'où les camarades regardent les canons, objets de leurs joyeuses conversations, et elle veille attentivement à ce qu'aucune fumée suspecte ne s'échappe des groupes de rieurs.... Fumer est sévèrement défendu aujourd'hui, car, dans la cour, les avant-trains des pièces sont chargés de munitions.

Quittons la cour et allons derrière le Fort. A mille pas, dans la campagne, nous apercevons un petit bâtiment gris, surmonté d'un grand paratonnerre et protégé par de hautes fortifications en terre.... C'est une importante poudrière et ses ateliers. En ce moment, la journée de travail est terminée, et les artilleurs s'échappent de l'étroite ouverture, comme des abeilles de leur ruche. De longs fourgons bleus aux grandes roues, chargés de cartouches et d'obus, retournent au Fort traînés par deux chevaux. Sur les glacis sont déjà parqués un grand nombre de ces fourgons, des chariots de munitions et de bagages, et la forge de campagne que l'on n'avait encore vue que dans le magasin de la batterie ou à l'instruction. Et le tout est aussi neuf et aussi brillant que le tablier de cuir du forgeron, qui encaisse son charbon et graisse le gros soufflet, afin qu'il puisse fonctionnner quand le moment sera venu. Les sous-officiers et chefs de pièce visitent une dernière fois les caissons à cartouches et à boulets et s'assurent que tout est solidement amarré.

Un long personnage, que nous connaissons bien, est perché sur le moyeu d'une roue, et considère les obus si joliment rangés, les uns à côté des autres, et leurs croix blanches se détachent symétriquement sur les petites parties noires et brillantes des projectiles. « Voilà la poésie de l'état militaire ! » dit le long personnage en étendant, de sa propre main, la couverture protectrice sur les munitions ; puis il abaissa le couvercle du caisson et s'élança à terre.

Le lecteur a sans doute déjà reconnu notre ancienne connaissance, le nouvel artificier Dose. Son grade lui donne le grand honneur de commander le premier obusier de la batterie à cheval. [illegible] Dose porte le sabre au côté ; à la poignée de son arme est suspendu un trousseau de clés, qu'il détache, en ce moment, pour fermer le caisson d'obus. Puis il met le sabre sous le bras, donne ses derniers instructions à la sentinelle et retourne dans l'intérieur du Fort.

Il nous paraît inutile de prévenir le lecteur que c'était là batterie à cheval du Capitaine von Stengel qui se trouvait rassemblée dans le Fort, et prête à partir le lendemain au point du jour, non pour une pacifique manœuvre, mais pour le combat et la victoire.

Les soldats ont fait leurs porte-manteaux, vendu et congédié tout ce qui pouvait les gêner dans une expédition : vêtements inutiles, linges inutiles,... amantes inutiles !

Ces trois articles quittent le Fort après un pé-
ible adieu. Ceux de la troisième catégorie retour-
ent à la ville en sanglotant. Ce qui reste dans le
t de non militaire, c'est peut-être une vieille
e ou un vieux père qui entraîne son fils jusqu'à
endroit où finit le glacis et où commence la vaste
laine. Là ils s'asseyent au milieu des fleurs nais-
ıtes et ils regardent longtemps, sans échanger une
parole, là-bas, là-bas, bien loin..., où se dessinent
quelques arbres à l'horizon. C'est là qu'est le village
chéri où, peut-être au même instant, des yeux pleins
de larmes sont tournés vers le Fort qui se perd dans
la brume....

« Te voilà soldat, dit le vieux père après un long « silence. Tu as juré fidélité à ton Roi, et tu sais à « quoi cela t'engage. Tu dois obéir aveuglément au « commandement, et ton devoir est de le faire sans « réflexion et sans commentaires. *A qui fait son de-« voir, Dieu vient en aide!....* »

A ces mots, le vieux père se lève, serre la main de son fils et s'éloigne.... Le soldat remonte le glacis pour rentrer au Fort; il regarde encore une ou deux fois en arrière.... Cependant sa tristesse n'est pas de longue durée; ses camarades le reçoivent en riant, et la trompette résonne joyeusement pour répondre aux tambours qui battent la retraite dans la ville.

L'artificier Dose avait terminé ses occupations. Son porte-manteau était si bien fait qu'on aurait pu le suspendre comme modèle-type dans quelque mu-

sée militaire. Rien n'y manquait : effets de grande et de petite tenue et jusqu'aux linges de pansement. Son ardente imagination lui disait : « Vienne le moment de dérouler ces petites bandes, et l'heure aura « sonné sans doute où tu ne feras plus de poésies dans « cette vallée de misères et de larmes. »

Nous savons déjà, par les chapitres précédents, que Dose ne s'était jamais mis dans le cas de prendre congé d'une amante. Quant à son père et à sa mère, nous n'en pouvons rien dire. Nous sommes seulement convaincu, par l'existence de Dose, qu'il y eut un couple Dose. Féodor se trouvait donc complétement seul, et souvent il répétait que l'anéantissement du genre humain ne le ferait pas hériter, par droit de succession, d'un rouge liard.

En ce moment il pénétrait, par la cour de la petite forteresse, dans la cour où tout bourdonnait encore comme dans une ruche. Dose comprenait très-bien cette agitation, car, à la veille d'un départ si solennel, il n'éprouvait pas la moindre envie de se reposer, et rien n'aurait pu le décider à rentrer dans sa petite chambre.

Les cantines étant fermées à cette heure, l'Artificier se rendit dans le seul local où l'on pouvait se réunir pour causer..., le corps de garde.

Cher lecteur! c'est le corps de garde que nous vous avons décrit au commencement de cette histoire. C'est la petite casemate avec ses murailles grises. Voici l'étroite fenêtre..... ou, pour mieux dire, la

meurtrière garnie d'une vitre. Mais ce soir-là le corps de garde avait quelque chose de plus hospitalier et de plus animé. Sa porte, toute grande ouverte sur la cour, laissait voir le métal brillant des huit pièces de campagne, les sentinelles qui allaient et venaient, et les artilleurs qui se promenaient encore dans la cour en causant.

Dans ce corps de garde, on se débarrassait aussi de tout ce qui était inutile et on jetait dans le poêle toutes sortes d'objets en bois. La casemate en recevait une agréable chaleur, car, malgré l'arrivée du printemps, les soirées étaient encore froides.

Il y avait réunion choisie dans le corps de garde. La plupart des chefs de pièce s'y étaient donné rendez-vous. Ils étaient assis sur le lit de camp, les uns à côté des autres. Le Maréchal des logis chef ne dédaignait pas d'y fumer son cigare, et le Lieutenant L.... lui-même — celui que nous avons déjà vu en compagnie du Capitaine von Stengel — se tenait sur le seuil de la porte et prenait part de temps à autre à la conversation.

Cette conversation roulait invariablement sur le départ du lendemain, sur les événements prochains, sur le combat et la victoire. Nous devons avouer qu'aucun des assistants n'avait encore senti la poudre et entendu siffler les balles. En revanche, ils brûlaient tous du désir de voler au combat et de montrer, sur le champ de bataille, les talents qu'ils avaient acquis sur le terrain d'exercice.

De temps en temps retentissait sur l
Halte! Qui vive? Mais la sentinelle
avec une intonation qui faisait sentir
dressait qu'à des camarades, à des ret
pressés de rentrer dans l'étroite chamb
on fermait les yeux sur ces légères infr

Tout à coup retentit un vigoureux
de près d'un plus énergique encore. I
fois quelque chose de nouveau. En effe
sitôt, on entendit des pas de chevaux,
liers entrèrent dans la cour.

C'étaient le Capitaine de la Batterie
nant Robert. Le premier y venait po
petite inspection et le second pour ren
gement. Le Capitaine avait donné l'
veille du départ, tout le monde rentrât
la retraite.

« Il me semble, dit le Capitaine, que
« les pièces sont en bon ordre, ainsi que
« munitions sur les glacis. Un pareil c
« jouit le cœur..., et combien, qui le sa

Le Lieutenant L..... quitta alors
garde et alla au-devant des deux Offici
souhaiter le bonsoir.

« Herr Capitaine! dit-il, le chargem
« sons a duré presque jusqu'à huit h
« maintenant tout est dans le meilleur
« cellentes munitions, irréprochable

— Cela ne m'étonne pas, répondit g

fièrement le Capitaine. Je m'en étais assez occupé, et quant au chargement, il devait être fameux, car le matériel est au complet, et je connais mes sous-officiers.... Que fait Dose ?.... Comment a-t-il soigné ses caissons d'obus?....

— Parfaitement bien, Herr Capitaine! L'artificier « est un vrai trésor pour la Batterie; il avait l'œil à « tout, mettait la main à tous les caissons, et c'est « grâce à lui que l'on a eu sitôt terminé.

— Ho! ho! dit le Capitaine, cela me réjouit..., et « combien, qui le sait! J'ai la main heureuse; je de- « vine mon monde. Je crois que la batterie est bien « montée, surtout en sous-officiers, et c'est, mes « Herrs, une chose capitale!.... Et combien, qui le « sait!.... Maintenant veillez à ce que le plus grand « ordre règne à l'intérieur et à l'extérieur, Lieute- « nant von L.... Je dois encore aller prendre les « derniers ordres du Commandant en chef. Demain « matin, à cinq heures, la Batterie sera rangée en « bataille sur les glacis. J'arriverai vers quatre « heures. Sur ce, adieu!... Ce soir, couchons-nous, « soldats.... et bientôt, qui le sait! et demain, le- « vons-nous, guerriers...., et combien, qui le sait! »

Il tourna bride en achevant ces mots et quitta la cour.

Le Capitaine von Stengel était un jovial officier; mais, ce soir-là, il était plus gai encore que d'habitude. Il donna à la sentinelle, placée sur les glacis, quelques sages avis, lui rappela que l'on était

presque en présence de l'ennemi et lui recommanda de veiller avec une grande...., et combien, qui le sait..... attention à tout ce qui se passait aux environs.

Les deux officiers se rendirent au corps de garde où leur entrée mit tout le monde sur pied. Les deux seuls tabourets qui se trouvaient au poste furent aussitôt essuyés avec soin et placés auprès de la porte pour permettre aux Officiers de respirer plus librement l'air extérieur. Chacun reprit ensuite sa place; mais la conversation ne recommença pas immédiatement.

Le Lieutenant Robert s'était adossé contre la muraille, les bras croisés sur la poitrine. Il songeait à cette soirée où il était venu faire visite à son ami Tipfel, dans ce même corps de garde; au grand malheur qui en avait été la suite, malheur auquel il devait ses charmantes relations avec le Conseiller et son grand bonheur présent. Oui, un grand bonheur, en effet, car les exhortations du vieux Herr avaient décidé l'ex-Bombardier à travailler sérieusement, et l'amour que lui inspirait Pauline, et qu'il sentait partagé par la jeune fille, l'avait soutenu pendant les longues et pénibles heures d'étude. Son premier but était atteint, l'épaulette..... Il rêvait maintenant de mériter cette charmante jeune fille, et la campagne qui allait s'ouvrir semblait lui offrir une circonstance favorable. *Vaincre ou mourir!* était sa devise.

Les sous-officiers, sur le lit de camp, gardaient le silence, par respect pour leurs Officiers. Le Lieutenant L... tenait les yeux fixés sur le sol; mais il pensait peu aux prochains événements. Il était absorbé par son idée fixe de trouver un nouvel ingrédient pour les fusées d'obus et de bombes.

Le Lieutenant Robert fut ramené, par le cours de ses pensées, dans le corps de garde. Il aperçut Dose assis en face de lui et se rappela qu'il lui avait apporté une lettre de la part de l'ex-Bombardier Tipfel.

« Je n'ai pas encore trouvé l'occasion, dit le Lieu« tenant à l'Artificier, de vous remercier de la lettre « que vous m'avez remise de la part de notre ami « commun. Tipfel est et sera toujours un des plus « singuliers garçons que l'on puisse voir. Il m'en« voie la recette d'un nouveau plat que nous aurons « bientôt occasion de faire nous-mêmes. Avez-vous « écrit quelques lignes au nouveau secrétaire de la « poste?...

— A vos ordres, oui! répondit Dose. Je lui ai an« noncé mon heureuse arrivée et ma plus heureuse « nomination d'Artificier dans une si belle Bat« terie.

— C'est vous qui commandez le premier obusier, « dit d'un air pensif le Lieutenant L.... le menton « dans la main. Faites-moi donc le plaisir, Artificier « Dose, de prendre note, aussi exactement que pos« sible, de la manière dont vos obus éclateront avec

« le nouvel ingrédient et de l'irrégularité de leurs
« trajectoires.

— Il est sans doute devenu dans ces derniers
« temps encore plus gros et plus lent, dit Robert
« continuant à parler du secrétaire de la poste Tipfel.

— Assurément beaucoup trop lent, répondit le
« Lieutenant L...; il faut le rendre plus vif, lui
« fourrer moins de charbon et plus de salpêtre.....

— A qui donc? A notre ami Tipfel?

— Tipfel! Qu'est-ce que Tipfel? Je parle de fu-
« sées.... Je compte sur vous, Artificier. »

Dose le promit en riant, et le Maréchal des logis chef ainsi que les autres sous-officiers dissimulèrent à grand'peine une forte envie de rire.

« Il me semble, reprit le Lieutenant Robert, que
« nous nous sommes connus autrefois, artificier
« Dose! N'ai-je pas servi sous vos ordres dans
« quelque expédition?

— Vraiment oui, Herr Lieutenant, répondit
« Féodor en riant. Il y a plus de deux ans. Vous ar-
« riviez comme volontaire à la batterie à pied N° 10.
« Votre instruction était terminée, mais vous n'aviez
« pas encore assisté aux exercices à feu. Nous étions
« loin de l'époque des grandes manœuvres lors-
« qu'une magnifique occasion se présenta de vous
« faire entendre le bruit du canon.

— C'est bien cela! Votre Batterie reçut l'ordre de
« partir pour tirer des salves dans une fête solen-
« nelle.

— C'était le soir, répondit Dose. On nous avait placés dans l'île du Rhin pour faire les saluts d'honneur au vapeur royal qui promenait Sa Majesté sur le fleuve éclairé *à giorno*. Le Capitaine Feind commandait alors notre batterie, et je fus bien près de recevoir, à cause de vous, Herr Lieutenant, ma première punition de prison simple. Je vous avais introduit, par contrebande, parmi les servants de ma pièce.... Quoiqu'il fît très-sombre, « le Herr Capitaine Feind vous reconnut au mo- « ment où, à votre grande joie, vous veniez de met- « tre le feu au canon. Je vois encore, comme si « c'était aujourd'hui, notre chef de Batterie enfoncer « sa main entre les boutons de son uniforme et « frapper du pied avec violence, indices infaillibles « d'une violente colère chez lui.

— Oui, oui, je me rappelle très-bien, dit le Lieu- « tenant Robert. Heureusement pour nous, le va- « peur royal aborda au même instant, et le Capitaine « Feind fut obligé de nous quitter pour se rendre « au lieu du débarquement.

— Sans cela, nous eussions été bel et bien coffrés « tous les deux au N° 7 1/2.

— Par Sa Majesté le Roi des rats! dit en riant « Robert. Oui, oui, les punitions pleuvaient alors.

— La fête dans l'île du Rhin, ajouta timidement « le Maréchal des logis chef, est restée longtemps en « souvenir dans la Batterie. L'Artificier doit se la « rappeler encore.

— Certainement, répondit Dose. L'île avait
« décorée d'une singulière façon. On avait constr
« en bois un grand portique demi circulaire
« devait représenter l'Olympe, et on l'avait or
« artistement des statues de toutes les divinités. L
« hommes les plus grands du régiment d'Infante
« avaient été choisis pour représenter les statu
« On les avait vêtus de draperies blanches forteme
« empesées pour imiter la raideur du marbre ; p
« chacun d'eux, le visage barbouillé d'une peintu
« blanche, fut hissé sur son piédestal : à l'aile dro
« fut posté un colossal sous-officier qui représent
« Hercule et était chargé de la police de l'Olymp
« Il commandait *Fixe!* aux divinités toutes les f
« que le vapeur royal était en vue. Il y eut al
« une série d'épisodes burlesques. Défense sév
« avait été faite de donner à boire aux statues p
« dant toute la durée de la fête. Cependant u
« maudite vivandière avait réussi à se glisser jusq
« dans le voisinage des Immortels. Le sous-offic
« s'étant trouvé dans la nécessité de se mettre
« instant à l'écart, les divinités en profitèrent po
« boire un petit verre accompagné de beauco
« d'autres. Jupiter et Vénus se distinguèrent par
« culièrement, et la représentation était encore l
« de finir, que déjà Vénus était ivre-morte. Il fal
« l'attacher solidement à une colonne. Quant à J
« piter, il ne voulut pas entendre raison et jura q
« était entièrement à jeun et qu'il n'avait pas bes

de point d'appui. Pour prouver qu'il pouvait se ir seul debout, il se raidit si bien qu'il tomba tout d'un bloc, du haut de son piédestal, sur le nez. Le plus comique de tous était encore Hercule, qui faisait d'atroces grimaces et roulait des yeux furieux pour surveiller toute sa troupe placée à sa gauche. De temps à autre, il criait aux divinités de rectifier leurs positions. Le sous-officier Hercule prenait son rôle au sérieux et ménageait peu ses expressions:

« Que le tonnerre écrase ce polisson de Mercure ! « criait-il. Ne peut-il pas lever le nez en l'air ?.... « Voyez donc ce Pluton ! ne porte-t-il pas son outil « comme une fourche à fumier ? Il n'est cependant « pas dans l'étable de son père.... Et lui, Junon ! « pourquoi tient-il sa panse en avant ? Je crois « qu'on a choisi les gaillards les plus mal ficelés du « régiment pour représenter l'Olympe ! Attention « maintenant ! Voici le vapeur royal !

— Et les pauvres diables conservèrent cette immobilité toute la soirée ? demanda le Lieutenant L..., abandonnant enfin ses fusées dans l'espace.

— Oh ! non ! répondit Dose, ils pouvaient se reposer souvent et n'étaient tenus à garder l'immobilité que lorsque le vapeur royal paraissait. Il y eut aussi une demi-heure de repos, pendant lequel les divinités descendirent de l'Olympe pour recevoir un bon verre de vin et un morceau de pain beurré et de fromage.

« ne puis nommer. Cet in
« assis et chantait :

« Je suis sur un gazon pars

« Il ne pouvait rien dire
« on eût trouvé difficilemen
« pareil lieu. Les artilleurs
« non sans difficulté, et l'em
« tume jusqu'à la ville. Le
« tête et devait produire l'e
« tôme..... légèrement crotté.

En ce moment, la sentinel
fit retentir un sonore : *Hal*

C'était un domestique qui apportait une lettre. Le jeune officier d'Artillerie reconnut le messager et se leva rapidement pour aller à sa rencontre.

CHAPITRE VI

Maison située sur la place Saint-Pierre. — Une vieille histoire qui est toujours nouvelle. — La Batterie à cheval se met en route et chante un Lied populaire.

Nous devons dire que le Lieutenant Robert avait attendu toute la soirée, avec la plus grande anxiété, la lettre qu'il recevait à l'instant. Robert allait chaque jour dans la maison du Conseiller, comme s'il eût déjà fait partie de la famille, et aucun de ceux qui le voyaient avec Pauline ne pouvait douter de la grande affection que les deux jeunes gens avaient l'un pour l'autre. Cependant rien n'était encore ouvertement déclaré. Le Conseiller voyait avec plaisir le jeune officier et fermait les yeux avec indulgence, car il avait la plus grande confiance dans sa fille. Tous les trois avaient jusqu'alors évité d'en venir à une explication. Il semblait impossible à Robert qu'un simple Lieutenant, sans grande fortune, pût aspirer à la main de la riche jeune fille. Qu'espérait-il alors? Il eût été bien embarrassé de le dire lui-même. Peut-être comptait-il sur quelque

événement imprévu qui lui donnerait une position plus élevée.....

Tout à coup l'horizon politique se rembrunit et l'on se trouva à la veille de grands événements. Ce *Lied* populaire :

Aujourd'hui vivant, mort demain, etc.

poésie pour tant d'autres, pouvait bien devenir une réalité pour un brave Officier comme Robert. Aussi pensa-t-il qu'il lui était permis, la veille de son départ, d'avouer son amour et de demander qu'il ne fût pas repoussé si le sort des combats lui était favorable. Il s'était donc décidé à écrire au Conseiller une longue lettre de quatre pages.

C'était la réponse à sa lettre que venait de lui remettre le domestique. Le jeune Officier garda un moment dans sa main, ce message de bonheur ou de malheur, avant de briser le cachet. Vous avez certainement déjà, ami lecteur, éprouvé une émotion semblable.

Robert s'avança enfin, le cœur palpitant, vers une des lanternes qui éclairaient la cour. Il déchira l'enveloppe et déplia la lettre. Elle ne contenait que quatre lignes, et les premiers mots qui frappèrent son regard furent : « Superflues et inutiles histoires. » Quatre lignes de réponse à une lettre de quatre pages! N'était-ce pas décourageant! Une lettre si laconique est toute bonne ou toute mauvaise..... Robert lut avec transport ces mots :

« Pourquoi, cher ami, ces superflues et inutiles histoires? Pourquoi une lettre de quatre pages quand on peut tout se dire en quelques paroles? Je n'ai pas le loisir de soutenir une pareille cor-
« respondance. Je ne vous écris donc que : Venez.....
« encore ce soir, quoique l'heure soit avancée.

« VOTRE PATERNEL AMI. »

Robert mit, d'une main tremblante, cette précieuse lettre dans sa poche et confia à son camarade, le Lieutenant L....., qu'il lui restait à terminer une importante affaire dans la ville. Il se fit alors amener son cheval, sauta en selle et partit au galop. Il trouva la porte H..... fermée, et les deux minutes que mit le sous-officier pour l'ouvrir parurent deux siècles au cavalier. Enfin la porte grinça sur ses gonds; l'Officier donna son nom et s'élança au trot dans la direction de la place Saint-Pierre.

Il était à peine dix heures, et déjà les rues étaient presque désertes. Les graves événements qui se préparaient et le départ des troupes pour le lendemain, enlevaient à la ville toute sa joyeuse animation. Les auberges seules étaient encore ouvertes. L'officier d'Artillerie laissa son cheval dans une de ces auberges.

Comme Robert sentit battre son cœur, lorsqu'il arriva sur la place et vit devant lui cette maison qui renfermait toutes ses espérances de bonheur! Ah!

comme elle était vivante dans son souvenir, cette soirée où, simple Bombardier, il avait contemplé ces fenêtres éclairées! Il se voyait encore errer mélancoliquement devant cette maison et la quitter résolu à prendre le gros Bombardier Tipfel comme messager d'amour. Il était loin ce temps sombre et cependant joyeux! Il s'avança rapidement vers la porte et tira la sonnette.......

Pauline se trouvait avec sa tante dans ce boudoir que nous connaissons déjà; mais la vieille dame occupait cette fois, la place devant la cheminée, et sa blonde nièce était assise dans un coin du sopha, en proie à une grande agitation. A tout instant elle se levait, courait à la fenêtre et marchait dans la chambre. Son visage était un peu pâle et sa respiration oppressée.

« Qu'il y a loin d'ici à ce vilain Fort! dit la jeune « fille en rompant le silence. Ce pauvre Christian « vieillit et ne peut plus courir.

— Tout suit sa pente ici-bas, répondit la tante « d'une voix mélancolique. Tôt ou tard, notre des- « tinée s'accomplit.

— Ah! tante, reprit Pauline, que vous êtes peu « compatissante ce soir! Il semble que vous preniez « plaisir à me tourmenter....., et elle appuya sa « main sur son cœur.

— Moi, te tourmenter? dit sournoisement la vieille « dame, en ouvrant de grands yeux d'enfant étonné. « Oh non! Ce qui doit nous tourmenter, toi et moi,

es sont les événements présents. D'ailleurs, ajouta-le avec perfidie, quand on ne craint pas de se fiancer à la veille d'une guerre, on ne doit pas s'étonner d'être assiégée de tristes pressentiments. Guerre et mort sont presque sœurs.

— C'est vrai, répondit Pauline d'un air morne. Cependant vous ne devriez pas me le dire en ce moment. J'espère et je suis heureuse d'espérer.

— Moi aussi j'ai espéré, dit la tante d'une voix nbre, mais que de fois les espéranees sont ıes !

— Tant de fois déjà, chère tante ?

— Oui, tant de fois déjà, répondit avec passion la « vieille demoiselle, tant de fois déjà trompée ! Aussi « j'espère que le Dieu d'amour viendra sur le char « de la guerre, porté par des nuages de feu, pour tirer « vengeance de la fausse, parjure et misérable espèce « des hommes !.... »

Malgré ces terribles imprécations de la vieille dame, un léger rire s'envola des lèvres de Pauline.

« Tante, tante ! dit-elle, est-il bien possible que, « pour en punir un seul, vous appeliez le malheur « sur toute la race? Oh ! ce n'est pas généreux !...

— Un seul? répéta la tante, et elle se leva en pre-« nant un air prude et sévère. Je ne songe à per-« sonne en particulier. Je parle de l'espèce en général « et de tout le malheur qui, par elle, est entré dans « le monde. Il faut un châtiment, mais il m'est par-« faitement égal qu'il tombe sur l'un ou sur l'autre.

— Fi donc, tante! répondit la jeune fille. Mais le « Dieu d'amour ne vous écoutera pas. Il est doux, « bon, miséricordieux, et ne punira même pas les « coupables. D'ailleurs, ajouta-t-elle à voix basse, « les Auditeurs ne prennent jamais part au com- « bat... »

La tante entendit-elle ces dernières paroles?... Elle se laissa retomber dans son fauteuil, prit sur le amrbre de la cheminée un livre relié en noir et doré sur tranches et y lut pendant quelques instants. Puis elle leva les yeux avec exaltation et sembla contempler, à travers le plafond, le ciel resplendissant d'étoiles.....

En ce moment retentit un coup de sonnette.

Pauline resta immobile, prêta l'oreille, et dit d'une voix étouffée :

« Tante, c'est lui!...

— Eh bien! répondit la vieille dame.

— Mais, tante, ajouta Pauline avec inquiétude, « papa n'est pas là.

— Comme toujours, quand se présente une af- « faire importante.

— Chère tante, je ne puis cependant pas lui dire « ce dont il s'agit. Soyez assez bonne pour me servir « de mère.

— Dieu m'en préserve! ajouta avec un ton aigre « l'obstinée vieille fille. Je n'ai pas eu le pouvoir « d'une mère dans bien des circonstances, sans cela « les choses se seraient passées autrement. Mainte-

nant, je n'ai aucune envie de remplir ce rôle ; tu as nmencé sans moi, finis de même. »

La porte s'ouvrit alors, et on vit entrer le jeune omme qui faisait le sujet de cet entretien. Il s'ar- sur le seuil de la porte, quand il vit Pauline out devant lui, pâle, tremblante, les bras croisés r la poitrine, et la tante assise dans son fauteuil et mobile.

« Bonsoir, Mesdames ! dit Robert, et il ajouta d'un inquiet : Pour l'amour de Dieu ! qu'est-il donc rivé ici ?

— Absolument rien, répondit sèchement la tante.

— Absolument rien ? Mais votre trouble, Pauline ?

— Absolument rien... de... mauvais, balbutia la « jeune fille. Absolument rien... de... mauvais. Et « elle poussa un profond soupir, comme si elle avait « arraché chaque parole de son cœur.

— Votre père m'a écrit, et me voici.

— Papa... lui a... écrit..., tante..., et le voici, dit la « pauvre jeune fille d'une voix suppliante, en se « tournant vers le fauteuil.

— Oui, il a écrit et n'est pas ici, répondit la vieille « dame avec la même froideur et sans tourner la tête.

— Aurait-il changé d'avis ? demanda l'Officier avec « angoisse.

— Non ! non ! s'écria alors Pauline avec élan, et « elle s'avança rapidement vers Robert en lui ten- « dant ses deux chères petites mains. Non ! non ! « poursuivit-elle les yeux brillants, il n'a pas changé

« d'avis....; mais je n'osais moi-même...., ; je priais la
« tante..... Cependant...., pourquoi craindrais-je de
« vous dire toute..... la joie qui remplit mon cœur,
« Robert !..... Oui, je sais que vous m'aimez. Papa le
« sait aussi...., et papa a dit : Amen...., et, à cette
« heure, je suis votre fiancée !... »

La jeune fille avait prononcé ces mots lentement d'abord, puis avec une rapidité croissante. Mais plus sa parole était rapide, moins assurée était sa voix. Son corps tremblait, et, lorsqu'elle prononça ces mots : « A cette heure, je suis votre fiancée, » les larmes s'échappèrent de ses yeux, et elle serait tombée, si le jeune homme ne l'avait reçue dans ses bras.

Alors, il la serra contre son cœur et se pencha pour baiser les larmes qui roulaient sur ses joues.

La tante jeta à la dérobée un coup d'œil sur cette scène, et, lorsqu'elle vit l'attitude du couple, elle fit tourner son fauteuil et lut à demi-voix dans son livre :

L'attrait du plaisir
Trouble, hélas ! notre cœur,
Nous conduit infailliblement
A l'amour du vil péché.
Et qui pourrait compter
Les fautes qu'il nous fait commettre !

Le Conseiller était un très-bon père, mais il prenait plaisir à mettre ses enfants dans l'embarras. Aussi le vit-on entrer dans la chambre en riant et en se frottant les mains.

« Eh! bonsoir! » dit-il tout haut.

Mais la jeune Pauline, en digne fille de son père, reprit aussitôt tout son sang-froid. Elle prit l'Officier par la main, s'avança avec aisance jusqu'au milieu de la chambre, fit une très-gracieuse révérence et dit avec un sourire joyeux :

« Le Herr Lieutenant Robert et mademoiselle
« Pauline B... se présentent devant l'honorable as-
« semblée comme fiancés! »

La maison de la place Saint-Pierre était, ce soir-là, une des rares maisons de la ville où régnaient la joie et le plaisir.

On soupa en famille, et le frère réussit enfin, par ses aimables plaisanteries, à faire partager à sa sœur la gaieté générale. Selon l'antique usage, le domestique et la servante vinrent offrir leurs félicitations. C'était cette même servante qui chantait dans la cuisine :

Ah! viens donc, etc.

et qui, en reniant le Bombardier Tipfel, avait amené un grand malheur.

Pauline était dans tout l'épanouissement du bonheur. Lorsque le dessert fut servi, elle alla chercher, dans la chambre voisine, un portefeuille; elle en retira un papier jauni et le déplia en fronçant son petit nez de la façon la plus comique du monde. Puis elle lut au milieu du rire général :

Comme j'ai malheureusement égaré votre compte du 1er du mois, je vous prie de m'en refaire un autre, afin que je puisse vous payer la petite somme.

— Je vous prie de remettre, au porteur de cet écrit, deux bouteilles de Rüdesheimer et trois livres de jambon de Westphalie. Il vous réglera cette commande.

Bombardier R......

N. B. — Je réfléchis que les canonniers perdent quelquefois l'argent que je leur confie; je préfère vous solder moi-même votre facture, que vous voudrez bien m'envoyer demain matin.

. . . .

Lorsque le lieutenant Robert quitta le cercle de famille, une teinte claire se montrait déjà à l'orient. Il eut quelque peine à réveiller le valet d'écurie de l'auberge où il avait laissé son cheval. A la porte de la ville régnait le plus profond silence. La sentinelle était à moitié endormie. Une lumière mourante tremblotait dans la chambre de garde de l'Officier, et de sonores ronflements s'échappaient du poste de la troupe. Le vieux sous-officier qui ouvrit la porte avait lui-même l'air de dormir debout.

« J'ai cherché le sommeil, dit-il, pour endormir « mon chagrin. Quel malheur! notre Bataillon qui « reste ici!... Que la volonté de..... nos chefs soit « faite! Mais les fusiliers du ......ième régiment se

« seraient crânement battus aussi !..... Bonjour,
« Herr Lieutenant ! »

L'officier d'Artillerie ne fit qu'un temps de galop jusqu'au Fort. Arrivé dans la cour, il sauta à bas de son cheval, qu'il fit conduire à l'écurie par un des hommes de garde.

Tout commençait déjà à renaître à la vie. Les casemates et les corridors retentissaient de cliquetis de sabres et de chants joyeux.

Féodor Dose avait fort peu dormi; il venait de faire une dernière visite à ses caissons de munitions et avait suspendu son trousseau de clés à la poignée de son sabre. Il salua l'Officier et lui dit :

« Le sentiment qu'on éprouve aujourd'hui, Herr
« Lieutenant, n'est pas celui qui précède le départ
« pour la manœuvre. Vous allez entendre le son que
« rendent les pièces et les caissons. Ils sentent qu'ils
« ont dans le corps autre chose que de misérables
« gargousses d'exercice et vont rouler sur le pavé
« avec un bruit menaçant. C'est tout une poésie !...

— Oui, oui, répondit en riant l'Officier. Mais, à
« propos de poésie, emportez-vous, comme d'habi-
« tude, vos poèmes dans votre fonte gauche?....

— Sans doute, Herr Lieutenant, répondit l'Ar-
« tificier avec gravité; j'ai encore de la place dans la
« fonte gauche, car je suis sobre et n'emporte ja-
« mais de flacon d'eau-de-vie. »

En ce moment on entendit sonner et battre la Diane dans tous les coins de la ville. Dans le Fort,

la trompette y répondit joyeusement. Les sentinelles sur les glacis furent relevées. Les conducteurs de pièces, cantonnés avec leurs chevaux dans les villages voisins, arrivèrent bientôt pour atteler canons et caissons. Peu après apparut le Capitaine von Stengel enveloppé dans une épaisse et chaude pelisse. Le Lieutenant Robert changea rapidement de tenue: il mit d'épaisses culottes, de grosses bottes; prit un autre cheval que celui qui lui avait servi la nuit et rejoignit sa Batterie, que le Capitaine von Stengel faisait former sur deux lignes.

C'était une superbe Batterie que cette Batterie à cheval avec ses pièces en parfait état, ses chevaux sains et robustes, et ses artilleurs prêts à attaquer le diable en personne.

Le Capitaine passa devant les lignes au galop de son noir coursier, à la crinière flottante. Puis il vint se placer devant le front de sa troupe, se leva sur ses étriers et fit une harangue vigoureuse..., et combien, qui le sait! et, bientôt qui le sait!.... Il leur jura qu'il les conduirait admirablement et qu'ils n'auraient qu'à exécuter aveuglément ses ordres avec intelligence et précision, à être calmes dans le pointage et rapides dans les mouvements. Il se rapprocha alors de ses artilleurs et leur dit :

« Chacun de vous est animé de la meilleure bonne « volonté.... ; le matériel est au grand complet, et « nous ferons honneur à la septième Brigade d'Ar- « tillerie et à notre Roi !... »

On rompit ensuite par la droite. Les pièces et les caissons défilèrent, au commandement des Officiers, devant le Capitaine von Stengel, qui criait :

« Défense de fumer ; mais je permets que l'on « chante, cela me fera même plaisir, et combien, qui « le sait !..... »

La matinée était belle, le temps frais, et il n'y avait pas de poussière ; aussi les chanteurs étaient-ils capables de faire quelques efforts. Lorsqu'on eut dépassé les dernières maisons de la ville et que l'on se trouva sur la longue chaussée qui monte vers le haut Rhin, servants et conducteurs se consultèrent un moment et entonnèrent le Lied qu'ils chantaient en allant à la manœuvre. Mais, pour répondre sans doute au discours de leur Capitaine, ils commencèrent par le deuxième couplet :

Un jour nous avons juré,
Avec le cœur, la bouche et la main,
De mourir pour le Roi,
Pour Dieu et la Patrie !...
Quand l'ennemi nous menace,
Tenons notre serment !...
Et gaiement en avant !...
Et gaiement en avant !...

CHAPITRE VII

Dans lequel le bienveillant lecteur assiste, sans courir de dangers, à une assez chaude affaire. L'artificier Dose lance des obus, et l'officier de Dragons voit, de ses propres yeux, les terribles ravages qu'ils ont faits.

Féodor Dose, jusqu'au moment de son entrée en campagne, ne pouvait compter dans sa vie que trois grands événements : sa naissance qui, depuis longues années, l'avait jeté dans cette vallée de larmes; son entrée dans la carrière militaire; enfin, ce jour néfaste où il avait pris son congé et un emploi civil. Nous passons sous silence des événements moins importants, tels que : sa première culotte, son premier argent de poche, sa première et calme passion, sa première punition, ses premiers galons d'or : tout cela s'était succédé par ordre chronologique, comme il arrive dans le monde et dans l'état militaire.

Un quatrième et solennel événement se préparait maintenant pour le digne artificier; c'était le combat. Dose marcha au feu pour la première fois avec une véritable joie; cependant il eût éprouvé un plus grand bonheur à commander sa pièce dans une grande bataille!..... Mais Dose reçut le baptême du feu dans une insignifiante escarmouche entre quelques troupes

d'Infanterie, de Cavalerie et d'artillerie, et environ deux cents volontaires démocrates appuyés par quelques pièces.

C'était l'an de grâce 18.., par un beau jour d'été, dans une charmante contrée où se trouvaient réunis bo s, prairies et frais ruisseaux, montagnes et vall Le cœur de Dose nageait dans la joie. La p tion qu'on lui avait fait prendre avec son obu r était, pour lui, pleine de poésie. Il occupait le c de d'un ravin qui débouchait dans une large :Sur une colline pittoresque se dressaient les res ruines d'un vieux château qui dominait encore le beau village assis à ses pieds. Entre le village et la ruine s'élevait une jolie maison blanche qui se détachait vigoureusement sur des massifs d'arbres d'un vert foncé. Au-dessus de sa terrasse flottait un drapeau rouge.

Le bon artificier ne voyait rien dans ce tableau qui ressemblât à un champ de bataille, ou même à un champ de manœuvre. Devant les pièces s'étendaient de vertes prairies arrosées par des ruisseaux dont les eaux limpides miroitaient sous les rayons du soleil. De brillants papillons s'y jouaient en voltigeant. Les flancs des deux montagnes, couverts de bois et de buissons, offraient les teintes de feuillage les plus variées. Les oiseaux chantaient. C'était bien l'asile d'une paix profonde.

L'ordre d'attaque n'avait pas encore été donné, quoique la matinée fût assez avancée. Dose jeta un

coup d'œil sur les derrières de sa position et aperçut sa troupe de soutien composée de quelques Dragons et d'un peloton d'Infanterie. Cavaliers et Fantassins s'étaient réunis pour causer. Il est inutile de dire que Dose avait ouvert lui-même ses coffres de munitions et tout visité avec le plus grand soin. Il avait placé son obusier avec intelligence, de manière à le couvrir par l'escarpement même de la montagne comme par un parapet naturel. Il avait donné à ses canonniers les meilleures instructions sur la conduite à tenir pendant le combat, et il leur avait surtout recommandé calme et sang-froid : ordre plus facile à donner qu'à exécuter. Les soldats, assis sur le flanc de la montagne, prenaient le déjeuner qu'ils avaient apporté avec eux, tandis que leurs chevaux broutaient l'herbe savoureuse qui poussait à leurs pieds. Dose était assis sur un vieux tronc d'arbre, le cœur gonflé de sentiments élevés et embrassant, dans un même coup d'œil, château, village et maison au drapeau rouge.

Tout à coup, à l'aile droite de la ligne de bataille, retentit le premier coup de canon, et l'écho le porta, comme un roulement de tonnerre, de montagne en montagne et de ravin en ravin. Il fut suivi d'un deuxième, puis d'un grand nombre. Le canon de l'ennemi répondit aussitôt, mais en grondant d'une façon plus lugubre. Bientôt on distingua, dans l'intervalle des coups de canon, les détonations des carabines, le son joyeux du clairon, puis des feux de pe-

loton, des roulements de tambour. L'affaire venait de s'engager.

Au premier coup de canon disparut l'insouciance la troupe postée dans le ravin. Les vivres furent sur place, et ceux qui avaient la bouche avalèrent tout d'un coup, au risque de s'é- r. Les pickelhaubes furent solidement enfoncés têtes; les rangs se reformèrent sans comman- t, et chacun attendit avec impatience, à son , le moment de l'action.

Les canonniers n'avaient pas été les derniers à se à leurs pièces. Ils étaient là, comme à la pa- uvillon en main et prêts à toute manœuvre. concentraient toutes leurs facultés dans l'ouïe, pour ne pas perdre un seul mot de leurs chefs de èce. L'attente et le désir du combat gonflaient la poitrine de Dose. Il jeta un dernier et rapide coup l'œil à ses coffres de munitions et à ses chevaux, et, lorsqu'il vit que tout était bien à couvert, il remit son sabre — objet inutile — dans le fourreau, sourit avec orgueil et s'applaudit d'être prêt à tout.

« Ecoutez, artificier, dit le Lieutenant L...., qui « commandait la section d'obusiers, je sais qu'il est « inutile de vous recommander le calme et le sang- « froid; mais n'oubliez pas, pour quelques coups au « moins, de compter le nombre de secondes qui s'é- « couleront entre le départ de l'obus et son arrivée « au but. Vous savez : une — deux — trois — quatre « pulsations !

— A vos ordres, Herr Lieutenant, » répondit machinalement l'artificier. Il écoutait le bruit de la canonnade et reconnaissait, avec dépit, qu'elle s'éloignait. Il le fit remarquer à son Lieutenant.

« Rassurez-vous, dit celui-ci en secouant la tête; « nous aurons notre tour. Ce sont d'enragés étudiants que nous avons devant nous! Je gagerais « cent contre un que le village et le château sont « pleins de troupes et garnis d'Artillerie. Voyez-« vous le drapeau rouge sur la maison blanche?

— Il y a longtemps que je le surveille, répondit « l'artificier.

— Ne remarquez vous rien autre chose là-haut? « Vous avez pourtant des yeux perçants.

— Tout est dans l'ombre. Pourtant, attendez « donc, Herr Lieutenant...... Voyez-vous les murs « du jardin qui entourent la maison?

— Sans doute.

— Derrière ces murs, ajouta Dose en mettant la « main au-dessus de ses yeux, je découvre quelque « chose de brillant.

— C'est vrai.

— Un — deux — trois — quatre points brillants...

— Canons, artificier.... Canons! Je parie un bel « obus chargé contre une balle de fusil..., quatre « canons... de douze probablement.

— En effet, c'est possible.

— Ils se tiennent derrière leurs murs, et nous « épient. Nous sommes devant le centre de leur posi-

tion, et nous n'avons, pour le moment, que bien peu de forces à leur opposer. »

Sur ces entrefaites, apparut notre ami l'officier de ›ns. Il s'était avancé à cheval, le long du flanc a montagne, pour jeter aussi un coup d'œil sur terrain en avant.

« Eh bien, Artificier, dit-il à Dose, allons-nous bientôt vous entendre ?

— Je n'attends que l'ordre, répondit Dose en souriant, mais écoutez !.... poursuivit-il le visage rayonnant..., le théâtre de l'action à l'aile droite se rapproche de plus en plus.

— Il est tout près, dit l'officier de Dragons. Dieu veuille que nous ayons aussi un peu de besogne.

— Je vais vous préparer le terrain, répondit en riant le Lieutenant L..... Prêtez l'oreille !

— Eh bien, parlez donc !

— Artificier ! A quelle distance pensez-vous que soit la maison au drapeau rouge?

— D'après mon estimation, elle est à deux mille pas ; plutôt plus que moins.

— Pointez les deux obusiers dans la direction de cette maison.

— Attention ! commanda Dose..... Chargez à obus !.... A deux mille pas, sur la maison blanche !

— Charge de 6[8 de livre !.... cria le n° 4, et vingt degrés de hausse ! » Le n° 2 plaça avec précaution sachet à poudre dans l'âme de la pièce. Le Bombardier y introduisit avec soin l'obus, posa le quart

de cercle sur la génératrice..... Pendant une demi-minute tous les canonniers furent occupés autour de la pièce, puis chacun sauta à son poste... Tout était prêt.

« Eh bien, et ma besogne? dit en riant l'officier de Dragons à son camarade qui assistait en spectateur à cette manœuvre.

— C'est bien simple, répondit l'officier d'Artillerie. « Ces pendards, là-haut, resteraient longtemps der-« rière leurs murs; ils ne craignent que l'arme blan-« che. Si, avec l'aide de Dieu, nous envoyons dans « leur jardin quelques beaux obus, l'Infanterie pourra « monter à l'assaut, suivie, ou plutôt précédée, par « vous. Que le diable m'emporte si un sabre de « Dragon ne taille pas d'aussi belle besogne qu'une « solide baïonnette!

— Oui, de par tous les diables! répondit l'officier « de Dragons dont le visage brilla de plaisir. Ainsi « ferai-je. Il est vrai que nous sommes ici pour vous « soutenir. Mais, si l'attaque réussit, nous ne reste-« rons pas en arrière. Pourrez-vous, dans ce cas, vous « passer de nous?

— Cher ami, dit l'officier d'Artillerie avec suffi-« sance, ce sont deux pièces d'une batterie à cheval: « elles passent partout, et si vous marchez en avant, « elles ne resteront pas loin derrière vous..... J'ai « déjà jeté mon coup d'œil sur le terrain et remarqué « à gauche de la maison une petite position d'où je « les couvrirai de mitraille.

— Avançons de quelques pas, dit le Dragon en sant son cheval en avant, que j'examine par n aborde plus facilement la hauteur.

– Prenez garde, Herr Lieutenant, cria l'Artificier. a grosse artillerie, là-haut, tirera avec la poudre u'elle a volée, dès que paraîtra un honorable niforme. »

Dose avait raison. L'officier de Dragons s'était à porté en avant de deux longueurs de cheval, l'on vit briller l'éclair sur la maison blanche et er une colonne de fumée. En même temps un ulet de douze siffla, abattit une grosse branche rbre sur la tête de l'Officier, frappa le sol quelques plus loin et alla se perdre, en ricochant, jusqu'au d du ravin.

L'Officier fit faire demi-tour à son cheval et revint rière l'escarpement de la montagne.

Le boulet n'a pas passé loin de vous, lui dit le Lieutenant L....

- Un boulet de douze, ajouta Dose. Vous ne vous iez pas trompé tout à l'heure, Herr Lieutenant.

- Il n'ont évidemment pas d'obusiers, répondit elui-ci ; sans cela nous aurions fort à faire. Mais s viennent de nous provoquer, et que le diable l'emporte s'ils ne reçoivent pas à l'instant les sa-ts de quelques jolis obus.... A-t-on pointé avec hausse convenable ?

- Tout est en ordre, Herr Lieutenant !

- Eh bien, alors, ouvrez le feu !

— Première pièce.... Feu ! »

L'obusier rendit un son métallique. Chacun retint sa respiration et chercha des yeux le projectile qui apparut tout à coup vers le point le plus élevé de sa trajectoire et s'abaissa rapidement en faisant jaillir des gerbes d'étincelles.

« Fameux ! » cria le Lieutenant d'Artillerie en sautant en l'air.... Le projectile venait de tomber de l'autre côté du mur, et on entendait le bruit produit par son explosion.

« Deuxième pièce.... Feu ! »

Ce second obus tomba à la même place, mais il dut produire de plus terribles ravages, car il éclata au moment où il rasait la crête du mur du jardin.

La réponse se fit attendre un moment, puis deux des pièces envoyèrent leurs boulets de douze avec une grande justesse de tir.

« Remarquez bien, dit l'Artificier Dose, tout en « surveillant le pointage de son obusier, que les deux « pièces de droite et de gauche ont seules répondu. Il « faut que nos obus aient produit un certain effet « sur les pièces du centre.

— C'est juste ! C'est juste !.... Mais, au nom du « Ciel, visez toujours au même point ! Des coups « comme les deux premiers sont impayables !.... « Feu ! »

Les obusiers firent une nouvelle décharge. L'un des obus tomba en avant du mur et ne produisit

ι effet ; mais l'autre enfonça le toit de la maison
voler les tuiles de tous côtés.
:avo! Bravo, enfants! cria l'officier d'Artillerie,
:age!.... Mais voici maintenant que les pièces
:entre parlent à leur tour.... Mille bombes!....
:s étaient joliment bien pointées ! »
boulet de douze enleva le refouloir de l'écou-
dans les mains du N° 1, qui pâlit, mais resta
ment à son poste.
:e montra en ce moment qu'il y avait en lui
: d'un grand capitaine.... Il décrocha l'écou-
de rechange et se porta intrépidement à plu-
pas en avant et tout à fait à découvert. Il
it, disait-il, juger des modifications à apporter
'; mais, en réalité, il voulait simplement mon-
ses hommes que de si misérables boulets n'a-
: rien d'effrayant. Cette action produisit le
ur effet. Les canonniers montrèrent bravoure,
, sang-froid, et un quart d'heure leur suffit
réduire au silence deux des quatre pièces
nies.
ıdant ce temps, le combat à l'aile droite se rap-
ait; les coups de carabine devenaient de plus
ıs retentissants, et on voyait partout la fumée
:r au-dessus des arbres. Au bout d'un quart
:e on vit au pied de la colline, sur laquelle se
it la ruine, une troupe de gens qui se repliaient,
esser de faire feu, derrière les maisons du vil-
Deux pelotons de chasseurs se précipitèrent

alors du haut de la montagne, traversèrent la vallée au pas de course, gravirent la hauteur opposée et s'élancèrent en poussant d'énergiques hurrahs à l'assaut de la maison blanche. Du fond de la vallée accouraient au grand trot six pièces d'artillerie à cheval commandées par le Capitaine von Stengel, qui ne cessait de vanter tout haut la belle position que les obusiers avaient prise et les beaux résultats qu'ils avaient déjà obtenus.

Quel tumulte tout à coup dans la paisible vallée! Les détonations de l'artillerie, les crépitations de la fusillade, le roulement des pièces et des caissons, le son du clairon et le bruit du tambour éclatent dans toutes les directions!....

Levisage du Capitaine d'Artillerie était rayonnant de joie et enflammé par le combat.

« Vous avez crânement commencé la journée! « cria-t-il à l'Artificieren arrêtant son cheval. Là-bas, « tout paraît en marmelade, et combien, qui le sait! « Encore deux bons coups, et ils prennent la poudre « d'escampette !

— Je voudrais demander au Herr Capitaine, dit « avec vivacité le Lieutenant, la permission de porter « les pièces à quelques centaines de pas en avant. Au « débouché du ravin, à gauche, sur le flanc de la « montagne, il y a une excellente position. Nous « sommes maintenant trop loin de l'ennemi.

— C'est juste! C'est juste! répondit le Capitaine. « Amenez les avant-trains en avant! Nous allons en

campage leur montrer les dents, et bientôt, i le sait ! »

ɔbusiers cessèrent aussitôt le feu, furent ac- ì leurs avant-trains et se portèrent rapide- en avant. La position que le Lieutenant L.... désignée était excellente. Obusiers et canons trouvaient à peine en batterie que l'ordre fut de tirer à mitraille....

L'ennemi fut un moment décontenancé quand il la batterie prendre position si près des murs du n. Mais il ne battit pas en retraite avec ses pièces tôt que l'on pouvait s'y attendre. Il occupait ne très-forte position, avait percé de créneaux régu- s les murs du jardin et se trouvait beaucoup oins incommodé par le tir à mitraille qu'il ne l'a- t été tout à l'heure par le tir à obus. Avec ses gros ions il couvrit d'une véritable grêle de fer les pièces ai se montraient à découvert. Ce fut le moment le is chaud de la journée. La mitraille tombait au ilieu des pièces et des chevaux. Plus d'un brave ınonnier fut blessé ; mais, comme on voyait les amis vancer victorieusement de tous côtés, on ne faisait ıère attention à quelques écorchures et à quelques ous.

Dose eut à sa pièce un cheval tué qu'il fit aussitôt šteler.

« C'est une vraie tempête ; il grêle du fer ! » lui ia un Bombardier en se jetant rapidement de côté. - Une balle de mitraille venait de briser la hausse

« ses yeux à droite et à gauch
« Pourquoi ?...... Que diable
« qui tirent à boulets !......
— La roue gauche de devan
« bonne, elle a deux jantes
« [illegible]
— De par le diable, qu'e
« rompra, pourvu qu'elle tien
« ayons fini, répondit Dose
« doit ?.... bien à fond !.....
« Feu ! »
L'obus tomba en pleine b
rant. Pendant les quelques

ngel en accourant. Un très-beau coup : un coup fameux..... et combien, qui le sait.

— Merci, Herr Capitaine, dit tranquillement Dose. En voici un second que je vais leur servir tout chaud......

— Augmentez la charge de 1/8 de livre. J'aperçois un groupe d'ennemis qui s'enfuient en désordre derrière la maison blanche et je veux modérer un peu leur fougueuse ardeur. Maintenant, pointez à mille pas !..... Attention !..... Pièce..... Feu !.... »

Après ce commandement, Dose quitta sa pièce et s'élança sur un escarpement voisin pour mieux juger de l'effet produit. Son obus tomba de l'autre côté de la maison et ne fit qu'augmenter la confusion de cette fuite désordonnée. Avec son regard perçant, l'Artificier put voir un énorme éclat d'obus abattre deux chevaux attelés à une pièce et cette pièce rouler dans un fossé. Puis tout disparut à ses yeux.

La batterie dut cesser son feu pour ne pas frapper les chasseurs qui s'élançaient alors à l'assaut de la maison blanche, malgré une vive fusillade, car les fenêtres de la maison et les créneaux des murs du jardin se trouvaient encore garnis de nombreux défenseurs.

L'officier de Dragons s'était tenu longtemps derrière la batterie en attendant le moment d'exécuter son projet. Lorsqu'il vit l'ennemi s'enfuir en désordre à l'aile droite, il comprit que la batterie

n'avait plus rien à craindre et la laissa sous la protection du peloton d'Infanterie. A la tête de ses braves cavaliers il s'élança à travers la forêt, dépassa les chasseurs et arriva bientôt jusqu'aux murs du jardin, derrière lesquels les ennemis à couvert auraient pu longtemps encore continuer le feu, s'ils n'eussent été effrayés par cette charge de cavaliers agitant en l'air leurs sabres étincelants et poussant de formidables hurrahs. Quelques audacieux firent encore une décharge meurtrière et abandonnèrent fenêtres et créneaux pour chercher leur salut dans la fuite.

Mais l'officier de Dragons n'entendait pas les laisser échapper aussi facilement. Il tourna les murs du jardin avec ses cavaliers et arriva à une porte de derrière en même temps que les fuyards. A la vue de la cavalerie les ennemis reculèrent épouvantés et rentrèrent dans la maison. Les chasseurs franchissaient au même instant les murs du jardin et se précipitaient à leur suite dans la maison pour venger ceux de leurs camarades qui étaient tombés à leurs côtés. Un de leurs officiers les suivait pour arrêter toute effusion de sang inutile. Mais les deux partis étaient si acharnés l'un contre l'autre que l'on s'égorgeait impitoyablement dans les chambres et dans les corridors. De toutes parts s'élevaient des cris sauvages auxquels se mêlaient par intervalles les bruits de coups de fusil....

L'officier de Dragons mit pied à terre et pénétra

la maison avec quelques-uns de ses hommes
us par leur énergie et leur sang-froid.
F dez-vous! » cria-t-il à un fantassin ennemi
t sur le haut de l'escalier. Celui-ci tenait son
de la main gauche et se cramponnait à la rampe
main droite. Il répondit à l'officier de cavalerie
un regard effrayant de fixité, haussa légèrement
aules, poussa un profond soupir, s'affaissa sur
genoux et roula mort au bas de l'escalier.

Les Dragons escaladèrent le premier étage, enfon-
ent une porte et arrivèrent juste à temps pour
aire prisonniers une douzaine de tirailleurs ennemis
que les Chasseurs allaient égorger.

Le Lieutenant von V.... les fit emmener par ses cavaliers et visita, avec les officiers de Chasseurs, le reste de la maison déjà pleine de morts et de mourants. Il arriva à une grande pièce du rez-de-chaussée où avait éclaté l'obus de Dose. Un paravent divisait cette salle en deux parties. Dans la première était étendu sur un matelas un jeune homme grièvement blessé, qui tourna péniblement la tête pour regarder son ennemi. Au même instant quelques sanglots se firent entendre derrière le paravent.

« Vous allez être secouru à l'instant, dit l'officier « de Dragons. Je vais envoyer chercher un chirur- « gien..... Êtes-vous dangereusement blessé ?

— Oui, répondit le jeune homme d'une voix « faible, en se mordant les lèvres de douleur. Un « éclat d'obus m'a labouré le côté.... Tous nos gens

« sont-ils en fuite? demanda-t-il après une pause.

— Nous avons fait environ vingt prisonniers, ré-
« pondit le Lieutenant von V....

— Prisonniers?

— Sans doute, prisonniers; nous ne massacrons
« pas des ennemis que nous avons désarmés. Et vous
« n'en doutez pas, j'espère. »

L'officier de Dragons entendit soupirer derrière la cloison mobile et ajouta :

« Si quelques-uns de vos gens se tiennent encore
« cachés dans cette salle, ils peuvent se montrer sans
« crainte. Ma devise, que j'observe religieusement en
« quelque lieu que je me trouve, est : *Protection*
« *aux malheureux!* »

Cette fois un léger cri se fit entendre dans la salle..., et ce cri fit tressaillir l'Officier.

« Ce sont deux dames, » dit le blessé.

Le Lieutenant von V.... passa rapidement derrière le paravent, et nous devons avouer que son cœur battit plus fort que lorsqu'il s'était élancé à l'attaque de la maison blanche....

Une dame âgée était assise dans un fauteuil, et à ses pieds était agenouillée une jeune fille qui tenait dans ses mains les mains de la vieille dame.

Les beaux cheveux blonds de la jeune fille s'étaient dénoués, sans doute, pendant les émotions de cette terrible journée, et couvraient de leurs boucles soyeuses ses épaules et sa poitrine. Elle jeta sur l'Of-

ier un regard plein d'anxiété, et son beau visage se vrit de rougeur.

Le Lieutenant von V..... s'arrêta un moment ıme pétrifié, puis il s'inclina en murmurant : *otection aux malheureux !*

Ces mots si simples remuèrent profondément la ne fille à la blonde chevelure. Une pâleur mor-le se répandit sur tous ses traits et elle cacha sa e dans les mains de la vieille dame.

« En quoi puis-je vous servir ? demanda le Lieutenant von V.... après une pause. Votre désir est-il de rester dans cette maison ou d'être conduites dans un autre lieu? »

La vieille dame fit un signe de remercîment et se eva. « Tranquillise-toi, Sophie, » dit-elle à la jeune ille en l'entourant de ses bras; puis elle se tourna rers l'Officier et lui dit :

« Je vous remercie, Herr, de la courtoisie avec « laquelle vous traitez vos ennemies; mais croyez « que, si nous appartenons au parti de vos ad« versaires, nous ne sommes pas moins dignes « de tous vos égards. L'aveugle destin nous a été « cruel; le blessé auquel vous parliez tout à l'heure « est mon fils, le frère de cette pauvre jeune « fille. »

Le Lieutenant von V.... s'inclina.

« Votre parti est vainqueur, ajouta la vieille dame « avec fierté; mais notre cause n'est pas moins la « bonne.

— Maman! interrompit la jeune fille d'un ton suppliant.

— Vous êtes un généreux vainqueur, et, puisque « vous voulez bien ne pas nous considérer comme « prisonnières, je demande à me retirer à X..., mai« son de campagne, notre résidence, située à une « demi-lieue d'ici. Je vous prie aussi de nous faire « escorter, car j'ignore la sévérité des ordres donnés « aux gens de votre parti.

— Vous êtes entièrement libres, Mesdames, répon« dit l'officier de Dragons, et si je vous escorte — « pour me servir de votre expression — jusqu'à X... « ce n'est que pour vous éviter l'ombre même d'une « inquiétude.

— Je vous remercie, dit froidement la vieille dame. « Mais mon fils..... que deviendra-il?

— Si le chirurgien déclare qu'il peut être trans« porté, il partira avec vous. Il me donnera seule« ment sa parole d'honneur qu'il ne quittera pas « votre propriété sans autorisation. »

La vieille dame jeta au ciel un regard douloureux et dit à voix basse :

« Ne craignez rien; votre obus a trop bien frappé; « mon malheureux enfant ne sortira pas vivant de « cette maison.... Oh! ajouta-t-elle en fondant en « larmes, puisse ma plus terrible malédiction tomber « sur celui qui a lancé cet obus! »

Cette douleur maternelle impressionna péniblement l'officier de Dragons, et deux scènes bien diffé-

tes — la cause et l'effet — se présentèrent en ne temps à son esprit..... Là-bas, le long Artificier Dôse, l'homme du devoir, heureux d'avoir lancé un s meurtrier; ici un pauvre jeune homme frappé mort, et une famille au désespoir.

« Ah! quelle cruelle chose que la guerre! » dit-il ni-voix.

La vieille dame serra les dents; mais la jeune fille nercia l'Officier du regard.

Le chirurgien de la batterie à cheval accourait en oute hâte pour donner les premiers soins aux blessés. Il oua la tête en arrivant auprès du jeune homme dit à voix basse à l'officier de Dragons :

« On peut le transporter sans craindre d'aggraver « son état. »

Le blessé fut pansé aussi bien que possible et étendu sur un brancard. Quelques valets, trouvés lans les écuries et dans les caves, prirent ce brancard et sortirent de la maison. La mère marchait à côté de son fils, dont elle tenait la main; la jeune fille suivait à quelques pas.

Le Lieutenant von V.... prit avec lui douze de ses Dragons pour accompagner les prisonniers jusqu'à leur résidence. Il marcha à côté de la jeune fille, le bras droit passé dans les rênes de son cheval. Les porteurs allaient d'un pas rapide. La petite troupe sortit du jardin, laissa derrière elle le champ de bataille et pénétra dans la forêt. Au milieu de cette belle nature, calme et paisible, on perdait jus-

qu'au souvenir des bruits du combat, qui naguère encore retentissaient entre ces montagnes. Là-bas, dans la vallée, tout parlait de guerre ; ici, sous l'épais feuillage, tout respirait la paix. Quelqu s les porteurs disparaissaient aux angles du che alors le jeune Officier pouvait croire qu'il était seul avec la jeune fille et faisait une poétique promenade sous ces grands chênes. Le combat de la matinée était loin de son esprit, et il oubliait même qu'il venait seulement de remettre le sabre au fourreau.

Le cœur ému, il marcha quelque temps à côté de la belle Sophie, sans oser lui parler. Ni cette journée sanglante, ni la nuit de l'auberge ne lui semblaient des sujets convenables pour commencer un entretien. La maison de campagne sur le Rhin et le long Edouard lui revinrent heureusement à l'esprit. Il s'autorisa alors du récit de ce digne ami pour parler du lendemain du bal, d'un certain billet de logement, grâce auquel il avait eu des nouvelles d'une belle inconnue, et du bonheur qu'il avait éprouvé en apprenant qu'on ne lui en voulait pas de sa témérité. Mais, lorsqu'il voulut faire une allusion plus directe à certain souvenir, la jeune fille rougit, pâlit, et hâta le pas pour rejoindre ceux qui marchaient en tête.

« Ne soyez pas cruelle pour moi! lui dit l'officier « de Dragons. Déjà deux fois nous avons été réunis, « et dans des circonstances si extraordinaires, que « nous devons croire à quelque dessein caché de la

« Providence. Mais, hélas! Mademoiselle, j'ai pour « ces deux fois à implorer votre pardon. »

La jeune fille releva la tête et arrêta sur l'Officier s yeux noirs pleins de flammes :

« Je n'ai rien à vous pardonner, dit-elle.... La « première fois vous n'avez commis qu'une action « inconsidérée, et aujourd'hui..., maintenant, je « regarde comme un malheur de vous compter dans « les rangs de nos ennemis.

— Ah ! si vous regardez cela comme un malheur, « je dois m'estimer heureux. Merci de cette bonne « parole. »

Sophie le regarda avec étonnement, puis elle ajouta vivement :

« Je vous suis très-reconnaissante de l'intérêt que « vous avez témoigné à mon frère et à nous. Lorsque « la maison eut été prise d'assaut, nous attendions, « dans de mortelles angoisses, le sort qui nous était « réservé ; mais dès que je reconnus votre voix......

— Ah! vous avez reconnu ma voix!

— Votre devise, dit la jeune fille en rougissant « légèrement, je sentis que nous étions sauvées.

— Vous avez senti cela, Sophie?

— Oui, répondit la jeune fille en regardant le « jeune Officier avec une expression indéfinissable, « j'ai senti que nous étions sauvées.

— Vous pensiez donc encore à moi?

— Oui, je pensais à vous, c'est-à-dire je pensais à

a en même temps les rênes sur le cou de
val, sauta en selle, et, suivi de ses Dragons,
galop vers la maison blanche.

CHAPITRE VIII

el il est question de bivouacs. — Il y est constaté
que l'on peut quitter son poste en temps de paix, tout
nt un brave Bombardier.

journée avait été glorieuse pour l'Artificier
C'était la première fois qu'il allait au feu, et il
t vaillamment conduit avec sa pièce. Il lui re-
t certainement une petite part du succès de la
e, et il n'avait pas de gandes pertes à déplo-
: un cheval tué, un Canonnier servant griè-
t blessé et trois autres Artilleurs légère-
it atteints. Lui-même n'avait été que contu-
né à la hanche par une balle à mitraille qui
vait brisé la lame de son sabre. Un affût légère-
ient endommagé, un écouvillon brisé, une hausse
étériorée, etc., sont de ces petits accidents dont
n ne parle pas. Cependant l'avant-train de l'obusier
vait subi une avarie sérieuse : deux jantes d'une
oue étaient brisées; mais Dose connaissait à fond
outes les parties du service de l'Artilleur, et cet acci-

dent lui donna l'occasion de montrer son savoir-faire sur le champ de bataille.

Toute la Batterie partit pour le bivouac, excepté Dose, qui resta pour consolider, avec des cordes, la roue détériorée. Son travail fut un chef-d'œuvre de solidité et d'élégance.

Ce jour devait être pour Dose un jour heureux Il se dirigeait vers le village, après avoir tout mis en ordre, lorsqu'il rencontra un brillant Etat-major de Généraux. L'Artificier rendit compte du motif de son retard. On fit cercle autour de l'obusier pour constater les dégâts et admirer l'art avec lequel ils avaient été réparés. Un Officier-Général, à la haute stature, au visage affable, à la magnifique moustache blonde, fit prendre le nom de l'Artificier. C'était le Commandant en chef, et Dose, la joie dans l'âme, poursuivit son chemin.

Le Capitaine von Stengel fit aussi à Dose une réception brillante.... et combien, qui le sait! et lui affirma qu'il allait le proposer pour l'avancement... et bientôt, qui le sait!

Pendant ce temps toutes les troupes s'étaient rassemblées. Une partie occupait le village, et le reste bivouaquait dans les environs. Le Quartier-Général fut établi dans cette même maison blanche que nous avons vu prendre d'assaut. C'était un grand bâtiment, aux belles proportions, situé au sommet d'une colline d'où la vue plongeait sur la contrée environnante. De là les bivouacs des sol-

dats, les parcs d'artillerie, les chevaux au piquet produisaient l'effet le plus pittoresque. Chaque corps de troupe formait un groupe d'un aspect différent : toute la nombreuse famille était en ce moment occupée à son installation.

L'Infanterie s'établit rapidement dans son bivouac. Elle n'avait eu qu'à ôter ses sacs, à les poser à terre et à les aligner par rangs et par files, avant d'aller chercher le bois, l'eau et les provisions de bouche; aussi fut-elle la première à allumer ses feux et à préparer une bonne soupe dans ses grandes marmites.

La Cavalerie employa plus de temps. Il lui fallut enfoncer des piquets et y attacher les chevaux.

L'Artillerie, à cause de ses caissons à boulets et à obus, s'éloigna un peu plus du village. Elle forma son parc dans le plus bel ordre. Chaque timon fut fixé, par son extrémité, à un pieu enfoncé en terre. On attacha les chevaux à ces timons, derrière les pièces, derrière les caissons, puis on les dégarnit. L'Artillerie employa ainsi beaucoup de temps avant de pouvoir prendre du repos; mais son bivouac présentait l'aspect le plus pittoresque. Les pièces, formées sur une ligne, étaient là, graves et menaçantes, entourées de chevaux piaffant et hennissant; derrière ces pièces étaient alignés les sombres caissons. Entre les lignes, les Canonniers allaient, venaient et se réunissaient par groupes pour s'entretenir des événements de la journée. Quelques-uns étaient oc-

cupés à installer les cuisines placées à bonne d
tance de la Batterie; d'autres, enfin, entouraien
forge de campagne dont le gros soufflet fonction
en gémissant, sous la direction du maréchal-fer
de la Batterie.

Tous ces détails, vus de la colline, formaient
leur ensemble, un tableau plein de mouvemen
de vie. La verte prairie, couverte de gens affai
ressemblait à une gigantesque fourmilière. Tout
tour se découpaient vigoureusement les som
forêts, ce matin animées et bruyantes, et ce
plongées dans un profond silence, que troublait
le cri de quelque oiseau de proie. Les der
rayons du soleil éclairaient les pignons pointu
village et ses nombreuses cheminées d'où s'éc
pait une fumée bleuâtre. La vieille ruine se dre
dans les reflets pourprés du couchant et sem
considérer d'un œil sombre et morose tout le
vement qui se faisait à ses pieds.

Mille bruits divers égayaient ce tableau guer
le cri joyeux du soldat, un *lied* chanté dans le
tain, un roulement de tambour, un appel de cl
ou de la trompette et enfin les accords d'une e
lente musique militaire dont les joyeuses mél
s'échappaient de la maison blanche et planaien
toute la vallée.

Cette maison était placée au centre des bivo
et dans son jardin se reproduisaient en petit les s
qui animaient la vallée. Là bivouaquaient auss

d'Infanterie, de Cavalerie et d'Artillerie qui
nt la garde du Quartier-Général et la réserve
:haîne d'avant-postes.

nous conduisons le bienveillant lecteur dans le
n de cette maison, c'est pour rester fidèle au
notre livre : *Aventures de corps de garde.*
, à proprement parler, un corps de garde
allons décrire, quoique ce soit une véri-
garde, la garde du Quartier-Général, composée
compagnie de la Landwehr et d'une compa-
d'Infanterie de ligne. Tant que brilla le jour,
garde n'offrit rien qui fût digne de remarque.
voyait les soldats assis sur les marches de la
n ou couchés sous les grands arbres. Les
ciers s'étaient réunis à leurs camarades du Quar-
-Général et écoutaient avec intérêt les rapports
différents chefs de corps, sur l'événement du
r.

Mais, lorsqu'arriva le soir, lorsque, dans chacun des bivouacs, on eut battu ou sonné la retraite, lorsqu'on ne découvrit plus dans la vallée que les feux s soldats et les lumières du village, le jardin prit, son tour, une tout autre physionomie. Les hommes de garde avaient allumé des feux pour eux et pour leurs officiers. Les flammes éclairaient de rouges reflets magiques les murailles de la maison et les grands arbres auxquels elles prêtaient une vie fantastique. Les feuilles semblaient frémir à chaque mouvement ondoyant des flammes, et les ombres

dansaient sur les murailles blanches comme une légion de spectres. Tous les feux de garde furent bientôt entourés, et le jardin prit l'aspect le plus animé.

C'est autour d'un de ces feux que nous retrouvons nos amis : l'officier de Dragons von V...., l'officier de Hussards attaché comme aide de camp au Quartier-Général, le Lieutenant Robert, commandant les pièces détachées pour la garde de ce Quartier-Générale, et le long Edouard, qui se trouvait là comme chef de poste. Ce dernier était assis et adossé à un tronc d'arbre. Il faisait avec sa gravité et sa dignité habituelles les honneurs du feu de garde. Il désignait les places et veillait à ce que le feu fût continuellement entretenu. Il avait à ses côtés une longue paire de pincettes qui lui servaient à présenter les tisons aux fumeurs de pipes ou de cigares. De temps à autre il passait la main derrière l'arbre contre lequel il était adossé et recevait, de son ordonnance, une bouteille de vin rouge qu'il faisait circuler à la ronde.

Les Officiers étaient en bonnet de police et sans armes ; seuls le long Édouard et l'officier de Dragons portaient la tenue régulière. Celui-ci se tenait debout auprès du feu, les deux mains appuyées sur la poignée de son sabre et regardait pensif les flammes ondoyantes.

« De tous les succès de la journée, une bonne part « revient à ton bonheur insolent, dit l'officier de

ussards. Mille tonnerres ! Il y a des gens qui t nés coiffés. Il arrive là, avec son peloton de 'alerie, juste pour prendre d'assaut une maison rtifiée ! *A qui Dieu veut, le bien vient en dor- it.*

— J'ai marché sans ordre, à mes risques et périls, ondit gravement l'officier de Dragons.

— Et la conquête qu'il a faite ! lança le long Edouard au milieu de la conversation. On m'a bien raconté l'histoire, mais je voudrais l'entendre de ta bouche, car quelques passages sont encore obscurs pour moi. Pouvons-nous espérer que tu « voudras bien les éclairer ?.... »

En disant ces mots, il regardait son ami du coin l'œil.

« L'histoire est très-claire, répondit le Dragon. « J'ai trouvé ici un jeune homme blessé à mort et « deux malheureuses femmes, sa mère et sa sœur. « Comme nous ne faisons pas de prisonnières, je les « ai fait conduire tous les trois jusqu'à une maison « de campagne située dans les environs.

— Mais cette action chevaleresque va bientôt te « valoir un joli nez (1), dit le Lieutenant Robert. « J'ai entendu le Général von H.... parler de cette « affaire, juste au moment où j'arrivais dans le vil- « lage pour me procurer deux chevaux.

— Eh bien? demandèrent les officiers.

(1) Un joli *nez* répond à un joli *savon.*

— La dame qui a été trouvée ici est la femme de
« Herr D..., le propriétaire de cette maison de cam-
« pagne. Elle est un des membres les plus actifs et
« les plus dangereux de l'autre parti et a, dit-on,
« organisé la défense, en l'absence de son mari. »

L'officier de Dragons leva les yeux en haussant les épaules.

« Mais elle a une fille, fit observer avec calme le
« long Édouard, qui possède une très-belle cheve-
« lure blonde et des sentiments *ultra*.... conserva-
« teurs. Cette jeune fille n'a rien à démêler avec les
« événements du jour. Elle n'est ici que depuis peu
« et arrive du Mittelrhein, où elle était en voyage
« d'agrément.

— La connaissez-vous? demanda l'officier de Hussards.

— Je crois vous avoir déjà raconté que le lendemain
« d'une certaine nuit mémorable, j'étais en billet de
« logement chez un démocrate, bon vivant, qui me
« fit goûter le bon vin de son cellier et dîner avec
« trois jolies jeunes filles.

— Meidinger ! » dit d'un ton aigre-doux l'officier de Dragons.

Les autres officiers partirent d'un éclat de rire, et le long Édouard poursuivit sans s'émouvoir :

« Ce n'est pas tout à fait du Meidinger, car cette
« histoire aura une suite qui sera pour nous entiè-
« rement neuve et surprenante. »

L'officier de Dragons siffla sans répondre, et avec

rreau de son sabre écrasa un charbon ardent
il fit jaillir des gerbes d'étincelles.

Le Lieutenant Edouard tendit encore la main
rrière lui et présenta à ses camarades une nou-
lle bouteille qu'il fit circuler à la ronde.

« Il faut avouer que nous avons eu une journée
« bien désagréable, dit le Hussard en essuyant sa
moustache, après avoir passé la bouteille à son
« voisin de droite. Avez-vous perdu beaucoup de
« monde dans l'Infanterie?

— Très-peu! répondit le long Edouard. Nous
« n'avons eu que de légères blessures. Une seule
« est plus grave; c'est celle du Lieutenant Schmau-
« der. Cet homme n'a pas de chance. Il commandait
« les Tirailleurs et a reçu dans le flanc une des pre-
« mières balles.

— Ce pauvre Schmauder! dit l'officier de Hus-
« sards. Vous souvient-il encore de ce punch que
« nous avons pris ensemble dans le grand corps de
« garde, à C...., quelques jours avant le départ?

— Tiens! ceci me remet quelque chose en mé-
« moire, reprit le Lieutenant Robert. L'Artillerie a
« eu à déplorer aujourd'hui la perte d'un homme, et
« cet homme est précisément celui dont nous avons
« tant parlé dans cette même soirée. Vous vous rap-
« pelez certainement l'histoire des feuilles de pa-
« trouille!

— Assurément, répondit le long Edouard, la cor-
« respondance entre les deux chefs de poste.

— Eh bien, celui des deux correspondants q
« était de garde au Fort extérieur, Hornemann, s
« distingué aujourd'hui, avec sa pièce, d'une mani
« toute particulière. Je ne connais pas exactem
« les détails; mais il est certain que ce brave jeu
« homme eût obtenu un bel avancement.... s'il
« fût....

— Eh bien, s'il ne fût?... demandèrent les o
ciers.

— S'il ne fût, dit tristement le Lieutenant Rob
« tombé à côté de sa pièce. C'était un vrai cœur
« soldat gai, plein d'entrain, et qui s'est cond
« comme les plus braves.

— Cela me fait réellement de la peine, ajo
« l'officier de Dragons. Pauvre jeune homme! Il
« reverra plus les siens. Peut-être un cœur fi
« pense à lui en ce moment! Oh! la guerre! la gue

— Et le Lieutenant Schmauder! reprit l'offi
« de Hussards, que Dieu ait son âme! mais je s
« bien persuadé que, s'ils se rencontrent tous
« deux dans l'autre monde, le pauvre Bombar
« aura encore une fois à essuyer le reproche d'av
« quitté son poste. »

Le long Edouard avait reçu la bouteille de la m
gauche; il la tenait placée entre son œil et le feu
garde, de sorte que son visage en était coloré d
rouge vif. Il dit, après une pause :

« Je crois vous avoir déjà affirmé que des jeu
« gens pouvaient quitter leur poste en temps de p

dans un moment de folie, et se conduire bravement et vaillamment devant l'ennemi. Celui dont nous parlons l'a bien prouvé. Je bois ce vin à sa mémoire! Puisse cela lui faire du bien là-haut!...

« — Que son âme repose en paix! dit le Lieutenant Robert.

« — Quoiqu'il ait une fois ici-bas abandonné son poste, ajouta le Hussard.

« — Pour plaire à sa bien-aimée, » murmura tout pensif l'officier de Dragons.

Sur ce, le long Edouard vida la bouteille et la jeta derrière lui, contre le mur, où elle se brisa en mille morceaux.

CHAPITRE IX

L'officier de Dragons visite les avant-postes pendant la nuit; il surprend une correspondance de signaux, prévoit quelque trahison et prend une résolution.

Pendant longtemps encore la conversation fut animée, et le souvenir de la journée chassa le sommeil des yeux des officiers assis autour du feu de garde. Cependant, vers onze heures, ils se retirèrent l'un après l'autre dans la maison pour y chercher une botte de paille ou un matelas. Le long Edouard resta quelques instants encore absorbé dans ses

pensées, les yeux fixés sur le feu; puis son regard devint incertain, ses paupières s'abaissèrent, sa tête s'inclina lentement; mais lorsque son menton toucha sa poitrine, il fit un brusque mouvement qui le réveilla. Il ouvrit les yeux tout grands et dit en riant :

« Le rêve que je faisais était monstrueusement « Meidingerique. »

L'officier de Dragons était resté le dernier devant le feu. Il se décida enfin à quitter la place, remit son sabre au crochet et tendit la main au Commandant de garde en lui disant : « Adieu...

— Où vas-tu te coucher? lui demanda le long « Edouard. Es-tu cantonné dans le village? Es-tu « bivouaqué?

« — Cette nuit je n'ai pas d'oreiller pour reposer « ma tête, répondit le Dragon. Le Lieutenant D... « se trouvant indisposé, je le remplace pour con- « duire la patrouille; je me trouve donc de service « comme toi.

— J'ai sur toi un petit avantage, reprit le Lieute- « nant d'Infanterie. Je me suis procuré une botte de « paille que je vais faire étendre, pour y dormir une « couple d'heures, dans un coin de la cour, sous les « grands tilleuls. Quand tu seras de retour de ta « chevauchée, viens me réveiller. Je n'ai besoin que « de très-peu de sommeil pour réparer mes forces. « Nous ferons alors du café et nous attendrons le « jour.

Soit donc, je viendrai. Je n'envie pas ton re- dit l'officier de Cavalerie.... Je tiens beaucoup ;ette chevauchée, et, d'ailleurs, je dormirais mal nuit... au revoir!

Bonne nuit! »

e long Edouard prit alors toutes ses disposi- s. Il posta un sous-officier et une douzaine mes de service autour du feu, se retira dans coin, et s'enveloppa dans son manteau pour ir du sommeil du juste.

icier de Dragons se rendit dans le jardin de ma n, où quelques-uns de ses hommes se te- nt autour d'un feu, et parla à voix basse à un x sous-officier. Celui-ci porta la main à son que, fit signe à ses cavaliers de le suivre et dispa- avec eux dans l'obscurité du jardin. Bientôt on endit piaffer et hennir des chevaux et résonner fourreaux de sabre contre les étriers et les épe- re . Un Dragon sortit de l'ombre tenant un che- val en main. Le Lieutenant von V.... sauta légère- ment en selle et sortit par la porte de la cour, suivi de dix cavaliers.

Que la nuit était belle et tranquille! De tous les feux de bivouac qui éclairaient tout à l'heure la plaine, on n'apercevait plus çà et là que quelques lueurs rougeâtres, sur lesquelles se découpaient les sombres silhouettes des soldats assis en cercle autour de ces feux mourants.

L'Officier descendit, avec ses Dragons, cette même

de rosée et l'on entendait,
murmurer entre les caillo
s'élevait, couverte de chêne
qui fermait la petite vallée.
plongé dans les ténèbres.
s'étendait le ciel clair et br
d'un bleu argenté se des
les sombres aiguilles des sa
l'horizon.

Un petit chemin sablo
hauteur où était établie la
mesure que les cavaliers
dissipaient autour d'eux. I

.. De ces vapeurs sortaient çà et là des groupes bres semblables à des spectres aux bras étendus, tés tout à coup dans leur ronde infernale par r ard d'un mortel. Cependant la Déesse de la montait claire et brillante dans le ciel et dissi- la bande des lutins. Elle semblait attirer à elle vapeurs qui couvraient la vallée pour s'en former cortége flottant. Bientôt on distingua dans la ne un large ruban d'argent : c'était le Rhin qui lait calme et majestueux.

L'Officier laissa tomber les rênes sur le cou de son eval et regarda enthousiasmé tout autour de lui. es beautés de la nature l'impressionnaient vive- nt, mais bien plus cette nuit où son cœur était core tout ému de sa rencontre avec la jeune fille.... À, au milieu des bois, était la maison de campagne tourée de petites vallées qui attendaient impa- ment que l'astre des nuits vînt chasser les om- bres qui les enveloppaient.

Qu'il est charmant ce premier rayon qui filtre à travers les arbres jusqu'au fond des ravins! Comme on voit tout à coup l'eau briller et frémir! Tout s'é- laire dans la vallée, et chaque brin d'herbe étin- celle de gouttes de rosée. Qu'il est doux, dans un pa- reil moment, de rêver à l'*être aimé!* Qu'il est doux de songer que cette blanche lumière frappe à sa fe- nêtre, la réveille et lui confie, discrète messagère, les pensées d'amour de celui qui s'est arrêté là-haut sur la montagne!.... Sans doute ces pensées éveillent

là-bas de semblabl
nétique qui s'établ
se confondent dans

La crête de la m
gons, formait une
quelle étaient placé
rencontrèrent étai
ce cavalier, son m
lant produisaient
seul, semblait anir
rections. Sa main g
droite le mousquet
meau de la selle.
oreilles et hennit l
bla aussitôt et le
mouvement fit jail

« Halte ! Qui vi

Le Lieutenant
et donna le mot d

Le Cuirassier lu
virent leur route.

Ce *Qui vive* av
poste voisin, qui
Dragons. Puis, le
s'échangèrent.

La patrouille su
crête de la monta
cavalerie sur leurs

Dans le ravin q

établi un poste de Chasseurs. La première sen-
: se confondait presque avec le tronc d'un
:hêne; elle tenait sa carabine près du corps; la
droite à la poignée de l'arme et la gauche au

énergique petit gaillard cria : « Halte! Qui
» et coucha en joue l'officier de Dragons, qui
de lui donner le mot de reconnaissance.
ait répondre vivement à ce farouche Chas-
vider les arçons. Il grommela même entre
nts quand les cavaliers passèrent devant lui.
trouille descendit lentement le ravin, arrêtée
ue instant par les sentinelles, et trouva tout
meilleur ordre. Les Dragons, conduits par
chef, arrivèrent au milieu de la vallée où bi-
quait l'Artillerie. Là, tout semblait plongé dans
rofond sommeil. Cependant, dans le lieu écarté
t placée la forge de campagne, on trouvait
: le mouvement et la vie. Le gros soufflet gé-
t et faisait jaillir du foyer des milliers d'étin-
Plusieurs canonniers étaient occupés autour
e. Un long personnage était auprès d'eux
irigeait leur travail.

C'était l'artificier Dose, qui n'aurait pu goûter le
moindre repos avant d'avoir remis sa roue d'avant-
n en état de tenir la campagne. Le forgeron de
l terie avait très-habilement consolidé les jantes
1 entourant de bandes de fer. On était occupé
for : la dernière bande lorsque la patrouille se

« sier; tout est en ordre.

— Bravo! bravo! aj

« Vous êtes toujours prêt

« ral en soit instruit. »

Dose poussa un léger s

« Dites-moi plutôt, der

« ce que vous avez vu da

« que vous y avez péné

« couru, mais le devoir...

— Eh bien, vous avez l

« produit par vos boulet

« V......

— Par mes obus, repri

insensible comme un stupide boulet. Un
ıande à être élevé, instruit, purifié, éprouvé.
: amour qu'on le remplit, avec prudence
y introduit la fusée. On pointe avec la plus
justesse, et, avant qu'il s'élève dans les
brave chef de pièce lui donne sa bénédic-

donc ! C'est on ne peut plus païen !
ı nécessaire, Herr Lieutenant, très-néces-
ır les simples Artilleurs. Si, nous autres
ficiers, ne considérions pas la chose avec
v table vénération, les servants se soucie-
t comme du diable de décoiffer complètement
et de placer convenablement la croix blan-
ans l'âme de la pièce.
on cher Dose, vous êtes un profond penseur !
vous demande pardon, Herr Lieutenant,
ıt je pratique mon art avec quelque poésie...
s obus?
Vous pouvez être satisfait de la conduite de
us, répondit l'Officier ; ils ont fait, parmi les
rs, d'assez grands ravages. Celui qui a en-
: le toit de la maison coûte peut être à cette
ıre la vie à un jeune homme de bonne famille.
— h ! bah ! ajouta l'Artificier en se frottant les
ns, de bonne famille ? Est-ce que l'on est de
›onne famille quand on ne sert pas son maître et
? »
L'Officier de Dragons se mordit les lèvres.

« Nous serons en ma

— Quand mon ca
« suivrai votre consei

En prononçant ce
l'Officier et le regard
grand cas de son che

Le Lieutenant von
avant-postes qui form
Il se dirigea alors à
vieille ruine et le villa
la vigilance des sentine
qu'il avait ainsi condui
en dernier lieu dans l

épais. Ce terrain, étant favorable aux
on y avait établi une triple chaîne de sen-
s par groupes de deux ou de trois.
tenaient toutes à l'Infanterie et se trou-
à si peu de distance les unes des autres
de Dragons s'avançait au milieu d'un
roulant de « Halte! Qui vive? » Chacune
nelles entendant distinctement le cri de sa
chaîne se trouvait en un instant sur le
et tout le monde était si bien sur ses
qu'un lièvre n'aurait pu passer sans être

it von V.... avança lentement et se
: sur la colline de la maison blanche,
c opposé à celui par lequel il était parti.
un chemin creux qui descendait dans un
(chemin croisait une chaussée plus large
au village. L'Officier de Dragons avait
village à sa gauche.
ns ce chemin creux était établi un poste. Le
qui le commandait fit connaître le
hommes qui le composait et annonça qu'il
t rien de bien nouveau.
Rien de bien nouveau? répondit d'un ton in-
ur le Lieutenant von V.... Il y a donc quel-
hose?
Si l'on veut, dit le chef de poste. Rien, cepen-
qui regarde la chaîne des sentinelles : car cela
: en dehors d'elles.

— [illegible]
[illegible] [illegible]
[illegible] [illegible]
— Eh bien! [illegible]
[illegible] quelque [illegible]
— Pas [illegible]
— Qu'est-ce [illegible]
— Si vous [illegible]
quelques pas, [illegible]
j'ai vu moi-même [illegible]
Le Lieutenant [illegible]
qu'un premier [illegible]
[illegible]
au loin. Il y [illegible]
[illegible] de [illegible]
plus profonde [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
— [illegible]
[illegible]
[illegible]
— Ah! [illegible]
— Oui, c'est [illegible]
Herr Lieutenant [illegible]
— Et [illegible]
le Lieutenant [illegible]
[illegible]

Je ne le crois pas, répondit le sous-officier, je
ie certain qu'elle est inoccupée.
ı bien ? cette maison ?
a des fenêtres qui donnent sur la plaine;
pouvons les voir maintenant parce qu'elles
t éclairées.
turellement!
is cette nuit je les ai souvent vues ..... Re-
Herr Lieutenant......... comme en ce mo-
/

Ah! fit l'Officier de Dragons, » étonné, en
yeux sur la maison.
des chambres de la façade venait tout à coup
airer. La lumière se rapprocha de la fenêtre,
tôt s'éteignit. Mais une seconde après s'al-
à la même place une lumière d'un vert éme-
qui brilla un instant, passa au rouge-vif, se
enfin en une étoile blanche et alors disparut.
ble! diable! ajouta l'Officier, et avez-vous
remarqué cela plusieurs fois?

— C'est la sixième fois cette nuit, Herr Lieu-
nt, c'est-à-dire la sixième fois que je le remar-
e. Il n'y a que deux heures que je suis venu à
te place et j'ignore naturellement ce qui s'est
auparavant.

— Vert, rouge et blanc, dit l'Officier de Dragons
nsif.

— Ce ne sont pas toujours les mêmes couleurs,
outa l'autre, j'en ai fait la remarque. D'abord je

dit gracieusement l'

faire demi-tour à s

creux et s'engagea d

forêt, conduisait sur

« Que peuvent sign

« une *correspondanc*

« sont des *signaux fa*

« campagne, *par cett*

« dans quel but sont-il

« de ce qui se passe de l'

« La chose est comp

« que la vieille dame ne

.. Et pourtant ces feux sont allumés dans
, dans un but qu'il est peut-être im-
découvrir.... »
ient les pensées de l'officier de Dragons,
t la hauteur, et il se dit : « C'est
gr l hasard que j'ai découvert ces si-
iose en tout cas suspecte, et, puisque
pouvoir d'examiner à fond cette
de mon devoir d'agir.... En avant! »
t von V.... s'était ainsi décidé à visi-
le campagne. On prend facilement une
lorsqu'elle doit satisfaire un de nos

es étaient toutes sur le qui-vive, et
es n'avaient rien remarqué d'extraordi-
l ıière se trouvait à cette même place où
Ufficier avait le matin pris congé de la jeune

nouveau? lui cria le Lieutenant von V.
le nouveau! répondit-on. Dans la cour
ison, qui est devant moi, se trouve un
qui de temps en temps aboie et hurle. Le
vent, tout est sombre, mais parfois une des
s éclairée.
la lumière n'a rien d'extraordinaire?
solument rien, Herr Lieutenant. C'est sans
a lumière de quelqu'un qui entre dans une
re pour y chercher quelque chose et se retire

— La lumière n'approche-t-elle jamais de la « fenêtre? Tu sais, mon ami, comme pour faire « quelque signal. Cela se passe ainsi à la guerre.... « Me comprends-tu?

— Sans doute, Herr Lieutenant; mais ce ne sont « pas des signaux.... Mille tonnerres! Comme je « leur donnerais signe de vie! On n'est pas un blanc « bec et on n'est pas pour rien aux avant-postes « avec un fusil chargé.

— Tu as raison, dit l'officier de Dragons; mais la « chose m'est suspecte. J'ai remarqué de l'autre côté « des signaux comme ceux dont je te parlais. Je veux « pénétrer dans cette maison et la visiter. Je laisse « entre toi et la porte un Dragon; ne le perds pas « de vue.

— A vos ordres, Herr Lieutenant! » répondit la sentinelle en portant les armes.

Le Lieutenant von V.... s'avança à la tête de ses Dragons jusqu'à la grille d'entrée, qu'il trouva fermée. Un chien de garde se précipita sur la grille en poussant des aboiements furieux. Bientôt parut à la porte de la maison un homme avec une lumière, dont il se servit prudemment pour éclairer la sombre cour et voir ce qui se passait.

« Holà! mon ami! cria l'Officier. Ouvrez vite! « C'est urgent. »

L'homme à la lumière se demanda un moment s'il ne valait pas mieux rentrer et fermer la porte. Mais il avait vu briller les casques et les sabres, et

comprit que toute résistance serait inutile.... Il posa la lampe sur le seuil de la porte et s'avança pour ouvrir la grille.

La patrouille pénétra à cheval dans la cour, et la lumière, violemment agitée par le vent, s'éteignit tout-à-coup.

CHAPITRE X

Dans lequel l'officier de Dragons exécute la résolution qu'il a prise, et s'aperçoit alors qu'il s'est trompé. Il se trouve dans le voisinage des lumières, et retombe dans les ténèbres.

Les Dragons, qui avaient reçu leurs instructions, occupèrent en silence la porte de la maison, firent à cheval le tour du bâtiment isolé au milieu de la cour et se répartirent sur ses quatre faces, de sorte que personne ne pouvait entrer ou sortir, soit par les portes, soit par les fenêtres. Le lieutenant von V.... ordonna à l'homme à la lampe de la rallumer et de venir l'éclairer dans l'intérieur de la maison. Celui-ci obéit. Lorsqu'il reparut avec la lumière, il pria l'Officier de faire le moins de bruit possible :

« Car nous avons ici, ajouta-t-il, un jeune homme « blessé grièvement et qui, depuis une heure seule- « ment, goûte un léger repos.

— Où se trouve le blessé? demanda l'officier de Dragons.

— Ici, au rez-de-chaussée, répondit l'hom
« la lampe, en ouvrant la porte toute grande
« faire entrer l'Officier. La dernière porte à ga
« est celle de sa chambre.

— Il a été blessé dans le combat?

— Oui, Herr, et très-dangereusement, dans le
« par un éclat d'obus...

— Et il se trouve mieux en ce moment?

— Oui, Dieu soit loué! Le médecin de H....
« quitté il y a une demi-heure à peine. Il est
« plein d'espoir; il pense qu'avec du calme et
« soins dévoués, sa forte nature pourra reprend
« dessus. Il dort maintenant, comme je viens
« dire, ajouta le vieux serviteur, en jetant un re
« suppliant à l'Officier.

— N'ayez pas d'inquiétude, mon ami! répon
« Lieutenant von V..... Nous ne venons pas i
« ennemis, ainsi donc, tranquillisez-vous.

— Mais la troupe de cavaliers? gracieux Her

— Elle ne vous fera aucun mal, si nous trou
« tout en ordre.

— Que peut-il y avoir contre l'ordre dans
« maison solitaire où se trouve un pauvre ble
« mort?

— Cher ami, c'est à moi d'interroger, dit en
« riant l'officier de Dragons, et si je me pré
« avec tant de ménagements, c'est que le hasard
« fait connaître votre maîtresse.

— Ah!...

- Je vais vous donner l'exemple de la sincérité, rsuivit le Lieutenant von V..., en vous disant je suis l'Officier qui a accompagné ici le jeune é, sa mère et sa sœur.

— Ah ! c'est bien différent ! s'écria joyeusement serviteur ; cela me rend bien heureux. Monseigneur pousse la générosité jusqu'à venir nous voir ? »

Et un sourire étrange passa sur son visage. Cette pression fugitive n'était peut-être qu'un effet produit par la flamme vacillante de la lampe ? Quoi qu'il n soit, ce changement dans les traits du vieux seriteur, n'échappa pas à l'officier de Dragons, qui épondit d'un ton sec et bref :

« Vous vous trompez, mon ami, c'est mon devoir seul qui m'amène ici ; j'espère donc que vous répondrez avec précision et sincérité à toutes mes questions.

— Assurément. Nous n'avons pas de secrets..... Mais le Herr Lieutenant ne veut-il pas entrer un moment dans cette chambre ? Je ne puis laisser ouverte la porte de la maison..... Au premier appel vos cavaliers seront ici, ajouta-t-il à voix basse.

— Fermez donc votre porte, dit le courageux jeune homme, et il entra sans hésiter dans la chambre ouverte. »

Le Lieutenant von V..... reconnut au premier oup d'œil qu'il se trouvait dans l'intérieur d'une amille distinguée, ou du moins très-riche.

La chambre qu'on lui avait ouverte était une immense bibliothèque. Des rayons de chêne sculp remplis de livres garnissaient toutes les murailles. Au milieu de la pièce se trouvait une table couverte d'un tapis vert; au plafond était suspendue une lampe par de lourdes chaînes de bronze. Dans une salle voisine, il aperçut un billard.

« Son Excellence veut-elle prendre un siége?

— Je vous remercie; je préfère rester debout.

« Maintenant, veuillez répondre à mes questions...

« A qui appartient cette maison de campagne?

— A Monsieur D...., de H.....

— L'habite-t-il toute l'année?

— Il ne l'habite, ordinairement, que pendan

« l'été.

— Avec sa famille?

— Oui.

— Quels sont les membres de cette famille?

— Herr D..., Madame D..., Mademoiselle Soph

« et le jeune homme qui a été blessé ce matin.

— A qui appartient la maison blanche où il a

« blessé?

— A des amis de la famille. C'était ce matin

« Quartier-Général des insurgés.

— Hé! mon ami, reprit en riant l'Officier,

« insurgés? Ils sont pourtant considérés par vo

« comme les défenseurs de la bonne cause! »

Le vieux serviteur leva les yeux au Ciel.

« Mais continuons! ajouta le Lieutenant von V

Herr D..., le propriétaire de cette maison?
robablement à Francfort.
omment? Il n'est pas avec les insurgés? de-
l'officier de Dragons étonné.
tainement non, Excellence...... Mais ma-
était ici.
h! madame était ici?.... Elle est donc partie?
epuis plusieurs heures...... Elle ne se croyait
rès en sûreté dans sa maison, parce que.....
arce que nous sommes dans le voisinage, je
rends. Ses craintes étaient cependant chimé-
s; nous ne faisons pas la guerre aux femmes....
essé est donc resté seul? »
rviteur jeta sur l'Officier un regard scruta-
dit en appuyant sur chaque mot :
ec..... mademoiselle..... Sophie.
h!..... C'est juste! répondit le Lieutenant en
ant longuement. Elle est restée ici pour soi-
son frère?
ans doute, et, si Votre Excellence le permet,
s vous annoncer à elle.
omment? A cette heure de la nuit?
ademoiselle Sophie est en haut dans le salon
une femme de chambre; elle lit, je crois, pen-
que son frère sommeille.
ù est situé ce salon dont vous me parlez, mon
dit l'Officier attentif.
se trouve au premier étage.
t, de ce salon, voit-on la maison blanche où

« est établi notre Quartier-Général, le villag
« vieille ruine? demanda l'Officier redoublant
« tention.

— Non, Herr, répondit le vieux serviteur
« il donne précisément du côté opposé. De ses
« on voit les environs de H....

— Ah, diable! s'écria le Lieutenant von V...
« mademoiselle Sophie est restée dans le salon
« cette nuit?

— Elle ne l'a presque pas quitté, » dit le servit

L'Officier espérant, par une soudaine accusati
troubler, alarmer le vieillard et l'amener par là
aveu, s'écria :

« Ainsi donc, mon ami, c'est mademoiselle Sop
« qui entretient une correspondance avec notre
« nemi au moyen de feux de diverses couleurs?

Le vieillard fut surpris, mais non effrayé de
paroles. Il regarda l'Officier avec étonnement, e
demanda :

« Votre Excellence a-t-elle vu cela?

— J'en ai été averti, et je suis venu ici pour vé
« le fait.

— Ce sera très-facile, dit l'autre, car made
« selle Sophie ne désavouera aucune de ses ac

— Je trouve au moins inconsidéré d'agir
« dans le voisinage d'un camp ennemi, et une fr
« explication sur le but de ces signaux pourra
« me décider à traiter la jeune dame avec tou
« égards qui lui sont dus.

ı! Herr Lieutenant! reprit l'autre, vous ne z cependant pas que mademoiselle Sophie ponde avec toute cette canaille en fuite?

ıis alors que signifient ces signaux?

ne simple correspondance avec la mère au de l'état de son fils. »

t le tour du Lieutenant von V.... de regarder nnement le vieux serviteur. Un sourire de ion passa sur ses traits, car l'accent et le vi- vieillard répondaient de la sincérité de ses

n'est pas invraisemblable, dit-il après une

st la pure vérité, Herr Lieutenant, et, si vous lez, vous allez en avoir la preuve.

de quelle manière?

ıivez-moi sans faire le moindre bruit jus- premier étage; écoutez ce que je dirai à la dame, et observez ce qui se passera. Mais ıvant je vais entrer dans la chambre de mon : pour savoir comment il va. Je vous prie de ; me perdre de vue. Il ne faut pas que vous ɜz que je donne là-haut avis de votre pré- »

eillard ouvrit alors une porte faisant face à la chambre du billard; il la laissa toute ouverte et allă frapper tout doucement à la la chambre où reposait le blessé.

vieille femme apparut. Le serviteur lui fit

un signe, et tous deux s'avancèrent vers l'Of dans la bibliothèque sans avoir échangé une par

« Que devient notre jeune maître? » demanda serviteur, lorsqu'ils furent assez près du Dragon po que celui-ci ne pût perdre une seule parole.

« Il va très-bien, répondit la femme. Les sym- « tômes favorables, que le docteur avait annonc « se manifestent tous; il sent peu de douleur « côté. La fièvre occasionnée par la blessure n'est p « violente. Tout à l'heure il a demandé à boire, « il s'est assoupi de nouveau.

— Ainsi bon espoir et sommeil léger, dit d'un to « significatif le serviteur en se tournant vers l'O « ficier. Maintenant je prie Votre Excellence de m « suivre. »

La femme retourna dans la chambre du mal Les deux hommes sortirent dans le corridor et m tèrent lentement l'escalier. Le tapis qui recouvrait marches assourdissait les pas, et le Lieutenant V.... portait son sabre avec précaution pour ne f aucun bruit. Au premier étage, le serviteur ouvr porte d'une chambre. Il souffla prudemment la mière qui l'éclairait, et pria l'Officier de re dans l'obscurité pour mieux voir dans l'intérieu salon. Le vieillard y pénétra seul et laissa à des la porte toute grande ouverte.

Le Lieutenant von V.... plongea ses regards d un très-élégant appartement, et son cœur battit fort quand il aperçut celle qui s'y trouvait. D

:oins de ce salon était placé un divan d'angle
is duquel s'étageait une vraie forêt d'ar-
et de fleurs. Devant ce divan et auprès d'une
onde était assise, dans un fauteuil, une jeune
enveloppée d'un simple peignoir de mous-
blanche. On ne pouvait reconnaître les traits
visage, parce qu'elle tenait sa tête appuyée
main. Par malheur, l'abat-jour vert de la
e était descendu très-bas et laissait à peine
:r un rayon de lumière sur le velours violet
fauteuil. On y voyait cependant briller une
boucle blonde échappée de la coiffure de la
e fille. De l'autre côté de la table était assise une
me de chambre paraissant occupée à tricoter des
Nous disons paraissant, car les aiguilles repo-
ent sans mouvement sur ses genoux, et sa tête était
ichée sur sa poitrine; elle la releva quand le vieux
viteur entra.

« Que se passe-t-il donc en bas, Hiéronyme? de-
« manda la jeune dame à la blonde chevelure en
« relevant la tête. N'ai-je pas entendu des cavaliers
« entrer dans la cour, un chuchotement de voix et
« un cliquetis d'armes? — Qu'est-ce que cela veut
« dire?

— Tranquillisez-vous, mademoiselle Sophie, ré-
« pondit le vieux serviteur. C'est ce que vous nom-
« mez une patrouille qui vient de venir ici, bien plus
« pour nous protéger — il accentua ces mots — que
« pour nous faire du mal.

— Ainsi, ce sont des cavaliers? reprit la jeune « fille. J'avais donc bien entendu.... Des Hussards?

— Non, ce sont des Dragons.

— Ah ! des Dragons? » s'écria la jeune dame étonnée en se levant de son fauteuil. Elle prononça avec une telle intonation le mot Dragons, que leur chef, placé dans l'antichambre de manière à ne perdre ni un mot ni un geste, en reçut au cœur une violente commotion.

Sophie était accourue à la fenêtre et regardait dans la cour.

« Ils sont dans la cour, dit-elle. C'est peu rassu- « rant ! ils restent là immobiles comme des spectres, « et on voit briller leurs casques et leurs sabres. — « Viens ici, Christine, et regarde. »

La femme de chambre tirée de son sommeil s'était remise à tricoter de plus belle à grand bruit d'aiguilles. Elle posa son ouvrage sur la table et s'approcha de la fenêtre d'un pas alourdi.

« Sont-ils nombreux, Hiéronyme? demanda la jeune dame.

— Une douzaine environ.

— Et... et... et il n'y a pas d'Officier? ajouta la jeune fille en collant son visage contre les vitres pour mieux voir.

— Oh que si, mademoiselle Sophie. Il se tient... « en bas, auprès de la porte. »

La jeune dame quitta brusquement la fenêtre et se mit à marcher dans le salon avec agitation.

« L'Officier a-t-il quelque chose à nous dire? » demanda-t-elle tout à coup en s'arrêtant devant le serviteur.

Mais cette interrogation, si naturelle dans la situation actuelle, fut faite d'une voix altérée.

« Jusqu'à présent il n'a rien dit, répondit Hiéro-« nyme. Je vais sur-le-champ le lui demander. Je « n'étais venu — ajouta-t-il plus haut — que pour « vous donner des nouvelles de mon jeune maître.

— Oui, je devrais bien aller voir un moment mon « frère, reprit la jeune fille quelque peu troublée.

— Je viens de chez lui à l'instant; il va très-bien. « La garde-malade a le plus grand espoir, et le som-« meil se prolonge sans agitation. Je crois qu'il serait « bon, mademoiselle Sophie......

— D'en donner la nouvelle à maman, ajouta-t-elle. « Nous allons le faire à l'instant, et, ensuite, mon bon « Hiéronyme, je descendrai moi-même voir mon frère.

— Hum ! hum ! » fit le vieux serviteur en jetant à la dérobée un regard vers la porte de l'antichambre.

L'officier de Dragons dévorait des yeux les formes charmantes de la jeune fille et s'enivrait au son de sa voix.

« Donc, espoir et bon sommeil? dit Sophie. C'est « vert et blanc. Christine apporte la petite boîte. »

Le vieil Hiéronyme jeta un regard triomphant sur la porte de l'antichambre.

« Vert et blanc, » répéta la femme de chambre à moitié endormie.

Elle ouvrit une boîte de métal et en tira deux cartouches d'artifice.

L'Officier fit un pas en avant avec l'intention de pénétrer dans le salon. Mais, d'un rapide mouvement de la main, le vieux serviteur lui fit signe de ne pas avancer.

Christine ouvrit la fenêtre, assujettit extérieurement un des deux cartouches, et y mit le feu avec un petite mèche. Aussitôt une flamme d'un vert émeraude jaillit au dehors, et projeta au loin dans la nuit cette brillante lueur que le Lieutenant von V... avait vue des avant-postes. Elle s'éteignit au bout de quelques secondes, et Sophie se rapprocha de la fenêtre.

« Maintenant, la blanche. »

La jeune fille se tenait en ce moment appuyée contre la table, et son noble visage se détachait sur un fond de fleurs et de feuillages. On alluma alors sur le rebord extérieur de la fenêtre le second cartouche. La lueur qui en jaillit était celle d'un beau clair de lune, et Sophie, subitement enveloppée par cette blanche lumière, parut si éblouissante de beauté à l'Officier, qu'il ne put retenir un cri d'admiration.

Le vieil Hiéronyme fut pris fort à propos d'un violent accès de toux, et, au moment où Sophie tournait la tête, elle le vit fermer à la hâte la porte de l'antichambre. Il revint rapidement vers sa jeune maîtresse, l'avertit en peu de mots de ce qui se passait,

du soupçon dont elle avait été l'objet, et enfin annonça *celui* qui attendait dans l'antichambre.

CHAPITRE XI

Il contient des choses intéressantes sur la pyrotechnie. — Le bienveillant lecteur assiste, dans ce même chapitre, à une scène dont il ne pouvait prévoir le dénouement au commencement de cette histoire.

L'officier de Dragons, replongé si subitement dans les ténèbres, mit la main sur son cœur agité. Pendant les quelques instants qu'il resta seul, ses pensées franchirent le temps et l'espace. Dans cette chambre obscure, il revit l'Arbre-Vert et le n° 17, et il lui sembla comme alors distinguer les soupirs de l'infortuné greffier. Il entendit quelque temps encore la voix du vieux serviteur; puis un léger cri de la jeune dame frappa son oreille ; enfin la porte se rouvrit et Hiéronyme le pria d'entrer.

Une légère modification avait été apportée à la disposition du salon. La fenêtre était fermée. Christine, assise auprès de la table, s'était remise à son tricot. Devant elle, était la lampe, dont on avait tellement abaissé le grand abat-jour vert que presque toute la pièce se trouvait dans l'ombre. La jeune Dame se tenait debout, la main appuyée sur le dossier du fauteuil.

L'Officier pénétra dans l'appartement en saluant profondément et dit en souriant :

« Ah ! Mademoiselle ! vous venez de m'enlever le « mérite d'une importante découverte. J'espérais « déjà être sur la piste de quelque intéressante tra- « hison.

— Puisque vous m'avez si bien épiée, reprit la « jeune fille, vous avez dû voir à quelle innocente « occupation je me livrais.

— Innocente, mais dangereuse. Je suis persuadé « de l'innocence des signaux ; mais ils pouvaient être « vus de tout autre observateur et vous causer de « sérieux ennuis.

— Il m'est pourtant bien permis de placer sur ma « fenêtre des lumières de couleur ? demanda la jeune « fille.

— En temps de guerre et dans le voisinage d'un « camp, non, Mademoiselle, répondit le Lieutenant « von V... Cependant, comme je viens de vous le dire, « nous ne prendrons pas la chose au sérieux. Je vous « prierai seulement de vouloir bien suspendre cette « innocente télégraphie. Je serais vraiment peiné « de vous voir prolonger un état de choses inter- « dit.

— Je vous remercie beaucoup. C'est cependant le « hasard seul qui vous a guidé ici pour nous avertir « et nous protéger.

— Rien que le hasard ? Il n'aurait pas suffi seul à « me ramener ici.

— Assurément, rien que le hasard, répéta la jeune à voix basse.

— Si vous le permettez, mademoiselle Sophie, dit serviteur, je vais redescendre à mon poste. »

Il s'inclina alors et se retira.

« Christine, dit la jeune dame, un siége pour le Herr Officier. »

me de chambre exécuta l'ordre donné; puis t son tricot et voulut se retirer. Un signe de la fit rester dans le salon; mais elle nit à l'écart dans un coin sombre et recommença avec grand bruit d'aiguilles.

vous êtes aimable, dit le Lieutenant von ..., de me permettre de rester un moment avec Mais je n'abuserai pas de votre gracieuse italité. Vous devez être fatiguée; le jeune blessé e maintenant, comme je viens de l'apprendre, i que possible, et vous pourrez enfin goûter repos.... Peut-être, ajouta-t-il en souriant, un petit signal vers H.... pour annoncer l'i iemi a pénétré dans votre maison, et puis...

— i! répondit Sophie, vous n'avez pas con-e en moi! Vous croyez toujours que mes ux ont une autre signification.

— Certainement non; je viens à l'instant d'avoir euve du contraire. Mais vous avez dû prévoir c où l'ennemi viendrait chez vous et mettre pour cela une couleur en réserve : la couleur , peut-être?

— Quel ennemi? demanda-t-elle avec un grand « calme.

— Eh bien! nous.

— Vous? Il me semble que je ne vous considère « pas comme tel.

— Ah! Mademoiselle! Mais ce matin encore nous « nous traitions assez en ennemis.

— Peut-être y étions-nous forcés. Je ne puis que « vous répéter ce que je vous ai déjà dit; jamais je « n'ai considéré mes compatriotes comme des en- « nemis.

— Je vous remercie de cette bonne parole; mais « je souffre doublement de vous voir ainsi engagée « dans l'autre parti. »

La jeune fille jeta sur l'Officier un regard mélancolique, puis elle baissa la tête sans répondre.

« Vous prétendiez tout à l'heure, reprit-elle après « une pause, que ce n'était pas le hasard qui vous « avait conduit ici? Comment pouvez-vous expli- « quer cela? Hiéronyme m'a dit que de la ligne des « avant-postes on ne pouvait voir cette façade de « notre habitation. On s'était donc avancé au-delà « du chemin creux avec l'intention de surveiller « notre maison. Pour agir ainsi, il fallait nous soup- « çonner.

— N'y a-t-il que le soupçon qui puisse pousser « quelqu'un à venir la nuit sous votre fenêtre, ma- « demoiselle Sophie? répondit l'Officier.

— Oh! certainement rien que le soupçon, » répon-

le avec vivacité; mais elle s'arrêta interdite
s le regard dont la couvrait l'Officier. « Certaine-
ent rien que le soupçon, balbutia-t-elle.

— Et vous ne croyez pas qu'un autre motif puisse pousser quelqu'un à venir la nuit regarder vos fenêtres?

— Non, je ne le crois pas!

— Oh! mademoiselle Sophie, reprit le Lieutenant
1V..., que vous êtes incrédule! vous pensez que
le hasard qui m'a conduit ici cette nuit?

— Ou bien peut-être votre service, ajouta-t-elle à
basse.

— Ni le hasard, ni le service, répondit le jeune
ıomme. Cherchons autre chose.

— Non! ne cherchons rien, dit avec angoisse la
ıne fille en regardant dans le coin de la chambre,
ù le bruit d'aiguilles avait cessé depuis longtemps.
— Si vous voulez, racontez-moi plutôt comment vous avez remarqué les signaux à notre fenêtre.

— C'est toute une histoire, Mademoiselle. Mais si elle vous intéresse....

— Oui, dit-elle d'une voix à peine intelligible.

— Mademoiselle, poursuivit-il avec insistance, pour raconter cette histoire, il me faut remonter de quelques mois en arrière. Me le permettez-vous? — Ce sera pour moi un moment heureux.

— S'il le faut, murmura-t-elle à voix basse.

— Oh! Sophie! dit-il tout à coup avec passion. Ce fut une nuit que je ne puis oublier!

— Comme celle-ci, répondit-elle avec angoisse,
« que, moi aussi, je n'oublierai jamais. Mais votre
« histoire est trop longue pour l'instant. Vous me la
« raconterez une autre fois.... Ecoutez! n'avez-vous
« rien entendu? N'est-ce pas un roulement de
« tambour?

— Non, non, Mademoiselle; c'est le hennisse-
« ment d'un cheval ou le bruit de quelque four-
« reau de sabre sur le pavé de la cour.

— Vos cavaliers sont ici?

— Ma présence vous est peut-être importune,
« Mademoiselle, ajouta l'Officier froissé de l'indiffé-
« rence que montrait la jeune fille, je vais prendre
« congé de vous.

— Pour retourner à cheval au camp?

— Nullement, je resterai dans le voisinage de
« votre maison pour vous protéger au besoin. Vous
« connaissez déjà ma devise, ajouta-t-il en s'incli-
« nant : — *Protection aux malheureux!*

— Oui, je la connais, dit-elle, et elle ajouta
« aussitôt à voix basse : Je n'ai assurément pas l'in-
« tention de vous renvoyer d'ici; si votre volonté
« est de rester dans le voisinage, permettez-moi de
« vous offrir l'hospitalité dans ce salon.

— Oh, vous me rendrez bien heureux, lui dit l'Of-
ficier en portant à ses lèvres une petite main qui lui
fut doucement retirée.

— Il faut avouer, dit le Lieutenant von V...,
« après une pause, qu'il est étrange que nous nous

ons déjà rencontrés trois fois, et chaque fois
is des circonstances si caractéristiques. C'est ce
je voulais développer dans mon histoire, ma-
moiselle Sophie; je voulais aussi ajouter que, en
us revoyant ce matin, je vous avais trouvée sem-
« blable à l'image que je m'étais faite de vous.

— Ah! vous vous étiez fait une image de moi?

— Certainement; depuis cette nuit, dont je n'ose
« parler, le son de votre voix et le....

— Vous avez une riche imagination, interrompit
« vivement la jeune fille; je vous confesse que, ce
« matin, moi aussi je vous ai reconnu, mais à quel-
« que chose de moins idéal...., à votre devise. Hélas!
« depuis notre première rencontre, quelles longues
« et tristes heures pour moi!

— Comment cela, mademoiselle Sophie? Racon-
tez-le-moi. »

L'Officier prononça ces mots d'un ton pressant, et, comme emporté par son grand désir d'entendre ce qu'allait dire la jeune fille, il lui saisit la main.

« C'est cette même histoire, dit-elle, qui cause en
« ce moment tant de malheurs. Ce fléau, qui sépare
« frères et amis, qui déchire des pays entiers, est venu
« porter ses ravages jusque dans le sein de notre fa-
« mille. Mais, pour me faire comprendre, il est né-
« cessaire que je revienne un peu sur le passé.

— Oh, racontez! répondit vivement l'officier de
« Dragons. Racontez, sans rien omettre, mademoi-
« selle Sophie! »

Il était alors complétement maître de la petite main qu'il tenait serrée de la main droite, tandis que, de la gauche, il jouait avec un bracelet d'or qu'il avait découvert sous les blanches dentelles.... Innocent plaisir qui ne laissait pas que de le faire tressaillir de bonheur.

« Mon père, poursuivit la jeune fille, propriétaire « d'une terre et administrateur des forêts, avait « toujours eu de l'aversion pour les menées d'un « certain parti. Ses paroles et ses actes pouvaient « avoir une grande influence sur certaines classes « du peuple; aussi fit-on tout au monde pour « ébranler sa fidélité au Souverain, mais on ne « réussit qu'à le compromettre. Ma mère — je dois, « hélas! l'avouer — s'était jetée, dès le début de « cette triste histoire, dans ce parti; et cependant, « tout devait l'en éloigner.

— Ah, les femmes! dit le Lieutenant von V..., « terrible! terrible! »

Pour atténuer l'effet de ses paroles, il porta à ses lèvres les petits doigts blancs qui furent retirés, et c'était justice, car le bracelet avait captivé son attention bien plus que le récit de la jeune fille.

« Personne ne pouvait s'attendre à cela de la part « de ma mère. Elle appartenait par sa naissance à « une classe trop élevée pour se ranger parmi les « partisans de la liberté et de l'égalité. Elle était née « baronne von C....

— Ah! fit l'officier de Dragons, des von C.., de H..?

— De cette famille même, répondit Sophie, vous « connaissez sans doute. Elle est pauvre, mais de « grande noblesse.

— De très-grande noblesse, dit le Lieutenant von « V.... tout pensif en reculant involontairement son « siége.

— La pauvreté de cette famille, poursuivit la jeune « dame, fit accepter la demande en mariage, faite par « mon père, qui n'était alors qu'un petit agronome. « Ma mère avait pensé que quelque peu du lustre de « sa famille rejaillirait sur sa nouvelle maison et « sur le nom bourgeois de son époux. Mais elle s'é- « tait trompée.

— Je le conçois.

— Mon père n'avait pas alors une maison de « campagne comme celle-ci pour recevoir les parents « et les amis de ma mère. Il ne pouvait non plus « envoyer d'équipage à la ville pour amener des in- « vités dans sa petite métairie. Ma mère se trouvait « humiliée de cet état de choses. Elle se vit tout à « coup presque délaissée par cette noblesse au milieu « de laquelle elle brillait naguère. Il était, en effet, « impossible à cette société de recevoir l'époux de la « demoiselle von C....., un simple campagnard! Oui, « la chose était complétement impossible!

— Hélas! hélas! ainsi sont encore aujourd'hui « les relations du monde. C'est incroyable, mais « c'est vrai.

— Très-vrai, reprit gravement la jeune fille. Ma

« mère, d'un caractère fier, souffrit cruellement de « cet abandon, et, au lieu de chercher à regagner « pas à pas le terrain perdu — ce qui lui eût peut-« être réussi — elle fut saisie de haine contre tout « ce qui appartenait à la noblesse et fit exclusivement « sa société des connaissances de mon père. Lorsque, « par la suite des temps, mon père fut devenu un « homme opulent et influent, la société lui fit des « avances, que ma mère repoussa avec fierté. Je dois « avouer que, mon père et moi, nous en éprouvâmes « bien des ennuis... — nous passâmes bien des « heures amères ! Cette haine contre la noblesse, « longtemps comprimée, éclata au commencement « de ces temps malheureux. Ma mère entraîna pen-« dant quelque temps mon père, qui n'avait pas la « moindre sympathie pour ce parti, — mais pendant « quelque temps seulement. Mon père voyait claire-« ment à quel but couraient tous ces hommes exaltés. « Il échoua dans toutes ses tentatives pour ramener « ma mère, et dut se borner à entraver, par tous les « moyens possibles, les résolutions violentes qu'elle « prenait. Vers cette époque, je fus envoyé par mon « père dans le Mittelrhein pour passer quelque « temps chez des amis.

— Où je vous ai vue? dit le Lieutenant von V...

— Non, où vous ne m'avez pas vue, reprit en « souriant la jeune fille. Cependant, à cause des « graves événements qui se préparaient de tous « côtés, ma mère me rappela auprès d'elle. Mon

frère était alors à l'Université; il s'exalta comme beaucoup de ses camarades, prit part au malheureux combat, et fut, comme vous le savez, cruellement blessé dans la maison blanche.

— Sans doute, je le sais, ajouta gravement l'officier de Dragons. Mais comment votre mère a-t-le pu s'y rendre? C'est vraiment prodigieux 'elle n'ait pas été blessée par quelque éclat d'obus qu'elle soit sortie saine et sauve de l'assaut.

— Oh! mon Dieu!... Sophie, je vous affirme, sur l'honneur, que je rends grâces au Ciel qui m'a fait prendre part à ce combat.

— Et moi aussi, dit la jeune fille d'une voix presque imperceptible, je rends grâces au ciel et à vous. » Elle tendit alors avec une expression touchante ses deux mains à l'Officier, qui dut se conter de les saisir, parce que le vieil Hiéronyme ouvrait la porte.

Christine se réveilla en poussant un bruyant sour, et se remit aussitôt à tricoter.

« Excusez-moi, mademoiselle Sophie, dit le serviteur, je venais vous annoncer que l'état de mon jeune maître continue à s'améliorer, et il serait bon, je crois, de faire, avant le jour, encore un signal pour tranquilliser madame.

— Est-il déjà si tard? dit Sophie en se levant précipitamment.

— Vous voulez dire si matin, reprit en riant Hiéronyme. Trois heures vont sonner.

— Dieu soit loué! dit-elle, la nuit va donc bientôt « finir! — Ainsi, tout va bien? Il suffira alors d'un « seul signal vert.

— Et la présence de l'ennemi? demanda en sou« riant l'officier de Dragons. Hiéronyme doit savoir « avec quelle couleur on en donne avis.

— Je crois, en effet, répondit le vieux serviteur, « que madame a prévu ce cas et indiqué la couleur « bleue. — Bleu et rouge si nous éprouvons des « désagréments, et, dans le cas contraire, bleu et « blanc.

— Ah! bleu et rouge ou bleu et blanc! » dit tout pensif l'officier de Dragons, et il jeta sur la jeune fille un regard inquisiteur. Elle avait relevé l'abat-jour de la lampe et, pour la première fois, se montrait en pleine lumière devant lui.

« J'ai offert à vos Dragons de se rafraîchir, dit « Hiéronyme, mais ils ont refusé.

— Je n'en doute pas, en pays ennemi! répondit en « riant le Lieutenant von V..... Ils connaissent la « consigne.

— Mais un peu de vin ne ferait pas de mal à ces « pauvres gens, dit la jeune fille, et si je vous en « prie, vous ne refuserez pas de lever la consigne.

— Certainement non, répondit l'Officier à haute « voix, et il ajouta tout bas : Je refuse d'autant « moins que cela me fera rester un peu plus long« temps avec vous. »

Il alla à la fenêtre, l'ouvrit, et donna l'ordre au

officier de faire mettre pied à terre aux Dragons les laisser au repos.

Hiéronyme avait quitté le salon, et Christine, it entendu dire que l'on voulait télégraphier de veau, apporta la petite boîte de métal.

« Maintenant, m'aiderez-vous? » demanda la e fille en souriant d'un air fin, et elle présenta l'Officier un des cartouches de papier qu'elle venait irer de la petite boîte.

« Je me trouve dans une incroyable position, ré-ndit le Lieutenant von V.... le sourire sur les res. Oh! Mademoiselle! vous faites de moi tout ce que vous voulez. En vous aidant, je remets entre vos mains mon nom et mon honneur. Je serais gravement compromis si on racontait cette aven-ire au Quartier-Général.

— Aucun de nous ne trahira l'autre, dit avec sin-« cérité la jeune fille en jetant, de ses grands yeux « noirs pleins de flammes, un regard indéfinissable « au jeune Officier. Ne sommes-nous pas dans la « même position? Ne vous ai-je pas aussi confié « mon honneur? Et en ce moment même ne vous « le confié-je pas et d'une manière absolue?

— Ah! Sophie! répondit avec feu le Lieutenant « von V..., vous avez des preuves de ma discrétion. « Je suis en effet heureux et bien heureux de pou-« voir partager un secret avec vous. »

Nous ne savons par quelle manœuvre habile l'of-ficier de Dragons, en prononçant ces mots, se trouva

tout à coup de l'autre côté de la table et osa passer son bras autour de la taille élancée de la jeune fille. Elle ne le souffrit qu'un moment; mais, tout en repoussant la main du jeune homme, elle le consola par un regard. Ce regard ne lui était cependant pas adressé; il était dirigé, avec inquiétude vers le coin du salon où Christine avait repris sa place.

Alors les deux jeunes gens s'approchèrent de la fenêtre; elle, tranquille, lui, agité. — Qu'il était frais l'air du matin qui vint rafraîchir leurs joues brûlantes! Qu'il était doux le parfum des bois, des herbes et des fleurs qui arriva jusqu'à eux! Ce n'était déjà plus la nuit; une vague lueur leur laissait deviner les silhouettes à moitié perdues dans l'ombre des buissons et des arbres, et leur permettait presque de reconnaître le terrain qui s'étendait sous leurs yeux. Mais, collines, ravins, ruisseaux et chemins, tout était encore indécis et plongé dans le sommeil. On ne voyait plus au bord de l'horizon que la traînée lumineuse laissée par la lune. Dans le ciel deux étoiles jetaient leurs derniers feux.... Une douce brise errait en frémissant dans la campagne; un doux sentiment pénétrait mystérieusement dans le cœur des deux jeunes gens placés l'un à côté de l'autre à la fenêtre. On pressentait déjà le jour : rayon de soleil ou mot d'amour chassant les ombres dans la nature ou dans les cœurs.

« D'abord la lumière verte, » dit la jeune fille après un soupir.

is elle plaça le cartouche sur la fenêtre, y mit
tous deux, comme effrayés, se rejetèrent
l'intérieur de la pièce; mais, par un merveil-
, ils étaient serrés l'un contre l'autre
uit la lumière.

intenant la bleue. La lumière bleue, dans la
une belle couleur.

pour moi, pour l'ennemi! »

s deux portèrent leurs regards ardents sur le
mmé; il avait cessé de brûler qu'ils
encore. Leurs mains étaient unies. La
avait sans doute été effrayée par la lumière
et s'était réfugiée auprès de l'Officier. Le mo-
prochait. La flamme qui allait briller
irait, par sa couleur blanche ou rouge,
ice d'un ennemi bien ou mal disposé.

le coup d'œil investigateur que jeta rapide-
l' icier de Dragons autour de la pièce, il vit
la chaise sur laquelle Christine était assise se
vide. — La femme de chambre venait de
le salon.

s tira elle-même le cartouche de la boîte et
r la fenêtre. Le jeune Officier pressa plus
nt sur son cœur la main de la jeune fille
t ite troublée, détourna la tête.

ie, dit-il d'une voix tremblante, voici le
ient le plus solennel de toute ma vie! Vous
erti votre mère de la présence de l'ennemi,
: vous allez lui indiquer, maintenant, par la cou-

avait rejoints. « Puis, dit le soldat, tout était de
« très-silencieux derrière la grille.

— Très-silencieux? demanda tout pensif le
« Edouard.

— Oui, Herr Lieutenant, extraordinaire
« silencieux, répondit la sentinelle. Une seule
« on entendit un grand bruit de sabres; ce b
« dura environ une minute, puis tout retomba
« le même profond silence.

— Dieu de justice! se dit en frissonnant le
« Edouard. Ce serait vraiment affreux de perd
« vie dans l'ombre et d'une manière si misérab

Tout à coup une idée poignante vint ajouter
tourments. Il se souvint que, la veille, le Lieut
von V... avait accompagné jusqu'à cette habit
la vieille dame démocrate et sa blonde fille.
parut plus que vraisemblable que son pauvre c
rade, dans une tentative pour revoir la jeune
s'était trop aventuré et par suite engagé dans
fâcheuse affaire.

Pendant que le long Edouard s'avançait
cette fatale grille, absorbé dans ces tristes pen
von V..., le cœur ouvert aux plus douces espéra
s'agenouillait dans le salon devant le fauteuil d
lours violet que nous connaissons, ou plutôt d
la jeune fille qui y était assise.

« Ma chère Sophie, dit-il lorsqu'elle lui eut
« au milieu de ses larmes, tu es maintenant m
« sonnière. Si nous partons aujourd'hui, je co

CHAPITRE XII

...ouard est tiré de son sommeil par l'arrivée d'une
:. Il va à la découverte au petit point du jour, et
...oui par le grand jour qui se fait pour lui.

nt ce temps, bien des choses s'étaient pas-
dehors. Le sous-officier de garde au poste
in creux n'avait plus quitté la place d'où
ait observer la maison isolée. Longtemps il
it aucune lumière; mais enfin il vit briller
aux que nous connaissons déjà : vert, bleu
. Le digne sous-officier, quoiqu'il eût
ignalé ce fait à la patrouille à cheval, crut ce-
t de son devoir de le signaler de nouveau
artier-Général. Il fit un rapport qu'il remit
p ière patrouille. Ce rapport parvint à la
a blanche et fut remis au Capitaine comman-
le garde. Ce Capitaine, tiré brusquement d'un
d sommeil, renvoya le rapport à son Lieute-
de garde dans la cour.

long Edouard rêvait en cet instant à un nou-
thème de Meidinger, revu, corrigé, considé-
nent augmenté et illustré de gravures sur bois,
moment où il allait en extirper avec le plus
zèle toutes les vieilleries..., il fut réveillé en
saut. Il se dégagea de son manteau, se coiffa de

ouverte. Le Lieutenant von V....., surpris de cette bruyante interruption, tourna la tête et vit, dans l'ombre de l'antichambre, se dresser comme une apparition la longue silhouette de l'officier d'Infanterie.

Celui-ci paraissait encore plus surpris que l'officier de Dragons. Il avait l'épée à la main, et s'avançait à pas lents. Enfin, après un long soupir, il s'écria avec l'accent du plus profond étonnement : « Saint Meidinger! »

L'Officier reconnut, à cette exclamation, le personnage qui se trouvait devant lui. Il replaça la jeune fille dans le fauteuil en la soutenant dans ses bras et tendit la main à son ami avec un sourire de bonheur.

Le long Edouard resta quelques instants avant de reprendre ses esprits.

« Il me semble, dit-il enfin avec un léger sentiment de jalousie, que tu as conduit ta patrouille avec un certain succès.

— Avec un tel succès, lui répondit vivement le Lieutenant von V..., que je puis maintenant te présenter ma fiancée.

— Ah! Mademoiselle, nous nous connaissons déjà! s'écria le long Edouard en faisant une profonde salutation. J'ai eu l'honneur, il y a quelque temps, de me trouver à table à côté de vous. Qui eût pensé alors que vous seriez sitôt des nôtres! »

La présence inattendue d'un tiers avait mis d'abord la jeune fille dans un grand embarras. Mais

ı poste. Il confia donc au long Edouard le soin
ette expédition et lui donna dix hommes pour
la maison.

›endant une bande plus claire à l'orient annon-
prochain retour du jour. Une brise légère
t le feuillage des arbres. Quelques oiseaux ga-
aient timidement ; ils semblaient essayer leurs
ur le concert sublime par lequel ils saluent
ıue matin le lever du soleil. Les ombres de la
uyaient avec rapidité, et on pouvait déjà voir à
ıne distance devant soi.

[ant Edouard gravit le chemin à travers
et arriva bientôt à la ligne des avant-postes,
un savait déjà que la patrouille de cavaliers,
avait franchi la ligne, n'était pas revenue. Le
Edouard était assailli de tristespressentiments.
e imagination évoquait d'épouvantables aven-
Le rapport de la sentinelle postée dans le voi-
e de cette maison n'était pas fait pour dissiper
pressentiments et détruire ses inquiétudes. Il
it le Lieutenant von V.... tomber dans une
cade et y périr peut-être avec toute sa troupe.
dernière sentinelle, et la plus rapprochée de
ille de la maison, avait reçu, de son Caporal
pose, l'avis que les Dragons étaient entrés dans
:our et la consigne de surveiller exactement tout
ıui se passerait. Mais il ne s'était rien passé. Le
on placé entre cette sentinelle et la grille s'était
à peu rapproché de ses camarades et enfin les

« Je te fais mes sincères félicitations. C'est ce
« nement toi qui auras cueilli le plus beau fru
« cette expédition. »

CHAPITRE XIII

Dans lequel Féodor Dose décachète et lit quatre lettre
prend ensuite une importante résolution qui met fin,
ce chapitre, aux aventures de corps de garde.

L'indulgent lecteur voudra bien ne pas exiger
nous un récit plus détaillé du combat dont nous
avons raconté un épisode dans les derniers chapit
Ce combat d'ailleurs est assez connu. Pour re
fidèle à notre titre, *Aventures de corps de ga*
et ne pas franchir les bornes que nous nous som
imposées, nous allons donner encore ce dernier c
pitre. Nous ferons notre possible pour justifier l'
térêt, si flatteur pour nous, que le bienveillant l
teur a pris aux personnages mis en scène (1).

Nous avons déjà visité ensemble bon nombr
corps de garde et des plus variés. Celui qu'il n
reste encore à voir n'est assurément pas d'un as
très-riant; mais nous ne pouvons négliger de le f
connaître au lecteur.... Nous eussions certainem

(1) Au moment où l'auteur écrivait ces lignes, les trois
miers volumes de cet ouvrage avaient déjà plusieurs édit

:féré terminer ces aventures sur un autre théâtre.

C'est dans l'intérieur d'une chaude écurie que nous allons pénétrer; elle s'étend sous les voûtes d'un long bâtiment. A droite et à gauche de sa large rue pavée s'élèvent des poteaux. Des bas flancs accrochés à ces poteaux séparent les chevaux. Là, les fidèles animaux, bien nourris, bien pansés, sont enloppés dans des couvertures de laine. Ils viennent de manger la botte du soir. Quelques-uns laissent gracieusement pencher leurs têtes, et d'autres, tournés vers leurs voisins, semblent, par leurs hennissements variés, causer avec eux. Peut-être ont-ils gardé du combat quelque souvenir qui les agite en ce moment !

Dans la rue de l'écurie brûlent deux lanternes troubles, qui projettent une lueur rougeâtre sur les étiquettes où sont inscrits les noms des chevaux. Presque tous ces noms sont d'une haute poésie et appartiennent à la mythologie On y voit : Jupiter, Junon, Vénus, Mars, et çà et là quelque nom vulgaire comme *Lise*, ou *Franz*, ou *Peter*. La rue de l'écurie a été balayée avec soin. On ne peut découvrir la plus petite tache sur le pavé. Les harnais sont suspendus à différents poteaux ; les cuirs reluisent de propreté, et les parties en fer brillent comme de l'argent. Quel silence profond et même solennel règne en ce moment dans l'écurie ! La litière est faite, et les canonniers de garde, en attendant leur tour de surveillance, sont couchés auprès de leurs che-

11.

« Je te fais mes sincères félicitations. C'est cer-
« nement toi qui auras cueilli le plus beau fruit de
« cette expédition. »

CHAPITRE XIII

Dans lequel Féodor Dose décachète et lit quatre lettres, prend ensuite une importante résolution qui met fin, dans ce chapitre, aux aventures de corps de garde.

L'indulgent lecteur voudra bien ne pas exiger de nous un récit plus détaillé du combat dont nous lui avons raconté un épisode dans les derniers chapitres. Ce combat d'ailleurs est assez connu. Pour rester fidèle à notre titre, *Aventures de corps de garde*, et ne pas franchir les bornes que nous nous sommes imposées, nous allons donner encore ce dernier chapitre. Nous ferons notre possible pour justifier l'intérêt, si flatteur pour nous, que le bienveillant lecteur a pris aux personnages mis en scène (1).

Nous avons déjà visité ensemble bon nombre de corps de garde et des plus variés. Celui qu'il nous reste encore à voir n'est assurément pas d'un aspect très-riant; mais nous ne pouvons négliger de le faire connaître au lecteur.... Nous eussions certainement

(1) Au moment où l'auteur écrivait ces lignes, les trois premiers volumes de cet ouvrage avaient déjà plusieurs éditions.

ïré terminer ces aventures sur un autre théâtre.

C'est dans l'intérieur d'une chaude écurie que nous allons pénétrer; elle s'étend sous les voûtes d'un long bâtiment. A droite et à gauche de sa large rue pavée s'élèvent des poteaux. Des bas flancs accrochés à ces poteaux séparent les chevaux. Là, les fidèles animaux, bien nourris, bien pansés, sont en- oppés dans des couvertures de laine. Ils viennent manger la botte du soir. Quelques-uns laissent gracieusement pencher leurs têtes, et d'autres, tournés vers leurs voisins, semblent, par leurs hennissements variés, causer avec eux. Peut-être ont-ils gardé du combat quelque souvenir qui les agite en ce moment !

Dans la rue de l'écurie brûlent deux lanternes roubles, qui projettent une lueur rougeâtre sur les quettes où sont inscrits les noms des chevaux. Presque tous ces noms sont d'une haute poésie et appartiennent à la mythologie On y voit : Jupiter, Junon, Vénus, Mars, et çà et là quelque nom vulgaire comme *Lise*, ou *Franz*, ou *Peter*. La rue de l'écurie a été balayée avec soin. On ne peut découvrir la plus petite tache sur le pavé. Les harnais sont suspendus à différents poteaux ; les cuirs reluisent de propreté, et les parties en fer brillent comme de l'argent. Quel silence profond et même solennel règne en ce moment dans l'écurie ! La litière est faite, et les canonniers de garde, en attendant leur tour de surveillance, sont couchés auprès de leurs che-

vaux sur une épaisse litière de paille fraîche. A une des extrémités de l'écurie, entre la principale porte d'entrée et le coffre à avoine, s'élève une petite cloison en planches, derrière laquelle se trouvent un lit de camp, une petite table et une chaise de bois. Sur cette chaise est assis le Commandant de garde. Les coudes sur la table, la tête dans les mains, il regarde, rêveur, la lumière de la lanterne suspendue devant lui. Sur sa poitrine brille une grande médaille d'or : la médaille de la bravoure.

Lorsque nous apprendrons au bienveillant lecteur que ce commandant de garde est Féodor Dose, il s'écriera aussitôt :

« Comment se fait-il qu'un artificier monte une « garde d'écurie? Son rang ne l'en affranchit-il pas? »

Cette observation est juste ; mais nous pouvons affirmer que l'artificier Dose avait demandé, le matin même, comme une faveur, de commander pour cette fois la garde d'écurie. C'était dans un but poétique. Il connaissait ces tranquilles et solitaires retraites, savait combien elles étaient favorables à de longues et profondes méditations, et, comme il avait probablement ce jour-là beaucoup à réfléchir, il désirait être seul.

L'Artificier avait reçu plusieurs lettres du plus haut intérêt pour lui ; mais il avait attendu, pour les lire et pour prendre ses résolutions, qu'il se trouvât dans la solitude qu'il avait choisie. Homme d'ordre avant tout, il retira les lettres de son portefeuille et

ı sur la petite table par rang de grandeur et Elles étaient là, devant lui, au nombre de e, et Dose, ne craignant plus la moindre inter- ı, résolut de briser les sceaux mystérieux qui iént peut-être sa destinée. Un cornet de it empreint sur l'enveloppe de la première ‹ n grossier papier bleu faisait un singulier avec l'écriture courte et maigre qui le ait, mais rappelait bien à l'idée celui qui l'a- envoyé : l'épais et indolent Tipfel. Il écrivait ıa petite ville frontière et demandait, en premier à Dose, s'il était heureusement sorti de cette édition et s'il était resté en libre possession de ses membres.

« Je suis très-heureux, disait entre autres choses 'ex-Bombardier, et vous ne pouvez vous imaginer, ›n cher Dose, avec quelle tranquillité d'âme j'ai u, loin de la bataille, le récit de vos glorieux xploits. Quant à moi, j'en prends tout à mon aise, t ma vie s'écoulerait sans le moindre trouble si malheureuse passion pour l'escrime à la baïon- t ıe faisait chaque jour de déplorables progrès h mon supérieur, le Postmeister Dachsinger .e ıre d'exercice fait maintenant partie de notre ervice, et cet enragé fantassin m'a pris pour plas- ron, dans le vrai sens du mot. Imaginez-vous, Dose, qu'il me fait venir chez lui deux ou trois ›is la semaine. Nous nous armons chacun d'un ısil de bois. Un morceau de craie est assujetti à

« la pointe de la baïonnette, et je n'ai le droit de me
« retirer que lorsque tout le devant de ma personne
« est entièrement moucheté de blanc. Voilà ce qu'il
« appelle me traiter avec une douce familiarité!
« N'est-ce pas une horreur de la part d'un supérieur?
« Son exigence heureusement se borne à l'escrime à
« la baïonnette..... Pour le reste, je n'ai pas à me
« plaindre. Souvent je mange à sa table et très-bien
« Dernièrement il m'a fait avoir une petite augmen-
« tion. »

Ainsi écrivait Tipfel. Féodor Dose secoua la tête et mit silencieusement cette lettre de côté.

La seconde lettre qu'il ouvrit se trouvait dans une enveloppe de papier rougeâtre et portait le sceau de la Batterie à laquelle Dose avait l'honneur d'appartenir. C'était le Capitaine von Stengel qui écrivait de ses propres mains à son subordonné :

« Mon cher Dose, je n'ignore pas que vous avez
« repris du service dans ma Batterie avec l'espoir de
« faire une plus longue expédition et de mériter un
« bel avancement. Mais les circonstances ne sont
« plus les mêmes. On dit partout : « Le soldat dé-
« telle, le paysan attelle. » Nous allons être réduits
« à nos quatre pièces seulement, et je comprends
« très-bien que vous n'ayez pas le désir de servir
« plus longtemps. Votre conduite dans les derniers
« événements a encore augmenté vos droits à un
« emploi civil, et cependant j'avoue que je vous

ais avec le plus grand plaisir rester dans ma terie. Une excellente occasion se présente. Je proposer au commandant de division un -officier pour Maréchal des logis chef, et c'est vous que s'est fixé mon choix. Si cette proposi- vous convient, faites-moi connaître votre ré- se de vive voix. Je vous ai écrit cette lettre r que vous puissiez montrer à chacun ce que de vous

« Votre chef et bien affectionné Capitaine,
« Commandant de Batterie,

« Von STENGEL. »

e avait déjà connaissance de cette proposition. tre s'échappa de ses doigts, et il regarda long- fixement devant lui. Être nommé Maréchal gis chef! La chose méritait réflexion, car un hal des logis chef est, dans une Batterie, un nage presque aussi puissant que le Capitaine lquefois même plus puissant. Mais il faudrait lonner, pour ainsi dire, le service actif, et faire comptabilité, occupation pour laquelle l'Ar- r éprouvait une invincible répugnance. Le ier d'argent eût été d'un grand poids dans la ce, si Dose n'eût été au-dessus des vanités, du pour les choses extérieures, car, comme poète, ait volontiers tout donné à qui lui eût indiqué oyens de se faire un grand nom.

Féodor, devenir Maréchal des logis chef en te
de paix ! Jamais.... Une fois déjà il avait vu rédu
sa Batterie ; il avait vu emprisonner dans de so
bres magasins quatre brillantes pièces qui nagu
encore volaient joyeusement à travers la plain
Non, Dose, après avoir goûté, comme conduct
de poste, d'une existence libre, quoique fatiga
Dose ne pourrait se déterminer à reprendre la
de caserne.

« Cette vie est sans poésie! soupira-t-il. Je
« plus un seul de mes anciens camarades et, loi
« champ de bataille où mon obusier était pour
« un petit monde, je resterai seul et inconsol
« Mes canonniers vont être renvoyés dans l
« foyers. Mes six chevaux tomberont dans les m
« de quelque indigne cocher. Caton, mon cheva
« bataille, sera attelé à Dieu sait quel char à b
« et je me retrouverai seul.... comme un arbre
« séve et sans feuillage..... Non, non ! soupira D
« plutôt redevenir le Packmeister de Herr
« Dachsinger, quoique ce ne soit pas un sort d
« d'envie. »

L'Artificier, accablé de soucis, laissa tomber sa
dans sa main en jetant un regard sur les deux le
encore fermées et placées devant lui. De qu
naient-elles ? Laquelle devait-il ouvrir la premi
Il résolut cette fois de commencer par la plus gra
mais toutes deux avaient les mêmes dimensio
choisit alors le plus grand cachet, quoiqu'il n

norié comme le plus petit. L'enveloppe dé-
il déplia la lettre et lut :

« Cher Artificier Dose,

ue je quittai la Batterie, il y a environ
m(pour jouir du long congé qui m'était
je vous promis, en raison des nombreux
s rapports que nous avions eus dans mes
s années de service et de l'estime que
m'avez inspirée, de penser à vous quand se
nterait l'occasion de vous être utile ! »
! Lieutenant Robert ! » dit Féodor Dose en
it tout à coup. Puis il reprit sa lecture :
uis maintenant marié et le plus heureux des
nes. Je me trouve dans l'Oberrhein (Haut-
) en voyage de noces et j'ai revu, conduit un
le hasard, plusieurs des endroits où nous
ensemble échangé des boulets avec l'ennemi.
tenant tout ici est redevenu tranquille et on
encore à peine çà et là quelques traces de notre
Vous devez vous souvenir de ce Cercle
...., du village, de la vieille ruine et d'un
ine maison blanche que vous avez bien saluée
os obus. Dans le voisinage de cette maison
est une autre maison dans laquelle je
ce moment paisiblement occupé à vous
:. Ainsi va le monde, cher Dose !
vais promis de vous être utile et j'espère
réussi, ainsi que vous l'apprendra une lettre

« qui vous parviendra sans doute en même « que celle-ci. Elle est d'un de mes amis, nou « ment marié et aussi heureux que moi. Il « fait une proposition qui peut vous convenir « vous accepterez, j'espère. Répondez post « poste ; arrangez vos affaires dans le plus bref « et vous arriverez peut-être encore à temps « nous voir ici.

« Votre Lieutenant,

« Robert. »

On s'imagine aisément que l'Artificier Dose, cette préface engageante, ouvrit en toute h lettre au petit cachet armorié. Elle conten lignes suivantes :

« Herr Artificier Dose,

« Il vous souvient peut-être d'un jour où « aviez placé votre obusier dans une petite « pour lancer vos obus sur une certaine « blanche. Vous vous souvenez peut-être au « soussigné qui se tenait auprès de vous « faillit être enlevé par un des premiers boul « douze de l'ennemi. Dans la nuit qui suivit « de cette maison, nous nous rencontrâmes « une fois : c'était à la forge de campagne o « faisiez réparer une roue hors de service. La « contrée qui environne cette maison blan « plut tellement alors que, la petite expéditi

e, je ne pus m'empêcher d'y revenir. Je fus un singulier enchaînement de circons-s, à ıeter cette même maison blanche avec ands biens qui en dépendent et à m'y fixer jouir de la vie de famille. Quand on prend ame, on prend en même temps le goût du Je n'apprends rien de nouveau à un homme ımenté comme vous. Je n'ai fait que suivre e générale et je m'en trouve extrêmement ux.

les tristes temps que traverse le pays, beau-de rapports sont devenus difficiles et d'autres bles. Sur nos terres, nous manquons en ce ent de gens fidèles. Il nous faudrait surtout nain ferme qui fût en état de refaire un tout, ébris du passé. En d'autres termes, nous ıons un Intendant d'un caractère énergique nête, et d'une exactitude militaire. Mon ami t m'a assuré que vous étiez, mon cher Ar-r Dose, l'homme d'un pareil emploi. Je vous apprécié, dans nos différentes rencontres,



me ranger complétement à l'opinion de mon l m'a aussi appris votre intention de quitter terie, que l'on remettait sur le pied de paix, t ce qui m'a engagé à vous faire cette propo-. Herr von Stengel, votre Capitaine, ne vous ra pas une permission. Je vous engage donc r nous voir, aussitôt que possible, pour que ırrêtions nos conventions. »

Cette lecture achevée, Féodor Dose laissa éc
per la lettre de sa main, et ses regards se perdi
dans la profondeur des sombres voûtes; elles
semblèrent tout à coup s'ouvrir pour lui mon
un riant et heureux avenir. Plus de corps de g
de la poste, plus de corps de garde d'écurie, plu
vie de caserne..... Mais une existence poétique,
vie contemplative dans les prairies, au milie
bois, à l'ombre de la vieille ruine, sur les
d'un ruisseau au doux murmure. Féodor
renaître en lui, pour la première fois depuis
temps, un souffle de poésie. Un nouveau *lied*
peut-être éclore, sous le titre de : *L'Adieu*
Batterie, ou bien : *L'Intendant*, quand le brui
porte criant sur ses gonds interrompit ses rê
Le cliquetis d'un sabre lui annonça la pr
d'un supérieur.

C'était le Capitaine von Stengel en person
venait visiter son écurie. Dose enfonça son
de police sur sa tête, mit son sabre au cro
annonça :

« Cent vingt chevaux dans l'écurie, dont
« dans le compartiment des malades. — R
« nouveau. — Un sous-officier et trois hom
« garde.

— Ha! ha! cher Dose, dit le Capitaine en
« çant avec un fin sourire vers la table, vous
« de lire des lettres? — et combien, qui l
« allez-vous maintenant m'annoncer, — et l

t! — qu'il y a ici un futur Maréchal des
»

enait dans l'attitude militaire la plus
; il répondit sans hésitation et du ton le plus
:

-moi, Herr Capitaine, je dois avant tout
ercier de votre grande bonté pour moi.
bien réfléchi, — je ne suis pas fait pour
.

, diable! s'écria avec étonnement le Chef de
ie. Vous n'êtes point tenté de devenir Ma-
des logis chef? — C'est vraiment singulier,
ien, qui le sait!

Je is fier de votre marque de confiance,
l'Artificier, et, comme je ne puis avoir de
pour un si bienveillant supérieur, je vous
lire cette lettre. »

prononçant ces mots, il tendit la lettre du
von V.... Le Capitaine commença à lire, en
la tête; mais bientôt il laissa échapper
signes approbatifs, et son visage se dérida.

foi, oui, dit-il, après une pause, cela me
bon, et combien, qui le sait! Des gens haut
peuvent bien désirer vos services, car votre
el est au grand complet. — Eh bien, je
ne mon consentement! Vous allez recevoir sur-
hamp la permission que vous désirez.

Le Herr Capitaine ne m'en veut pas? demanda
vement Dose en faisant un pas en avant.

— Que dites-vous là, mon cher Artificier? pondit vivement le Chef de la batterie en luit la main; puis il ajouta en soupirant : « Au « vous avez raison. Quand on a respiré p « quelque temps l'air libre des bois et des « la vie de garnison paraît étouffante. Mais « ment faire autrement? — Vous ne resterez « cette nuit de garde d'écurie, dit-il d'un ton « après un instant de réflexion. Un des B « diers va vous relever, et demain matin vous p « rez venir prendre congé de moi. Il me reste « core quelque chose d'important à vous dire!

— Et moi une prière à vous adresser, Herr C « taine! ajouta Dose.

— La paix ne sera peut-être pas de longue d « dit le Capitaine.

— Et si la guerre éclatait.... dit Dose l'œil « celant.

— Alors...

— Alors, s'écria Dose interrompant, dans so « thousiasme, son supérieur, j'oserais encore « offrir mes services!

— C'était là ma pensée, et combien, qui le s répondit le Capitaine.

Puis il serra une seconde fois cordialement la de son subordonné, et quitta l'écurie.

Dose fut immédiatement relevé par un Bomba Il ramassa ses lettres et les mit dans sa poche.

Jetant alors un dernier regard sous ces voi

dans l'ombre, il se revit tout jeune à
: place, montant comme vice-Bombardier
re garde d'écurie. En ce moment, il des-
ıbablement sa dernière garde et, de toutes
s dans les différents corps de garde, où
ɔulée une partie de sa longue carrière mili-
. s'avoua que celle qui aurait pour lui les
ites était certainement sa dernière
corps de garde.

FIN



TABLE DES CHAPITRES

ouverte. Le Lieutenant von V....., surpris de cette bruyante interruption, tourna la tête et vit, l'ombre de l'antichambre, se dresser comme une apparition la longue silhouette de l'officier d'Infanterie.

Celui-ci paraissait encore plus surpris que l'officier de Dragons. Il avait l'épée à la main, et s'avançai à pas lents. Enfin, après un long soupir, il s'écri avec l'accent du plus profond étonnement : « Sain Meidinger! »

L'Officier reconnut, à cette exclamation, le personnage qui se trouvait devant lui. Il replaça l jeune fille dans le fauteuil en la soutenant dans se bras et tendit la main à son ami avec un sourire d bonheur.

Le long Edouard resta quelques instants avant d reprendre ses esprits.

« Il me semble, dit-il enfin avec un léger senti« ment de jalousie, que tu as conduit ta patrouill « avec un certain succès.

— Avec un tel succès, lui répondit vivement l « Lieutenant von V..., que je puis maintenant t « présenter ma fiancée.

— Ah! Mademoiselle, nous nous connaissons déjà « s'écria le long Edouard en faisant une profonde sa« lutation. J'ai eu l'honneur, il y a quelque temps « de me trouver à table à côté de vous. Qui eût pe « alors que vous seriez sitôt des nôtres! »

La présence inattendue d'un tiers avait mis d'a bord la jeune fille dans un grand embarras. Ma



DATE DUE

DO NOT REMOVE
OR
MUTILATE CARD